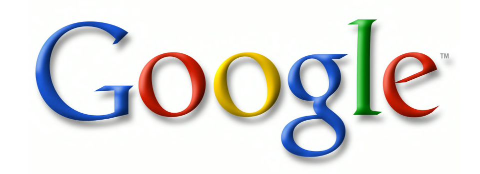
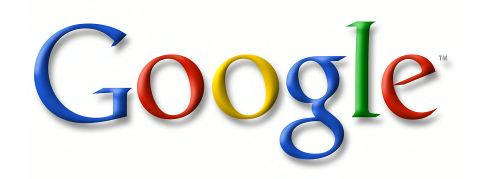
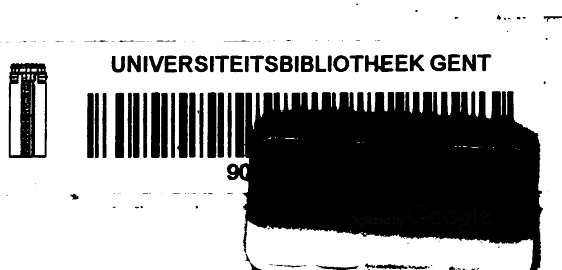








ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR L'AME DES BETES:

OU L'ON TROUVE

Diverses Réflexions sur la Nature de la LIBERTE', sur celle de nos SENSATIONS, sur L'UNION DE L'AME ET DU CORPS, sur L'IMMORTALITE' DE L'AME.

Seconde Edition revue & augmentée,

A laquelle on a joint un Traité DES VRAIS PRINCIPES QUI SERVENT DE FONDEMENT A LA CERTITUDE MORALE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. XXXVII.

TABLE DES CHAPITRES,

Contenus dans ce Volume.

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR L'AME DES BETES.

SECONDE PARTIE.

Où l'on recherche quelle est la Nature de cette Ame.

 l'exis-

dans

porel-

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR L'AME DES BETES.

SECONDE PARTIE,

Où l'on recherche quelle est la nature de cette Ame.

CHAPITRE I.

Embarras de cette nouvelle Question. Contradictions où tombent les Péripatéticiens. L'Ame des Bêtes doit être une Substance qui pense.

LA QUESTION que je vais traiter est plus obscure & plus épineuse cent fois, que celle qui m'a occupé jusques à présent:

dans celle-ci l'on arrive à la Vérité par un chemin droit & court. Mais sur celle-là où le secours des démonstrations nous manque, on risque de courir à perte de vue dans un Monde de probabilitez, & de flotter au hazard de conjectures en conjectures, sans trouver de port assuré. Quiconque a exercé sa Raison, n'ignore pas combien l'existence des choses est plus facile à connoître que leur nature. En faut-il un exemple ? C'est l'Ame des Bêtes.

(1) Mr. *Bayle* raille agréablement les Péripatéticiens sur ces airs de confiance avec lesquels ils décident & règlent tout dans cette matiére de leur pleine puissance, & autorité Philosophique, comme si la Nature devoit en passer par leurs décisions, ou qu'ils eussent fouillé dans l'intérieur de l'Ame des Bêtes, avec autant de soin que les Anatomistes fouillent dans leurs entrailles. Ils se rendent ridicules sur-tout, par les contradictions où les jette leur maniére de raisonner, contradictions dont le Médecin Espagnol qui le premier nia que les Bêtes eussent une Ame, sût bien tirer avantage. Quand il s'agit de prouver à leurs Antago-

(1) *Dict. Crit.* Art. *Rorarius*, rem. E. F.

tagonistes ce que nioit *Pereira*, ils font un pompeux étalage des actions des Brutes les plus surprenantes. Celles qui marquent le plus de ruse, de finesse, de dessein, sont précisément celles qu'ils choisissent pour les leur opposer; ils les pressent d'un air triomphant, de donner par leur Méchanisme des explications tant soit peu plausibles à tant d'opérations qui marquent du raisonnement & de l'intelligence. Mais dès qu'il est question, après avoir refuté l'Hypothèse opposée, d'en établir une, & de statuer quelque chose sur l'Ame des Bêtes, ces Philosophes se contentent d'attribuer aux Bêtes du sentiment, & de leur refuser la Raison. Remarquez l'inconséquence.

Les Cartésiens triomphent à leur tour, & les battent par leurs propres armes. "Vous „ prouvez trop, leur disent-ils, & par „ conséquent vous ne prouvez rien; si „ vos argumens détruisent notre Thèse, „ ils renversent aussi la vôtre à coup „ *sûr*. Vous avez voulu prouver que „ les Bêtes ne sont pas de pures Machi- „ nes, par mille beaux exemples de ru- „ se, d'adresse, &c. que les Bêtes vous „ fournissent. Fort bien; mais supposé „ que ces exemples prouvent ce que vous

„ voulez contre nos Machines ; ils assu-
„ rent en même tems une Ame raison-
„ nable aux Bêtes, ce que vous ne vou-
„ lez pas. Faites ce qu'il vous plaira,
„ vous ne vous tirerez point d'embar-
„ ras sans nous en tirer, & vous ne
„ pouvez empêcher que ce raisonne-
„ ment ici ne soit bon : Les Bêtes font
„ des actions semblables à celles d'un
„ Etre raisonnable quoi qu'elles n'ayent
„ point de raison ; Donc elles peuvent
„ en faire de semblables à celles d'un
„ Etre sensitif, quoi qu'elles n'ayent
„ point de sentiment ". Voyez comment l'envie trop forte de confondre l'opinion d'autrui, aporte souvent du préjudice à la nôtre, & l'expose aux attaques de l'adversaire. Avant que d'attaquer les Systêmes des autres, il faudroit songer, ce me semble, à bâtir solidement le sien, à le fortifier de toutes parts, & à le mettre pour ainsi dire hors d'insulte. Le Pere *Daniel* croit avoir réduit les Cartésiens aux abois en leur demandant de prouver, dans leurs principes, que les hommes ne sont pas de purs Automates, & d'assigner sur de bonnes raisons une différence spécifique entre l'Homme & la Bête. On n'a qu'à le prier
à

à son tour de nous dire par quelle voie il s'assure que les autres hommes ont, aussi bien que lui, une Ame raisonnable qui les éleve au dessus des bêtes, & non pas simplement une sensitive qui les mette à leur niveau. Car si les actions de celles-ci qui nous parlent si fort raison, & qui signifient bien autant, selon ce Pére (2), que des Discours suivis, que des Syllogismes dans la bouche d'un Docteur, & des Plaidoyers d'une heure dans celle d'un Avocat, partent néanmoins d'une Ame sensitive, qui tout au plus, selon la Doctrine de l'Ecole, est capable de voir les objets, & de discerner ceux qui lui sont avantageux d'avec les nuisibles, n'ayant par dessus tout cela que la faculté de mouvoir le corps selon ces impressions de douleur & de plaisir; qui lui a dit que les actions des hommes ne se réduisent pas à un pareil principe, toutes raisonnées qu'elles paroissent? Qui lui a dit, qu'il n'est pas le seul au Monde qui réflechisse sur ses propres actes, qui enchaîne des pensées par le raisonnement, qui ait une Rai-

(2) *Suite du Voyage du Monde de Descartes*, p. 50 & 66.

Raiſon, une Liberté, en un mot, qui ait une Ame d'un autre genre que le principe ſenſitif? S'il n'eſt pas beſoin d'admettre une Ame ſpirituelle & raiſonnable dans un Singe pour rendre raiſon de ſes malices & de ſes ruſes, qui, ſelon lui, ſurpaſſent ſi fort tout ce que ſait faire un lourdaut de Païſan, je ſuis en droit de nier que les actions groſſiéres du Païſan ſuppoſent en lui une telle Ame. Tel eſt le contrecoup d'un parallele où pour mieux combattre l'Hypothèſe des Automates, on met les actions des Brutes au niveau de celles des hommes.

Je n'attaque point ici la définition qu'il donne de l'Ame des Bêtes, par ſon endroit le plus foible; c'eſt qu'elle n'eſt point immatérielle, ſelon lui; ce qui donneroit occaſion de le pouſſer par le même raiſonnement qu'il oppoſe aux Cartéſiens, beaucoup plus loin qu'il ne peut les pouſſer lui-même, en lui montrant qu'il ne peut s'aſſurer que ſa propre Ame eſt ſpirituelle, ſi l'Ame des Bêtes ne l'eſt pas; puis que le privilége de la Raiſon & toutes les autres facultez de l'Ame humaine, ne ſont pas plus incompatibles avec l'idée de la pure Matiére, que l'eſt la ſimple ſenſation, & qu'il y a plus loin de

de la Matiére rafinée, ſubtiliſée, miſe dans quelque arrangement que ce puiſſe être, à la ſimple perception d'un objet, qu'il n'y a de cette perception ſimple & directe, aux actes réflechis & au raiſonnement. Mr. *Bayle* a tourné toutes ſes attaques de ce côté-là, & a ſi bien confondu le Péripatetiſme, qu'il ſeroit inutile d'y revenir; d'ailleurs la queſtion ne roule que ſur l'alternative, la ſeule raiſonnable que l'on peut ſe propoſer, entre la pure Machine ſéparée de tout principe immatériel, & une Machine dont les mouvemens ſoient ſoumis à un tel principe. Contentons-nous de dire, que la méthode ſi uſitée de demander beaucoup pour obtenir peu, eſt très-bonne à pratiquer dans les affaires de la vie; mais qu'elle ne vaut rien en matiére de raiſonnement, où il faut de néceſſité obtenir tout ce qu'on demande, ou ſe réſoudre à n'obtenir rien. Tâchons d'éviter ces écueils.

Nous avons conduit notre recherche juſqu'à l'exiſtence averée de l'Ame des Bêtes, c'eſt-à-dire, d'un principe immatériel joint à leur Machine. Mais de quelle nature eſt ce principe? Il n'eſt plus permis de dire abſolument, je n'en ſai

rièn ; car tout ce qui nous prouve ſon exiſtence nous indique pluſieurs attributs de ſa nature. Il n'en eſt pas ici comme de certains effets dont nous voyons bien qu'il faut reconnoître quelque cauſe particuliére, mais qui ne nous donnent point d'idée de cette cauſe. Cela arrive tous les jours aux Phyſiciens, ſur je ne ſai combien de Phénomènes obſcurs. La dureté des corps, par exemple, l'élaſticité, la peſanteur, la vertu de l'Aiman, nous les prenons avec raiſon pour des effets, dont la cauſe nous eſt inconnue, tout aſſurez que nous ſommes qu'il y en a une. Preuve de cela, c'eſt le partage dès Phyſiciens qui chacun ont imaginé celle qu'il leur a plû. Les cauſes qu'ils aſſignent à ces Phénomènes ne ſe reſſemblent point ; elles ſont toutes plus ou moins probables, quoi que différentes ; aucune n'a juſqu'ici ſatisfait pleinement, ni fixé les opinions ; on convient de part & d'autre que ces effets ont une cauſe méchanique, mais on ne la connoît pas, on n'en a point l'idée. Ici au contraire on eſt réduit à une ſeule cauſe. Elle eſt ſpécifiée par les effets, c'eſt une Intelligence, c'eſt un

un Principe qui pense & qui sent. Si vous avez recours à un troisiéme genre de Substance inconnue, pour en faire l'Ame des Bêtes ; si vous ne rangez cette Ame, ni sous l'attribut de l'étendue, parce que vous rejettez les Automates, ni sous celui de la pensée, parce que vous redoutez une comparaison embarrassante entre des Brutes & l'espèce humaine, vous voilà retombé dans les contradictions, où nous venons de voir que les Péripatéticiens s'envelopent. Qu'est-ce qui vous revoltoit contre les Machines Cartésiennes ? De quels argumens nous servions-nous tout à l'heûre pour les refuter ? De ceux que les Bêtes elles-mêmes nous fournissent, de leurs actions. Voilà ce que nous avons perpétuellement à la bouche : un Chien connoît son Maître & lui est fidèle, la Brebis craint le Loup, le Chat veut attraper la Souris ; les ruses du Renard, la discipline des Eléphans, l'œconomie des *Fourmis*, la police des Abeilles, sont autant de démonstrations, que l'on oppose tous les jours au Systême des Automates, & qu'on fait très-bien de lui opposer. En rabattant ce qu'il faut rabattre de ce langage figuré dont nous

parlions tout à l'heure; en se renfermant dans l'exposition nue, précise & purement historique des actions des Animaux, telles que nos yeux nous les découvrent, sans rien feindre, ni rien deviner; nous disons que cela suffit au bon sens pour y chercher autre chose que le Méchanisme tout pur.

Remarquez-le, ce qui écarte le Méchanisme, ce qui le fait regarder comme insuffisant, c'est l'idée positive de quelqu'autre chose que ces mouvemens nous représentent. S'ils ne nous représentoient pas des pensées & des sentimens, nous ne serions point en droit de soustraire ces mouvemens aux Loix méchaniques. Pourquoi, quand nous voyons un Tableau, ou une Montre, traiterions-nous d'extravagant celui qui viendroit nous soutenir que ces deux ouvrages sont le résultat des mêmes Loix générales du mouvement qui produisent le tonnerre & la pluye? Est-ce seulement parce que nous ne voyons point comment ces Loix générales pourroient produire des ouvrages de cette nature? Non, c'est parce qu'à l'incompréhensibilité de cette supposition, se joint la clarté d'une suppositi-

position toute opposée qui est celle d'un ouvrier; c'est parce que dans ce Tableau & dans cette Horloge, nous découvrons un dessein, un but, un choix de moyens; ce dessein, ce choix, ce but, ne peuvent être que dans une Intelligence; c'est donc à une Cause intelligente, c'est au Peintre, c'est à l'Horloger que nous remontons d'abord; l'effet nous donne l'idée de la cause, à mesure qu'il nous prouve son existence. Disons-en autant des actions des animaux; leur principe est intelligent; leur structure & leurs mouvemens nous indiquent dans chaque machine particuliére un principe à part qui anime cette Machine & qui n'anime aucune des autres. Tout ce qui sert à nous convaincre de son immatérialité nous prouve que la pensée est son attribut. Il est donc assez inutile d'agiter à cette occasion, cette question abstruse, (6) où Mr. *Bayle* que nous refuterons tantôt, a grand tort de prendre le parti de la négative; savoir, si outre le Corps & l'Esprit, la Matiére & la Pensée, il n'y

(6) *Dictionn. Critique*, article *Rorarius*, rem. G. p. 2606, 2de. edit.

n'y peut point avoir un troisiéme genre de substance : Il est clair, ce me semble, que rien n'est plus étranger à notre sujet qu'une pareille discussion.

CHAPITRE II.

L'Experience semble nous montrer dans les Bêtes les deux plus nobles facultés de l'Ame humaine, la Liberté & la Raison. Exemples de leurs actions raisonnées. Tous les attributs de notre Ame envelopez dans la sensation. En quoi consiste la nature de la Liberté. Il faut distinguer entre le fond de la Liberté & son usage.

APRE'S avoir conclu que l'Ame des Bêtes est une Substance qui pense, il reste à savoir jusqu'où cette Pensée s'étend, & si toutes les propriétez & les facultez de l'Ame humaine (1) ne se

(1) Voyez GROTIUS *Du Droit de la Guerre & de la Paix*, Disc. prelim. §. VII. avec les notes sur la sociabilité des Bêtes. Ce n'est pas seulement dans les Fables d'*Esope*, espèce de Roman dont les Bêtes sont les Héros : c'est dans leur véritable histoire, telle qu'*Aristote* & qu'*Elien* nous l'ont racontée que les Bêtes nous donnent des leçons. On aprend beaucoup chez elles, à les voir dans leur

se trouvent pas dans la leur. M. *Bayle*, que je ne puis encore m'empêcher de citer ici, & qui fut incontestablement le premier homme du monde pour découvrir les difficultez, a fait remarquer avec raison, que le principal embarras du Systême où nous nous trouvons réduits, c'est de régler au juste les limites de ces deux natures, & d'établir la différence spécifique entre l'Ame humaine & l'Ame des Brutes, qui ont déja ceci de commun qu'elles sont immatérielles toutes deux & qu'elles pensent l'une & l'autre.

L'expérience ne semble pas devoir nous aider à faire ce discernement. Si l'on la consulte, on retrouve en petit dans l'Animal brute, tout ce qui sembloit devoir être la prérogative de l'Homme. A peine s'est-on convaincu par les voyes que nous avons indiquées ci-dessus, que la Brute pense, que l'on se persuade qu'elle raisonne, & si l'on *réunit* tous les faits qui sont à l'avantage

leur naturel. Elles n'ont pas besoin du secours de la fiction pour devenir des personnages moraux & d'utiles censeurs des hommes, quoi qu'en puisse dire *Puffendorf* Lib. 2. *de jure nat. & gent.* c. III. §. 2. & Mr. *Bayle*, *Dict. Crit.* Art. *Barbe.* rem. C.

ge des Bêtes, même en se bornant aux plus communs, on croit remarquer d'abord chez elles, non seulement de la sensation, mais des idées, une Intelligence, une Volonté, une Liberté. La simple sensation semble être un principe trop aveugle pour produire des actions suivies & raisonnées, qui supposent non seulement une image confuse & grossiére des objets, telle que les Sens nous la présentent, mais une idée nette & exacte de la nature & des propriétez de chaque objet, en ce qu'il a de convenable ou de nuisible à l'Animal, une idée qui lui représente tous les objets de la même espèce, & qui par conséquent donne lieu de former des propositions générales, & des raisonnemens suivis.

Choisissons un exemple fort simple: Un Chien va prendre une Perdrix que le Chasseur vient d'abbattre; il la mange au lieu de la raporter à son Maître; il en est bien battu; à la prémiere occasion semblable, le Maître l'envoye prendre le gibier qu'il a tué, le Chien ne manque pas alors d'apporter au Chasseur la Perdrix entiére, sans y toucher le moins du monde; cette action si

simple

simple & si ordinaire, n'est-elle pas un raisonnement complet? Le Chien raisonne sur son expérience; sur l'idée particuliére de la Perdrix qu'il a mangée, il se forme une idée générale de toutes les Perdrix & même de tout gibier qu'abat le Chasseur; il s'en fait une pareille de l'action qu'il a faite en mangeant la Perdrix; il joint à cela celle des coups de bâton qu'il a reçus, d'où il tire cette conséquence, qu'à la premiére récidive il sera battu de nouveau, & puis cette autre, qu'il doit s'abstenir à l'avenir de toucher au gibier. En vertu de cette prudente résolution, le sage Chien voyant le gibier, résiste au violent appétit qui le pousse à s'en repaître; en vain son cerveau, son estomac, reçoivent par la vue & par l'odeur de ce mets, un vif ébranlement qui le sollicite à cette action; sa prévoyance le rend sobre, & il apporte fidélement au Chasseur ce qu'il a pris, sans l'avoir endommagé par le moindre coup de dent. Le Chien, si je ne me trompe, raisonne fort juste. Il ne manque à cet Animal, que d'avoir fait un Cours dans quelqu'Université pour pouvoir mettre ses raisonnemens en

forme,

forme, & pour les réduire en Syllogismes.

Mais nous ne sommes pas au bout; on n'en est pas quitte pour accorder aux Bêtes le raisonnement. Dès qu'on le leur accorde il faut leur reconnoître aussi de la liberté; elle paroît évidemment, dit-on, dans l'action du Chien. Si à la premiére épreuve où on l'a mis, il s'est laissé entraîner aveuglément, & en véritable bête, à la force de son appétit; voyez comme il sait lui résister ensuite, & comment la crainte du châtiment qu'il prévoît, est un motif d'assez grand poids pour balancer & reprimer son inclination naturelle & même pour produire une habitude contraire à son inclination. Ce motif n'est point un ressort physique; ce n'est point une douleur présente, que l'on conçoit qui pourroit le déterminer presque méchaniquement, si elle étoit dans un dégré supérieur à celui du plaisir qu'il trouve à contenter son penchant: c'est l'idée d'un mal avenir; c'est le motif d'un châtiment que l'Animal prévoit devoir être la suite de son action, & qui le détourne de la même action; ce motif agit sur lui par une efficace mo-

morale, ce qui suppose dans l'Ame à laquelle il se présente, attention, réflexion, déliberation, comparaison entre deux partis opposez, & choix entre ces deux partis, c'est-à-dire, en un seul mot, ce que nous autres hommes appellons chez nous la Liberté; quoiqu'il nous plaise le qualifier chez les bêtes du nom moins honorable d'Instinct.

On va plus loin, car sans, s'attacher à ce qu'il y a de pratique dans l'action du Chien, sans envisager cette espèce de combat qui s'y passe entre la Raison & les Passions, dans lequel la Raison l'emporte, ou plûtôt où la passion la plus foible cède à la plus forte; espèce de jeu qui souvent a beaucoup de part chez les hommes à ce qu'on appelle Héroïsme; ne regardons que le seul raisonnement renfermé dans cette action; il est certain que pour raisonner il faut être libre. En effet, qu'est-ce que raisonner? C'est comparer deux idées entre elles, & avec une troisième, c'est voir ce qui les distingue & ce qu'elles ont de commun; c'est s'élever d'un cas particulier à une thèse générale; c'est redescendre d'une proposition générale

à

à une conclusion particuliére : pour tout cela il faut être maître de son attention, la tourner du côté que l'on veut, la soutenir, la relâcher à son gré, & avoir le choix de ses idées ; en un mot, il faut être libre. D'où vient que les foux ne raisonnent point, quand il s'agit de l'objet de leur folie ? Cela vient de ce qu'ils ont perdu l'usage de leur Liberté ; c'est que leur imagination frappée applique alors leur esprit à de certaines idées, sans leur permettre d'en appeller d'autres ; & les nécessite par cela même à de certains jugemens dont ils ne peuvent reconnoître l'erreur, faute du secours des autres idées vers lesquelles la disposition de leur cerveau ne leur permet pas de se porter. Il n'est pas besoin que je pousse davantage cet argument, quiconque sait penser en comprend assez la force, & d'ailleurs on peut consulter le P. *Malebranche*. Cet illustre Philosophe a clairement fait voir (2) qu'il y a une liaison si étroite entre la Raison & la Liberté, que la premiére de ces facultez ne peut se deployer sans l'autre.

Re-

(2) Voyez la Morale, Premiere Partie, chap. V. & VI.

Remarquons en passant, qu'à ne considerer que l'Ame humaine, la seule sur qui nous puissions parler autrement que par conjecture ; quoi qu'encore nous la connoissions si peu ; ses diverses facultez nous paroissent tellement enchassées l'une dans l'autre, il y a une si étroite dépendance entre ses divers attributs à nous connus, que dans le moins noble qui est la sensation, tous les autres sont en quelque sorte envelopez. Il semble que le dévelopement de la sensation les produise tous, & nous avons en faveur de cette opinion l'expérience des progrès que fait l'Ame humaine, depuis l'enfance jusqu'à l'âge de Raison. (3) L'Ame commence par sentir, c'est toute son occupation chez les enfans ; ensuite elle discerne, elle réflechit, elle raisonne dans les hommes faits. Donnez aux Bêtes une Ame sensitive, non seulement vous ne pouvez vous

(3) La sensation applique l'esprit à des idées particulieres & composées, vives mais confuses. L'entendement pur a pour objet les idées simples & universelles, qui par cela même sont claires & distinctes. Aussi le progrès de l'esprit consiste-t-il à aller de la sensation à l'Intelligence, du composé au simple, du particulier au général.

vous empêcher de leur donner la pensée & le sentiment de leur propre Etre, vous leur donnez aussi la perception, quoi que confuse, de différens objets; car toute sensation emporte avec elle une idée confuse de quelque objet analogue à cette espèce précise de sensation. (4) Vous lui donnez aussi une volonté; & par conséquent quelque dégré d'activité & de liberté qui paroît inséparable du vouloir: car peut-on concevoir une sensation douloureuse, sans concevoir en même tems que le sujet de cette sensation tend à s'en desappliquer, & fait effort pour éloigner l'objet qui la cause. Au contraire, si c'est une sensation agréable, on conçoit nécessairement dans le sujet où elle se trouve, un effort par où il s'applique à cette sensation, & un secret mouvement qui tend à l'unir à ce qui en est l'objet. Ces deux tendances contraires, ces deux desirs envelopez dans les deux sensations opposées, sont véritablement deux actes de volonté; le principe qui les produit a une activité réelle

(4) Voyez *Locke*, *Essai sur l'Entendement humain*. Liv. 2. chap. 21. § 31.

réelle (5) qui fait le fond de la Liberté. Si l'on ne l'appelle pas de ce dernier nom, c'est que cette activité bornée par la sensation ne peut se déployer de la maniére qu'on appelle choix, faute d'avoir des idées distinctes d'objets entre lesquels un tel principe puisse choisir.

Mr. *Bayle* ne s'est point avisé de cette réflexion, il n'auroit pas manqué de la faire bien valoir: elle servoit trop à son but qui étoit de ruïner toute différence essentielle entre l'Ame de l'Homme & celle des Bêtes. Cette réflexion lui auroit même sauvé un mauvais pas où il s'engage, faute de connoître la nature de la Liberté. Dans le dessein qu'il avoit d'égaler, autant qu'il étoit possible, les Brutes à l'Homme, & de les investir de tous ses privilèges, il avoue, & veut bien donner cet aveu à l'opinion commune, que les Brutes sont destituées de la Liberté d'indifférence; mais il soutient en même tems, (6) qu'on

(5) Voyez l'excellent Ouvrage du Docteur *Clarke*, intitulé, *Remarques sur un Livre qui a pour titre* Recherches Philos. sur la Liberté; dans le *Recueil de diverses Pièces sur la Philosophie*, Tom. I. p. 385.

(6) Gagner ce point pour un esprit du caractère de Mr. *Bayle*, c'est croire avoir tout gagné, parce

qu'on ne leur peut refuser celle de Spontaneïté qui consiste dans le volontaire. Pour ce qui est de la Liberté d'indifférence qu'il reconnoît appartenir à l'Homme en propre, afin qu'on n'en puisse tirer aucun avantage, il prétend que c'est une faveur purement accidentelle, une simple concession faite au sujet qui la possede, & non un de ses attributs essentiels. Il entreprend de prouver qu'une Ame douée du Libre arbitre, n'est pas d'une autre espèce que celle qui ne le possede point, & c'est ce qu'il prouve très-mal. Il confond perpétuellement l'usage du Libre-arbitre avec le principe même & le fondement de la Liberté; comme cela paroît quand il dit, que les enfans sont destituez de la Liberté d'indifférence. Ce qu'il hazarde là-dessus montre qu'il n'avoit guère

parce qu'il se seroit reservé le droit de revenir ensuite à l'aide des disputes qui régnent sur la nature de la Liberté, & trouvant moyen avec sa Balance Pyrrhonnienne de réduire à l'équilibre toutes les raisons différentes qu'alleguent les partis opposez, il auroit conclu que la Liberté d'indifférence étant une chimere, du moins n'étant pas évident que l'Homme en soit doué, il n'est pas évident non plus, que son Ame se trouve différenciée par là d'avec l'Ame de la Bête.

re approfondi cette matiére, & que généralement dans toutes, son goût & son talent étoit de creuser jusqu'aux sources des difficultez, mais non jusqu'aux sources des solutions.

Si l'on ne regarde que les dehors du Libre-arbitre, les conditions nécessaires pour qu'il se déploye, & sans lesquelles il ne se déployeroit pas; tout ce qui met obstacle à son exercice, & tout ce qui le facilite, on aura raison de dire que tout cela est changeant, précaire & nullement essentiel; que c'est un don que la Créature reçoit, & dont elle peut être dépouillée. On peut dire, en prenant les termes dans un sens vulgaire, & suivant un langage qui n'est pas de précision; que les enfans n'ont pas encore la Liberté d'indifférence; que les foux la perdent, qu'elle s'affoiblit dans les Vieillards; qu'elle augmente & diminue dans un méme homme, selon le plus ou moins de soin qu'il aporte *à la* conserver, & que deux hommes la possedent en des degrez différens; cela s'entend alors de l'usage de ce pouvoir qu'on nomme Libre-arbitre, & non du fonds du pouvoir méme. Il est clair que pour en faire usage, il faut qu'un nom-

nombre suffisant d'objets se présentent clairement à l'esprit; il faut qu'aucune sensation ou passion violente ne remplisse sa capacité, ou ne la partage; il faut que le cerveau soit bien disposé, & qu'aucun dérangement dans cet organe immédiat de la Pensée n'affecte l'imagination, & ne prive l'esprit de cet état calme & serain, dans lequel il est le maître de ses idées, & dispose comme il veut de son attention. Toutes ces dispositions sont accidentelles; elles dépendent de la bonne constitution du Corps humain, elles varient avec cette constitution; mais ni aucune d'elles, ni toutes ensemble, quoi qu'elles puissent modifier diversement le pouvoir du Libre-arbitre, quoi qu'il ne puisse se manifester sans elles, ne constituent pas elles-mêmes ce pouvoir. Ce pouvoir est essentiel à l'Ame qui la possede; elle ne se conçoit point sans lui, ce pouvoir ne differe point de la volonté, & ne sauroit être séparé de l'Ame intelligente; c'est l'activité de cette Ame, c'est cette Ame même, entant que principe de pensée & d'action.

D'où, pour le dire en passant, paroît l'illu-

l'illusion des raisonnemens (7) Manichéens de Mr. *Bayle*, qui tous portent sur ce principe, que Dieu pouvoit ne point accorder à *Adam* le don de la Liberté, qu'il étoit digne de la Bonté infinie de lui refuser ou de lui ôter un présent qu'elle prévoyoit lui devoir être funeste. *Adam* destitué de Liberté est un Etre contradictoire ; c'est une pure chimére. Dire que Dieu pouvoit créer l'Ame du premier homme sans Libre-arbitre, c'est dire qu'il pouvoit la créer sans intelligence & sans volonté. Un Etre dénué de Liberté tout comme un Etre denué d'Intelligence, auroit été un Etre spécifiquement distinct d'*Adam* ; ce n'auroit point été lui.

Il est donc certain, pour en revenir aux Bêtes,

(7) Art. *Rorarius* rem. F. p. 2605. 2de édit. comparé avec l'Article *Pauliciens* KAA. Je parle ici du principe de la Liberté, car pour son usage il appartient à la perfection d'un Etre essentiellement libre : *il est nécessaire* à son bonheur. Ainsi il ne convenoit pas plus à la bonté de Dieu d'ôter à *Adam* l'usage de la Liberté, que de le réduire à un état de folie ou d'enfance perpétuelle. Et par conséquent le Manichéen ne peut tirer aucun avantage de ma distinction entre le pouvoir & l'usage du Libre-arbitre, dès-là que le pouvoir est inséparable de l'essence même de l'Ame.

bêtes, qu'au cas que l'on pût montrer que le Libre-arbitre ne leur convient point & qu'il convient à l'Homme, on auroit trouvé une différence essentielle entre l'Ame de l'Homme & celle des Bêtes. Mais ne nous prévalons point dans cette dispute d'un principe qui jusqu'ici doit nous paroître douteux. Avouons-le de bonne foi, il s'en faut beaucoup que le premier coup d'œil de l'expérience ne dépouille les Brutes de ce Libre-arbitre, que nous autres hommes reclamons comme le privilege de notre espèce. Mille exemples pareils à celui que j'ai cité tantôt semblent prouver que les Bêtes ne nous ressemblent pas moins par cet endroit que par d'autres dont nous sommes moins jaloux. Je viens de remarquer, que le seul principe sensitif paroît renfermer un fonds d'activité auquel il ne manque que des idées distinctes, pour devenir un principe libre.



CHAPITRE III.

Raisonnemens de Mr. Bayle *pour ruïner toute différence essentielle entre l'Ame des Bru-*

Brutes & celle de l'Homme, exposez & refutez. Ils se fondent sur une fausse Analogie entre l'Esprit & le Corps. On montre qu'il peut y avoir des différences spécifiques entre les Esprits qui ne sont pas accidentelles comme dans les Corps.

NOus voici donc encore sur les bords de cette grande difficulté que Mr. *Bayle* a pris soin d'étaler, en la fortifiant de toutes les subtilitez, & de tous les ornemens que son beau génie lui a pû fournir. Il n'avoit garde d'y manquer, c'étoit une trop belle occasion d'aprêter des triomphes au Pyrrhonisme. Exposons cette difficulté dans toute sa force : on demande, puis que nous retrouvons dans l'Ame des Brutes d'une maniére sensible, ou du moins en principe & en germe, toutes les facultez de l'Ame humaine ; puisque d'autre côté, ces facultez dans l'Homme dépendent si fort pour leur exercice de la disposition des organes corporels, qn'entre (1) un enfant de deux mois & un Homme de trente ans, entre un stupide & un Philosophe, quoi qu'ils soient

(1) Voyez le Spectateur, Tom. VII. No. 554.

soient tous deux de la même espèce, on remarque une différence beaucoup plus grande que celle qui se voit entre l'Homme & la Bête, (2) puis que de l'intelligence d'un Singe à celle d'un Negre il nous paroît sans comparaison moins d'intervalle qu'il n'y en a entre celle de ce Négre & celle d'un Bel-Esprit Européen; qui peut s'assurer que la seule différente construction de la Machine des Brutes & de la Machine humaine, ne fait pas toute l'inégalité qui nous paroît entre l'espèce humaine & celle des Brutes? (3) Qui sait si des organes plus artistement construits, des ressorts plus déli-

(2) Locke, *Essai sur l'Ent. hum.* L. 2. C. IX. §. 14.

(3) Les paroles de Mr. *Bayle* sont curieuses, raportons-les. "Les Philosophes de l'Ecole sont „ hors d'état de prouver que l'Ame de l'Homme „ & l'Ame des Bêtes soient de différente Nature. „ Qu'ils disent & qu'ils repétent mille & mille fois; „ celle de l'Homme raisonne & connoît les Universaux & le Bien honnête, celle des Bêtes ne „ connoît rien de tout cela: nous leur répondons, „ ces différences ne sont que des accidens, & ne „ sont point une marque d'une distinction spécifique entre des sujets. *Aristote* & *Ciceron* à l'âge „ d'un an n'avoient point eu de pensées plus sublimes que celles d'un Chien, & s'ils eussent „ vécu dans l'enfance 30. ou 40. ans; les pensées „ de leur Ame n'eussent été que des sensations & „ de petites passions de jeu & de gourmandise: c'est

délicats, plus nombreux, plus variez, ne nous donnent pas sur elles tout l'avantage dont nous nous glorifions? Qui sait en un mot, au cas que l'Âme de la Brute & celle de l'Homme, par une transposition facile à l'Auteur de la Nature, vinssent à faire échange de demeure (4), si la Bête ne penseroit pas comme l'Homme, & si l'Homme à son tour ne seroit pas réduit à penser & agir comme la Bête? Je comprends que ces suppositions doivent effrayer des Lecteurs qui par malheur pour eux & pour moi ne seront pas un peu Philosophes, car pour ceux de ce dernier ordre ils s'épouvantent mal aisément; ils savent qu'il faut se familiariser avec les plus étranges absurditez, pour les mieux combattre.

Vo-

„ c'est donc par accident qu'ils ont surpassé les „ Bêtes; c'est à cause que les organes dont leurs „ pensées dépendoient ont acquis telles & telles „ modifications à quoi les organes des Bêtes ne „ parviennent pas. L'Ame d'un Chien dans les „ organes d'*Aristote* & de *Ciceron*, n'eût pas manqué „ d'acquérir toutes les lumiéres de ces deux grands „ Hommes". *Dict. Crit.* Art. *Rorarius* rem. E. p. 2604. 2de Edition.

(4) *Platon* n'avoit garde d'imaginer la possibilité de cet échange, lui qui au rapport d'*Hierocles*, enseignant la Metempsychose, la bornoit au passage de l'Ame humaine d'un corps humain dans un au-

Voyons un peu ce que l'on doit penser de celle-ci, & commençons par avouer de bonne grace, que si l'on nous demandoit une démonstration de la différence spécifique de ces deux natures, qui fut tirée de la comparaison des idées claires de l'une & de l'autre, en ce cas nous n'aurions rien à répondre. Il est constant, que l'Ame souffre beaucoup de l'imperfection des organes auxquels elle est unie; il ne faut qu'un petit dérangement dans le cerveau, & voilà le plus grand genie du monde, qui devient un fou, ou un stupide. Ainsi de ce que l'Ame des Bêtes ne découvre qu'une certaine mesure d'intelligence, il ne s'ensuit point par cela même, qu'elle n'ait pas réellement plus de perfections qu'elle n'en déploye; & à ne regarder que cela seul, on demeurera nécessairement en suspens entre ces deux suppositions; ou que les organes de l'Animal sont tellement proportionez aux facultez de son Ame, qu'ils l'aident à les déployer toutes; ou qu'au contraire, ces organes resserrent, envelopent, engourdissent, pour ainsi dire, la meilleure partie de ces

tre corps humain. Voyez *Photius, Biblioth.* Cod. 251. p. 750. *Ed. Hoesch.*

ces facultez. Prenez-garde que jusques-là, si l'on veut être raisonnable, on demeure dans une parfaite suspension entre ces deux partis opposez, & n'allez pas vous déterminer pour le second, comme a fait Mr. *Bayle* par une précipitation de jugement peu digne d'un aussi bon Logicien ; car il s'est imprudemment engagé à soutenir que l'Ame des Bêtes étant une fois reconnue pour une Substance qui pense, elle ne sauroit être d'une espèce essentiellement distincte de celle de l'Homme. Voici ses propres paroles (5). " L'Ame des Brutes „ est une Substance qui pense, elle est „ donc capable de la Pensée en général ; „ elle peut donc recevoir toute sorte „ de pensées ; elle peut raisonner, connoître le Bien honnête, les Universaux, les axiomes de Metaphysique, „ les règles de la Morale ". Pour mieux expliquer sa pensée, il prend l'exemple d'un morceau de cire ou de plomb qui demeurant toujours plomb & cire, se varie à l'infini, en prenant une infinité de formes différentes, & ne se refusant à aucune de celles qu'on veut lui donner. De ce que ce morceau de cire

5) Article *Rorarius* rem. E p. 2603. b. in fine.

cire n'a pas actuellement telle figure ou telle forme, il ne s'ensuit pas qu'il ne la puisse revêtir; dès-là qu'il est étendu, & qu'il paroît actuellement sous quelque forme, il s'ensuit qu'il est susceptible de toutes les formes imaginables à l'infini, &c.

Ce qu'il y a de faux & de sophistique dans ce raisonnement vient d'une analogie entre le Corps & l'Esprit, entre la Pensée & l'Etendue, que l'on pousse au delà de ses justes bornes. Il est vrai, la Pensée est à l'Esprit, ce que l'Etendue est à la Matiére; l'étendue est l'attribut primitif, essentiel & distinctif de la matiére, la pensée est cela même par rapport à l'Esprit. Comme toutes les propriétez des Corps sont des modes de l'étendue, toutes celles des Esprits ne sont que des différentes modifications de la pensée. Tout va bien jusques-là; l'analogie entre les deux genres de Substances, est vraye, & se soutient. Mais si vous la poussez un peu plus loin, elle deviendra bien-tôt une source d'illusions; par exemple, il est faux que la pensée en général soit à tous les Esprits, ce que l'étendue en général est à tous les Corps; il est faux que comme il n'y

a aucune différence eſſentielle entre les différens corps qui compoſent l'Univers, comme au milieu de cette prodigieuſe varieté de corps phyſiques, il n'y en a aucun qui ait en particulier quelques proprietez immuables & incommunicables à tous les autres ; de même il n'y ait aucune différence eſſentielle entre les eſprits, aucune proprieté ſpécifique qui les diſtingue les uns des autres. On raiſonneroit très-mal ſi l'on ſoutenoit, que comme les différentes formes des corps conſiſtent dans quelque choſe de purement accidentel, c'eſt-à-dire, dans diverſes figures, diverſes modifications, différens arrangemens des parties de l'étendue, en ſorte qu'un Corps, & qu'un grain de ſable, par exemple, en vertu de ſa diviſibilité infinie, peut rendre en abregé toutes les beautez de l'Univers, & devenir un petit Monde exactement ſemblable au grand ; de même chaque Eſprit contient en lui ſeul, pour ainſi dire, tous les Eſprits, renferme lui ſeul toutes les richeſſes, toutes les beautez du Monde intellectuel, & n'a beſoin que de ſe developer & de ſe modifier diverſement, pour avoir toutes les idées, tous les ſentimens, toutes les perceptions,

tions, en un mot toutes les proprietez, que possedent les autres Esprits.

L'Analogie ne sauroit se soutenir dans ce point, & la raison en est évidente: l'étendue est essentiellement composée de parties; chaque corps, chaque portion singuliére de matiére, est un assemblage de substances, qui sont elles-mêmes des composez de composez à l'infini. Il est essentiel à la Matiére d'être étendue, & par conséquent il lui est essentiel d'être un composé & de ne pouvoir jamais être réduite à un Etre simple, (6) ou à une véritable unité. De-là il suit que les corps (du moins selon l'idée que nous en avons, suivant ce qui nous en est connu, car c'est uniquement là-dessus qu'on peut raisonner) ne sauroient differer qu'accidentellement entre eux, l'inegalité des masses n'empêchant pas qu'ils ne soient tous également des composez de parties à l'infini; il n'y a point d'arrangement possible entre les parties d'une de ces masses, qu'il ne

(6) *Bayle* lui-même (*Dict. Crit.* Art. *Leucippe* rem. E.) prouve invinciblement cette Thèse, que tout ce qui pense doit être indivisible & ruïne tous les subterfuges de ceux qui soutiennent la Thèse opposée.

ne puisse s'en former un tout semblable proportionnellement dans l'autre masse. Il en va autrement pour les Esprits : ce sont des Substances simples & actives, qui sont à la vérité des sources inépuisables de modifications, mais ces modifications sont telles, qu'au travers de leur étonnante diversité, elles nous montrent la simplicité de leur sujet, & nous représentent toutes l'indivisible unité du *moi*, qui est la Substance modifiée (7). On ne peut pas conclurre des modifications d'un Esprit à celles d'un autre Esprit, comme on conclut des arrangemens que reçoit une certaine masse, à ceux qu'une autre masse peut recevoir. La raison ? C'est qu'un Corps est essentiellement semblable à un autre Corps, au lieu qu'un Esprit peut différer essentiel-

(7) D'où il paroît incontestablement que l'Esprit nous est moins connu que le Corps. Dans l'idée de l'étendue, & avec elle seule, nous pouvons découvrir à l'Infini toutes les figures, les arrangemens, les combinaisons des parties & des mouvemens, en un mot, toutes les modifications possibles ; mais l'idée de la pensée en général, ou de notre pensée en particulier, autant qu'elle constitue l'attribut essentiel de notre Ame, étant donnée, nous n'en saurions déduire les différentes modifications, l'expérience seule nous les découvre.

tiellement d'un autre Eſprit. On voit bien à l'égard de toutes ces modifications en général, qu'une Subſtance qui penſe en doit être le ſujet; la penſée en général eſt bien le genre commun auquel ſe rapportent toutes ces modalitez; c'eſt bien l'attribut commun en quoi conviennent tous les Etres intelligens; mais il peut être différencié, reſtreint, déterminé dans chaque Eſprit en mille maniéres que nous ne connoiſſons point, & qui conſtitueront des Etres eſſentiellement différens, en ce cas, l'attribut de la penſée, n'aura pas immédiatement au deſſous de lui les individus penſans; comme l'attribut de l'étendue a ſous lui immédiatement chaque corps, chaque portion ſinguliére d'étendue; mais la penſée ſera un genre, qui renfermera diverſes eſpèces à l'infini, ſous chacune deſquelles ſeront les individus. Par exemple, l'Ame humaine, & l'Ame des Bêtes, ſeront deux de ces eſpèces au-deſſus & au deſſous deſquelles il y en a peut-être une infinité: la diſtance de l'Homme à l'Ange, & celle de la Bête juſqu'à l'Homme, (8) ſont vraiſembla-

(8) LOCKE *ubi ſup.* Liv. III. Ch. VI. Voyez auſſi

Entret.

blablement des espaces assez vastes, pour admettre différens étages d'Etres mitoyens qui les remplissent.

Mr. *Bayle* n'y songeoit assurément pas, quand il a soutenu l'égalité essentielle de tous les Esprits & quand il a mis en avant ce beau raisonnement ; "L'Ame „ des Brutes est capable de la Pensée en „ général, elle peut donc recevoir tou„ te sorte de pensées ; elle peut donc „ raisonner, &c." Voyez-vous l'illusion qui naît d'une fausse analogie entre la Matiére & l'Esprit. Si vous dites, ce morceau de cire est une substance étendue, donc il est capable des modifications de l'étendue ; il est susceptible de figure en général, il est donc susceptible de toute sorte de figures ; il a reçu une telle empreinte, il est donc capable de recevoir toutes sortes d'empreintes, vous raisonnez juste. Mais si vous transportez ce raisonnement de la Matiére à l'Esprit, vous en faites un sophisme ; ce qui

Entret. sur la plural. des Mondes 3. *soir.* p. m. 104. On doit raisonner des Etres spirituels comme des Animaux dont les espèces différentes s'élevent par dégrez pour embellir l'Univers. Voyez Adisson, *Spectat.* Tom. VII. No. 519. où *Locke* est cité, & *Mallebr.* Entret. sur la Metaph. *Entret.* 10. p. 10, 12.

qui eſt ſuſceptible de la Penſée en général, ne l'eſt pas pour cela de toute ſorte de penſées ; parce que la penſée eſt une perfection générique, qui comprend ſous ſoi autant d'eſpèces qu'elle a de différens degrez, & que ce fonds de penſée & d'activité qui conſtitue l'eſſence de chaque Eſprit, eſt plus ou moins grand, plus ou moins fertile en penſées particuliéres, plus ou moins capable d'intelligence, de ſentiment & d'action. Ainſi dès que l'Ame de la Bête a quelque penſée, elle convient avec celle de l'Homme, dans l'attribut général de penſée, qui eſt commun à l'un & à l'autre ; mais elle en différe par des proprietez ſpécifiques, & parce que le fonds de penſée & d'activité qu'elle renferme eſt beaucoup plus petit que celui de l'Ame humaine. Ce fonds eſſentiel règle & détermine à jamais la maniére de penſer, & quoi qu'il ſoit une ſource feconde de modifications, il y a des maniéres de penſer dont il n'eſt pas ſuſceptible & qu'il exclut pour toujours.

CHA-

CHAPITRE IV.

Réponse à ce qu'on objecte, qu'il est impossible de s'assurer de ces différences, & de déterminer toutes les pensées qu'une Ame est, ou n'est pas susceptible d'avoir. On allégue le dévelopement insensible de la Raison dans les Enfans; les sensations, le progrès de l'Esprit dans les Sciences. L'ingenieuse conjecture sur le progrès éternel des Intelligences bienheureuses vers la perfection, fortifie cette difficulté. Réponse. Ce progrès éternel est compatible avec les différences spécifiques des Esprits. Mêlange de fini, & d'infini qu'on y observe. Etonnante diversité entre les genies. Il ne faut pas confondre la perfection essentielle à un ordre d'Intelligences, avec les progrès accidentels qui dépendent du bon usage de la Liberté. Cette distinction prouvée par les bornes communes aux Genies les plus vastes & aux plus étroits. Sophisme grossier de Mr. Bayle. *Demonstration qu'il y a des Etres pensans qui différent essentiellement entr'eux. L'attribut de la Pensée peut être*

être participé en une infinité de degrez différens.

POUR rendre encore plus sensible ce que je viens d'établir dans le Chapitre précédent, il sera bon d'aller au devant d'une difficulté assez spécieuse. Que sert, me direz-vous, d'avoir prouvé, qu'en rigueur métaphysique, il peut y avoir des différences essentielles, entre les Etres pensans, s'il est impossible de s'instruire de ces différences? Or cela est impossible, puisque nous n'avons point une connoissance intuïtive de la nature des Esprits. Il est fort aisé de dire, un Esprit peut différer spécifiquement d'un autre esprit, parce que l'un est susceptible de telles perceptions dont l'autre n'est pas susceptible, ce sont là des suppositions en l'air; la difficulté consiste à les appliquer. Mais le moyen de s'assurer *à priori* que l'Ame de la Bête & l'Ame humaine différent de cette sorte? La voye de l'expérience est obscure & équivoque (1); car on con-

(1) *La connoissance que nous avons de l'essence des Esprits ne contient point totalement la connoissance de toutes leurs modalitez possibles.* Premot. Physique Sect. 3. Ch. VII. prop. 2. L'Auteur en donne pour

conclurra toujours mal de ce que telle *Ame* n'a jamais eu actuellement telle perception, qu'elle ne l'aura jamais, & qu'il répugne à sa nature qu'elle l'ait : souvent nous voyons survenir à l'improviste dans notre Ame des idées & des sentimens dont la plus profonde attention sur l'essence de cette Ame, ne nous l'auroit pu faire croire susceptible, si nous ne les avions actuellement éprouvez. C'est par l'expérience journaliere que nous y découvrons sans cesse de nouvelles proprietez; tous les jours elle acquiert des richesses qui lui paroissent étrangeres, ou du moins elle tire de son sein celles qu'elle y renfermoit sans le savoir; (2) chaque sensation, chaque idée,

pour raison que chaque nouvelle modification de l'Ame est un nouveau degré d'être ; la véritable, c'est que l'Ame ne se connoît point par idée, mais par la conscience.

(2) L'acquisition des idées appartient aux progrès naturels de l'Esprit créé, puis qu'elle naît de *l'attention*, de la réflexion, du raisonnement : il n'en est pas de même des sensations que l'Ame reçoit tout d'un coup à l'occasion des objets du dehors en vertu des loix de son union avec le corps. Si elle aquiert une certaine finesse de discernement, par rapport aux sensations, c'est le fruit de la réflexion qui prend ces sensations pour objet, & les réduit à des espèces d'idées.

idée, chaque réflexion, chaque habitude nouvelle, nous dévelope ce fonds inconnu qui les produit & nous en montre de plus en plus la fecondité.

Considerons seulement les progrès qu'on peut faire dans l'étude de la Vérité. Ceux qui s'appliquent aux Sciences, ressemblent à des gens qui seroient nez aveugles & sourds, & qui recouvrant par degrez l'ouïe & la vue, seroient agréablement surpris d'éprouver des sensations inconnues, qui deviendroient de plus en plus fines, délicates, variées, à mesure que leurs organes plus dégagez, plus perfectionnez, leur feroient discerner les moindres différences des tons, & les plus petites nuances des couleurs.

Qui est-ce qui auroit assez de pénétration pour découvrir dans l'Ame d'un enfant de quatre ans, la capacité d'un excellent Poëte, d'un grand Géometre, ou d'un profond Politique? Et qui peut dire jusqu'à quel degré de lumiere l'Ame de l'Homme pourra parvenir, quand une fois la mort l'aura dégagée de ce Corps qu'elle a lieu, dans l'état où il est à présent, de regarder comme (3) sa pri-

(3) *Major sum & ad majora genitus, quam ut man-*

prison. Je ne connois point d'idée plus riante & qui, indépendemment de ce qu'elle a pour l'Homme d'agréable & de flateur, s'insinue dans notre esprit par un plus grand air de vraisemblance que celle qui établit pour toutes les Intelligences bienheureuses, des progrès à l'infini vers la perfection. On peut voir la maniére inimitable dont le Spectateur Anglois a dévelopé (4) cette pensée, en vue d'en tirer un nouvel argument pour l'Immortalité de l'Ame. Il se fonde sur cette fecondité infinie de l'Ame humaine, qui la rend éternellement susceptible de lumiéres, de vertus, de plaisirs nouveaux, &c.

Tout celà semble autoriser Mr. *Bayle* & donner un nouvel appui à cet argument: Si l'Ame de la Bête est capable de la pensée en général, elle est capable de toute pensée; elle le sera, direz-vous, en vertu des progrès successifs par *où toutes* les Intelligences montent & *se suivent*, chacune selon leur rang, par une

mancipium sim mei corporis, quod equidem non aliter adspicio quam vinculum aliquod libertati meæ circumdatum. Sen. Ep. 65.

(4) ADISSON, *The Spectat.* Tom. II. No. III. Discours XVIII. dans la Traduct. Françoise.

une efpèce d'échelle & demeurant toujours à une égale diftance les unes des autres, s'avancent éternellement toutes enfemble vers la perfection. Je réponds qu'on fe méprendroit fort fi l'on croyoit cela. Cette idée fi noble d'une échelle d'Intelligences & des changemens continuels qui leur arrivent, dégénéreroit en une vifion ridicule, fi l'on n'admettoit des différences effentielles & fpécifiques entre les Efprits. Si tous étoient de la même nature, il feroit abfurde de faire préceder les uns & fuivre les autres; il ne peut en ce cas y avoir de différence entre eux, que celle qu'y mettra la prérogative d'une plus longue exiftence; en forte que l'Ame humaine atteindra, fi vous voulez, aujourd'hui le point de perfection, où l'Ange étoit il y a mille ans, & dans mille autres années, celui précifément que l'Ange occupe aujourd'hui, tout cela paroît bien creux. Mais fuppofez que l'efprit de l'Homme & celui de l'Ange convenant dans l'attribut général de la penfée, foient diftinguez par une différence fpécifique d'autres proprietez effentielles, & que cependant chacun de ces Efprits foit une fource infinie de penfées, qui les

les unes & les autres porteront le caractére distinctif de la source dont elles émanent, suppôsez que chacun de ces Esprits soit capable de se perfectionner à l'infini, alors dans ses progrès infinis, il sera toujours distingué par l'intervalle de sa nature & par ses différences spécifiques ; & ces différences seront telles que dans aucun point de l'éternité, il ne sera vrai de dire, cet Homme est aujourd'hui ce que cet Ange étoit autrefois, & cet Ange est présentement ce que cet Homme sera un jour.

Il y a un admirable mêlange de fini & d'infini dans les Ouvrages du Créateur, & c'est quelque chose qui surprend & qui ravit, que de voir combien est variée la combinaison de ces deux caractères de fini & d'infini dans les différens Etres formez de la main de Dieu. Cette combinaison se montre dans les Corps ; elle paroît encore *mieux* dans les Esprits ; & à suivre l'idée que je défends, elle paroît sur-tout de la maniére la plus éclatante. Voilà une varieté prodigieuse d'esprits de différente espèce, qui renferment autant d'espèces d'infinis différens ; ce sont des principes

actifs,

actifs, qui différent ſpécifiquement entre eux, qui chacun s'élevent en perfection ſans devoir jamais arriver à une reſſemblance parfaite. Ils ſe perfectionnent chacun dans leur eſpèce, & tous différemment, parce que c'eſt conformément à leur Nature différente; ce ſont des ſources inépuiſables qui coulent toujours, mais dont les ruiſſeaux ne ſe reſſemblent pas. L'ingenieuſe comparaiſon que le Spectateur tire des lignes Aſymptotes pour repréſenter ces progrés éternels par où les Intelligences créées s'approchent de l'Intelligence infinie, demeurant pourtant toujours au deſſous de ſon infinie perfection, s'appliqueroit, ce me ſemble, avec plus de juſteſſe, aux progrès collateraux de diverſes eſpèces d'Intelligences bornées, à ceux, par exemple, de l'Ame humaine, par raport à l'Ange. Ce ſont des lignes prolongées à l'infini qui s'approchent toujours mutuellement, ſans ſe toucher; qu'on les prolonge tant qu'on voudra elles conſerveront leur nature; ce ſeront toujours des lignes de différens genres; elles ne viendront jamais à ſe confondre l'une avec l'autre.

(5) L'extrême varieté que l'on obſerve dans les Eſprits des hommes peut ſervir à crayonner imparfaitement mon idée. Cette diverſité eſt plus grande que celle des viſages. La lecture des Auteurs Anciens & Modernes, le ſeul commerce du monde peut nous en convaincre; & quoi qu'un (6) très-habile homme ait ingenieuſement remarqué que les Eſprits en ſe regardant, prennent inſenſiblement les traits les uns des autres, ce que les viſages ne font pas; cette imitation qui ſemble réduire à beaucoup moins les différences dont nous parlons ne ſert qu'à rendre ces (7) différences plus délicates & plus mal aiſées à démêler. Mais un fin Obſervateur démêlera toujours au travers des traits empruntez & des couleurs étrangéres un certain caractère original qui ne s'efface & qui ne ſe perd jamais. Au

(5) *In Oratione vero ſi ſpecies intueri velis, totidem pene reperias ingeniorum quot corporum formæ.* Quinct. Inſt. XII. c. 10.

(6) Fontenelle, *Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes.* p. 126. du 2. tome de ſes Oeuv. edit. in quarto.

(7) *Recherche de la Vérité* Vol. 1. Liv. 2. p. 352. 366. dern. ed. *Spectat.* T. VI. n. 409. ſur le goût.

Au milieu des acquisitions de l'art, il découvrira les dons inaliénables de la nature, (8) comme un Connoisseur en Tableaux discerne les originaux des grands Maîtres d'avec (9) les copies les mieux imitées, & ne prend guère la main d'un Peintre pour celle d'un autre Peintre sur lequel le premier se sera formé. (10) Quelle différence ne voit-on pas entre les plus grands genies! ceux qui se ressemblent le plus sont toujours discernables par quelque endroit (11). Qu'ils travaillent sur les mêmes sujets, ils penseront & s'exprimeront differemment, on les distinguera toujours à l'air,

(8) Voyez *De Piles, Abregé de la Vie des Peintres*, pp. 71, 72, 97, 98.

(9) Différence qui, comme il paroît vraisemblable, ne dépendant point uniquement de la conformation diverse des Cerveaux n'en justifiera que mieux mon idée, puisqu'au lieu de l'expliquer simplement elle lui servira de preuve. V. ci-dessous. Chap. XVIII.

(10) *Adde quod plerumque facilius est plus facere quam idem. Tantam enim difficultatem habet similitudo, ut ne ipsa quidem Natura in hoc ita evaluerit, ut non res quæ simillimæ videantur, discrimine aliquo discernantur.* Quinct. Instit. Orat. X. c. 2.

(11) *Quod intelligi etiam ex ipsis Oratoribus potest, qui tantum inter se distant genere dicendi, ut nemo sit alteri similis; quamvis plurimi se ad eorum, quos probabant, imitationem composuerint.* Quinctil. Inst. Orat. II. Cap. 8.

l'air, au tour, au coloris de leurs pensées, ils pourront rencontrer sur leur route les mêmes véritez, mais chacun d'eux les voyant d'une maniere qui lui est propre & pour ainsi dire, avec de différens yeux, les représentera de même. Je n'examine pas ici, si c'est à la différente conformation des cerveaux qu'est due cette varieté, j'ai peine à le croire, mais il me suffit de trouver dans cette varieté incontestable un exemple qui éclaircisse ma thèse, savoir qu'il ne faut pas confondre la perfection essentielle qui constitue le fond d'une Intelligence & qui la distingue des Intelligences d'un autre ordre, avec celle que chaque Esprit est capable d'acquerir par un bon usage de sa Liberté; perfection qui consiste dans les progrès qu'elle peut faire dans son ordre. J'ose croire qu'il n'y a point de terme auquel ces progrès s'arrêtent; voilà le caractère de l'infini empreint dans chaque esprit; mais en même tems je dis, que ces progrès sont d'un certain genre & renfermez dans un certain ordre; ce sont des progrès conformes à la nature spécifique de cet Esprit, par où il est, & demeurera toujours diffé-

rent des Esprits d'une autre espèce, & par où les aquisitions qu'il pourra faire differeront toujours des leurs: voilà ses bornes; voilà le caractère du fini, lequel est inséparable de la Créature.

Je suis persuadé que la lumiere croît sans cesse dans les Esprits par la réflexion, & que sans le secours des sens & de l'expérience une Ame dégagée de la Matiére découvriroit toujours quelque chose de nouveau dans le Monde des Idées. Je croi que toutes choses d'ailleurs égales, une Ame humaine qui aura pensé durant cent ans, est plus parfaite que celle qui n'a pensé que durant quatre jours: l'exercice des facultez de la premiere sera plus promt, plus libre, plus dégagé que dans la seconde; cependant je conçois très-bien, qu'il y a telle perception, telle idée, telle opération dont la premiere, après un siècle d'existence, ne sera pas plus susceptible que l'autre, après une existence de quatre jours; parce que les bornes de l'une & de l'autre, parce que ce fonds égal de pensée que Dieu a donné à l'une & à l'autre ne le comportent pas. Nous en trouvons la preuve dans l'expérience de tous les siècles, & dans cel-
le

le de l'Esprit humain. On a beau insister sur la différence des tempéramens & des cerveaux, sur l'influence que peut avoir sur les Esprits leur union avec le Corps (12): peut-être se trouveroit-il, en approfondissant la matiere, que cette influence s'exerce plus au profit qu'aux dépens de nos facultez intellectuelles. J'aurai occasion d'en dire un mot à la fin de ce Traité (13). Du moins il y a lieu de croire que cela étoit du dessein primitif de la Création; & la Religion revélée qui met la résurrection de nos corps entre ses plus magnifiques promesses, nous dévoile à cet égard le but du Créateur bien mieux que nos propres conjectures ne l'eussent pu faire.

Quoi qu'il en soit, au travers de l'inégalité des génies, & malgré le progrès continuel des connoissances humaines: on remarque que notre esprit a certaines bornes qu'il est aussi impossible au plus habile homme du monde de franchir, qu'il l'est au plus ignorant. Dieu semble avoir dit aux plus vastes gé-

(12) *Essais nouveaux de Morale de l'Ame de l'Homme.* p. 185.-187.
(13) Ch. XVII.

génies comme il l'a dit à la Mer; (14) vous n'irez que jusques-là. Prenez l'Esprit le plus pénétrant, le plus fin, le plus exercé, il débrouillera sans peine certaines questions abstruses que vous lui proposerez: Vous serez surpris de voir avec quelle rapidité il court à la solution ; avec quel succès il perce jusques à la Vérité, au travers d'une infinité de voiles. Cet Esprit vous paroît avoir

(14) Heureux! s'ils savoient toujours se le dire à eux-mêmes, s'ils avoient bien compris que c'est être déraisonnable que de vouloir toujours raisonner, & que notre propre Raison nous aprend qu'elle a des bornes. Le libertinage d'esprit sous le beau titre de Liberté de penser n'auroit pas commis tant d'attentats. C'étoit une restriction nécessaire à l'éloge que Mylord *Shaftsbury* fait de ce dernier caractère d'esprit, & sous lequel il pourroit bien avoir voulu faire l'Apologie du premier. Voyez ses *Charact.* Tom. 3. *Miscell.* 5. Chap. III. p. 297.—— 312. *Alexandre* ne connoissoit pas encore la moitié de notre Continent qu'il cherchoit de nouveaux Mondes, quelle folie! Autant en font ces esprits inquiets qui veulent sortir de la sphere de l'Esprit humain & qui font par raport aux spéculations, ce que le Card. de *Retz* dit de certains Politiques par raport aux entreprises d'Etat, *amoureux de l'impossible* V. ses Mem. T. 3. Liv. 5. p. 365. Gens de l'humeur de Caligula qui *omni ratione posthabita nihil tam efficere concupiscebat quam quod posse effici negabatur.* Ce sont les paroles de Suetone dans la Vie de cet Empereur. c. 37.

avoir une étendue presque immense, (15) si vous le comparez avec ces Esprits stupides & grossiers dont la portée ne sauroit atteindre au raisonnement le plus simple. Mais mettez un peu ce grand génie sur une autre question qui ne paroît pas plus difficile que la précedente; vous le voyez demeurer court: lui qui tout à l'heure s'élevant d'un vol rapide se déroboit presque à vos yeux, ne sauroit ici faire plus de chemin qu'en fait l'Esprit le plus vulgaire, il est contraint de s'arrêter precisément où ce dernier s'arrête. Voilà la borne de ce génie qui sembloit n'en point avoir. Il y a plus, c'est là cette borne de tout ce qu'il y a eu de plus grands génies: cela est général, il n'y a point d'exception de siècles. Le progrès des Sciences qui s'accroît avec l'âge du Monde, n'ajoute rien à l'étendue de l'Esprit humain, par certains endroits. Il y a des Véritez qui lui ont toujours été incompré-

(15) *Si l'on veut concevoir la différence de l'Esprit humain sans culture à lui-même cultivé, on n'a qu'à imaginer quelle distance il y a de ceux qui resolvent ces sortes de problêmes.* (sur les quarrez magiques) *à ces Sauvages qui ne comptent que jusqu'à dix, parce qu'ils n'ont que dix doigts.* Hist. de l'Acad. R. des Sciences. an. 1705.

préhensibles & qui le demeureront toûjours. Voilà surquoi je fonde ma preuve. Cet avantage qui distingue le grand génie du médiocre, dépend de ces progrès que l'Ame de l'Homme est capable de faire & de ces accroissemens de perfection qu'elle peut sans cesse acquerir par le bon usage de sa Liberté & à l'aide de différens secours extérieurs. Au contraire, ces bornes qui égalent toutes les Ames humaines, l'obscurité de ces Véritez qu'aucun Homme n'a jamais pu comprendre ni ne comprendra jamais, c'est ce qui doit être attribué aux limites essentielles de l'Ame humaine & à ce fonds de pensée à peu près semblable dans tous les Hommes. Ces véritez incompréhensibles pour nous, parce que nous sommes hommes, un Ange les conçoit peut-être évidemment, parce qu'il est Ange. Il y a des idées dont nous ne sommes pas susceptibles: il y a des véritez qui ne sont pas faites pour nous, & peut-être avons-nous aussi quantité d'idées que des Intelligences d'une classe inférieure à la nôtre sont incapables d'avoir. Supposant donc un progrès à l'infini de connoissance dans tous les Esprits, cela prouvera, tout au plus, que

que chaque Substance qui pense est une source inépuisable de modifications, non que chaque Substance de ce genre renferme les modifications de toutes les autres.

Quel éblouïssement ne fut-ce donc pas dans un aussi grand Philosophe que Mr. *Bayle* d'avancer comme un principe qui n'a presque pas besoin de preuve, (16) que ce qui est capable de la pensée en général est capable de toute pensée; que par conséquent si l'Ame des Brutes est susceptible de sentiment, elle l'est de raisonnement; elle peut faire des abstractions, former des Axiomes de Métaphysique & de Morale; elle peut apprendre toutes les Sciences & tous les Arts. Oui, dit-il, la pensée en général est capable de tout cela; ce ne sont que des

(16) L'absurdité de ce principe conduit directement à l'opinion monstrueuse de Spinosa, inventée ou du moins soutenue long-tems auparavant par Averroès, savoir que l'Entendement de tous les hommes (il faudra ajoûter, & de toutes les bêtes,) n'est qu'une seule & même Substance. De quoi l'on peut s'informer à Mr. *Bayle* lui-même, *Dict. Crit.* Art. *Averroès*, rem. E. où il employe deux grandes pages à combattre cette chimere qu'il vient pourtant de réaliser dans le beau raisonnement dont il s'agit.

des modifications de la pensée. C'est tout comme si vous disiez. L'Etre en général est susceptible d'etendue, de mouvement, de volonté, de vie, de sentiment; car l'étendüe, la volonté &c. sont des espèces d'Etres; Donc un arbre, une pierre, est susceptible de volonté, de sentiment; car puis qu'elle participe à l'Etre en général, elle doit renfermer toutes les espèces d'Etre. Quelle absurdité! Ce qui participe au genre, participe-t-il par cela mêmè à toutes les modifications dont est susceptible chacune des espèces de ce genre? Mr. *Bayle*, comme nous l'avons vu, pour donner quelque force à son argument est réduit à soutenir cette Proposition, qu'adroitement & frauduleusement il n'a point exprimée, mais qu'il s'est contenté de sousentendre, savoir, qu'il est impossible, qu'il y ait des différences spécifiques entre les Esprits créés. Nous avons montré, je crois, que cela est non seulement très-possible, mais très-probable; nous irons plus loin quand il faudra parler des Bêtes.

J'ajoute ici pour achever de ruïner ce principe, un argument que je croi démonstratif: Si dès-là qu'une Ame est capable

pable d'une penſée, elle eſt capable de toute penſée, il ne peut y avoir d'Eſprits créés & finis. Les Eſprits finis & créés, conviennent avec l'Eſprit increé & infini qui eſt Dieu, par l'attribut commun de la penſée ; Donc, ſi ce principe eſt véritable, il ne ſauroit y avoir en Dieu de penſée ni d'idée dont ces Eſprits ne ſoyent ſusceptibles; Donc ces Eſprits auront une intelligence infinie ; donc ils ſeront infinis, comme Dieu, & par conſéquent increés. Qu'eſt-ce qui met une différence eſſentielle entre Dieu & les Eſprits créés ? Ce ſont les bornes de leur eſſence ; c'eſt qu'ils ont un fonds de penſée limité, & dont l'eſpèce eſt fixée par ces limites : Donc, quoi que capables de penſée, ils ne ſont pas capables de toute penſée. S'ils étoient capables de toute penſée, le fonds de leur penſée, le principe de leur activité ſeroit infini ; & rien ne les diſtingueroit d'avec l'Eſprit infini.

Delà je tire une nouvelle conſéquence. Si ce qui diſtingue l'Eſprit créé d'avec l'Eſprit infini, ce ſont les bornes de celui-là ; ſi c'eſt le fonds de penſée qui leur eſt aſſigné & qui, pour ainſi dire, étant réduit à une certaine meſure, rend cet

Esprit capable de penſées ſeulement d'une certaine eſpèce, & non de toute penſée, & laiſſe une diſtance infinie entre lui & Dieu; (17) on peut concevoir dans ce fini de la Nature penſante, une infinité de degrez différens, au-deſſus & au deſſous de cet Eſprit créé, en remontant vers l'infini de penſée qui eſt Dieu, & deſcendant vers le néant de penſée. Les divers Eſprits qui poſſederont la faculté de penſer ſelon ces différens degrez, ſeront autant d'eſpèces différentes qui, diſtinguées l'une de l'autre par des degrez finis, demeureront toutes enſemble infiniment au deſſous de l'Eſprit infini.

Qu'on allégue après cela tant qu'on voudra, ce que l'expérience nous apprend ſur l'aſſujettiſſement étrange de l'Ame ſpirituelle aux organes de ſon Corps; que l'on nous objecte ces prodigieux changemens que l'âge, le tempérament, la conformation du cerveau, le dérangement accidentel des organes, l'altération du ſang, des eſprits, des humeurs, produiſent dans les Ames humaines, leſquelles on ſuppoſe communément, (je n'examine pas ici ſur quelles raiſons,) être tou-

tes

(17) *Locke* pouſſe très-bien cette idée, en montrant qu'il peut y avoir d'autres Animaux raiſonnables que l'Homme. *Ent. hum.* Liv. IV, Ch. XVI, §. 12. p. m. 860.

tes égales & semblables par leur nature; que l'on cite l'exemple des enfans, des vieillards, des foux, des stupides, des malades dont le cerveau est attaqué; le caractère & le génie des différens Peuples, (18) qui suit la diversité des climats; cela prouvera tout au plus, que l'Ame peut subir des varietez accidentelles, que l'on prendroit pour de vrayes métamorphoses; qu'elle diversifie prodigieusement ses opérations, que ses facultez peuvent se déveloper plus ou moins, selon qu'il plaît à Dieu de l'assujettir à un certain ordre extérieur & purement arbitraire; cela prouve bien que l'on raisonneroit peu conséquemment si l'on disoit: Cette Ame n'a eu jusqu'ici que des pensées d'une telle espèce, Donc elle est incapable d'en avoir d'une autre espèce. Mais cela n'établit nullement cette autre conséquence: Cette Ame pense, Donc il n'y a point de pensée qu'el-

(18) Voyez dans FONTENELLE, *Digress. sur les Anc. & les Mod.* & dans l'ingénieux Commentaire qu'a fait l'Abbé *Du Bos* sur la pensée de cet Auteur, ce que les causes physiques influent sur les différens tours d'esprit, sur les progrès des Lettres & des Arts, *Réflex. Crit. sur la Poësie & sur la Peinture*, Tom. II. Sect. XIII. p. 141.

fondée d'ordinaire sur des raisons qui frappent & qui convainquent toute sorte d'esprits; quoi que toute sorte d'esprits ne soient pas propres à les déveloper par une exacte analyse. Ce soin est réservé aux Philosophes; le fin de leur Art consiste à démêler dans les impressions universelles, le vrai d'avec le faux. Il faut remonter aux principes de vérité cachez dans tous les esprits, & séparer ce qui naît de ces principes, d'avec ce que produisent certaines sources d'erreur qui ne sont guère moins générales & qui se cachent aussi avant dans l'Esprit humain. Il en est des préjugez naturels, comme d'une Riviére formée de deux différens ruisseaux qui se joignant près de leur source, mêlent leurs eaux, & coulent ensuite paisiblement dans le même lit. Ainsi l'Erreur pour s'établir chez les Hommes s'aide, se fortifie de la Vérité & se mêle, pour ainsi dire, avec elle. Je ne prétends donc pas que l'impression générale soit une preuve suffisante de la vérité d'une opinion, je dis qu'aprés avoir par un examen sévère demêlé le vrai d'avec le faux dans un préjugé commun; après avoir donné de bonnes preuves de ce vrai qu'il ren-

renferme, ces preuves reçoivent un nouvel éclat, quand on vient à considerer l'impression générale qu'elles ont fait sur les Esprits qui ne les pouvoient voir que confusément.

Consultons donc l'impression naturelle qu'a toujours produit l'expérience à l'égard des Animaux brutes, & remarquons bien que quoi que le préjugé commun aille à leur donner quelque degré de Raison il n'a point été jusqu'à les égaler aux Hommes. On a toujours mis entre l'Ame humaine, & la leur une différence que celle qui se voit entre leurs actions ne permet pas de méconnoître. Donnez au préjugé tout ce qu'il demande, vous ne revêtirez point pour cela les Brutes de tous les privilèges de l'Homme; donnez-leur, si l'on veut, des facultez analogues à celles que l'Homme possede; en suivant les actions des Bêtes, vous serez contraint de leur attribuer ces facultez dans un moindre degré, & le degré, quoi qu'en puisse dire l'Axiome de l'Ecole, change ici l'espèce. C'est ce que j'ai déja prouvé en général, mais appliquons-le au cas présent. Supposons pour un moment, qu'il soit démontré que les Bêtes raisonnent; quelle idée nous pou-

vons-

vons-nous former de leur Raiſon ſur ce que nous leur voyons faire ? L'idée d'une Raiſon bornée à une beaucoup plus étroite circonférence que celle de l'Homme, d'une Raiſon imparfaite, fautive, car je mets à part les merveilles de l'Inſtinct, parce que cela même, comme on verra bien-tôt, forme contre les Avocats de la Raiſon des Bêtes, une difficulté inſurmontable ; je parle des actions particuliéres qui détachées de l'ordre uniforme qui eſt ſuivi par chaque Animal, ſemblent mieux marquer un principe qui agit de lui-même, cette Raiſon n'agit que ſur de petits objets, & agit très-foiblement ; cette Raiſon ne s'aplique point à toutes ſortes d'objets, comme la nôtre. N'en voilà-t-il pas aſſez pour établir une diſtinction eſſentielle entre la Raiſon humaine & celle des Brutes, & par conſéquent entre l'Ame de l'Homme & la leur ? L'Ame des Brutes ſera une Subſtance qui penſe, mais le fonds de ſa penſée ſera beaucoup plus étroit que celui de l'Ame humaine. Elle aura l'idée des objets corporels qui ont quelque relation d'utilité avec ſon corps, mais elle n'aura point d'i-

d'idées spirituelles & abstraites (2), elle ne sera point susceptible de l'idée d'un Dieu, d'une Religion, du bien & du mal moral, ni de toutes celles qui sont si bien liées avec celles-là, qu'une Intelligence capable de recevoir les unes est nécessairement susceptible des autres. L'Ame de la Bête ne renfermera point non plus ces notions & ces principes sur lesquels on bâtit les Sciences & les Arts. Voilà beaucoup de proprietez de l'Ame humaine qui manquent à celle de la Bête: mais qui nous garantit ce défaut? L'expérience. Avec quelque soin que l'on observé les Bêtes; de quelque côté qu'on les tourne, aucune de leurs actions ne nous découvre la moindre trace de ces idées dont je viens de parler; je dis même celles de leurs actions qui marquent le plus de subtilité & de finesse, qui paroissent plus raisonnées. A s'en tenir à l'expérience, on est donc en droit de leur refuser toutes ces propriétez de l'Ame humaine.

Reviendrez-vous avec l'Argument de Mr. *Bayle*, en faisant valoir d'une maniére

(2) C'est aussi le sentiment de Mr. *Locke*, *ub. sup.* Liv. II. Ch. XI. §. 5, 7.

niére singuliére, la maxime *à potentiâ ad actum, &c.* appuyerez-vous de nouveau par l'exemple de l'Ame humaine ce beau raisonnement? De ce que l'Ame des Brutes emprisonnée qu'elle est dans certains organes, ne manifeste pas telles & telles facultez, telles & telles idées, il ne s'ensuit point du tout qu'elle ne soit susceptible de ces idées, & qu'elle n'ait pas ces facultez; parce que c'est peut-être l'organisation de la Machine qui les voile & les envelope. A ce ridicule peut-être, dont le Bon-sens s'irrite, je crois avoir une réponse décisive; la voici. C'est une chose directement opposée à la nature d'un Dieu bon & sage, & contraire à l'ordre qu'il suit invariablement, de donner à la Créature certaines facultez & de ne lui en permettre pas l'exercice; sur-tout, si ces facultez en se déployant peuvent contribuer à la gloire du Créateur & au bonheur de la Créature.

Voici, ce me semble, un principe évidemment contenu dans l'idée d'un Dieu souverainement bon & souverainement sage, c'est que les Intelligences qu'il a créées, dans quelqu'ordre qu'il les place, à quelque œconomie qu'il lui plaise

plaiſe de les ſoumettre (je parle d'une (3) œconomie durable & réglée ſelon les loix générales de la nature) ſoient en état de le glorifier autant que leur nature les en rend capables, & ſoient en même tems miſes à portée d'acquerir le bonheur dont cette nature eſt ſuſceptible. De-là ſuit, qu'il répugne à la ſageſſe, à la bonté de Dieu, de ſoumettre des Créatures à une Oeconomie qui ne leur permet de déployer que les moins nobles de leurs facultez, qui leur rend inutiles celles qui ſont les plus nobles, & par conſéquent les empêche de tendre au plus haut point de félicité où elles puiſſent atteindre. Telle ſeroit une Oeconomie qui borneroit à de ſimples ſenſations des Créatures ſuſceptibles de raiſonnement & d'idées claires, & qui les priveroit de cette eſpèce de bonheur que procurent les connoiſſances évidentes, & les opérations libres & raiſonnables; pour les réduire aux ſeuls plaiſirs

(3) Cette reſtriction prévient l'objection qu'on me pourroit faire en alléguant l'exemple de ceux qui naiſſent ſtupides; mais voyez là-deſſus une penſée de Mr. *Locke* très-propre à confirmer mon principe général, *Eſſai ſur l'Ent. humain.* Liv. IV. Ch. IV. §. 13-15.

ſirs des ſens. Ainſi l'ordre veut que toute Intelligence (4) naturellement ſuſceptible de l'idée de Dieu puiſſe, dans l'état où Dieu la met, acquerir, ou déveloper cette idée ; que toute Intelligence capable par ſa nature de connoître l'ordre moral & de s'y ſoumettre, ne ſoit point réduite à l'impoſſibilité de faire

(4) Cette nouvelle reſtriction leve d'avance une difficulté qu'on a coûtume de faire contre l'Hypothèſe d'une Ame ſpirituelle dans les Brutes, & qui frape beaucoup de gens, quoi que ce ne ſoit rien dans le fond. On dit que tous les Eſprits ont un rapport naturel avec Dieu ; que Dieu ne peut avoir créé aucune Intelligence que pour le connoître & pour l'aimer: que les Brutes étant incapables de l'un & de l'autre, ne peuvent donc avoir au dedans d'elles un principe ſpirituel. Mais on avance ſans aucune preuve ce qui ſert de fondement à l'objection ; ſavoir que toute Nature ſpirituelle ſoit faite pour connoître Dieu. Cela n'eſt vrai que de celles qui ont la faculté de le connoître, & qui ſont ſuſceptibles de ſon idée. Suppoſé la poſſibilité d'un ordre d'Eſprits ſi bornés, que cette faculté leur manque, ſuppoſé que Dieu ait naturellement créé de tels Eſprits, il eſt clair qu'il ne les aura point faits pour un but totalement diſproportionné à leurs facultez. Montrez-moi donc qu'il y ait contradiction à concevoir des Eſprits ou Etres penſans, dénuez de la faculté de connoître Dieu, ou même d'avoir aucune idée diſtincte, faites voir que le Créateur ne peut avoir eu de bonnes raiſons pour produire des Etres de cette eſpèce : A moins de cela votre objection devient une pure petition de principe.

re l'un & l'autre ; que tout Etre naturellement capable de choix & susceptible de cette espèce de félicité qui est la suite & la récompense du bon choix, soit tellement situé, qu'il puisse en exerçant cette faculté, aspirer à la félicité dont il s'agit ; que tout Etre capable de Religion ne demeure dans aucun assujettissement involontaire qui l'empêche de réduire cette capacité en acte : Or l'Ame des Brutes, supposé qu'elle ne differât point essentiellement de l'Ame humaine, seroit dans le cas de cet assujettissement forcé qui répugne à la Bonté & à la Sagesse du Créateur, & qui est directement contraire aux loix de l'Ordre. C'en est assez pour nous convaincre que l'Ame des Brutes, n'ayant, comme l'expérience le montre, aucune connoissance de la Divinité, aucun principe de Religion, aucunes notions du bien & du mal moral, n'est point susceptible de ces notions : sous cette exclusion est comprise celle d'un nombre infini d'idées & de proprietez spirituelles.

Quand on fait attention aux liaisons imperceptibles qui se trouvent dans le Systéme de nos idées par où l'une naît de l'autre & conduit à l'autre ; quand on

on ſonge à l'enchaînement de nos facultez, à la proportion qu'il y a dans l'Homme entre la Volonté & l'Entendement, entre la Raiſon & la Liberté, on voit qu'une Ame qui n'a point l'idée de Dieu ni la faculté de le connoître, doit être d'une eſpèce très-différente de l'Ame qui poſſede cette faculté (5). Auſſi eſt-ce par cet endroit que les Philoſophes Payens eux-mêmes ont relevé les prérogatives de l'Homme. On peut voir ce que dit là-deſſus *Socrate* dans *Xenophon* (6), & les judicieuſes réflexions du Docteur *Wilkins* dans ſon Livre des Principes de la Religion naturelle. Pouſſez donc vos conjectures en faveur des Bètes auſſi loin que l'expérience vous le permet ; accordez-leur, ſi vous voulez, outre la perception ſimple des raiſonnemens (7), une volon-

(5) Voyez *le Spect.* Tom. 3. No. 201. *initio.*

(6) *Memorab. Socrat.* L. I. C. I. p. 289. Traduction de *Charpentier.* Wilkins, *Principles of natural Religion.* Liv. II. Ch. I. p. 289.

(7) Voyez ſur le degré de leur Liberté *Puffendorf, Droit de la nature & des gens.* Liv. II. Chap. I. §. 4 qui fait voir qu'elles n'ont point de principe de moralité, qui mette un frein à leur Liberté & qui montre combien elles ſont inférieures aux hommes. V. *ibid. Liv.* I. *Ch. III.* §. 1.

volonté, une espèce de réflexion, leur Ame, avec tous ces attributs, demeurera toujours à une assez grande distance de l'Ame humaine, pour ne laisser aucun lieu de craindre qu'on les puisse confondre l'une avec l'autre.

CHAPITRE VI.

Conjecture la plus vrai-semblable sur la nature de l'Ame des Bêtes. C'est un Esprit uniquement susceptible de perceptions confuses. Digression sur la nature de nos Sensations. Les éclaircissemens des nouveaux Philosophes sur cette matiére y laissent encore de grandes obscuritez. Questions qui s'y présentent. Quatre différences entre nos sensations & nos idées. Nos sensations ne sont point des perceptions simples. C'est un amas de petites perceptions que leur nombre ou leur succession rapide ne nous permet pas de discerner. La Musique & les couleurs fournissent l'éclaircissement de cette pensée. Les divers ébranlemens du Sensorium *aperçus de l'Ame sont la cause, & l'objet im-*

immédiat de nos ſenſations. Ils nous avertiſſent de la préſence des Corps extérieurs. Bornes eſſentielles de notre Eſprit, ſource de nos perceptions confuſes. Il y a des Senſations ſpirituelles, c'eſt-à-dire, d'objets ſpirituels, dont l'analogie avec les corporelles ſert à expliquer celles-ci. Nos Senſations ne ſont point arbitrairement attachées à certains organes, ou mouvemens corporels, étant eſſentiellement relatives à ces mouvemens. Le P. Mallebranche *réfuté ſur cela. Comment elles nous prouvent l'exiſtence des Corps. Pourquoi nous revêtons les objets des ſentimens que nous éprouvons à leur occaſion. Autres caractéres de nos Senſations expliquez. Raiſon des différences qui ſe trouvent entre les Senſations d'Eſpèces diverſes, comme la vue, l'ouïe &c. Réfutation d'un paradoxe de Mr.* Locke. *Les Senſations de genre différent s'accordent à exciter dans mon Ame les mêmes idées. Elles nous uniſſent à notre Corps & par lui au Monde corporel & nous le repréſentent dans ſon rapport avec nous.*

MAIS rien ne nous oblige, ce me ſemble, d'accorder aux Bêtes une Ame qui raiſonne, dans quelques bornes étroi-

étroites que l'on veuille resserrer la sphere de ce raisonnement. J'ai montré, que même en le leur attribuant, nous avons à choisir entre différens degrez de Raison, selon le plus ou le moins d'idées dont cette Ame sera susceptible. On a vu que ce plus ou ce moins, fait des différences spécifiques dans les Esprits; parce qu'il suppose un fonds de pensée *plus* ou moins étendu. Ainsi un beaucoup plus bas degré de Raison, feroit de l'Ame des Bêtes une espèce très-distincte de l'Ame humaine. Mais pourquoi mettrions-nous dans l'Ame des Bêtes, que ce que l'expérience nous conduit néçessairement à y mettre? Pour commencer donc d'expliquer ma pensée là-dessus; je crois qu'il n'y a dans les Brutes qu'un principe sensitif; par où j'entens un Etre immatériel, une Substance pensante, en un mot, un Esprit qui n'a que des perceptions confuses, & dont l'activité est modifiée & réglée sur ces perceptions; c'est-à-dire, qu'il a divers desirs confus qui correspondent à la varieté de ces Sensations, & dont elles sont en quelque sorte l'Objet. Je crois que cet Esprit est de telle nature, qu'il ne sent que par le moyen du Corps organisé auquel

il eſt uni, & que, comme ſa nature le bornant à ſentir, il n'a de deſirs & d'activité que par rapport à ce qu'il ſent, ſon union avec la Matiére lui eſt en quelque ſorte ſi eſſentielle, le Corps lui eſt ſi néceſſaire & pour apercevoir & pour agir, qu'étant une fois ſéparé du Corps, il tomberoit dans un engourdiſſement qui rendroit ſon exiſtence aſſez inutile. Mais afin que le Lecteur ſoit en état de pénétrer le fond de mon hypothèſe, il doit ſe réſoudre à me ſuivre dans quelques réflexions que je vais faire ſur la nature de nos Senſations: ce ſujet, plus important qu'on ne penſe, a été juſqu'ici bien négligé par les Philoſophes: leur auroit-il paru trop clair, ou trop obſcur?

Digreſſion ſur la nature des Senſations.

§. I. *Les éclairciſſemens des nouveaux Philoſophes ſur cette matiére, y laiſſent encore de grandes obſcurités.*

Demandez à ceux d'entre (1) les Philoſo-

(1) Conſultez ſur cette Matiére les Entretiens III. IV. & V. ſur la Religion & la Metaphyſique, & la Rech. de la Vérité. L. I. Ch. XIII. On y ſoutient que les Senſations ſont mieux connues qu'on ne croit, & qu'elles ne ſont pas les mêmes dans tous les hommes par raport aux mêmes objets. ib. L. III. C. I. Le P. *Mallebranche* réfute ceux qui diſent, que les ſentimens de douleur & de plaiſir ne ſont que la ſuite des facultez de connoître & de vouloir, parce que la dou-

losophes de ces derniers siècles qui ont eu le bonheur de pénétrer le plus avant dans la nature de notre Ame, & d'en expliquer le mieux les diverses proprietez, demandez-leur ce que c'est que Sensation, ils ne vous diront rien qui vous satisfasse & qui vous éclaire. Avouons pourtant à leur honneur, qu'ils nettoyent assez bien ce sujet de tout ce que les préjugez d'enfance apportoient pour l'obscurcir; mais après tout, ils le laissent encore obscur. On vous démontre d'abord que c'est une erreur grossiere de revê-

leur est une opposition de la volonté aux choses qu'elle connoît nuisibles au Corps qu'elle aime. Mais ce que ce Philosophe allégue contre cette pensée, n'est d'aucune force contre la mienne, qui fait du plaisir & de la douleur des perceptions indistinctes & involontaires: lesquelles se trouvent accompagnées de desirs indéliberez & confus, qui y correspondent. Mon Hypothèse ne suppose point que l'Ame ait connoissance que tels ou tels mouvemens nuisent au Corps, ce qui effectivement seroit faux, elle se contente de supposer que les choses nuisibles au Corps, produisent dans le *Sensorium*, dont l'idée est toujours présente à l'Ame, des agitations que l'Ame ne peut apercevoir sans aversion. L'amour qu'elle porte au Corps, n'est point le fondement de cette aversion puisqu'au contraire, selon moi, cet amour, cet attachement pour son Corps, ne vient que de ce que les perceptions essentiellement agréables ou déplaisantes à

 l'Ame

revêtir les objets qui ſont hors de nous des diverſes Senſations que nous éprouvons à leur préſence ; D'attacher, par exemple, aux Corps que nous regardons, les différentes couleurs que nous appercevons en les regardant ; de croire que le ſon que nous entendons eſt réellement dans cette cloche qui remue, ou dans cette orgue qui joue, & ainſi des autres qualitez ſenſibles. Toute Senſation eſt une perception qui ne ſauroit ſe trouver ailleurs que dans un Eſprit, c'eſt-à-dire, dans une Subſtance qui ſe ſent elle-même, & qui ne peut agir ou patir ſans s'en appercevoir immédiatement. Le Corps exiſte, ſans connoître qu'il exiſte, ſans s'appercevoir de lui-même ni de ſes modifications ; il n'a point ce que l'on appelle *conſcience*, il ne ſauroit donc être le ſujet d'aucune perception particuliére qui n'eſt qu'un mode de la Subſtance qui ſe ſent & qui ſe connoît ; il ne ſauroit être le ſujet des ſons, des couleurs, des odeurs &c., ſi l'on entend par-là ce que nous appercevons immédiatement à l'occaſion des objets.

Nos

l'Ame en vertu de ſa Conſtitution naturelle, ſe trouvent relatives à des mouvemens nuiſibles ou avantageux à ce Corps qui lui eſt joint.

Nos Philoſophes vont plus loin; ils vous font très-bien remarquer que cette eſpèce de perception que l'on nomme Senſation eſt très-différente, d'un côté, de celle qu'on nomme idée, d'autre côté, des actes de la volonté & des paſſions. L'Ame n'agit point, elle eſt purement paſſive dans la Senſation. D'ailleurs une Senſation n'eſt pas une idée ; quoi qu'à l'égard de l'une & de l'autre l'Ame ſoit également paſſive. Une idée eſt une perception qui repréſente clairement à l'Ame un objet diſtinct d'elle-même, diſtinct de cette modification même qui le lui repréſente ; au lieu que la Senſation eſt une perception confuſe qui n'offre à l'Ame aucun objet diſtinct. Elle eſt auſſi très-diſtinguée des paſſions : celles-ci ſont bien des perceptions confuſes qui ne repréſentent aucun objet, mais ces perceptions ſe terminant à l'Ame même qui les produit, l'Ame ne les rapporte qu'à elle-même, elle ne s'aperçoit alors que d'elle même, comme étant affectée de différentes maniéres, telles que ſont la joye, la triſteſſe, le deſir, l'incertitude, la haine & l'amour. Ces agitations de l'Ame nommées paſſions ont bien leur objet, mais l'Ame ne

les rapporte pas à cet objet, comme à la cause qui les produit. Les Sensations au contraire que l'Ame éprouve en soi, elle les rapporte à l'action de quelque cause extérieure, & d'ordinaire elles amenent avec elles l'idée de quelqu'objet.

Nos Philosophes ajoutent, que les Sensations sont bien quelque chose d'obscur & de confus, à les considerer en elles-mêmes & par opposition aux idées claires; mais qu'elles sont très-claires & très-distinctes, si vous les comparez entre elles. Notre Ame ne s'y méprend jamais; par le sentiment vif & intime qu'elle a de chacune, elle apperçoit immédiatement ce que chacune d'elles est en soi, & les distingue l'une de l'autre avec autant de certitude & d'évidence qu'elle en peut avoir par rapport à ses idées. Il est vrai qu'on ne sauroit définir les Sensations; mais elles se définissent elles-mêmes. S'il est impossible de faire comprendre ce que c'est que la lumiére du Soleil, ou l'odeur d'une rose à qui n'en auroit pas eu l'expérience, à qui n'auroit jamais vu la lumiére de cet Astre, ni jamais senti cette fleur; aussi, quiconque a une fois éprouvé ces Sensations, les connoît parfaitement, & ne

ne confondra jamais, ni les divers genres de Senſations, ni les diverſes eſpèces de Senſations dans chaque genre: il n'eſt point à craindre que l'ou vienne à prendre la lumiére pour le ſon, ni l'odeur, ou la couleur d'une roſe pour l'odeur, ou la couleur d'une violette. La Philoſophie de nos Docteurs finit-là. En effet, que veut-on de plus, diſent-ils? Les Senſations ſont certaines modifications de penſée, ce ſont certaines perceptions que l'Ame reçoit, ou que Dieu lui imprime à la préſence des objets corporels, & à l'occaſion des diverſes impreſſions que les Corps qui environnent le nôtre font ſur ſes organes. Ces perceptions ſe manifeſtent elles-mêmes, ſe diſtinguent par elles-mêmes, les unes des autres, & quiconque les éprouve, les connoît par cela même aſſez clairement.

Ces diſcours ne m'ont jamais contenté: ils laiſſent, ce me ſemble, à l'Eſprit je ne ſai quelle inquiétude qui lui eſt naturelle, lors qu'on ne lui montre que la moitié du vrai qu'il voudroit voir tout entier. Je doute fort que ceux qui ſe payent de ces raiſons en ſoient auſſi contens qu'ils le diſent, s'ils ſont Philo-

ſophes ; car un Philoſophe aime la Vérité avec paſſion, & ne ceſſe de ſe tourmenter ſur un ſujet , jusqu'à ce qu'il ait découvert ce qui y demeure caché ; à moins qu'il ne ſoit duëment convaincu de l'impoſſibilité de la découverte. Peut-être même la difficulté qu'ils ont ſentie à pénétrer plus avant leur a-t-elle fait prendre ce qu'ils ſavoient déja pour tout ce qu'il y avoit à ſavoir. Croire nos connoiſſances complettes, pour éviter de reconnoître qu'elles ſont bornées, & pour s'épargner une plus longue recherche, eſt un parti dont notre vanité, & notre pareſſe s'accommodent aſſez.

Difficultatis patrocinia prætexímus ſegnitiæ. Quinctil.

§. II. *Queſtions, qui s'y préſentent.*

On s'aperçoit aiſément que ce que l'on vient de nous aprendre ſur la nature des Senſations y laiſſe encore de grandes difficultez; car pourquoi l'Ame raporte-t elle ſes Senſations à une cauſe extérieure ? Qu'eſt-ce qui l'incline à en revêtir les objets à l'occaſion deſquels elle les recoit ? D'où vient que ces perceptions ſi vives, ſont en même tems ſi confuſes, ſi on les compare à nos idées ? Comment étant obſcures & confuſes en elles

les-mêmes, les diſtinguons nous ſi promptement & ſi ſurement les unes d'avec les autres ? Pourquoi n'étant point des idées, ſont-elles pourtant toujours accompagnées de quelqu'idée qu'elles amenent dans notre Eſprit, qu'elles y gravent ſi profondément en y attachant ſon attention ? Pourquoi la Senſation qu'excite, un objet corporel, & l'idée qu'il préſente, ſont-elles ſi étroitement unies enſemble, & ſi intimement mêlées l'une dans l'autre, qu'il nous eſt presqu'impoſſible de les diſcerner, & de ſéparer par exemple l'idée de l'étendue & de la figure d'un Corps, d'avec la couleur ſous laquelle & par laquelle, pour ainſi dire, nous voyons cette figure & cette étendue ? Pourquoi certaines Senſations ſont-elles immuablement attachées à telle impreſſion préciſe faite ſur tel organe, en ſorte que chaque organe ait une eſpéce particuliére de Senſation qui lui eſt affectée, & que les diverſes Senſations correſpondent toujours dans un ordre fixe qui ne ſe dérange jamais, aux diverſes ſortes d'impreſſions que notre Corps reçoit & aux diverſes qualitez des objets qui les rendent propres à produire ces impreſſions ? Allez-vous éclaircir toutes ces

questions, me dira peut-être ici le Lecteur chagrin ? Je n'ose le promettre, mais je vais proposer simplement mes conjectures, & j'ose prier qu'on leur accorde quelque attention.

§. III. *Quatre différences entre nos Sensations & nos idées.*

Quand je compare en moi-même mes idées avec mes Sensations, je trouve entre ces deux maniéres d'apercevoir, des rapports & des différences qui m'aident à découvrir ce que je cherche. 1. Mes idées sont claires, elles me représentent distinctement quelqu'objet qui n'est pas moi : au contraire, mes Sensations sont obscures, elles ne me montrent distinctement aucun objet, quoi qu'elles attirent mon Ame comme hors d'elle-même : car toutes les fois que j'ai quelque Sensation, il me paroît que quelque cause extérieure agit sur mon Ame. 2. Je suis maître de l'attention que je donne à mes idées, j'appelle celle-ci, je renvoye celle-là, je la rapelle & la fais demeurer devant moi tant qu'il me plaît ; je lui donne tel degré d'attention que bon me semble : je dispose de toutes avec un empire aussi souve-

rain,

rain, qu'un Curieux dispose des Tableaux de son cabinet. Il les déplace, il les range comme il lui plaît, il jette les yeux, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre; il s'arrête à en considerer un seul qui lui plaît davantage, sans daigner regarder les autres, ou bien il ferme les yeux & n'en veut regarder aucun. Il n'en va pas ainsi de mes Sensations; l'attention que je leur donne est involontaire, je suis forcé de la leur donner, mon Ame s'y applique, tantôt plus, tantôt moins, non selon qu'il lui plaît, mais selon que la Sensation elle-même est ou foible ou vive. Dès que j'ouvre les yeux, par exemple, je ne puis empêcher que la lumiére éblouïssante du Soleil n'aplique plus fortement mon Ame que ne fait la sombre lueur d'une Lanterne, ou que l'écarlate ne me frappe plus vivement que le bleu. De-là vient, pour le remarquer en passant, que les Sensations priment presque toujours sur les idées pures; qu'elles remplissent la capacité de l'Ame, & que quand elles sont un peu vives, elles suspendent les fonctions de l'Entendement, en ôtant à l'Ame la liberté de faire attention à ses idées claires & distinctes.

3. Les pures idées n'emportent aucune Senſation, pas même celles qui me repréſentent les Corps; mais les Senſations ont toujours un certain rapport à l'idée du Corps; elles ſont inſéparables des objets corporels, & l'on convient généralement, qu'elles naiſſent à l'occaſion de quelque mouvement des Corps, en particulier de celui que les Corps extérieurs communiquent au mien. J'expliquerai dans la ſuite ce dernier article. Mais en général, il eſt certain que toute Senſation naît de quelque mouvement & correſpond à ce mouvement.

4. Mes idées ſont ſimples ou ſe peuvent réduire à des perceptions ſimples, car comme ce ſont des perceptions claires qui m'offrent diſtinctement quelque objet qui n'eſt pas moi : je puis les décompoſer juſqu'à-ce que je vienne à la perception d'un objet ſimple & unique, qui eſt comme un point que j'aperçois tout entier d'une ſeule vue. L'aſſemblage de ces points intelligibles forme les idées compoſées, & je connois d'autant mieux ces idées, que par une Analyſe exacte je les ai réduites à ces points.

§. IV.

§. IV. *Chaque Sensation est un amas de petites perceptions indiscernables.*

Mes Senſations au contraire ſont confuſes, & c'eſt ce qui me fait conjecturer que ce ne ſont pas des perceptions ſimples, quoi qu'en diſe un célèbre Philoſophe (2) Anglois. Ce qui aide à ma conjecture, c'eſt que nous éprouvons tous les jours des Senſations qui nous paroiſſent ſimples dans le moment même; mais que nous découvrons enſuite ne l'être nullement. On ſait par les ingénieuſes expériences que le fameux Chevalier *Newton* a faites avec le Priſme, qu'il n'y a que ſept couleurs primitives; cependant, du différent mélange de ces ſept couleurs, il ſe forme cette diverſité infinie de couleurs que l'on admire dans les Ouvrages de la Nature & dans ceux des Peintres ſes imitateurs & ſes rivaux, quoique leur Pinceau le plus ingénieux ne puiſſe jamais l'égaler. A cette varieté de couleurs, de teintes, de nuances, répondent autant de Senſations diſtinctes, que nous prendrions pour Sen-

(2) LOCKE, *Eſſai ſur l'Entend. humain.* Liv. II. Chap. II.

Senſations ſimples, auſſi bien que celles du rouge & du verd, ſi les expériences dont j'ai parlé ne démontroient que ce ſont des perceptions compoſées de celle de ces ſept couleurs originales. Choiſiſſons une expérience commune; le rouge & le bleu mêlangé ſur une ſurface par petites portions égales, nous donne la couleur violette. Tout mêlange pareil de deux ou de pluſieurs couleurs, lorſqu'il eſt aperçu de loin, produit à l'œil une nouvelle couleur. (3)

§. V. *Eclairciſſement de cette penſée pris de la Muſique & des Couleurs.*

Il en eſt de même des ſons dans la Muſique: deux ou pluſieurs tons de certaine eſpèce venant à fraper en même tems l'oreille, produiſent un accord; une oreille fine aperçoit à la fois ces tons différens, ſans les bien diſtinguer, ils s'y uniſſent & s'y fondent l'un dans l'autre; ce n'eſt proprement aucun de ces deux tons

(3) Il y a deux couleurs véritables & primitives, le rouge & le violet; le jaune eſt un rouge diminué, & le bleu un violet affoibli, le verd un mêlange du rouge & du bleu. *Hiſt. de l'Acad. des Sc. avant le renouv.* T. I. p. 163.

tons qu'elle entend ; c'eſt un mêlange agréable qui ſe fait des deux, d'où réſulte une troiſième Senſation qui s'appelle accord, ſymphonie : un Homme qui n'auroit jamais ouï ces tons ſéparément, prendroit la Senſation que fait naître leur accord pour une perception ſimple. Je dis la même choſe des Couleurs compoſées ; car les experts dans cette Science (4) nous parlent auſſi des tons & de l'harmonie des couleurs. En un mot, je ſoupçonne que ce n'eſt que par comparaiſon qu'on peut appeller certaines Senſations

(4) Tous ceux qui ont bien entendu l'accord des couleurs, ſe ſont ſervis des couleurs rompues & compoſées, dont ils ont fait une Muſique pour les yeux, en mêlant celles qui ont quelque ſympathie les unes avec les autres pour en faire un tout qui ait de l'union avec les couleurs qui lui ſont voiſines. DE PILES, *Remarques ſur l'Art de la Peinture.* Poëme de Mr. *Du Freſnoy* p. 209. Conf. pag. 195. Qu'on ſe garde bien de prendre ceci pour une pure métaphore, c'eſt un langage fondé en vérité phyſique le P. Mallebranche dans ſon Eclairciſſement ſur la Nature de la lumiére *ub. inf.* p. 534. compare le nombre des rayons ſimples déterminé par les expériences de Mr. *Newton*, à la diviſion harmonique d'une octave ; enſorte que comme il ne peut y avoir qu'un nombre déterminé de tons, il ne peut y avoir auſſi qu'un nombre déterminé de rayons ou couleurs ſimples. V. auſſi le Mémoire de Mr. *Carré* cité plus bas.

ſations des perceptions ſimples, & toute la différence que j'y vois, c'eſt que ſur celles à qui l'on donne ce nom, on n'a pu juſqu'ici trouver d'analyſe pour les réduire à leurs principes & pour en démêler la compoſition, comme on l'a fait à l'égard des autres. Je croirois donc, que toute Senſation, celle du ſon, par exemple, ou de la lumiére en général, quelque ſimple, quelqu'indiviſible qu'elle nous paroiſſe, eſt un compoſé d'idées, eſt un aſſemblage ou amas de petites perceptions qui ſe ſuivent dans notre Ame ſi rapidement & dont chacune s'y arrête ſi peu, ou qui s'y préſentent à la fois en ſi grand nombre, que l'Ame ne pouvant les diſtinguer l'une d'avec l'autre, n'a de ce compoſé qu'une ſeule (5) perception très-confuſe, par égard aux

(5) Seneque dans ſa belle Deſcription de l'Arc-en-ciel me fournit pour repréſenter ma penſée l'image du monde la plus heureuſe. C'eſt celle de tous ces petits Soleils qui s'offrant à nos yeux dans les gouttes de pluye comme dans autant de miroirs, par leur amas confus forment ſelon lui ce méteore. *Hæ (ſolis facies) contra intuenti perturbata apparent, nec diſpiciuntur intervalla quibus ſingula diſtant, ſpatio prohibente diſcerni. Deinde pro ſingulis apparet una facies turbida ex omnibus. - - Deinde cum in ſtillicidiis innumerabilis*

aux petites parties ou perceptions qui forment ce composé, mais d'autre côté, très-claire, en ce que l'Ame la distingue nettement de toute autre suite ou composé de perceptions; d'où vient que chaque Sensation confuse, à la regarder en elle-même, devient très-claire si vous l'opposez à une Sensation différente. Je suppose dans ma définition un composé de perceptions simultanées ou successives, & je croi que dans la plupart des Sensations on doit admettre l'une & l'autre, ou du moins l'une des deux suppositions; & toutes les deux nous montrent d'où naît ce qu'il y a d'obscur & de confus dans les perceptions des sons.

§. VI. *Les divers Ebranlemens du* Sensorium *sont la cause & l'objet immédiat de nos Sensations.*

Mais quel sera l'objet de ces petites perceptions qui se trouvant, ou successivement, ou tout à la fois dans l'Ame produi-

bilibus & sine intervallo cadentibus, reddatur idem color, incipit facies esse, non multarum imaginum intermissarum, sed unius longa atque continua. Nat. Quæst. Lib. I. C. III.

duisent ce qu'on nomme Sensations ? Cet objet ce sont les divers petits mouvemens successifs, rapides & insensibles que les objets des sons communiquent aux nerfs & transmettent par leur moyen jusques au cerveau, ou jusques à cet endroit du cerveau auquel l'Ame est particuliérement unie. Dieu place l'Ame dans le Monde corporel, en unissant cette Ame à un Corps organisé, & cette union de l'Ame au Corps, ne me paroît être de la part de l'Ame que la sensation qu'elle a du Corps. Je conçois l'Ame présente au *Sensorium*, par l'idée confuse, mais perpétuelle, que Dieu lui donne du *Sensorium* & des divers changemens qui lui arrivent, idée qui se varie à l'infini, selon les modifications & les impressions innombrables, que cette partie reçoit sans cesse, soit du dedans de la Machine, soit de l'action des objets extérieurs sur elle. Cet amas de petites perceptions qui ont pour objet les mouvemens produits dans le *Sensorium* est ce que j'appelle une Sensation continuelle du *Sensorium* & du Corps entier dont toutes les parties se rapportent à celle-là.

§. VII. *Ils nous avertissent de l'action des Corps extérieurs. Les Sensations peignent à l'Ame confusément, & en petit ce que les idées lui représentent en grand d'une manière distincte.*

C'est par cette perception confuse & involontaire que Dieu donne à l'Ame des mouvemens qui se passent dans le Corps, que l'Ame est unie au Corps & qu'elle aperçoit les objets extérieurs qui agissent sur lui. L'Ame sent les Corps, parce que Dieu l'applique à considerer les Corps comme existans, comme actuellement agissans, ou plutôt agis, c'est-à-dire, mus. Cette attention involontaire à une succession rapide de petits mouvemens, ou à une grande diversité de mouvemens à la fois, fait que l'Ame sent les Corps & qu'elle est avertie de leur existence. (6) Ainsi une Sensation de lumié-

(6) Le Systême du P *Mallebranche* sur les couleurs, développement ingénieux, & supplément très-naturel du Systême général de *Descartes*, met une analogie merveilleuse entre le son & la lumiére, en supposant que les différentes couleurs sont produites par les vibrations plus ou moins promptes, des petits tourbillons de matiére subtile dont les rayons sont composez. Voyez le IV. Vol. de la Rech. de la Vérité p. 442.

miére n'eſt autre choſe que la perception des diverſes ſecouſſes que le Corps lumineux produit dans la Matiére éthe-rée & que cette Matiére communique au nerf optique, une Senſation de ſon, c'eſt un amas de petites idées ſucceſſives qui repréſentent les vibrations du tympan & celles du nerf acouſtique produïtes par un air ébranlé. Si ces perceptions ne ſe ſuccedoient pas ſi rapidement l'une à l'autre, ſi elles ne s'offroient pas à la fois en ſi grand nombre, ſi l'ordre dans lequel elles s'offrent & ſe ſuccédent ne dépendoit pas de celui des mouvemens extérieurs, s'il étoit au pouvoir de l'Ame de le changer; ſi tout cela étoit, les ſenſations ne ſeroient plus que de pures idées qui repréſenteroient divers ordres de mouvemens. L'Ame ſe les repréſente bien, mais en petit, mais dans une rapidité & une abondance qui la confond, qui l'empêche de démêler une idée d'avec l'autre, quoi qu'elle ſoit vivement frapée du tout enſemble, & qu'elle diſtingue très-nettement telle ſuite de mouvemens d'avec telle autre ſuite, tel ordre, tel amas de perceptions d'avec tel autre ordre & tel autre amas.

§. VIII.

§. VIII. *Les effets de l'Harmonie prouvent qu'il y a des plaisirs sensibles fondez sur des rapports d'idées.*

La Musique me fournit encore ici une preuve. (7) On a voulu approfondir les agrémens de cet Art. On a recherché pourquoi certain assortiment de tons plaît à l'oreille, pourquoi tel autre assortiment la choque & la blesse. L'oreille seule étoit Juge souveraine de l'Harmonie; mais les Physiciens & les Géometres ont voulu savoir les raisons de son plaisir & deviner les motifs de ses jugemens qu'elle ne savoit pas elle-même. Ils ont réussi, on a trouvé le principe de ces agrémens dans certaines proportions Mathématiques, dans une Harmonie de nombres, & dans ce que certaines cordes à raison de leur longueur, de leur grosseur, & de leur tension font des vibrations qui gardent entre elles une certaine proportion, & qui recommen-

(7) Voyez Mr. *De Fontenelle*, Eloge de Mr. *Sauveur* & *l'Hist. de l'Acad. Roy. des Sciences.* Année 1701. p. 155. Ed. de Holl. & le Traité de Mr. *Carré*, sur la Théorie générale du son dans les Mémoires de l'année 1704.

mencent enſemble à intervales égaux. Rien n'eſt plus propre que cette découverte à nous conduire aux vues générales qui ſont le fonds de ma conjecture ſur la nature des Senſations ; car qui empêche d'étendre à toutes les Senſations, ce que l'on voit dans cette eſpèce particuliére. Ici le plaiſir ſenſible que l'oreille goûte dans l'harmonie & dans les accords eſt fondé ſur le plaiſir intelligible qu'excite dans l'Ame l'ordre, & la proportion des objets ; la varieté des idées qui tend à l'unité, c'eſt ce plaiſir même intelligible en racourci ; la cauſe qui le produit eſt ce même ordre, cette même proportion, lors qu'elle n'eſt que ſentie ou confuſément aperçue dans une multitude d'idées indiſcernables par la rapidité de leur ſucceſſion, & pour ainſi dire, par le peu d'eſpace que chacune d'elles occupe dans l'Ame. La proportion de ces idées, leurs varietez bien ordonnées & réduites à une certaine unité, les retours réguliers des mêmes idées : tout cela étant apperçu de l'Ame, malgré la rapidité de leur cours, lui cauſe un plaiſir vif qu'elle ſent, quoi qu'elle ne puiſſe raiſonner ſur ce plaiſir. Conſéquemment à cela, il faut dire que les

les ſenſations deviendroient idées, & que les idées deviendroient ſenſations, ſelon que leur nombre & leur rapidité viendroit à diminuer, ou à croître, & que l'Ame y feroit volontairement ou involontairement appliquée.

§. IX. *Bornes de notre Eſprit ſont la ſource de nos perceptions confuſes.*

Il y a certaines bornes qui diſtinguent les perceptions claires d'avec les confuſes, & ces bornes doivent être priſes dans l'eſſence même de l'Eſprit humain. (8) Le fonds de penſée & d'activité dont il jouït ne lui permet d'embraſſer à la fois qu'un certain nombre d'idées, il a beſoin qu'elles lui ſoient préſentes durant

(8) Un Mallebranchiſte expliqueroit aiſément par-là d'où vient que les Senſations un peu vives occupent toute la capacité de l'Eſprit. C'eſt que la perception foible, légere & rapide d'une grande multiplicité d'objets, eſt équivalente à la perception forte, pleine & compréhenſive d'un ſeul. De ſorte que ſi la meſure ou capacité de perception que poſſede notre Ame, ſe trouve remplie par un ſeul objet pleinement & diſtinctement conçu, elle eſt également remplie par un amas d'objets aperçus foiblement, & dans une ſucceſſion rapide. C'eſt ainſi que le P. *Mallebranche* explique comment l'infini peut être aperçu par une perception finie. Je réfuterai cette penſée tout à l'heure.

rant un certain tems, pour les pouvoir distinguer. Nous ne mesurons la durée du tems que par la succession de nos idées : celui qu'il nous faut pour distinguer une idée d'avec une autre est pour nous la derniére mesure du tems & ce que nous appellons un moment. Que les idées s'offrent à la fois en plus grand nombre, ou, ce qui revient au même, que la vitesse avec laquelle elles se succédent passe cette mesure, nos idées se confondent, la perception cesse d'être claire & distincte; l'Ame ne peut plus raisonner; les idées se changent en sentimens confus. Que si outre cela, la présence & la succession de ces idées est involontaire, l'Ame devenue passive n'a plus qu'une Sensation laquelle est plus ou moins vive, à mesure que cette succession d'idées qui la compose est plus ou moins rapide, & que l'Ame s'y applique plus ou moins fortement : mais qui demeure toujours une perception confuse. L'Esprit ne peut porter de jugement distinct sur cette muliplicité d'idées présentes à la fois, ou se succédant l'une à l'autre avec une rapidité équivalente à la présence d'une multitude de perceptions simultanées. L'atten-
tion

tion de l'Esprit étant partagée entre tant d'objets & ne pouvant s'arrêter sur chacun, il est dans l'impuissance de les comparer entre eux. Alors il n'est que passif, par la perception totale, mais confuse, de tous ensemble. Il ne sauroit distinguer dans cette étendue de perception, les points insensibles qui la composent; à peu près comme dans la voye lactée où un nombre prodigieux de petites Etoiles (9) voisines n'offrent à l'œil qu'une traînée de lumiére, ou comme lors qu'un flambeau est agité en rond avec beaucoup de vîtesse, au lieu de voir le mouvement circulaire d'un seul point lumineux, on voit tout un cercle de flame.

§. X. *Il y a des sensations spirituelles qui ont de l'Analogie avec celles du Corps.*

Je ferai mieux comprendre ma pensée en la transportant des objets corporels aux spirituels. Malgré la bizarrerie de l'expression, j'ose avancer, qu'il y a des Sensations spirituelles, qu'en faveur de la distinction j'appellerai *Sentimens.* Toute

(9) Sen. *Nat. Quæst.* Lib. I. Cap. XIV. touchant les Etoiles volantes.

te reminiſcence imparfaite, toute penſée qui d'abord ſe préſente confuſément à l'Ame, mais qui peut enſuite ſe déveloper, s'éclaircir, ſe réduire à des idées claires; c'eſt un ſentiment; je veux dire que c'eſt un amas de perceptions qui ſe préſentant à l'Ame toutes à la fois, occupant toutes enſemble ſa capacité, ne lui permettent d'abord d'en démêler aucune, & d'enviſager chacune d'elles à part, pour en rendre l'idée claire & diſtincte. J'en appelle à ce qu'ont éprouvé cent & cent fois les Eſprits qui ſavent réfléchir ſur leurs propres opérations; ils m'avoueront qu'il y a certaines véritez, & ce ſont ſouvent les plus importantes, qui leur ſont connues par ſentiment, avant que de l'être par idée. Elles ſont d'abord dans leur Eſprit comme un germe imperceptible; par le moyen de l'attention ce germe ſe dévelope peu à peu, ſes parties ſe groſſiſſent, s'arrangent, deviennent ſenſibles & diſtinctes; & voilà comment le Peuple connoît avec conviction certaines véritez qu'il n'apartient qu'aux grands Génies d'éclaircir & de démontrer. Ce ſentiment de vérité dans l'Eſprit d'un Simple, l'aſſure qu'il ne ſe trompe point;

&

& ne sauroit être ébranlé par tous les raisonnemens qu'on voudroit lui opposer, parce que c'est une vraye perception qui persuade toujours immédiatement par elle-même celui qui l'a, quoiqu'il ne puisse l'expliquer distinctement & méthodiquement aux autres pour les convaincre.

* Ceci peut encore servir à l'éclaircissement d'un mystère assez étrange qui regarde la mémoire. D'où vient que l'Esprit dans l'effort qu'il fait pour se rappeller un mot, une idée, qui lui est échapée, rejette sans héziter tout objet qui vient s'offrir à la place de celui qu'il cherche, & dit d'abord hardiment, ce n'est point cela ; sans pouvoir dire pourtant ce que c'est qu'il cherche en effet. On a donc l'idée de l'objet & on ne l'a pas tout ensemble. On ne l'a pas, puisqu'on s'occupe à le chercher ; mais comment ne s'y point méprendre ? comment pouvoir rejetter avec certitude tout objet étranger à ce que l'Esprit cherche en disant: Non, ce ne l'est point, à moins que d'avoir déja cette même idée après laquelle on court. Notre maniére d'expliquer les Sensations léve cette apparente contra-

* V. Fenelon, *Exist. de Dieu* I. Part. Chap. 48.

tradiction. Je suppose que chaque idée qui se présente à notre Esprit n'y vient jamais seule, mais accompagnée d'une Sensation qui lui est propre ; c'est-à-dire d'un amas de petites idées accessoires, confusément apperçues. Ces perceptions confuses qui demeurent dans l'Ame lorsque l'idée principale à quoi elles tiennent, n'est plus présente, servent de moyen pour la rappeller ; du moins pour la discerner sûrement de toute autre à qui une pareille sensation n'apartient point. L'idée qu'on veut rattraper est bien absente, mais son signe caractéristique toujours présent, suffit pour exclure tout ce qui n'étant point elle, n'a par conséquent nulle liaison avec ce signe.

Substituez présentement l'objet corporel au spirituel ; donnez à notre Ame de simples mouvemens corporels pour objet, supposez-la involontairement attentive à ces mouvemens, vous aurez une Sensation. On sait que toute attention où la réflexion ne peut trouver place, ne sert de rien pour éclairer l'Esprit sur la nature de son objet. On le remarque dans les enfans, qui livrez sans aucun partage & sans la moindre distraction aux objets sensibles, leur donnent

nent une attention peut-être aussi forte que le Philosophe en peut donner à ses idées. Cependant faute de réflechir sur ce qu'ils voyent, ils n'en sont pas plus éclairez. Voilà pourquoi nos *Sensations* demeurent obscures malgré toute l'attention que nous leur donnons, tandis qu'avec la même attention nous parvenons à faire l'analyse de nos *sentimens*, & à débrouiller le chaos de nos idées spirituelles: c'est que dans les Sensations notre Esprit est involontairement appliqué à cet assemblage d'objets qui viennent frapper notre Intelligence dans une suite trop rapide, ou dans un amas trop nombreux, & sans aucune proportion à la mesure de tems & d'objet qui nous est nécessaire pour former des perceptions distinctes. L'Esprit se livre malgré lui à ce torrent d'idées, il n'est pas maître de les séparer, de les décomposer, de fixer son attention plus sur les unes que sur les autres. S'il le pouvoit, il sauroit quelle combinaison, quelle suite, quelle harmonie de petits mouvemens produisent, lors qu'ils sont aperçus de notre Ame, tel son, telle couleur, telle odeur, tel goût. Il verroit qu'une certaine suite précise de percep-

tions dans un certain ordre avec un certain degré de vîtesse plaît ou déplaît à l'Ame; il trouveroit sur les couleurs, sur les saveurs &c. & sur la maniére dont ces qualitez sensibles agitent les nerfs, des proportions immuables & des principes qui lui expliqueroient son plaisir & sa douleur, ce qui dans ses différentes Sensations la flate ou la blesse.

§. XI. *Nos Sensations ne sont point un résultat de Loix arbitraires du Créateur. Réponse aux raisonnemens dont le P.* Mallebranche *appuye ce Paradoxe.*

Du moins connoissons-nous déja par-là que les impressions que notre Ame reçoit à l'occasion des objets sensibles ne sont nullement arbitraires. Nous savons d'où vient que chaque organe a une espèce particuliére de Sensation qui lui est affectée, & d'où vient que par un ordre qui ne se dérange jamais, nos diverses Sensations correspondent toujours exactement aux diverses qualitez des objets extérieurs, & aux diverses sortes d'impressions que ces objets produisent sur nos organes. Dès-lors il n'y aura plus lieu de former (10) cette question

(10) Voyez la *Recherche de la Vérité*, Liv. I. Ch. XII.

tion bizarre ; la Nature ne pouvoit-elle pas

XII. Mr. *Bayle* eut donc tort de soutenir à Mr. *Arnaud* que le rapport de nos Sensations aux corps qui en sont l'occasion n'est point essentiel comme celui de nos idées à leur objet, & que ce n'est que par un établissement tout-à-fait libre du Créateur, que notre Ame raporte, par exemple, le froid qu'elle sent à un pied, ou à une main. Voyez *Dict. Crit.* Art. *Epicure*, rem. G. à propos de la dispute avec le P. *Mallebranche* sur les plaisirs des Sens. Du même principe il suit que le P. *Mallebranche* nie trop légérement qu'il y ait aucune proportion naturelle entre les différentes vibrations des cordes, & les différens sons qu'elles occasionnent, aucun rapport de grandeur entre les consonances, & que la différence des sons qui les composent, soient du plus au moins comme les cordes qui les rendent. Voyez son 3. Entret. sur la Metaph, & l'endroit de son Eclaircissement sur la lumiére que j'ai cité ci-dessus ; où par l'idée du monde la plus heureuse, il montre une sensible analogie entre la Musique & l'Optique. Quel dommage qu'il ait négligé de pousser cette vue jusqu'où elle devoit naturellement s'étendre ! Voici ses paroles. " Quoique les impressions que les
„ objets font sur les organes de nos sens ne dif-
„ férent quelquefois que du plus & du moins,
„ les sentimens que notre Ame en reçoit différent
„ essentiellement. Il n'y a point de sensations
„ plus opposées que le plaisir & la douleur ; ce-
„ pendant tel qui se gratte avec plaisir sent de la
„ douleur s'il se gratte un peu plus fort ; parce
„ que le plus & le moins de mouvement
„ dans nos fibres differe essentiellement par rap-
„ port au bien du Corps, & que nos sens ne nous

pas établir un ordre tout différent pour nos

„ inftruifent que de ce rapporr. Il y a bien de „ l'apparence que le doux & l'amer qui caufent „ des Senfations fi oppofées, ne différent fouvent „ que du plus ou du moins, car il y a des gens „ qui trouvent amer ce que les autres trouvent „ doux. Il y a des fruits qui aujourd'hui font „ doux & demain feront amers. Peu de différen- „ ce dans les Corps les rendra capables de caufer „ des Senfations fort oppofées. En un mot, c'eft „ que les Loix de l'union de l'Ame & du Corps „ font arbitraires, & qu'il n'y a rien dans les ob- „ jets qui foit femblable aux Senfations que nous „ en avons.

Le refpect dû à un fi grand Homme me permettra t-il de dire qu'il n'a point en cette occafion examiné d'affez près le fujet qu'il traite ? Plein de fon principe favori, que les Senfations font des impreffions arbitraires que Dieu donne à l'Ame pour le bien du Corps, il n'a point voulu s'apercevoir des rapports qu'elles ont entr'elles, tous femblables à ceux qui fe trouvent entre les mouvemens corporels dont elles font l'effet, d'où il étoit aifé de conclure que chaque fenfation particuliére eft analogue à l'efpèce de mouvement qui l'excite, c'eft-à-dire, repréfentative de ce mouvement. Cependant pour peu qu'on s'y rende attentif rien n'eft plus clair que ces rapports entre diverfes Senfarions qu'à caufe de cela on regarde comme étant de même genre ou de même efpèce. Les objets n'ont rien de femblable à la fenfation que nous en avons, j'en conviens, puifqu'un mouvement & une perception font chofes fort différentes : cela n'empêche pas que les Senfations ne foient analogues aux objets. puifqu'elles ne font autre chofe que

nos sensations ? Les loix qui unissent l'Ame

que la perception confuse de ces mêmes objets. Il n'est rien sans doute de plus opposé au plaisir que la douleur, si l'on entend par douleur & par plaisir le desagrément, ou l'agrément que l'Ame trouve dans certaines perceptions ; & si l'on prend ces termes, non pour exprimer des perceptions particuliéres, mais pour désigner un caractère général qui peut se répandre sur nos diverses Sensations, & qui les qualifie différemment entant qu'agréables ou incommodes. Mais alors les Sensations marquées de ces caractères opposés peuvent ne différer entr'elles que par les degrez du plus & du moins. Une lumiére douce rejouit, une trop éclatante blesse ; une médiocre chaleur plaît, une trop ardente est insuportable ; ce ton modéré flatte mon oreille, c'est un plaisir ; cet autre ton trop aigu me l'écorche & me cause un mésaise qui est une véritable douleur. A ne considerer que ce qui se passe dans mon Ame, je trouve que ces sentimens dont l'un me blesse & l'autre me flatte, sont pourtant du même genre ; ils ont une affinité manifeste ; & loin d'être essentiellement différens, ils ne se distinguent que par plus ou moins de force dans la perception. Mais si par douleur & par plaisir vous entendez un certain ordre de Sensations qui apartient au tact, il sera faux que ces deux Sensations différent essentiellement entr'elles, car il est clair que la douleur a plus de rapport avec le plaisir, qu'avec le sentiment du son par exemple, & avec celui des couleurs. On sent que la douleur & le plaisir appartiennent à un même genre de perception essentiellement distinct de celui de l'ouïe & de la vue. On sent que le plaisir & la douleur ne sont qu'une même perception va-

l'Ame avec le Corps n'auroient-elles point pu être concertées de maniére, que l'ébranlement du nerf optique par les rayons du Soleil rassemblez au fond de l'œil, nous fit entendre des sons harmonieux, que les vibrations communiquées au tympan de nôtre oreille par les ondulations de l'air, nous imprimassent le sentiment des couleurs & de la lumiére,
&

riée, qui, selon qu'elle s'étend ou ne s'étend pas au delà de certaines bornes, plaît ou déplaît nécessairement à l'Ame. On en mesure, pour ainsi dire, le progrès & les divers accroissemens; on peut marquer le passage de l'un de ces sentimens à l'autre, comme l'exemple de celui qui se gratte en peut faire foi; ce qui prouve leur analogie. Quoique le plaisir & la peine soient des choses très-différentes, ce n'est pas à dire que les perceptions agréables & pénibles n'ayent entr'elles rien de commun, ou que leurs objets doivent être d'un genre opposé. Quoique le sentiment d'une écorchure, & celui du chatouillement d'une plume ne soient point commensurables, qui empêche qu'ils ne résultent de la perception confuse de certains objets qui le font? Ainsi la vue de l'ordre & des proportions qui se trouvent dans les vibrations de la Matiére éthérée & dans les ondulations de l'air, pourra produire le plaisir des yeux & de l'ouïe. Les mouvemens propres à maintenir dans notre Corps la juste harmonie qui le conserve en bon état, causeront dans l'Ame ce sentiment doux qu'on oppose à la douleur. D'autres variétez aperçues, y feront naître d'autres espèces de plaisirs dont nous ignorons la cause, parce que le fond intime de l'Ame nous est inconnu.

& que tous nos ſens fiſſent entre eux un échange de leurs fonctions ? Il paroît clairement que non, dès qu'il y a une analogie entre nos Senſations & les mouvemens qui les cauſent, & dès que ces mouvemens ſont non la ſimple occaſion, mais l'objet même de ces perceptions confuſes.

§. XII. *Raports entre les Senſations & les mouvemens qui les excitent.*

Elle paroîtra cette analogie, ſi d'un côté nous comparons ces ſenſations entr'elles, & ſi d'autre côté nous comparons auſſi entr'eux les organes de ces ſenſations, & l'impreſſion qui ſe fait ſur ces différens organes. La vue eſt quelque choſe de plus délicat & de plus ſubtil que l'ouïe ; l'ouïe a viſiblement un pareil avantage ſur l'odorat & ſur le goût ; & ces deux derniers genres de Senſation l'emportent par le même endroit ſur celui du toucher. On obſerve les mêmes différences entre les organes de nos ſens, pour la compoſition de ces organes, pour la délicateſſe des nerfs, pour la ſubtilité & la vîteſſe des mouvemens, pour la groſſeur des Corps extérieurs qui affectent immédiatement ces organes. L'impreſſion corporelle ſur

les organes des sens, n'est qu'un tact plus ou moins subtil & délicat; à proportion de la nature des organes qui en doivent être affectez, celui qui fait la vision est le plus léger de tous. Le bruit & le son nous touche moins délicatement, que la lumiére & les couleurs; l'odeur & la saveur, encore moins délicatement que le son; le froid & le chaud, & les autres qualitez tactiles, font l'impression la plus forte & la plus rude. Dans tous, il ne faut que differens degrez de la même sorte de mouvement, pour faire passer l'Ame du plaisir à la douleur; preuve que le plaisir & la douleur, ce qu'il y a d'agréable ou de desagréable dans nos sensations, est parfaitement analogue aux mouvemens qui les produisent, ou, pour mieux dire, que nos sensations ne sont que la perception confuse de ces divers mouvemens; perception qui plaît ou déplaît à l'Ame, qui la flate ou qui l'inquiéte, par des raisons prises du fond de son essence même: raisons toutes semblables apparemment à celles qui fondent l'idée du beau & de l'agréable dans les objets que l'Ame aperçoit distinctement: raisons dans lesquelles il n'y a pas d'apparence que nous pénétrions jamais ici bas. §.

§. XIII. *Analogie de chaque eſpèce de Senſation avec ſon Organe.*

D'ailleurs, à comparer nos Senſations entr'elles, on y découvre des rapports & des différences qui marquent une analogie parfaite avec les mouvemens qui les produiſent, & avec les organes qui reçoivent ces mouvemens. Par exemple, l'odorat & le goût s'avoiſinent beaucoup, & tiennent aſſez l'un de l'autre. Nous avons déja dit en paſſant, l'analogie qui ſe remarque entre les ſons & les couleurs. Les diverſes eſpèces de ſenſations du même genre ont toûjours pour principe, des mouvemens qui ſe rapportent au même organe, & qui par conſéquent, dans leurs variétez infinies, retiennent toûjours quelque choſe de commun. Toutes les couleurs ſont du reſſort de l'œil, comme tous les ſons appartiennent à l'oreille, & toutes les ſaveurs au palais. Quiconque ſe rendra attentif à l'expérience ſur ce ſujet, aura lieu de faire mille obſervations ſemblables, qui toutes aboutiſſent à fortifier ma conjecture, ſavoir, que nos Senſations ne ſont autre choſe que des idées repréſentatives des petits mouvemens des Corps. On verra par-là, d'où vient qu'elles ſont

à la fois, si vives & si confuses; d'où vient que malgré leur obscurité, nous les distinguons si sûrement les unes d'avec les autres, sans jamais nous y méprendre. Il faut à présent, venir aux autres difficultez proposées, & entrer dans quelque détail, pour tâcher de les résoudre.

§. XIV. *Sensations inséparables de l'idée de certains Objets auxquels l'Ame les rapporte comme à leur cause.*

Pourquoi, dit-on, l'Ame rapporte-t-elle ses Sensations à quelque cause extérieure? Pourquoi ses sensations sont-elles inséparables de l'idée de certains objets? Pourquoi nous impriment-elles si fortement cette idée, & nous font-elles regarder ces objets comme existans hors de nous? Bien plus, pourquoi regardons-nous ces objets non-seulement comme la cause, mais comme le sujet de ces Sensations? D'où vient enfin que la Sensation est si mêlée avec l'idée de l'objet même, que quoi que l'objet soit distingué de notre Ame & que la Sensation n'en soit point distinguée, il est extrêmement difficile, ou même impossible à notre Ame, de détacher la Sensation d'avec l'idée de l'objet; ce qui a principale-

ment

lement lieu dans la viſion. On ne ſauroit preſque pas plus s'empêcher, quand on voit un cercle rouge, d'attribuer au cercle la rougeur qui eſt notre propre Senſation ; que de lui attribuer la rondeur, ou l'étendue ronde, qui eſt la propriété du cercle même. Mon Hypothèſe un peu plus dévélopée, rend raiſon de tout cela. Les Senſations font ſortir l'Ame hors d'elle-même, en lui donnant l'idée confuſe d'une cauſe extérieure qui agit ſur elle, parce que les Senſations ſont des perceptions involontaires ; l'Ame entant qu'elle ſent, eſt paſſive, elle eſt le ſujet d'une action ; il y a donc hors d'elle un Agent. Quel ſera cet Agent ? Il eſt raiſonnable de le concevoir proportionné à ſon action ; & de croire qu'à différens effets, répondent de différentes cauſes ; que les Senſations différentes ſont produites par des cauſes auſſi diverſes entr'elles, que le ſont les Senſations mêmes. Sur ce principe, la cauſe de la lumiére doit être autre que la cauſe du ſon ; celle qui excite en moi la Senſation du jaune, doit n'être pas la même que celle qui me donne la Senſation du violet. Naturellement le doux & l'amer ne peuvent pas avoir

avoir hors de moi une même ſource, puis que ce ſont en moi des perceptions ſi différentes : mais nous avons vu que les ſenſations ſont des perceptions repréſentatives d'une infinité de petits mouvemens indiſcernables ; d'où il ſuit, que toute Senſation doit amener avec elle l'idée claire ou confuſe du corps dont celle du mouvement eſt inſéparable, & que je dois regarder la matiére entant qu'agitée par ces divers mouvemens, comme la cauſe univerſelle de mes Senſations, en même tems qu'elle en eſt l'objet.

§. XV. *Elles nous avertiſſent de la préſence des Corps & nous prouvent qu'ils exiſtent.*

De-là vient que les Senſations ſont la preuve la plus convainquante que nous ayons de l'exiſtence de la Matiére. C'eſt par elles que Dieu nous avertit de cette exiſtence ; car quoi que Dieu ſoit la cauſe univerſelle & immédiate qui agit ſur notre Ame, ſur laquelle, quand on y penſe, on voit bien que la Matiére ne peut agir réellement & phyſiquement ; quoi qu'il ſuffiſe des ſeules Senſations que nous recevons à chaque moment, pour démontrer qu'il y a hors de nous un Eſprit

prit dont le pouvoir eſt infini ; cependant la raiſon pour laquelle cet Eſprit tout-puiſſant aſſujettit notre Ame à cette ſuite ſi variée, mais ſi réglée, de perceptions confuſes, qui n'ont que des mouvemens pour objet, cette raiſon ne peut être priſe d'ailleurs, que de ces mouvemens mêmes, qui arrivent en effet dans la Matiére actuellement exiſtante ; & le but de l'Eſprit infini, qui n'agit jamais au hazard, ne peut être autre, que de nous manifeſter l'exiſtence de cette Matiére avec ces divers mouvemens. Il n'y a point de voye plus propre pour nous inſtruire de ce fait, l'idée ſeule de la Matiére nous découvriroit bien ſa nature, mais ne nous apprendroit jamais ſon exiſtence, puis qu'il ne lui eſt point eſſentiel d'exiſter ; mais l'application involontaire de notre Ame à cette idée, revêtué de celles d'une infinité de modifications & de mouvemens ſucceſſifs, qui ſont arbitraires & accidentels à cette idée, nous conduit infailliblement à croire qu'elle exiſte avec toutes ces diverſes modifications. L'Ame conduite par le Créateur dans cette ſuite réglée de perceptions, eſt convaincue qu'il doit y avoir un Mon-

de matériel hors d'elle, qui soit le fondement, la cause exemplaire de cet ordre, & avec lequel ces perceptions ayent un rapport de vérité. Ainsi, quoi que dans l'immense variété d'objets que les sens présentent à notre Esprit, Dieu seul agisse sur notre Esprit, chaque objet sensible avec toutes ses propriétez, peut passer pour la cause de la Sensation que nous en avons, parce qu'il est la raison suffisante de cette perception & le fondement de sa vérité.

§. XVI. *Comment il arrive que nous revêtons les Objets corporels des sentimens que nous éprouvons à leur occasion.*

On comprend par ce moyen comment deux facultez aussi différentes que l'Intellect pur & la faculté de sentir, se réunissent dans un même acte, comment, en sentant les Corps & voyant les Corps, on a l'idée des Corps, & pourquoi, bien loin qu'aucune Sensation soit seule & séparée de toute idée, nous avons tant de peine à distinguer l'idée d'avec la Sensation d'un objet; jusques-là, que par une espèce de contradiction, nous revêtons l'objet même, de la percep-

ception dont il eſt la cauſe, en appellant le Soleil lumineux, & regardant l'émail d'un Parterre, comme une choſe qui appartient au Parterre plûtôt qu'à nôtre Ame; quoique nous ne ſuppoſions point dans les fleurs de ce Parterre, une perception ſemblable à celle que nous en avons. Voici le myſtère; la couleur n'eſt qu'une maniére d'apercevoir les fleurs, c'eſt une modification de l'idée que nous en avons, entant que cette idée appartient à notre Ame. L'idée de l'objet n'eſt pas l'objet même. L'idée que j'ai d'un cercle, n'eſt pas ce cercle, puis que ce cercle n'eſt point une maniére d'être de mon Ame, & que cette idée eſt une maniére d'être de mon Ame. Si donc la couleur ſous laquelle je vois ce cercle, eſt auſſi une perception ou maniére d'être de mon Ame, la couleur apartient à mon Ame, entant qu'elle aperçoit ce cercle, & non au cercle aperçu. D'où vient donc que j'attribue la rougeur au cercle auſſi bien que la rondeur? N'y auroit-il pas dans ce cercle quelque choſe, en vertu dequoi je ne le vois qu'avec une Senſation de couleur, & de la couleur rouge, plûtôt que de la couleur violette? Oui ſans doute, & c'eſt une cer-

certaine modification de mouvement imprimé sur mon œil, laquelle ce cercle a la vertu de produire, parce que sa superficie ne renvoye à mon œil que les rayons propres à y produire des secousses dont la perception confuse est ce qu'on appelle *rouge*. J'ai donc à la fois idée & sensation du cercle. Par l'idée claire & distincte, je vois le cercle étendu & rond, & je lui attribue ce que j'y vois clairement, l'étendue & la rondeur. Par la Sensation, j'aperçois confusément une multitude & une suite de petits mouvemens que je ne puis discerner, qui me réveillent l'idée claire du cercle, mais qui me le montrent agissant sur moi d'une certaine maniére. Dans l'idée claire du cercle, je distingue le cercle de la perception que j'en ai; je me distingue fort bien, moi, apercevant le cercle, par une certaine modification de pensée, d'avec le cercle aperçu, qui ne pense point, & qui n'est point moi, jusques-là mon jugement est exempt d'erreur. Mais dans la perception confuse des petits mouvemens du Nerf optique, causez par les rayons lumineux que le cercle a réflechis; comme je ne vois point d'objet distinct, je ne puis

puis aisément distinguer cet objet, c'est-à-dire, cette suite rapide de petites secousses d'avec la perception que j'en ai; je confonds aussi-tôt ma perception avec son objet; & comme cet objet confus, c'est-à-dire, cette suite de petits mouvemens tient à l'objet principal que j'ai raison de supposer hors de moi comme cause de ces petits mouvemens, j'attache aussi la perception confuse que j'en ai, à cet objet principal, & je le revêts, pour ainsi dire, du sentiment de couleur qui est dans mon Ame, en regardant ce sentiment de couleur, comme une propriété, non de mon Ame, mais de cet Objet. Ainsi, au lieu que je devrois dire: Le rouge est en moi une maniére d'apercevoir le cercle, je dis, Le rouge est une maniére d'Etre du cercle apperçu. Les couleurs sont un enduit dont nous couvrons les Objets corporels, & comme les Corps sont le soutien de tous ces petits mouvemens qui nous manifestent leur existence, nous regardons ces mêmes Corps comme le soutien de la perception confuse que nous avons de ces mouvemens, ne pouvant, comme cela arrive toûjours dans les perceptions confuses, séparer l'Objet d'avec la perception.

§. XVII.

§. XVII. *La vuë est de toutes nos Sensations celle qui nous imprime plus vivement l'idée du Corps.*

Il paroît par ce que j'ai dit, que toutes les Sensations, n'étant que la perception confuse des mouvemens des Corps, sont relatives à l'idée de l'étendue, & nous rendent cette idée présente ; cependant, toutes ne le font pas avec une égale clarté. La vue l'emporte en cela sur les autres sens ; & le sentiment de la couleur est celui de tous le plus assorti & le plus intimement mêlé avec l'idée de l'étendue. La raison en est claire. La Sensation de la couleur consiste dans une perception de beaucoup de petits mouvemens à la fois, de plusieurs suites collatérales de vibrations de rayons. La vision, quoi que la plus délicate, est la plus vive des Sensations, parce qu'il y a non-seulement succession d'idées, mais multitude d'idées coexistantes. Ces idées de mouvemens coexistans ne peuvent qu'elles ne réveillent clairement celle de la quantité simultanée, ou de l'étendue. Le son est plus propre à exciter celle d'une quantité successive ; mais toujours d'une

d'une quantité & d'un mouvement assez distinct; d'où doit naître l'idée du Corps. Le toucher ayant avec la vue cet avantage sur les autres sens, qu'il représente mieux l'étendue & le continu, a sur elle cet avantage particulier, qu'en nous faisant connoître la solidité du Corps aussi bien que son extension, il nous manifeste l'essence de la matiére par ses deux attributs essentiels. Je ne sai pourtant, si l'on ne pourroit pas dire, que la vue seule, par cela même qu'elle s'arrête à la superficie des Corps, & qu'elle sent, pour ainsi dire, les rayons réfléchis & repoussez par cette superficie, avertit l'Ame de l'impénétrabilité de la matiére.

§. XVIII. *Réfutation d'un Paradoxe de Mr. Locke à ce sujet.*

A ce propos qu'il me soit permis d'examiner un Paradoxe avancé par Mr. *Locke.* (11) Ce Philosophe prétend qu'un aveugle de naissance auquel on auroit appris à distinguer par l'attouchement un Cube d'avec un Globe de même grosseur

(11) *Essai sur l'Entend. hum.* Liv. 2. Chap. IX. §. 8.

ſeur enſorte qu'il n'ait qu'à les toucher pour dire quel eſt le Cube & quel eſt le Globe, s'il acquiert tout d'un coup l'uſage des yeux, ne ſauroit par la vue ſeule faire le même diſcernement entre ces deux Solides, ni dire, voici le Cube, voilà le Globe, à moins qu'il n'y touche: car, ajoute-t-il, cet aveugle pour avoir appris par expérience de quelle maniére le Globe & le Cube affectent ſon attouchement, n'a pas appris pour cela de quelle maniére ils doivent affecter ſa vue. Cette déciſion me paroît très-fauſſe, & le raiſonnement dont Mr. *Locke* l'appuye, peu digne d'un Eſprit auſſi ſolide que le ſien. La queſtion eſt de ſavoir ſi la vue & le tact, quoique Senſations très-différentes, ne renferment pas la même idée fonciere, ne repréſentent pas le même objet, & n'affectent pas l'Eſprit de telle maniére qu'il lui ſoit naturel de les rapporter à ce même objet, comme à leur fondement ou principe commun en diſant; Ce que je tâte & ce que je vois eſt une Subſtance étendue. L'idée du Globe vu, par exemple, & l'idée du Globe touché ſont la même idée eſſentielle, quoi que diverſement modifiée par différens ac-

com-

compagnemens de perceptions accessoires. Que mes mains touchent, ou que mes yeux voyent un Corps, l'idée de son étendue s'imprime également par ces deux voyes dans mon Esprit ; quoi que plus distinctement, si l'on veut, & plus nettement par l'une que par l'autre. Que l'Aveugle cesse de l'être pour voir le Globe qu'il avoit manié, il ne lui arrive alors autre chose si ce n'est d'apercevoir, par le moyen de la couleur, cette même idée du Globe que le tact lui avoit déja communiquée. Il est bien vrai que la vue du Globe ou la Sensation de lumiére & de couleur, sous laquelle cet homme commence d'apercevoir le Globe, est différente de son attouchement, comme l'impression des rayons réfléchis de la surface du Globe sur mon œuil, est différente de l'ébranlement que la superficie même de ce Globe cause aux fibres de ma main ; mais ce ne sont là que deux maniéres différentes d'apercevoir le même objet, qui toutes deux me transmettent essentiellement la même idée. D'où je conclus que l'Aveugle guéri retrouvera bien-tôt, par le secours des yeux, la même différence entre le Globe & le Cube, qu'il

ne connoissoit jusqu'alors que par l'attouchement. Il faut seulement ajouter que la vue de ces deux Solides perfectionnera, rendra plus nette & plus vive l'idée qu'il en avoit déja reçue par un autre sens, & lui fera faire par conséquent un discernement plus exact & plus juste entre l'un & l'autre.

Quand je dis que ce discernement sera plus juste, il faut m'expliquer. Chaque espèce de Sensation étant bornée représente imparfaitement son objet. La vue qui est la plus nette des perceptions sensibles, altere pourtant le sien & le déguise à bien des égards, en le montrant plus distinctement à d'autres. Elle a ses illusions comme les autres sens. Temoin la Tour quarrée qui de loin paroît ronde, & le bâton qui semble recourbé dans l'eau. La vue nous montre les Corps solides comme des plans, il faut que l'application de nos autres sens, que l'expérience jointe au raisonnement vienne rectifier ces erreurs. Selon la distance & selon l'aspect, les Corps sont vus sous une figure différente de la véritable. Les angles d'un Cube sont émoussez, certains côtez retrécis, un Globe nous paroît une surface

face platte & circulaire &c. Mais cela n'empêche pas que la vue présentant à notre Esprit les mêmes proprietez substantielles que l'attouchement, ne nous convainque de l'identité de l'Objet senti ou apperçû par ces deux voyes différentes. L'exemple du Globe & du Cube est captieux, parce que la vue ne nous donne point directement l'idée des Solides, ni celle de la dureté ou résistance des Corps.

§. XIX. *Nos divers sens s'accordent à reveiller en nous une même idée essentielle du Corps.*

Prenons donc au lieu du Cube & du Globe, l'exemple du Quarré & du Cercle. Je dis que si l'Aveugle en question acquiert par attouchement l'idée de ces deux figures, & de leurs proprietez, puisque la vue nous remontre ces mêmes proprietez, il doit donc dire en le recouvrant, voilà le Cercle, voici le Quarré. J'avoue que l'attouchement de ces figures ne l'avertit point de l'impression, que leur vue fera sur lui, non plus que la couleur qui marque les angles du Cube ne l'avertit du sentiment doulou-

reux que ces angles pressez contre sa main y peuvent exciter : mais & l'attouchement & la vue s'accordent à reveiller en lui une même idée, savoir celle d'une étendue figurée de telle & telle maniére, porteront nécessairement son Esprit vers le même objet. L'Aveugle ayant acquis l'idée du Globe & du Cube, il en tire par abstraction celle du Cercle & du Quarré. Aquiert-il la faculté de voir? Ses yeux lui remontrent ces deux figures dans les deux Solides qui leur répondent. La vue lui offre les mêmes raports d'égalité entre les rayons du Cercle, la même uniformité de Courbure, les mêmes différences entre ce Cercle & le Quarré, que le tact lui avoit déja fait apercevoir. Là-dessus il dira sans héziter, c'est un Cercle; & de l'autre figure, c'est un Quarré. Ayant vu, il imagine. Il n'a qu'à faire tourner ce Cercle sur son Diametre pour se représenter une Surface spherique. Reste la solidité, que le sens de la vue ne lui fera point connoître directement; mais comme ce n'est point cette proprieté qui distingue le Cube d'avec le Globe, elle n'entre point dans la question proposée. D'ailleurs la vue, comme je l'ai déja dit,

est

est une espèce de tact où cette Surface même qui la termine & qui semble la repousser, suggere indirectement à l'Esprit l'idée de solide ou d'impénetrable.

Mais prêter ces raisonnemens à un Aveugle n'est-ce point lui en demander trop ? N'est-ce point l'ériger en profond Philosophe ? Non ; je le suppose seulement capable de rêflechir, ce qui ne s'écarte point des termes du Problême de Mr. *Locke*, où l'Aveugle est manifestement supposé tel, puis qu'à l'aide du tact, il a bien apris à connoître les proprietez distinctives du Cube & du Globe. Pousser sa réflexion un peu plus ou un peu moins loin, ne fait du tout rien à l'affaire. On sait même qu'il y a eu des Aveugles grands Géometres. Il s'agit donc de savoir si absolument parlant il est impossible à un Homme qui fait usage de ses yeux pour la premiere fois de sa vie, de former, après y avoir bien pensé, le discernement que j'ai dit, & de découvrir entre les Corps touchez & les Corps simplement vûs, une analogie qui le conduise à n'en faire qu'une même Substance aperçue par diverses voyes. C'est ce qui doit infailliblement arriver, ce me semble. Cette action

de notre Ame qui réunit au même Objet les diverſes Senſations qu'elle en reçoit ſe ſervant de leur concours pour ſe former une idée plus nette de cet objet eſt un raiſonnement prompt, ſubtil, imperceptible, mais naturel, qui du Corps même que nous animons s'étend par analogie ſur les autres Corps qui l'environnent. Cet Aveugle dont nous parlions voit ce même bras qu'il avoit ſenti. Il en ſentoit, il en voit à préſent l'étendue & le mouvement. Au milieu des diverſes Senſations, il eſt convaincu de l'identité de l'Objet qu'elles accompagnent.

§. XX. *Recapitulation de la nouvelle Hypothèſe. Les Senſations uniſſent notre Ame à notre Corps, & par lui à l'Univers qu'elles nous repréſentent dans ſon rapport avec nous.*

Je conclus par un court expoſé de mon Hypothèſe générale ſur la nature des Senſations. Notre Ame entant qu'Etre intelligent, peut avoir l'idée des Corps, ſans être unie au Monde matériel, ſans qu'il ſoit beſoin de ſuppoſer que ce Monde exiſte. Mais poſé l'exiſtence de ce Monde, l'Ame connoît ce Mon-

Monde exiſtant, & lui eſt unie par les Senſations que Dieu lui donne. Les Senſations ſont des idées repréſentatives de ce Monde exiſtant, non préciſément tel qu'il eſt en lui-même, mais dans ſon rapport à une portion de matiére organiſée ſur laquelle les différens objets corporels font diverſes impreſſions. L'Ame eſt rendue préſente à ce Corps organique, par l'idée confuſe que Dieu lui en donne, & par ſon application immédiate, continuelle & involontaire à ſe repréſenter un certain endroit du cerveau appellé le *Senſorium*, auquel aboutiſſent tous les nerfs, qui s'étendent & ſe ramifient par tout le Corps, pour tranſmettre vers ce centre commun, l'impreſſion de tous les mouvemens qui ſe paſſent dans le Corps, ſoit qu'ils lui ſoient communiquez par les objets externes, ſoient qu'ils ayent leur principe dans l'intérieur même de la machine.

Notre Ame ſans étre Corps elle-même eſt donc continuellement appliquée au Corps, étant toujours attentive à ce qui ſe paſſe dans le Cerveau. Elle ne ſauroit ſe donner aucune penſée ſans agir ſur lui, ſans l'ébranler, & lui réciproquement ne peut recevoir d'ébranlement

nouveau qu'elle n'aperçoive. C'est par-là que s'explique l'empire de l'Imagination : empire que les Philosophes les plus en garde contre elle, éprouvent tout comme le reste des Hommes. L'Imagination se mêle aux opérations les plus déliées, & pour ainsi dire, les plus spirituelles de notre Esprit. Elle enveloppe nos idées les plus abstraites d'images sensibles qui comme autant de signes & de caractères fixent nos pensées & font une espèce d'écriture interne qui nous les représente.

Revenons au *Sensorium*; je conçois que semblable à la lentille, qui quelque petite qu'elle soit, transmet, sans les confondre, une infinité de rayons différens, lesquels vont peindre sur le mur opposé d'une Chambre obscure mille objets distincts, revêtus de leurs couleurs propres. De même le *Sensorium* reçoit des extrêmitez du Corps, une multitude d'impressions différentes, que les objets extérieurs y produisent, en remuant diversement les extrêmitez des nerfs; sans que ces impressions se brouillent, ni se confondent jamais dans ce petit espace. L'Ame réunissant son attention sur cet organe, aperçoit, ou plu-

plutôt ſent diſtinctement, toutes les diverſes modifications de mouvement qu'il reçoit. L'union de l'Ame au Corps ne conſiſte pas plus dans ſon influence ſur lui, que dans cette perception involontaire & continuelle qu'elle a de tout le Corps par l'entremiſe du *Senſorium*, perception qui ſe modifie & qui ſe ſubdiviſe en une infinité de Senſations différentes, ſelon les divers changemens produits dans cette Machine, par l'action des Corps qui l'environnent. Ainſi elle s'unit à tout le Monde matériel en autant de maniéres qu'il a lui-même de rapports avec cette portion organiſée dont l'Ame a la Senſation immédiate, & que les diverſes parties de ce Monde peuvent agir ſur cette portion organiſée: c'eſt-à-dire, par la vue, par l'ouïe, par le tact &c., ſelon cette diverſité d'impreſſions & celle des Senſations correſpondantes, l'Ame aperçoit & diſtingue les objets extérieurs. Elle a peine à ſe diſcerner elle-meme de ſon propre Corps, & ſur-tout du *Senſorium* par où elle agit ſur tout le Corps, & ſent tout ce qui s'y paſſe. Les diverſes parties du Corps humain qui tiennent & viennent aboutir par un million de filets imper-

ceptibles à ce centre commun, sont un tout sur lequel s'étend l'action & la sensation immédiate de l'Ame. La remarque que nous avons faite sur l'erreur de notre jugement, par rapport aux perceptions confuses, nous aide à comprendre pourquoi l'Ame ayant une telle Sensation de son propre Corps, se confond souvent avec lui, & lui attribue ses propres Sensations. C'est que d'un côté elle a l'idée claire de son Corps, & le distingue aisément d'elle-même; d'autre côté elle a un amas de perceptions indistinctes qui ont pour objet l'œconomie générale des mouvemens qui se passent dans toutes les parties de ce Corps, de-là vient qu'elle attribue au Corps, dont elle a en gros l'idée distincte, ces mêmes perceptions confuses, & croit que le Corps se sent lui-même, tandis que c'est elle qui sent le Corps; de là vient qu'elle s'imagine que l'oreille entend, que l'œil voit, que le doigt souffre la douleur d'une piquûre, tandis que c'est l'Ame elle-même, entant qu'attentive aux mouvemens du Corps, qui fait tout cela.

Pour les objets extérieurs, l'Ame n'a avec eux qu'une union médiate, qui la garan-

garantit plus de l'erreur ; mais qui ne l'en sauve pas tout-à-fait. Elle les discerne d'avec elle-même, parce qu'elle les regarde comme causes des divers changemens qui arrivent dans ce Corps organisé à qui elle est immédiatement unie, & continuellement attentive. Cependant elle se confond encore avec eux à quelques égards, comme nous l'avons déja vu, en leur attribuant ses Sensations de couleur, de son, de chaleur, comme leurs proprietez inhérentes; par la même raison qui la faisoit se confondre elle-même avec son Corps, en disant bonnement: C'est mon œil qui voit les couleurs, c'est mon oreille qui entend les sons &c.

Enfin je croi qu'une Intelligence capable de faire l'analyse de la Sensation générale que nous avons de notre Corps, & de toutes les Sensations qui s'excitent dans l'Ame à son occasion; auroit une Science complette, non seulement de la structure du Corps humain (11), jusques aux plus petits détails, & jusques aux

(11) Voyez un passage de *Claudien Mamert*, Liv. III. *de statu animæ*, sur ce que l'Ame ignore la structure intérieure de son Corps, ap. *Traité de l'action de Dieu sur les Créat.* Premiére Part. p. 116. & dans l'*Appendix*.

aux ressorts & aux mouvemens les plus imperceptibles, mais aussi de tous les rapports du Corps humain, avec les autres parties de l'Univers: Science à laquelle, malgré les profondes recherches & les progrès inesperez de la Philosophie dans notre siècle, l'Esprit humain ne doit pas se flatter de pouvoir jamais atteindre. Cet Esprit n'est pas capable de voir en grand avec clarté ce qu'il aperçoit confusément en petit; il seroit accablé par une multitude d'idées proportionnées à son étendue; cependant il jouït de ces mêmes idées sous la forme de perceptions confuses, de la maniére dont cela lui convient & dont il en peut jouïr. Elles sont pour lui une source d'utilitez & de plaisirs: Et la Sagesse de Dieu en tout si digne d'être admirée ne sauroit mieux mériter notre admiration que par cet endroit.

CHAPITRE VII.

Exposé de mon hypothèse, l'Ame des Bêtes est un principe actif & sensitif. Différence entre les Sens, & l'Entendement pur, pour

pour la manière d'apercevoir les objets. Ces deux sortes de perceptions se mêlent, & la derniere perfectionne l'autre. L'état le plus imparfait de l'Ame humaine représente assez bien la nature de celle des Bêtes. Objection d'un Mallebranchiste: La capacité d'un Esprit répond au degré de réalité objective qui épuise sa perception: Donc l'Ame des Bêtes capable de ces sentimens confus qui remplissent la capacité de notre Ame devroit l'être aussi de toutes nos perceptions distinctes. Rép. La capacité perceptive de notre Ame n'est pas toujours actuellement remplie. Si les sentimens vifs l'occupent toute entière, ce n'est pas en vertu de leur réalité objective. Notre perception est plus bornée encore pour le nombre des objets qu'elle peut embrasser distinctement que pour les degrez de réalité.

J'AI cru devoir expliquer avec un peu d'étendue ce que je pense sur la nature des Sensations, & sur ce qui les distingue d'avec les pures idées. Il ne sera pas difficile de voir où cela nous mène, & peut-être le sujet que ma digression sembloit avoir fait perdre de vue se trouvera éclairci tout d'un coup par

cela ſeul. Nous cherchons de quelle nature eſt l'Ame des Bêtes ; nous ne pouvons la trouver qu'en conjecturant, & la conjecture qui ſe trouvera la plus propre à expliquer les Phénomènes, & la moins ſujette aux embarras qui peuvent naître d'ailleurs ; ſera celle qu'il faut adopter. Voici donc quelle eſt la mienne. Je me repréſente l'Ame des Bêtes comme une Subſtance immatérielle & intelligente. Mais de quelle eſpèce ? Ce doit être, ce me ſemble, un principe actif qui ait des Senſations & qui n'ait que cela. Notre Ame renferme dans elle-même, outre ſon activité eſſentielle, deux facultez qui fourniſſent à cette activité la matiére ſur laquelle elle s'exerce. L'une, c'eſt la faculté de former des idées claires & diſtinctes, ſur leſquelles le principe actif ou la volonté agit d'une maniére qui s'appelle réflexion, jugement, raiſonnement, choix libre. L'autre, c'eſt la faculté de ſentir, qui conſiſte dans la perception d'une infinité de petites idées involontaires qui ſe ſuccedent rapidement l'une à l'autre, que l'Ame ne diſcerne point, mais dont les différentes ſucceſſions lui plaiſent ou lui déplaiſent, & à l'occaſion deſquelles le prin-

cipe

cipe actif ne se déploye que par des desirs confus. Ces deux facultez paroissent indépendantes l'une de l'autre, & comme cette derniere, savoir la perception d'idées distinctes, marque les bornes de l'Ame humaine; qui nous empêcheroit de supposer dans l'échelle des Intelligences, au dessous de l'Ame humaine, une espèce d'Esprit plus borné qu'elle & qui lui ressembleroit pourtant par cet endroit; un Esprit qui n'auroit que la seconde de ses facultez sans avoir la prémiere, qui ne seroit capable que d'idées indistinctes, ou de perceptions confuses? Cet Esprit ayant des bornes beaucoup plus étroites que l'Ame humaine en sera essentiellement ou spécifiquement distinct. Son activité sera resserrée à proportion de son Intelligence; comme celle-ci se bornera aux perceptions confuses, celle-là ne consistera que dans des desirs confus qui seront relatifs à ces perceptions. Il n'aura que quelques traits de l'Ame humaine, il sera son portrait en racourci.

Qu'il me soit permis de ramener sous les yeux du Lecteur un principe de grande importance. L'activité qui est la propriété essentielle de toute Intelligence

est

est bien la source & le fondement, & pour ainsi dire, la racine de la Liberté, mais ce n'est pourtant pas encore la Liberté. Pour constituer ce qu'on nomme volonté, il faut un certain fonds d'intelligence qui produise des idées distinctes auxquelles le principe actif puisse s'appliquer, ou se refuser, entre lesquelles il puisse déliberer & choisir, & qui lui donnent lieu de vouloir, d'agir, de prendre un parti avec une connoissance claire du parti qu'il prend, de l'action qu'il fait, de l'objet qu'il choisit & des motifs qui le portent à ce choix. Vous voyez donc qu'une Ame qui ne seroit capable que de Sensations ne ressembleroit à l'Ame humaine que par les attributs inséparables de toute Intelligence, & qui doivent nécessairement entrer dans l'idée générale d'une Substance qui pense. Dans toute Substance qui pense il y a toujours quelque chose d'analogue à l'Entendement & à la Volonté; on y trouvera toûjours, activité & perception; mais selon que le fonds de pensée est plus ou moins limité, on y découvrira de très-grandes differences. Supposé que l'Esprit de l'Ange n'ait que des perceptions distinctes, & qu'il soit pourvû d'un beau-

beaucoup plus grand nombre d'idées que l'Ame humaine ; on conçoit que l'activité de cet Esprit va beaucoup au de-là de celle de l'Ame humaine ; on voit qu'il est capable de mille & mille opérations dont cet Ame n'est pas capable ; on voit qu'étant par cela même exempt de passions & de Sensations, il est plus libre à proportion que n'est l'Homme, & que la volonté de l'Ange s'exerce dans un bien plus vaste champ & a un tout autre empire que celle de l'Homme. Mettez au dessous de l'Homme, d'autres Esprits d'un ordre inférieur qui soient fournis d'une moindre quantité d'idées distinctes, & qui soient plus soumis aux Sensations, leur Raison & leur Liberté seront à proportion plus limitées. Supposez enfin des Ames dont la capacité soit entiérement remplie de perceptions confuses, elles n'auront ni Raison, ni Liberté ; il leur restera pourtant ce qui fait le fond de toute Intelligence, l'activité & la perception.

Plaçons l'Ame des Bêtes à ce dernier rang qui renferme lui-même peut-être une infinité de degrez subordonnez ; car la Sensation, quoi qu'elle soit le plus bas degré de l'Intelligence, est susceptible

ble de plusieurs dègrez de perfections & de variétez à l'infini, selon les diverses espèces d'animaux dans lesquelles elle se trouve. Mais nous aurons assez d'affaires à ne nous arrêter qu'à l'espèce générale, en comparant l'Ame des Bêtes avec l'Ame humaine. L'Ame des Brutes, selon que je me la figure, aperçoit les objets par Sensation; elle ne réflechit point: elle n'a point d'idée distincte; elle n'a qu'une idée confuse des Corps qui, comme nous l'avons vu, est inséparable de la Sensation, & sur-tout de cette sorte de Sensation qu'on appelle vûe. Mais qu'il y a de différence entre les idées corporelles que la Sensation nous fait naître, & celles que la Bête reçoit par la même voye! Les sens font bien passer dans notre Ame l'idée des Corps, mais notre Ame ayant outre cela une faculté supérieure à celle des Sens, rend cette idée toute autre que les Sens ne la lui donnent. Cette faculté agit souvent sans que nous nous en apercevions, & nous croyons devoir aux Sens des connoissances qui dépendent d'un principe bien plus noble; par exemple, je vois un arbre, une Bête le voit aussi, mais ma perception est toute différente de la sien-

sienne. Dans ce qui dépend uniquement des Sens peut-être que tout est égal entre elle & moi. J'ai cependant une perception qu'elle n'a pas, pourquoi ? Parce que j'ai le pouvoir de réflechir sur l'Objet que me présente la Sensation. Par le secours de mon Intelligence, je vois cet arbre comme un seul Objet distinct de tout autre Objet; je le vois comme un tout, je distingue les différentes parties qui le composent, j'aperçois leur proportion, leur liaison, & comment elles se réunissent dans l'objet total. Je vois un tronc qui tient à la terre par diverses racines; ce tronc s'éleve perpendiculairement jusqu'à une certaine hauteur; là il se partage en différens bras; ces bras se subdivisent en plusieurs grosses branches qui à leur tour se ramifient en plusieurs petites; de ces petites sortent des feuilles taillées en certaines figures, partagées par différents nerfs, & tenant par leurs pedicules à la branche dont elles naissent. C'est mon Intelligence qui voit tout cela. Il n'y a que l'Intelligence qui distingue, qui réunisse, qui compare, qui fournisse cette vue de *discrétion* ou de discernement. Dès que j'ai vu un seul arbre, j'ai l'idée abstraite

te d'Arbre en général, qui est séparée dans mon Esprit de celle d'une Plante, de celle d'un Cheval & d'une Maison. Cette vue que l'Entendement se forme d'un objet auquel la Sensation l'applique, est le principe de tout raisonnement, qui suppose réflexion, vue distincte, idées abstraites des objets, par où l'on en voit les rapports & les différences & qui mettent dans chaque objet une espèce d'unité. Nous attribuons tout cela à nos Sens, parce que depuis que nous nous souvenons d'avoir vu des Corps, nous nous souvenons de les avoir vus de cette maniére, & cela ne peut manquer d'être, parce que dès l'age où la mémoire commence, commence aussi la réflexion; la mémoire n'étant elle-même qu'une réflexion sur nos pensées précédentes.

Il est impossible de recourir à notre propre expérience pour connoître ce que c'est que cette vue purement sensible que j'attribue aux Bêtes, puisque le tems où nous voyions de cette maniére est un tems dont notre mémoire n'a pu tenir des regîtres, étant elle-même postérieure à tout ce qui se passoit alors. Il faut se contenter du discernement de raison que l'on peut faire soi-méme tous les jours,

en-

entre la Senſation d'un Objet, & l'idée qu'en a notre entendement; & ſe dire qu'une Ame purement ſenſitive, telle qu'eſt celle des Brutes, dans mon hypothèſe, voit les Objets corporels ſans diſcernement, ſans idées diſtinctes, à peu près comme un enfant de ſix mois voit ſa nourrice. L'Homme commence par être ce qu'eſt la Bête, & l'Ame humaine ne deploye d'abord que la faculté qui lui eſt commune avec cette autre eſpèce, la faculté de ſentir: avec cette différence que le cerveau de l'enfant n'a pas encore atteint ce degré de conſiſtence & d'organiſation qui fait produire aux Bêtes leurs opérations merveilleuſes. (1) L'Ame de l'Homme dans l'enfance agit comme celle de la Bête; mais ayant

(1) La différence ſenſible que l'Auteur de la Nature a miſe entre l'organiſation des Brutes & celle du Corps humain, ſur-tout par rapport au cerveau fabriqué dans l'Homme avec beaucoup plus d'art & d'appareil que dans les Bêtes pour ſervir à des fonctions beaucoup plus nobles que les leurs, nous conduit bien naturellement à reconnoître la prééminence de l'Ame humaine. V. ce que dit *Willis*, touchant certaines branches des nerfs qui ne ſe trouvent que dans l'Homme ſeul pour former l'étroite correſpondance du cœur avec le cerveau Ap. *Derham* ubi ſup. p. 329. Appuyez de ceci ma réflexion générale ci-deſſous. Ch. XVIII. Not. 3.

ayant d'autres facultez qui se dévelopent à mesure que les organes de son Corps se perfectionnent, parce que ceux-ci doivent servir d'instrument à celles-là, il n'est pas surprenant que la Bête n'étant faite que pour sentir opére par ce seul principe, lorsque les organes destinez pour lui sont dans leur état de perfection, ce que l'enfant ne sauroit opérer: tandis que les siens dont l'usage est incomparablement plus étendu, ne sont pas encore affermis & dévelopez. (2) Ainsi s'explique ce paradoxe, comment l'Enfant destiné à aller infiniment plus loin que la Bête, demeure un certain tems fort au dessous d'elle. Il n'est point surprenant que l'Animal le plus vil pris dans son état de perfection soit au dessus de ce que l'Animal le plus noble paroît dans sa premiere ébauche.

Tout va bien jusqu'ici, puisque nous trouvons enfin une idée fixe sous laquelle on peut se représenter l'Ame des Bêtes sans la confondre avec l'Ame humai-

(2) *Dispar est Ratio Infantum & Brutorum. Nec judicarem Infantes esse mente praditos, nisi eos viderem esse ejusdem natura cum adultis: Bruta autem eo usque nunquam adolescunt ut aliqua in iis cogitationis nota certè deprehendatur.* Lettres de Descartes, Ep. LXIX. du I. Vol. *ad H. Morum.*

maine. La faculté de ſentir & celle de raiſonner paroiſſent aſſez différentes pour autoriſer à ne point mettre dans la même claſſe un Eſprit qui jouïroit ſeulement de la premiere de ces facultez, avec un Eſprit qui les réuniroit toutes deux. On conclut aſſez naturellement que celui qui par deſſus les Senſations poſſede des idées diſtinctes, doit être d'une plus noble eſpèce que celui qui ſent & qui ſe borne à cela, parce que le fond de ſa nature ne produit rien davantage. Arrêtons nous pourtant un peu là-deſſus. Eſt-il bien vrai que cette différence ſoit auſſi eſſentielle qu'il nous le ſemble? Un Mallebranchiſte n'en conviendra pas, & je le vois déja qui vient m'attaquer par cet argument: " La capacité „ de notre Eſprit ou l'étendue de per- „ ception dont il eſt capable, répond au „ degré de réalité qu'il peut apercevoir „ d'une même vue ou comprendre dans „ un même acte de penſée. D'où il „ s'enſuit que les Senſations occupant „ quelquefois toute la capacité de no- „ tre Eſprit, toute Ame ſuſceptible de ces „ mêmes Senſations doit avoir la même „ capacité que la nôtre, & par conſéquent „ être ſuſceptible comme elle de per-

„ cep-

„ ceptions diſtinctes. Puisque notre
„ Ame employe autant de peine, pour
„ ainſi dire, à ſentir vivement qu'à com-
„ prendre diſtinctement, la Senſation
„ & l'Intelligence n'étant que des mo-
„ difications diverſes d'un même fond
„ de penſée; l'Ame des Bêtes qui
„ ſent comme nous, pourroit auſſi rai-
„ ſonner comme nous, ſi l'organiſation
„ de ſon cerveau lui permettoit de tirer
„ d'un fond d'intelligence égal au nô-
„ tre, les modifications qu'on nomme
„ jugemens, raiſonnemens, idées dis-
„ tinctes. Vous pouvez d'autant moins
„ éviter, ajoutera-t-il, la néceſſité d'une
„ pareille conſéquence, que la Senſa-
„ tion n'eſt autre choſe ſelon vous que
„ la perception confuſe d'une multitu-
„ de innombrable de petits objets pré-
„ ſentez à la fois ou ſucceſſivement à
„ l'Ame. Selon vous, ſentir, c'eſt ap-
„ percevoir des objets. Quand donc
„ notre Ame ſe trouve abſorbée par
„ des Senſations, il faut de néceſſité
„ que la réalité objective des petites
„ idées qui l'occupent ſoit équivalente
„ à celle des idées diſtinctes qu'elle ex-
„ clut alors, le nombre des objets y ſup-
„ pleant au peu de réalité de chacun
„ d'eux

„ d'eux en particulier, & que par consé-
„ quent la même capacité de perception
„ qui rend une Ame susceptible de Sensa-
„ tions, la rende capable de former
„ des idées distinctes. Tout Etre qui sent
„ comme nous, peut donc comme nous
„ avoir des idées distinctes; ce qui fait
„ évanouïr la prétendue différence de
„ l'Ame humaine à celle des Bêtes.

Je réponds qu'il n'en est pas de la capacité de l'Esprit comme de celle d'un vase. Quoi que notre Ame pense toûjours actuellement, il ne faut pas croire qu'elle embrasse toujours actuellement tout ce qu'elle peut embrasser par la pensée; ni que le pouvoir qu'elle a de comprendre une certaine quantité d'objets à la fois, agisse toujours selon toute son étendue, sans que son attention s'augmente ou diminue comme il lui plaît. Capable des plus hautes spéculations, notre Esprit s'attache quelquefois tout entier à l'objet le plus frivole & le plus mince, quelquefois le vol d'un Moucheron amuse cette même Intelligence qui a sû débrouiller le Systême de l'Univers. Un enfant s'occupera tout autant de son jeu ou de telle autre bagatelle, qu'un Philosophe des véritez

les plus abstraites, parce que ce jeu, cette bagatelle flatte l'enfant & le pénétre d'un sentiment agréable. D'ailleurs on peut être plus ou moins attentif à la même idée, sans que le degré de réalité qu'on aperçoit augmente ou diminue avec l'attention même. Il est donc faux que les Sensations remplissent la capacité de l'Ame, à le prendre en ce sens, que leur réalité objective soit aussi grande, & demande autant d'étendue de perception, qu'en demanderoient les idées intelligibles qui épuisent cette capacité. Souvenez-vous que nos Sensations sont des perceptions involontaires & que si elles partagent l'Ame, si quelquefois elles l'absorbent toute entiere, ce n'est pas en vertu de leur réalité objective, mais parce qu'elles dérobent notre attention à de beaucoup plus grands objets. En général une pente naturelle porte l'Ame à s'occuper des choses sensibles. Elle s'arrête volontiers à ce qu'elle sent. Cela favorise sa paresse, car il ne lui en coûte aucun effort pour considerer des objets, qui s'offrent à elle indépendamment de sa volonté. Nous redoublons même volontairement cette attention lorsque ces objets nous flattent, & que le

le plaisir que nous y prenons la soutient. D'ailleurs il est si peu vrai que les Sensations remplissent toute la capacité de notre Esprit, que le plus souvent il lui arrive de se partager entr'elles & les idées distinctes, & de penser à mille autres choses qu'à ce qu'il sent. L'Ame occupée successivement de mille idées différentes, conserve au milieu de tout cela une perception confuse de son Corps. C'est une Sensation qui ne la quitte jamais. Un Homme qui rêve en se promenant, pourvû que sa rêverie ne soit pas trop profonde, voit les différents objets qu'offre la Campagne; il voit le Ciel, les arbres, l'eau d'un ruisseau, l'émail des prairies; son odorat est réjouï par l'odeur des fleurs; le chant des oiseaux flatte son oreille; & en même tems il médite, il s'amuse de mille réflexions. Son Ame touchée de tant de divers sentimens, peut encore s'occuper d'idées distinctes, En lisant un Livre on ne pense guere aux caractères, & à la figure des Lettres, que l'on voit pourtant. L'ouïe d'un Instrument permet, & souvent fait naître des idées bien éloignées de celles du son dont il nous frappe. Il ne me coûteroit rien

 d'al-

d'alleguer mille autres exemples, qui ſont autant de preuves, que ſi les Senſations occupent quelquefois notre Ame toute entiére, ce n'eſt pas en vertu de leur réalité objective, mais de l'attention que nous leur donnons tantôt par un pur effet de notre choix, tantôt malgré nous. De ce dernier ordre ſont toutes les Senſations vives, comme la douleur & le plaiſir, qui ne permettent pas à l'Ame de s'occuper d'autre choſe que de ce qu'elle ſent, ou de ce que cette perception ſenſible lui repréſente. Ce n'eſt pas qu'alors l'objet de la perception ſoit équivalent à ceux des perceptions intellectuelles, ou que l'Ame dans la douleur & dans le plaiſir employe autant de perception que lors qu'elle forme des idées diſtinctes, & rempliſſe par ce ſentiment toute ſa capacité de penſer; mais c'eſt que l'objet de la perception agréable ou douloureuſe, flatte ou bleſſe l'Ame à tel excès qu'il fixe ſon attention, en ſorte qu'elle n'eſt plus maîtreſſe de la tourner ſur d'autres objets. Celui de la perception qu'on nomme *plaiſir* eſt un bien auquel l'Ame s'attache & vers lequel elle ſe ſent attirée: l'objet de la Senſation douloureuſe eſt un mal que l'Ame repouſſe

pouſſe de toutes ſes forces. Ce double effort par où l'Ame s'unit à l'objet de ſa perception ou le repouſſe, ſuffit pour l'occuper toute entiére de cet objet. Il n'y a donc qu'un certain degré de réalité objective qui puiſſe remplir la meſure de notre Intelligence.

Mais ſans renfermer à beaucoup près ce degré de réalité, certains objets par ce qu'ils ont d'agréable ou de déplaiſant pour l'Ame, emporteront tellement toute ſon attention, qu'ils lui rendront inutile dans ce moment tout ce qu'elle pourroit avoir au delà de capacité perceptive. En donnant l'excluſion chez elle à toute autre idée, ils produiront le même effet que s'ils rempliſſoient véritablement cette capacité. Dans la douleur & dans le plaiſir, l'Ame eſt ſecouée, agitée avec tant de violence par le torrent de ſes perceptions ſucceſſives, qu'elle ne peut preſque penſer qu'à ſoi. Ces Senſations qui la touchent plus vivement & qui lui paroiſſent plus intimes que toutes les autres, la concentrent en elle-même, l'occupent d'elle-même & de ſon état agréable ou deſagréable. Au lieu que les Senſations tranquilles, comme celles des ſons & des couleurs, attirent

doucement l'Ame au dehors pour considerer l'objet qui les cause, l'occupent non d'elle-même, mais de cet objet; & par conséquent la disposent à se confondre avec lui, en le revêtant, pour ainsi dire, du sentiment qu'elle en a. Les unes & les autres, quoi qu'avec plus ou moins de force, détournent l'Ame de la contemplation des choses spirituelles; elles la resserrent, pour ainsi dire, & l'empêchent d'étendre sa perception, autant qu'il le faudroit pour embrasser les Véritez intelligibles. Vous voyez que les perceptions sensibles sont bien éloignées d'épuiser la capacité de l'Intelligence humaine, & qu'un principe spirituel, dont nous fixerons la nature, en supposant que les seules Sensations épuisent sa capacité, fera place par cela même dans un ordre essentiellement inférieur à l'Ame de l'Homme, qui peut bien quelquefois n'avoir que ce petit degré de perception actuelle, quoi que toujours capable d'étendre la sienne beaucoup plus loin.

Mais, repliquera le Mallebranchiste, la maniére dont vous avez expliqué ces petites perceptions indiscernables dont vous composez les Sensations, ne prouve-

ve-t-elle pas que ces perceptions prises ensemble, ont une réalité égale à celle de nos idées distinctes, & qu'ainsi tout fond de pensée qui est capable de Sensation l'est également d'idées distinctes? Rien moins, répondrai-je. Quand vous rassembleriez dans un seul objet toute la réalité partagée entre cette multitude de petits objets indiscernables, une Ame qui la contempleroit, que verroit-elle? Rien que de la matiére en mouvement, & même la perception qu'elle auroit seroit très-légere & très-foible. Toutes nos Sensations diverses sont composées de cette perception. Elles la diversifient, la partagent en petites parcelles, pour la rendre plus vive & plus touchante. Car cette perception de changemens prompts & variez, auxquels l'Ame est involontairement appliquée, la modifie bien davantage, la pénétre & la touche plus, lui donne un sentiment bien plus vif d'elle-même, que ne feroit la perception uniforme d'un même objet.

Mais quand vous rassembleriez toute la perception de l'Ame sensitive sur un seul objet, elle n'en auroit point pour cela d'idée abstraite, réflechie & compréhensive. Si notre Ame reçoit de pa-

reilles idées, c'eſt qu'elle renferme un fond de penſée beaucoup plus vaſte que celui qui eſt néceſſaire pour ſentir. Qu'avec cela elle ne parvienne point à connoître la nature de chaque Senſation particuliere, on n'en ſera nullement ſurpris, ſi on conſidere, & la multitude d'objets qui la compoſent, & la rapidité de leur ſucceſſion, & l'application involontaire de l'Ame à tous ces objets. L'Ame entraînée par ce torrent, éblouïe par cette ſuite rapide de perceptions, dont chacune, pour ainſi dire, eſt infiniment légere & dure infiniment peu, n'eſt point maîtreſſe de ſon attention, pour pouvoir réſoudre ce compoſé, afin d'en découvrir la nature. Les bornes de notre Eſprit ne lui permettent pas de voir diſtinctement tout à la fois, autant d'objets qu'il en aperçoit confuſément dans la Senſation.

Mais eſt-ce à dire que cette perception confuſe demande un auſſi grand fond de penſée qu'en demandent les idées diſtinctes dont il eſt capable ? Non ſans doute, puis qu'outre les perceptions confuſes, il poſſede des idées diſtinctes, ſans tirer celles-ci de celles-là. Et preuve qu'il ne les en tire pas, c'eſt qu'il y a tel-

le

le de ces idées diſtinctes, qui renferme en ſoi beaucoup plus de réalité que n'en ont les objets de nos perceptions ſenſibles. Sur quoi n'oublions pas une réflexion importante.

J'ai dit que l'Eſprit humain eſt trop borné pour apercevoir tout d'une vue l'aſſemblage des petites idées que j'appelle les élemens de nos perceptions ſenſibles. J'ai remarqué que dans chaque Senſation, outre la maniére d'apercevoir qui eſt involontaire, de ſorte que notre attention paſſe bruſquement malgré nous d'un objet à l'autre, la multitude des objets offerts, confondant notre Eſprit, lui eſt un ſecond obſtacle à les bien connoître. Cependant je ſoutiens ici que la réalité totale de tous ces objets raſſemblez, eſt incomparablement moindre que celle de telle Vérité intelligible qu'il aperçoit d'une ſeule vue. Ces deux choſes paroiſſent ſe contredire, & ne le font pourtant pas. Il n'eſt point vrai que la même étendue de perception qui nous fait diſtinctement connoître un objet de la réalité de vingt dégrez, ſuffiſe pour comprendre auſſi clairement vingt objets à la fois, d'un dégré de réalité chacun. Une attention partagée entre deux

objets seulement, ne les pénétrera pas, quoi que cette attention réunie sur un Objet plus réel que les deux autres ensemble, le pénétre facilement. Ce n'est donc pas tant par le nombre d'Objets distinctement aperçus d'une seule vue, que par la grandeur de ceux que notre Esprit peut comprendre, que se mesure sa capacité, ou si vous voulez, ce fond de pensée qui le distingue des autres Etres pensans. Sur ce principe il faut un bien plus grand fond d'intelligence pour comprendre des Véritez abstraites, & pour se former des idées universelles, que pour apercevoir légérement & confusément un million d'ébranlemens & de modifications que recevra le cerveau par l'impression des Objets sensibles. Il y aura plus de pensée dans la vue d'un axiôme de Métaphysique ou de Morale, & dans le plus petit raisonnement, qu'il n'y en aura dans ce million de perceptions dont chaque Sensation est composée. Le fond de pensée qui constitue l'Ame de la Bête suffira pour ce million de perceptions, qui font le sentiment d'un son, d'une couleur, d'une odeur &c., & ne suffira pas pour lui faire apercevoir la vérité de la premiére proposition

sition d'Euclide, ou pour former le raisonnement le plus simple. Selon le même principe l'Esprit humain trop limité pour voir avec évidence tous les petits Objets qu'il aperçoit confusément dans la Sensation, sera pourtant capable d'en comprendre d'autres qui surpassent incomparablement les premiers en dégré de réalité & d'excellence. Il résulte de tout ce qu'on vient de voir, que la Sensation ne supposant qu'un dégré de pensée très-inférieur à celui qui produit l'entendement pur, assigner aux Bêtes le premier dégré sans le second, pour definir la nature de leur Ame, c'est donner à cette Ame, dans l'ordre des Substances immatérielles, un rang d'infériorité essentielle par raport à l'Ame humaine.

En plaçant la Bête dans ce rang subalterne, nous la depouillons des privileges qu'elle avoit usurpé dans notre imagination. Une Ame purement sensitive est bornée dans son activité, comme elle l'est dans son intelligence; elle ne réflechit point, elle ne raisonne point; à proprement parler elle ne choisit point non plus; elle n'est capable ni de vertus ni de vices, ni de progrès autres

que ceux que produisent les impressions & les habitudes machinales : Il n'y a pour elle ni passé ni avènir, c'est-à-dire, elle n'a ni souvenir de l'un, ni prévoyance de l'autre, elle se contente de sentir & d'agir ; & si ses actions semblent lui supposer toutes les proprietez que je lui refuse, il faut charger la pure méchanique des organes, de ces trompeuses apparences.

CHAPITRE VIII.

Difficulté qui se trouve à refuser aux Bêtes la Raison après leur avoir accordé le sentiment. Triomphes de M. Bayle *là-dessus. Sa conduite bien différente de celle de* Descartes. *Caractère hardi de la Philosophie Cartésienne. Ses principes joints à l'évidence des faits menent droit à l'hypothèse qui explique les opérations suivies & raisonnées des Bêtes en réunissant le méchanisme avec un principe sensitif. C'est l'idée des Natures Plastiques rectifiée. Il faut concevoir dans les Brutes l'activité de leur Ame dirigée & modifiée par la diversité de ses Sensations ; & dans*

leur

leur Corps un double méchanisme pour régler les Sensations de l'Ame & pour seconder son action. Merveilleux effets d'un Agent aveugle appliqué à une Machine.

VOICI pourtant le nœud de la difficulté; voici le plus redoutable embarras de mon Systéme. Si les Bêtes sentent, dit-on, les Bêtes raisonnent: y a-t-il un seul argument en faveur de la premiere Thèse, qui ne conclue pour la seconde d'une maniére aussi triomphante? Vous accordez trop au préjugé ou vous lui refusez trop. Le penchant naturel, l'instinct de raison qui nous porte à croire que les Bêtes connoissent, ne sauroit souffrir un tel partage. On croit qu'elles connoissent; & parce qu'elles paroissent sentir & parce qu'elles paroissent raisonner: cette derniere apparence est du moins aussi forte que l'autre. On pourroit dire qu'elle l'est davantage; le Méchanisme peut expliquer le moins, mais il n'expliquera pas le plus; il peut rendre quelque raison plausible des apparences de Sensation, mais il n'en sauroit rendre aucune de ces raisonnemens complets que nous lisons en gros carac-

tères dans les actions des Brutes ; & quoi qu'il en soit, ces deux conclusions ont le même principe & subsistent sur un seul & même argument : Le moyen donc d'admettre l'une en niant l'autre? C'est aussi sur quoi Mr. *Bayle* triomphe ; c'est dans cet endroit que prenant le ton fier & insultant, du débris des différens Systêmes, il érige un pompeux trophée à son génie. *Aristote*, *Descartes*, Mr. *Leibnitz* sont d'illustres captifs qu'il semble attacher à son char, après les avoir envelopez dans les laqs subtils de sa Dialectique. Quel Philosophe après cela pourroit échaper à cette Dialectique formidable ! Rentrons dans le sérieux. Il n'est pas tout-à-fait aussi difficile qu'on croit de séparer dans le préjugé commun le faux d'avec le vrai. Le préjugé, je l'ai déja dit, est comme les Sensations ; il confond des choses très-distinctes. Le vrai envelopé dans le faux semble prêter à celui-ci sa force & son évidence ; mais un peu de patience, un peu de bon-sens, un peu d'attention vient à bout de les démêler. *Descartes* n'aura pas ici cause gagnée, ni Mr. *Bayle* non plus ; l'un en faveur des Machines, l'autre en faveur de son Pyrrhonisme. " Re-
„ fusons

„ fuſons aux Bétes tout ce qui auroit
„ l'air d'intelligence , puis qu'il faut
„ leur refuſer le raiſonnement, & qu'on
„ ne ſauroit leur donner une Ame im-
„ matérielle ". C'étoit la penſée de
Deſcartes, penſée très-judicieuſe , ſup-
poſé, comme cela paſſoit alors pour in-
conteſtable , qu'on ne leur pouvoit at-
tribuer d'Ame immatérielle ſans péril
pour la Religion. " Donnons aux Bêtes
„ le raiſonnement, rapprochons autant
„ qu'il ſe pourra l'Homme de la Bête,
„ n'importe que la Religion en ſouffre,
„ pourvû que le Pyrrhoniſme en triom-
„ phe ". Ce ſont les vues qu'on eſt bien
fâché d'être contraint d'attribuer au
Philoſophe de Rotterdam, ç'ont été cer-
tainement les ſiennes s'il en eut quel-
qu'une.

Je ne ſuis pas un de ces zélez Carté-
ſiens qui malgré *Deſcartes* lui-même le
préferent à la Vérité, mais je ne puis
m'empêcher de faire ici entre ce grand
Homme & notre fameux Lexicographe,
une comparaiſon toute à l'avantage de
ce premier. Sa Philoſophie, quoi qu'en
ayent pu dire ſes envieux, tendoit tou-
te à l'avantage de la Religion. L'af-
faire des Machines en eſt une preu-
ve.

ve. (1) *Descartes* n'auroit jamais donné dans cette opinion, n'étoit que la grande vérité de la distinction de l'Ame & du Corps, qu'il a le premier mise dans un plein jour, jointe au préjugé qu'on avoit contre l'immatérialité de l'Ame des Bêtes, le força, pour ainsi dire, à s'y jetter. L'opinion des Machines sauvoit deux grandes objections, l'une contre l'immortalité de l'Ame, l'autre contre la bonté de Dieu. Admettez le Systême des Automates, ces deux difficultez disparoissent. Mais on ne s'étoit pas apperçu qu'il en venoit bien d'autres du fond du Systême même.

Il est à remarquer que les Peripateticiens s'accordent avec les Cartésiens sur le point le plus essentiel de notre question, en soutenant que le principe des mouvemens des Brutes est corporel; mais ils n'ont pas vu comme ceux-ci, qu'on ne peut défendre cette Thèse sans refuser

(1) *Descartes* ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les Payens, & qui tient le milieu
Entre l'Homme & l'Esprit, comme entre l'Huître & l'Homme
Le tient tel de nos gens, franche Bête de somme,

La Fontaine, Discours à Madame de la Sabliere.

fuser aux Bêtes la connoissance & le sentiment. Ils n'ont point compris qu'il falloit opter nécessairement entre deux préjugez ; l'un Théologique ou Philosophique, comme vous voudrez le nommer, qui craint de donner aux Bêtes une Ame immatérielle & en cela semblable à la nôtre ; l'autre le préjugé naturel, qui leur attribue de la connoissance. *Descartes* ayant senti l'incompatibilité de ces préjugez a sacrifié sans scrupule le préjugé naturel au préjugé philosophique, & posant pour principe qu'il n'y a rien dans les Brutes que de matériel, il s'est vu contraint par une conséquence inévitable de nier que les Bêtes sentent. Ayant une fois pris ce parti, il ne pouvoit se dispenser d'en faire des Automates. Car un aussi habile Philosophe que lui n'avoit garde de ne pas voir, que si les Actions des Brutes naissent d'un principe matériel, ce principe doit être un méchanisme. Ce qui arrive aux plus grands génies lui est arrivé ; il s'est éloigné du vrai à perte de vue, pour avoir raisonné conséquemment sur de faux principes. En raisonnant comme lui, il est facile de tirer de la supposition contraire à la sienne une con-

conclusion toute opposée. Au lieu de suppofer avec *Descartes* qu'il soit absurde d'admettre dans les Bêtes une Ame immatérielle, pour en conclure qu'elles sont de pures Machines ; établissons comme un fait prouvé par l'expérience, que les Bêtes connoissent ; il s'ensuivra par les grands principes de ce Philosophe, qu'elles ont une Ame immatérielle. Cette conclusion est certainement mieux fondée que l'autre ; car il est bien plus clair que les Bêtes sentent, qu'il ne l'est, que la supposition d'une Ame spirituelle dans les Bêtes renferme quelque absurdité. Ainsi préferant sur de bonnes raisons le préjugé naturel au philosophique, nous faisons ce que *Descartes* auroit fait en pareil cas, & rejettant avec lui le préjugé Scholastique d'une Ame matérielle, nous conclurons de ce que les Bêtes sentent, & de ce que le sentiment ne peut être un attribut de la Matiére, qu'elles ont donc un être spirituel. Ce ne sera pas la premiére fois que du fond du Cartésianisme on aura puisé des secours pour rectifier ou détruire les opinions Cartésiennes. Les défauts qu'on reproche à cette Philosophie, elle les doit au grand génie de

son

ſon Auteur, & au trop de confiance & de hardieſſe qu'il lui inſpiroit. Elle part d'ordinaire de trop haut, & s'élevant à des principes abſtraits, elle veut enſuite ſoumettre l'expérience à ces principes. Elle établit d'abord une cauſe qu'on ne voit point pour en déduire après cela les effets qu'on voit. De ce qui lui paroît devoir être, *Deſcartes* conclut à ce qui eſt. Il trouve en raiſonnant ſur les Attributs de Dieu, que les Bêtes ne doivent point avoir d'Ame immatérielle, il faut donc qu'elles ſoient des Automates; ſauf à ajuſter après du mieux qu'on pourra les Phénomènes, c'eſt-à-dire, les mouvemens des Bêtes, à cette cauſe imaginée. L'Eſprit humain ne marcheroit-il point plus ſurement s'il prenoit la voye oppoſée? C'eſt d'examiner les effets pour découvrir la cauſe: de s'aſſurer de ce qui eſt, avant que de porter un jugement ſur ce qui ne doit point être: de commencer par ce que l'on voit, pour arriver à ce qu'on ne voit point. Je ſuis donc perſuadé que ſans ce préjugé métaphyſique auquel *Deſcartes* s'arréta trop, jamais le Syſtême des Machines n'auroit prévalu chez lui ſur l'hypothèſe que je ſoutiens. Je me fais hon-

honneur de ce que celle-ci, toute différente qu'elle eſt de la ſienne, ne s'accorde pas moins avec ſes principes, & retient tout ce que la ſienne a de bon. J'admets toute cette méchanique par où il explique les mouvemens des Bêtes, pourvû qu'elle ſoit ſubordonnée à l'action d'une Ame ſenſitive pour laquelle ſeule leur Machine doit avoir été conſtruite. Réuniſſez le méchaniſme avec l'action d'un principe immatériel & *ſoi-mouvant*, dès-lors la grande difficulté s'affoiblit, & les actions raiſonnées des Brutes peuvent très-bien ſe réduire à un principe ſenſitif joint avec un Corps organiſé.

On reproche au (2) Philoſophe Anglois qui a renouvellé l'hypothèſe des formes Plaſtiques, de n'avoir pu répondre rien d'intelligible à cette objection: Comment eſt-il poſſible qu'un Agent puiſſe produire un ouvrage régulier, ſans avoir aucune idée de ce qu'il fait & de l'ouvrage qu'il veut produire? Il ne ſuffit pas, lui objectoit-on, d'avoir le pouvoir de remuer la Matiére, ce ſimple pouvoir dénué d'intelligence & d'art, ſé-

paré

(2) Cudworth, *True Intellect. Syſt.* Liv. I. Ch. III. depuis l'art 36. pp. 146 - 174.

paré de l'idée distincte d'un certain dessein, ne pourra jamais rien produire que d'informe, l'ouvrage d'un tel Agent aveugle sera proprement l'ouvrage du hazard. Il faut pour qu'il en résulte quelque production réguliére, ou que Dieu imprime à cet Agent quelqu'idée qui le dirige, & qui lui serve de modelle, ou que sans lui donner une telle idée, Dieu détermine à tout moment cet Agent subalterne à produire dans la matiére quelqu'arrangement régulier, suivant l'idée que Dieu s'en forme lui-même. Si vous accordez le premier, la Nature plastique n'est plus un Agent aveugle, c'est un Agent sage & éclairé. Si vous dites le second, le ministère d'un tel Agent est inutile, la supposition d'un pouvoir aveugle, mais toujours déterminé, toujours sous la direction immédiate du Créateur, ramene les prétendus inconvéniens que vous voulez sauver en introduisant dans l'Univers ces formes plastiques.

Mais changeons un peu l'hypothèse. Supposons un Agent immatériel capable de remuer la matiére, uni pour cela à une portion de matiére organisée; supposons un Esprit uniquement susceptible de

de perceptions confuſes qui auroient pour objet les petits mouvemens excitez dans cette Machine à laquelle il eſt uni ; ſoit que ces mouvemens naiſſent du différent choc que les Corps extérieurs produiſent ſur ſes organes, ſoit qu'il naiſſe de l'intérieur de la Machine même. Supposons outre cela, que par la conſtitution eſſentielle de ce principe ſpirituel, quelques-unes de ces perceptions ſoient agréables, & quelques autres affligeantes. Qu'arrivera-t-il ? Ce principe aura des deſirs confus exactement correſpondans à ces perceptions confuſes : ces deſirs l'appliqueront aux Senſations agréables & lui feront faire effort pour ſe deſappliquer des douloureuſes. Suppoſons encore que ces deſirs & ces efforts ſoient efficaces, qu'ils produiſent dans le *Senſorium* & par-là dans la Machine, certains mouvemens ou propres à détruire ceux qui cauſent la Senſation affligeante, ou propres à entretenir & fortifier ceux qui excitent la Senſation agréable. Ces deſirs confus répondant aux Senſations feront une multitude ou ſuite de petits efforts ; ce feront des volitions imperceptibles, comme les Senſations ſont une ſuite de petites idées de mouvement

vement imperceptibles aussi. Ces efforts seront exactement analogues à ces différentes suites de petites idées, selon ce double but, ou de fuite, ou de poursuite, qui se réunit dans un seul, savoir l'intérêt ou le bonheur de l'Animal.

Il ne faut plus autre chose, si ce n'est que le Créateur ait tellement ajusté les ressorts de cette Machine faite pour l'Ame de la Bête, que les desirs confus qui correspondent aux Sensations douloureuses ou agréables, produisent dans le cerveau diverses impressions lesquelles, en vertu de la structure générale, feront mouvoir la Machine d'une maniére propre à éviter la cause de la douleur, & à s'unir à celle du plaisir. Il y aura dans tout cela une merveilleuse harmonie, & j'y vois peu de difficulté. Car puis qu'un certain ordre de mouvemens & d'impressions produit dans l'Ame des perceptions confuses parfaitement analogues à la suite de ces mouvemens, pourquoi des desirs confus de l'Ame qui correspondront à ces Sensations, ne pourront-ils pas produire à leur tour une suite réglée de mouvemens analogues à ces désirs? Ces désirs inséparables des Sensations, ne feront qu'u-

qu'une ſuite rapide de petites volitions, comme les Senſations ſont une ſuite de petites idées qui s'entre-ſuccédent rapidement. La bonté du Créateur aura établi cette harmonie réciproque. Elle ne pouvoit permettre en uniſſant une Ame à un Corps, que le Corps agît ſur l'Ame, ſans que l'Ame pût agir réciproquement ſur le Corps, ni que les divers mouvemens de celui-ci imprimaſſent à l'Ame des ſentimens agréables ou douloureux, ſans qu'il fût en ſon pouvoir de déterminer le Corps à lui procurer les uns, & à la délivrer des autres.

Voilà le méchaniſme revenu, quoi que d'une maniére un peu différente de celle où *Deſcartes* l'admettoit. Dans ſon hypothèſe le méchaniſme ne tend qu'à la conſervation de la Machine; mais le but & l'uſage de cette Machine eſt inexpliquable; la pure matiére ne pouvant être ſa propre fin, & l'arrangement le plus induſtrieux d'un tóut matériel n'ayant néceſſairement de ſa conſervation d'autre raiſon que lui-même. D'ailleurs de cette réaction de la Machine, je veux dire de ces mouvemens excitez chez elle en conſéquence de l'impreſſion des Corps extérieurs, on n'en pouvoit donner

ner aucune cause naturelle ni finale. Par exemple, pour expliquer comment les Bêtes cherchent l'aliment qui leur est propre, que signifioit de dire, que le picotement causé par certain suc âcre aux nerfs de l'estomac d'un chien, étant transmis au cerveau, l'oblige de s'ouvrir vers les endroits les plus convenables pour faire couler les esprits dans les muscles des jambes, d'où suit le transport de la Machine du chien vers la viande qu'on lui offre? (3) Je ne vois point de raison physique qui montre que l'ébranlement de ce nerf transmis jusqu'au cerveau doit faire refluer les esprits animaux dans les muscles qui produisent ce transport utile à la Machine. Quelle force pousse ces esprits précisément de ce côté-là? (4) Quand on auroit découvert la

(3) Le P. *Mallebranche* propose cette difficulté comme insoluble. *Rech. de la Vér.* Tom. IV. pag. 605.

(4) *Willis* avec ses *espèces réflechies* & son prétendu rejaillissement des Esprits animaux, lequel il compare à celui des flots repoussez par le rivage, ne débrouille point ce mystère & ne nous dit rien au fond que ce que *Descartes* avoit dit. Son hypothèse aussi-bien que celle de *Descartes* déduisant les mouvemens de l'Animal du seul méchanisme, est

la raiſon phyſique qui produit un tel effet, on en chercheroit inutilement la cauſe finale. La Machine inſenſible n'a aucun *interêt*, puis qu'elle n'eſt ſuſceptible d'aucun bonheur ; rien à proprement parler ne peut être *utile* pour elle.

Il en va tout autrement dans mon hypothèſe : je la fonde ſur une utilité réelle ; c'eſt celle du principe ſenſitif qui n'exiſteroit point s'il n'y avoit point de Machine à laquelle il fut uni ; qui du moins étant ſeul n'auroit qu'un ſentiment confus de ſon exiſtence, parce qu'il n'eſt capable que de ſenſation & qu'il ne peut en recevoir qu'à l'occaſion des mouvemens d'une certaine Machine. Ce Principe eſt actif, il a le pouvoir de remuer les reſſorts de cette Machine, le Créateur les diſpoſe de maniere qu'il les puiſſe remuer utilement pour ſon bonheur, l'ayant conſtruite avec tant d'art, que d'un côté les mouvemens, qui pro-

eſt chargée d'en déduire auſſi les Senſations ; c'eſt-à-dire d'une abſurdité de plus. Ce ſentiment, dès que vous le mettez dans la matiére, étant lui-même un effet du méchaniſme, ne ſauroit être d'aucun ſecours pour expliquer des mouvemens que le méchaniſme n'explique point.

produisent dans l'Ame des sentimens agréables, tendent à conserver la Machine, source de ces sentimens ; & que d'autre côté les désirs de l'Ame qui répondent à ces sentimens, produisent dans la Machine des mouvemens insensibles, lesquels en vertu de l'harmonie qui y regne, tendent à leur tour à la conserver en bon état, afin d'en tirer pour l'Ame des Sensations agréables. La cause physique de ces mouvemens de l'Animal si sagement proportionnés aux impressions des objets, c'est l'activité de l'Ame elle-même qui a la puissance de mouvoir les Corps ; elle dirige & modifie son activité conformément aux diverses sensations qu'excitent en elle certaines impressions externes dès qu'elle y est involontairement appliquée ; impressions qui, selon qu'elles sont agréables ou affligeantes pour l'Ame, sont avantageuses ou nuisibles à la Machine. D'autre côté, à cette force, toute aveugle qu'elle est, se trouve soumis un instrument si artistement fabriqué, que d'une telle suite d'impressions que fait sur lui cette force aveugle, résultent des mouvemens également réguliers & utiles à cet Agent.

Ainsi tout se lie & se soutient : l'Ame, entant que principe sensitif, est soumise à un méchanisme qui lui transmet d'une certaine maniére l'impression des objets du dehors ; entant que principe actif, elle préside elle-même à un autre méchanisme qui lui est subordonné, & qui n'étant pour elle qu'instrument d'action, met dans cette action toute la régularité nécessaire. L'Ame de la Bête étant active & sensitive tout ensemble ; réglant son action sur son sentiment, & trouvant dans la disposition de sa Machine & dequoi sentir agréablement & dequoi exécuter utilement & pour elle & pour le bien des autres parties de l'Univers, est le lien de ce double méchanisme ; elle en est la raison & la cause finale dans l'intention du Créateur.

S'il reste encore quelque obscurité dans ma pensée, je ne puis mieux l'expliquer que par cet exemple. Supposez un de ces Chefs-d'œuvres de la Méchanique où divers poids & divers ressorts sont si industrieusement ajustez qu'au moindre mouvement qu'on lui donne, il produise les effets les plus surprenans & les plus agréables à la vue ; comme vous diriez une de ces Machines hydrauli-

ques

ques dont parle Mr. *Regis*, une de ces merveilleuses Horloges, un de ces Tableaux mouvans, une de ces Perspectives animées, également admirables & pour ceux qui en ignorent l'art & pour ceux qui le pénétrent; supposez qu'on dise à un Enfant de presser un ressort ou de tourner une manivelle, & qu'aussi-tôt on apperçoive des décorations superbes & des paysages riants: qu'on voye remuer & danser plusieurs figures, qu'on entende des sons harmonieux &c. Cet Enfant n'est-il pas un Agent aveugle par rapport à la Machine? Il en ignore parfaitement la disposition, il ne sait comment & par quelles loix arrivent tous ces effets qui le surprennent; cependant il est la cause de ces mouvemens; en touchant un seul ressort il a fait jouer toute la Machine, il est la force mouvante qui lui donne le branle; le méchanisme est l'affaire de l'Ouvrier qui a inventé cette Machine pour le divertir. (5) Ce même méchanisme qu'il ignore est

(5) Qu'on me permette d'ajouter encore une comparaison, on n'en sauroit trop offrir en pareille matiére à l'imagination des Lecteurs. Celle-ci n'est pas de moi, c'est Mr. *Hartsoeker* qui la propose; mais je doute que l'explication s'en fasse aussi heu- reuse-

est fait pour lui, & c'est lui qui le fait agir sans le savoir. Voilà l'Ame des Bêtes; mais l'exemple est imparfait; il faut supposer qu'il y ait quelque chose à ce ressort, d'où dépend le jeu de la Ma-

reusement à son Systême qu'au mien pour lequel elle semble être faite exprès. " Un sourd est seul „ dans une Chambre, & il y a dans les Chambres „ voisines des gens destinez à le servir. On lui a „ fait comprendre que quand il voudroit manger „ il n'avoit qu'à frapper avec un bâton. Il frappe „ & aussi tôt des gens viennent qui aportent des „ plats. Comment peut-il concevoir que ce bruit „ qu'il n'a pas entendu & dont il n'a pas l'idée les „ a fait venir?" *Hist. de l'Acad. Roy. des Sciences, an.* 1725. Eloge de Mr. *Hartsoeker.* On voit bien que l'Ame sensitive est ce sourd qui n'a pas plutôt frappé sur une table qu'on lui apporte son diner, sans qu'il sache lui-même quelle liaison il peut y avoir entre ces deux choses. L'Ame agit par ses desirs sur certains endroits du Cerveau sans savoir comment elle agit, quel sera l'effet de son action, pourquoi il en résulte un tel bien pour elle. Ces desirs qu'il faut concevoir en même tems comme autant d'efforts & d'impulsions heurtent, ébranlent certaines parties du *Sensorium*, sphère de son activité. Cet ébranlement en vertu du concert qui regne entre toutes les pièces de la Machine cause dans toute cette Machine un mouvement propre à satisfaire ce desir, c'est à l'insû de l'Ame, que ce méchanisme jouë pour elle. Le liaison entre ce desir actif & le mouvement total qui en résulte, est nécessaire & pourtant inconnue à l'Ame, comme l'est par rapport au sourd, la liaison qui se trouve entre le choc de son bâton contre la Table, & l'arrivée des plats.

Machine, qui attire l'Enfant, qui lui plaise & qui l'engage à le toucher. Il faut supposer que l'Enfant s'avançant dans une de ces Grottes que j'ai décrites plus haut, à peine a-t-il appuyé son pied sur un certain endroit où est un ressort, qu'il paroît un Neptune qui vient le menacer avec son Trident; qu'effrayé de cette apparition il fuye vers un endroit où un autre ressort pressé fasse survenir une figure plus agréable, ou fasse disparoître la premiére. Vous voyez que l'Enfant contribue à ceci comme un Agent aveugle dont l'activité est déterminée par l'impression agréable ou effrayante que lui causent certains objets. L'Ame de la Bête est de même, & de-là ce merveilleux concert entre l'impression des objets & les mouvemens qu'elle fait à leur occasion. Tout ce que ces mouvemens ont de sage & de régulier est sur le compte de l'Intelligence supréme qui a produit la Machine, par des vues dignes de sa sagesse & de sa bonté. L'Ame est le but de la Machine, elle en est la force mouvante, réglée par le méchanisme, elle le règle à son tour. (6) Il

(6) On ne peut s'empêcher de reconnoître à la honte

Il en eſt ainſi de l'Homme à certains égards, dans toutes ſes actions ou d'habitude ou d'inſtinct, il n'agit que comme principe ſenſitif, il n'eſt que force mouvante bruſquement déterminée par la ſenſation. Ce que l'Homme eſt à certains égards, les Bêtes le ſont en tout; & peut-être que ſi dans l'Homme le principe intelligent & raiſonnable étoit éteint, on n'y verroit pas moins de mouvemens raiſonnez, pour ce qui regarde le bien du Corps, ou, ce qui revient à la même choſe, pour l'utilité du principe ſenſitif qui reſteroit ſeul, que l'on n'en remarque dans les Brutes.

CHAPITRE IX.

Combien il eſt plus facile de ſatisfaire ici les Philoſophes, que de gagner les Imaginations vives. Les plus ſurprenantes actions

honte de notre eſpèce qu'il y a beaucoup d'hommes qui pour leur état actuel ne différent guère des Bêtes conſidérées ſous l'idée que j'en donne ici. Le Lecteur peut voir un Portrait fort juſte de cet ordre de gens, dans les *Eſſais de morale, de la foibleſſe de l'Homme.* §. 45.

tions des Brutes se peuvent réduire à trois classes. 1. L'Instinct : ses merveilles s'accordent avec mon hypothèse. Plus elles s'élevent au dessus de notre Raison, moins elles en supposent dans la Brute. 2. Les Sensations variées à l'infini & pour l'espèce & pour le degré, peuvent varier de même les desirs de l'Ame, & l'effet de ces desirs sur une Machine artistement disposée ; sans que l'Ame ait connoissance de cet effet. 3. Le but d'un tel méchanisme, outre l'utilité de la Bête même, pourra être celle de l'Univers.

JE m'arrêterois ici tout court, si je croyois n'avoir affaire qu'à des Philosophes, qui contens de l'exposition de mes principes me quitteroient de tous les détails où engage l'application de ces principes aux difficultez particuliéres. Mais je sai que l'on ne gagne pas l'Imagination par les mêmes voyes qui peuvent convaincre l'Intelligence. Il y a mille & mille Esprits qui sont moins frappez de la solidité d'un principe général, que de certains exemples particuliers qu'il leur paroît plus aisé d'expliquer par d'autres principes. Ils ne comprendront point que pourvû que les Bêtes sentent & qu'el-

qu'elles soient de véritables Agents il n'est plus si nécessaire qu'elles raisonnent, pour pouvoir produire des actions raisonnées ; parce que toutes ces actions se rapportent à l'utilité du principe sensitif, & que ces actions regardées comme autant de moyens industrieux pour arriver à ce but, peuvent être l'effet du sage méchanisme établi par le Créateur : Que la plûpart de nos mouvemens involontaires, sont certainement l'effet d'un pareil méchanisme raisonné par où le Créateur a voulu suppléer au défaut de notre Raison, & sont tels en effet, que notre Raison n'auroit pu mieux choisir, si elle avoit eu elle-même la direction de ces mouvemens. Il est du moins certain, par rapport aux mouvemens intérieurs du Cerveau d'où dépendent toutes les actions extérieures, que l'Ame les produit sans en avoir aucune idée, & sans savoir ce qu'elle fait ; alors elle n'agit que comme une force aveugle, cependant cette force aveugle, secondée par un sage méchanisme, produit les mouvemens les plus réguliers. En voilà, ce semble, autant qu'il faut pour justifier mon hypothèse du reproche d'incompréhensibilité dont la chargeront à coup

sûr

sûr les gens dont je parle. Mais des Imaginations vives n'ont garde de se payer de cela ; on croit qu'il n'y a qu'à dresser contre mon hypothèse une batterie d'exemples ; & d'abord voilà Mr. *Bayle* qui range en bataille les Abeilles, les Chiens, les Renards, les Singes, les Eléphans. Les preuves sans nombre d'industrie, de raison, de sagacité que nous donnent ces Animaux, paroissent former un terrible argument contre ceux qui refusent la Raison aux Bêtes. Mais ne nous effrayons point, & voyons à quoi tout cela se réduit. On peut rapporter tout à ces trois chefs. 1. L'Instinct. 2. Ce qu'on apelle la Discipline des Animaux. 3. Certaines Actions détachées qui, indépendamment de ces deux premiers principes, semblent marquer du raisonnement.

On appelle Instinct le principe de ce cours d'actions réglées qui est propre à chaque espèce, & où, sans le secours de l'habitude & de l'art, chaque animal suit une certaine tablature de mouvemens industrieux, pour parvenir à une fin propre à l'espèce dont il est. (1) Cet Instinct

(1) Consultez l'Epitre 121. de Séneque où ce Phi-

Instinct est un art que la Nature enseigne à chaque Animal, & qui lui est infus par le Créateur. Chaque espèce a son art particulier, outre l'Instinct général par où tous les animaux tendent a leur conservation, & à leur bonheur. Mais comme ce qui fait le bonheur d'une espèce n'est pas précisément ce qui fait celui de l'autre, la fin étant différente, les moyens varient, & il y a une tablature de mouvemens différente selon les espèces, mais toujours invariablement la même pour tous les Individus de chaque espèce. (2) Cet art, pour lequel les Individus n'ont

Philosophe réussit mieux à décrire les merveilles de l'instinct, qu'à les expliquer. *Hæc animalibus inest cunctis, nec inseritur sed innascitur. —— Sine ulla cogitatione, sine consilio fit quicquid Natura præcipit. Non vides quanta subtilitas sit apibus ad fingenda domicilia? Quanta dividui laboris obeundi concordia? Non vides quam nulli mortalium imitabilis sit illa araneæ textura? Quanti operis sit fila disponere, alia in rectum &c. Nascitur ars ista, non discitur: itaque nullum est animal altero doctius. Videbis aranearum pares telas; par in favis angulorum omnium foramen. Incertum est & inæquale quicquid ars tradit; ex æquo venit quod Natura distribuit. Hæc nihil magis quam tutelam sui & ejus peritiam tradidit, ideoque etiam simul incipiunt & discere & vivere. Nec est mirum cum eo nasci illa sine quo frustra nascerentur.* Seneca *ibid.*

(2) *La plûpart des espèces d'animaux comme les Abeil-*

n'ont besoin ni de règle ni d'expérience, produit les plus adroites manœuvres, & les ouvrages les plus industrieux. (3) Les nids de oiseaux, (4) les ruches des Abeil-

Abeilles, les Araignées, les Castors, ont chacune un art particulier, mais unique, & qui n'a point parmi eux de premier Inventeur. Les Hommes ont une infinité d'arts différents qui ne sont point nez avec eux & dont la gloire leur apartient. Fonten. Eloge de Mr. des Billettes dans l'Hist. de l'Acad. An. 1720.

(3) SHAFTSB. *Charact.* Tome III. *Misc.* p. 220. & le *Spectateur*, Tom. II. Disc. XXI. de la Traduct. On peut voir l'Histoire du *Formicaleo* par Mr. *Poupart* dans les *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences*, An. 1704. p. 319. Edit. de Holl. & la Lettre de M. *Leeuwenhoek* sur le mouvement de rotation de certains Animalcules aperçus par le Microscope sur de la Lentille sauvage, (en Anglois *Duckwed*) mouvement qui leur sert à amener leur nourriture. *Philosoph. Transact.* Vol. XXVIII. An. 1713. p. 160. *Cic.* 2. de *N. D.* Cap. 48—52. *Willis ubi sup.* Cap. VI.

(4) *Corpora quidem magnitudine, viribus, firmitate, patientia, velocitate præstantiora in illis mutis videmus. Eadem minus egere acquisita extrinsecus opis. Nam & ingredi citius & pasci & tranare aquas citra docentem natura ipsa sciunt; & pleraque contra frigus ex suo corpore vestiuntur; & arma his ingenita quædam, & ex obvio fere victus circa quæ omnia multus hominibus labor est — Nam & moliri cubilia & nidos texere & educare fœtus, & excludere; quinetiam reponere in hiemem alimenta; opera quædam nobis inimitabilia, qualia sunt cerarum & mellis*

Abeilles, les magazins des fourmis, les bâtimens (5) des Castors (6) en sont d'étonnantes preuves. On dit que l'âge & l'habitude en ces animaux perfectionnent cette sorte d'art : que par exemple, le premier nid que construit une Hirondelle n'est pas de la même régularité que ceux qu'elle fait les années suivantes. Soit; mais toujours m'avouera-t-on

mellis efficere, nonnullius fortasse rationis est. Quinct. II. *Inst. Orat.* Cap. XVI.

(5) Ajoutez y l'industrie des Araignées ap. Ray. Hist. Insect. dans le Journ. de Paris Janvier 1711. p. 31. & le Mémoire de Mr. *Bon* sur la soye de ces insectes. ibid. An. 1710,

(6) Voyez là-dessus de merveilleuses Observations dans une Lettre de Mr. *Sarrasin* à Mr. de *Tournefort* insérée dans les *Mémoires de l'Acad. R. des Sciences*, ubi sup. p. 82. Joignez-y la réflexion du Journaliste de Paris, mois de Fevrier, An. 1707. p. 323. " Ceux qui aiment à fatiguer les Cartésiens sur leur sentiment touchant l'Ame des Bêtes par le recit de quantité d'actions surprenantes des Animaux, trouveront dans cette Histoire de quoi les accabler, & si ces Philosophes n'étoient pas tout-à-fait endurcis, les Castors les convertiroient. A voir de quelle maniére ces animaux choisissent leur demeure, avec quelle adresse ils construisent leurs chaussées & bâtissent leurs cabanes, il n'est pas possible de n'être pas convaincu qu'ils ont plus d'esprit que les Sauvages-mêmes du Canada." *La Fontaine* s'exprime agréablement là-dessus Fabl. 188.

t-on que leurs coups d'essai sont déja très-surprenans, & déclarent un art inné, qui dans son origine n'est pas fort loin de sa perfection, & dont les progrès sont si rapides, qu'il doit incomparablement plus aux talens naturels qu'à l'expérience. Cet Instinct est-il le fruit d'une Raison particuliére à chaque animal, ou bien est-ce l'effet d'une Raison extérieure & universelle qui conduit tous les Animaux? Je ne vois pas que l'on puisse hésiter sur l'alternative. Si les ouvrages de l'Instinct étoient dans chaque Individu l'effet d'une Raison éclairée dont il fût doué; s'il se conduisoit par des idées claires & par des régles qu'il trouvât en naissant toutes dévelopées dans son Ame, quel miracle d'Intelligence la Brute renfermeroit-elle, quelle supériorité sa Raison n'auroit-elle point sur la nôtre, combien les Bêtes qui naîtroient avec une Raison si lumineuse & si formée, seroient-elles supérieures aux Hommes dont les lumiéres croissent avec l'âge & dont la Raison marche à pas si lents & si incertains? Les merveilles de l'Instinct sont telles que nôtre Raison les suit avec peine; combien donc n'est-elle pas inférieure à celle

celle qui les exécute? (7) Souvent cet Inſtinct nous a donné les vues les plus fines & les plus utiles. Les Animaux ſont nos Maîtres, ſans en avoir eu eux-mêmes. Si cet Inſtinct eſt une ſorte de raiſonnement qu'ils tirent de leur propre fonds, comment peuvent-ils conduire ce raiſonnement indépendamment de l'expérience? Comment eſt-ce qu'il la précéde, quoi qu'enſuite elle-même le juſtifie? A moins d'une révélation ajoutée à ſa Raiſon, d'où l'Abeille a-t-elle apris que tels ſucs ſont propres à compoſer ſon miel, & que pour la manufacture qu'elle entreprend elle doit conſtruire ſes rayons & ſes cellules de telle maniére? Qui lui a dit que le Frêlon, malgré ſa reſſemblance extérieure avec elle, ſeroit un voiſin dangereux pour ſon ouvrage? Pourquoi dans les Animaux ces antipathies & ces ſympa-thies

(7) L'ingénieuſe penſée de *Bacon* ſur ce ſujet paroît très-plauſible. Il croit que l'Egypte a déïfié tant d'Animaux par le même principe qui ſelon *Ciceron* fit mettre au nombre des Dieux les Inventeurs des principaux Arts. *De Augm. Scient.* Lib. V. Cap 2. Voyez l'Hiſtoire de Mancò Capac premier Inca, dans le Journal des Savans mois de Juin, 1707. p. 450.

thies si bien fondées ou pour de certains alimens, ou pour des animaux d'une autre espèce? D'où vient cette union & cette correspondance entre ceux de la même espèce pour le bien commun, où la Nature seule suggère les meilleures règles d'œconomie & de politique pour l'entretien de tout un petit Etat? D'où ces soins si actifs, si sages & si prévoyans des Méres pour leurs petits? (8) D'où ces mesures de prudence & ces ingénieux stratagêmes que l'on croiroit transmis d'animal en animal par une espèce de tradition si la Nature elle-même par ses leçons immédiates n'en prévenoit le besoin?

Si vous prenez l'Instinct pour une Raison particuliére, voyez jusques où elle doit s'étendre. Voyez quel nombre d'idées, quelle complication de vues, quelle file de subtiles conséquences feroient nécessaires pour faire ce que font les

(8) On pouvoit assez vraisemblablement expliquer cela par la communication que le P. *Malebranche* suppose entre le cerveau d'une Mére, & celui de son Enfant. *Rech. de la Vérité* Tom. I. Liv. II. Chap. VII. Voyez principalement les pp. 323, 338. ajoutez-y l'Eclaircissement sur cet endroit. Tom. IV. p. 169.

les abeilles & les fourmis (9). Le Physicien appliqué à étudier les effets de l'Instinct des Brutes, ne sauroit en épuiser l'art, & la Brute aura reçu tout d'un coup cet Art dont le Physicien fait l'objet de son étude sans le pouvoir pénétrer à fond? Cet Art tend à son but par des voyes infaillibles & sûres; oh que la Raison humaine est éloignée de jouïr d'un tel privilege pour ses propres Ouvrages! Je pourrois étendre cet argument *ad hominem*, jamais il n'y en eut qui méritât mieux ce nom, parce qu'il n'y en eut jamais de plus propre à mettre la vanité des hommes du parti de celui qui s'en sert.

Mais venons à quelque chose de plus démonstratif. Cette prétendue Raison des Bétes qui se manifesteroit dans l'Instinct, seroit d'un côté d'une prodigieuse étendue, & auroit de l'autre des bornes bien étroites. Les moyens vaudroient

(9) On peut appliquer ici ce que *Balbus* dit dans *Ciceron*, touchant les merveilles de la Nature. *Quis hunc hominem dixerit qui cum tam certos motus, tam ratos ordines, tamque omnia inter se connexa & apta viderit, neget in his ullam inesse rationem —— quæ quanto consilio gerantur, nullo consilio assequi possumus.* Lib. 2. de Nat. Deorum. Cap. XXXVIII.

droient incomparablement plus que la fin ; ce feroit une vraye Raifon, qui hors d'une certaine fphère cefferoit de raifonner : ce feroit une Raifon douée d'un côté des lumiéres les plus vives, de la plus grande activité, de la juftefle la plus exacte ; & de l'autre cette Raifon fi lumineufe feroit fubordonnée aux appetits groffiers, ne tendroit qu'à contenter ces appetits. Son objet, fon but unique, feroit la nourriture, la confervation de l'Animal, & la propagation de l'efpèce. Dieu auroit-il accordé un tel don pour le confacrer à une fin fi fort au deffous de l'excellence de ce don même ; & fi les Hommes deviennent fi criminels & fi méprifables lors qu'ils font de leur propre Raifon l'emploi que les Brutes en ce cas feroient de la leur, peut-on foupçonner le Maître de l'Univers d'avoir fait au refte des Animaux une Loi de ce qui chez les Hommes feroit un crime ?

(10) Mais ce qui femble relever l'Inftinct

(10) Tout Agent qui tend vers un but n'eft pas par cela même un Agent raifonnable. Pour être qualifié de la forte, il faut qu'il choififfe librement fa fin, ou du moins qu'il foit libre dans le choix des moyens. Cela n'a point lieu dans l'inftinct.

Il

tinct des animaux au dessus de notre Raison est précisément, si l'on y prend garde,

Il renferme bien un choix admirable de moyens par rapport au but, mais ce choix dans l'Animal n'est pas plus libre que celui du but. Observons que l'excellence d'un effet n'est pas toujours une bonne preuve de Raison dans l'Agent qui le produit. Un nid, par exemple, est quelque chose d'infiniment plus industrieux en lui-même & de plus utile pour l'hirondelle qui le construit, qu'un château de carte ne l'est pour un Enfant, & la manœuvre qu'employe cet Animal pour bâtir son nid, incomparablement plus admirable que celle de l'Enfant qui bâtit son chateau de carte. Néanmoins cet amusement tout frivole qu'il est, découvre de la Raison dans l'Enfant, quoi que le nid n'en suppose point dans l'hirondelle. Pourquoi cette différence? C'est que l'Enfant choisit son but, il se détermine librement à dresser ce château de carte & met aussi librement les moyens en œuvre, en arrengeant ses cartes comme il lui plaît; au lieu que l'hirondelle suit invinciblement le but que lui marque le Créateur & le suit toûjours par les mêmes voyes. Le mouvement régulier que suit l'aiguille de ma montre en marquant les heures, manifeste bien plus de Raison que n'en suppose une pauvreté que m'aura répondu mon Valet: cependant je sai que ma montre n'est qu'un Automate, & que mon Valet est une Créature raisonnable, d'où vient cela? C'est que la Raison que je reconnois pour directrice du mouvement de l'aiguille de ma montre, n'est pas dans la montre, mais dans l'Ouvrier qui l'a faite; au lieu que ce que mon Valet me répond, quelque peu sensé qu'il soit, marque en lui une Ame raisonnable qui conduit le mouvement de

garde, ce qui le met fort au deſſous d'elle ; je veux dire la maniére ſûre, conſtante, infaillible, dont il opére. Par tout où la Raiſon ſe rencontre, la Liberté s'y rencontre auſſi : or toute Raiſon bornée a ſes mécomptes, ſes erreurs, ſes écarts ; (11) il eſt eſſentiel à tout Etre raiſonnable de varier ſon opération, & de n'aller pas toujours ſur la même ligne. Le plus ſûr pour ne jamais errer, ſeroit d'être toujours conduit, mais il vaut mieux au péril d'errer quelquefois, avoir le privilège de ſe conduire. Il eſt beau d'être Maître de ſoi-même. Tout Etre raiſonnable en eſt logé-là ; il n'eſt tel que parce qu'il a une règle qui l'empêchera de s'égarer, s'il la ſuit toujours ; mais auſſi il ne ſeroit pas un Etre raiſonnable s'il n'avoit le pouvoir de ne le pas ſuivre, ſi ce n'étoit pas librement qu'il s'y conforme. Chez les Intelligen-

ces

de ſa langue ; n'y ayant qu'une telle Ame qui puiſſe attacher librement des idées aux mots qui en ſont les ſignes ; & lier, aſſez mal ſi vous voulez, mais lier pourtant, ce que ces mots expriment avec ce que je lui aurai dit. Voyez ci-deſſous. Ch. X.

(11) CUDWORTH *ubi ſup.* Liv. I. Chap. III. §. 19. où il oppoſe la Raiſon & l'art humain au *Fatum* de la Nature conſidérée comme un Agent aveugle, mais régulier.

ces bornées là vertu ne ſauroit avoir lieu ſans la poſſibilité du vice ; ainſi nous ne devons pas nous plaindre de notre partage. Si donc l'Inſtinct des Animaux n'eſt pas fautif, c'eſt qu'il eſt l'expreſſion d'une Raiſon ſupérieure qui réunit ſeule dans ſa perfection ſouveraine & la liberté & l'infaillibilité. La liberté de la Raiſon humaine eſt en nous un trait de l'eſſence divine qui ne ſe peint qu'imparfaitement dans ſes Créatures. L'Inſtinct dans les Bêtes eſt un autre trait qui nous repréſente l'infaillibilité de la Souveraine Raiſon. Quand je parle de ce trait de la Sageſſe divine qui paroît dans les Bêtes, je n'ai garde d'entendre leur Ame, j'entens le ſeul méchaniſme de leurs organes, qui ſubordonné à un principe ſenſitif & actif tout à la fois, tend par tous les mouvemens de l'Inſtinct à quelque choſe qui vaut mieux que ce méchaniſme, ſavoir le bonheur du principe immatériel & l'uſage dont il peut être en le joignant à la Machine.

Me trompai-je en cela ? Voici le principe ſur lequel je raiſonne. L'utilité d'une Ame ſenſitive eſt aſſez conſidérable aux yeux du Créateur pour qu'il ſoit très-digne de ſa bonté infinie de raporter un

une certaine disposition méchanique à cette utilité ; donc les merveilles de l'Instinct supposent une Ame sensitive ; mais l'utilité de l'Ame entant que sensitive ou le bonheur qui naît des seules Sensations, est quelque chose de trop inférieur à la faculté raisonnable, pour pouvoir devenir le but de cette faculté & pour qu'il fût digne de la Sagesse du Créateur de donner une Raison aux Bêtes, uniquement pour gratifier leurs appetits ; donc les merveilles de l'Instinct ne supposent point que les Bêtes raisonnent : c'est nous qui raisonnons pour elles ; c'est notre Raison qui voit dans cette tablature de mouvemens industrieux que la Bête exécute, le caractère de la Raison suprême qui par une certaine méchanique procure l'utilité du principe sensitif, & où le principe sensitif concourt comme Agent aveugle, déterminé à agir de telle maniére par les Sensations qu'il reçoit de la Machine, n'ayant besoin que de toucher certains ressorts, de remuer certaines parties du *Sensorium*, pour qu'il en résulte les mouvemens les plus compliquez ; comme cela se conçoit par l'exemple de l'Enfant & de la Perspective mouvante.

Il faut considerer que les Sensations peuvent être variées à l'infini ; que nous ne connoissons peut-être pas la millième partie seulement des diverses sortes de Sensations possibles ; que l'Ame des Brutes, selon que la Machine est composée, & suivant sa constitution propre à laquelle le Créateur proportionne la Machine qu'il lui unit, peut avoir des Sensations plus vives, plus diversifiées, plus distinctes, sans comparaison, que ne sont les nôtres. Il faut bien se souvenir encore de ce que j'ai dit, touchant le principe actif qui est dans les Bêtes. Ce principe pouvant remuer la matiére, il peut y produire une variété infinie de mouvemens. Or selon l'analogie nécessaire des effets aux causes, à chaque petit mouvement produit, répond une volition particuliére, une certaine action, un certain effort différent de celui qui est nécessaire pour produire un autre mouvement. Souvenez-vous encore que les Sensations ne sont qu'une suite rapide de pensées ou perceptions confuses qui répondent à de petits mouvemens très-réguliers que le choc des objets extérieurs excite dans les organes. Songez qu'à ces Sensations représentatives des

petits

petits mouvemens correſpondent des deſirs auſſi confus qu'elles & qui ſont auſſi une ſuite de petits efforts auxquels doivent répondre comme à leur cauſe divers changemens dans le cerveau, d'où naiſſent des actions proportionnées à l'impreſſion des objets pour le bien de l'Ame. Au reſte ne ſoyez point ſurpris d'entendre dire que l'Ame des Brutes par ſes deſirs efficaces, c'eſt-à-dire par des deſirs accompagnez du pouvoir d'agir ſur la matiére, eſt le principe d'une ſuite d'actions dont elle ne connoît elle-même ni la régularité ni le but, puiſque la même choſe à peu près arrive aux Hommes. Lorſque je parle, mon Ame dirige ma langue ſans ſavoir quel jeu de reſſorts produit ſes divers mouvemens, ni même quels ſont ces mouvemens. Dans preſque toutes nos actions appellées machinales, il y a ſans doute, outre la Machine, l'impreſſion d'une volonté aveugle ſur des reſſorts qu'elle fait jouer ſans les connoître. Induſtrieuſes du côté du méchaniſme elles ſont aveugles du côté du principe mouvant. Sans ce principe les reſſorts ne joueroient point, & ſans eux il ne feroit que d'inutiles efforts. L'Ame ſentant ſon Corps, agit ſur

lui d'une maniére relative à l'état précis de ce Corps tel que la Senſation le lui repréſente. On comprendra donc aiſément cette correſpondance de deſirs confus avec des effets déterminez, ſi l'on ſonge que l'action de l'Ame eſt réglée par ſon ſentiment, lequel lui repréſente toujours un certain état de ſon Corps. Elle n'agit que ſur l'organe qu'elle ſent, & relativement à la ſenſation qu'elle en a. L'action de l'Ame eſt donc auſſi déterminée en tombant ſur un objet ſenti, que ſi elle portoit ſur un objet diſtinctement aperçu.

Il eſt facile de comprendre que les Senſations étant dans cette Ame occaſion, ou raiſon d'action, elles peuvent la déterminer à produire des actions auſſi variées que le ſont les Senſations elles-mêmes. Il eſt aiſé de s'apercevoir que les diverſes modifications des couleurs, des odeurs, & des ſons qui ſe multiplient à l'infini, peuvent tellement affecter une Ame purement ſenſitive, & tellement diriger & modifier ſon pouvoir actif, qu'il produiroit lui-même dans la matiére, quelque aveugle qu'il ſoit, des mouvemens merveilleux, ſurtout n'ayant qu'à toucher certains reſ-

ſorts

sorts d'un instrument qui est un chef-d'œuvre de méchanique. Par exemple, le Corps d'une Abeille est une Machine admirable ; je suppose que l'ajustement de ses ressorts soit proportionné aux besoins du principe actif & sensitif qui doit l'animer ; qu'il soit propre à exciter certains goûts, certaines odeurs, couleurs, sons, qui plaisent à l'Abeille ; qu'il soit tellement construit que l'ame de l'Abeille agissant sur lui d'une maniere proportionnée à ces Sensations, il en résulte des mouvemens propres à les fortifier. Il est vrai que l'Abeille n'a point l'idée de ces mouvemens qu'elle fait à nos yeux, & qui nous paroissent si heureusement proportionnez à leur fin. Elle ignore la correspondance de ces diverses actions par raport à cette fin ; elle ignore la méchanique par laquelle les impressions qu'elle excite immédiatement dans son cerveau aboutissent à ces mouvemens variez; elle ne connoît pas distinctement sa propre action sur le cerveau, (& l'Ame humaine connoît-elle la sienne !) elle est comme l'Enfant qui presse un ressort, parce que certaine odeur ou certain son attire ses pas de ce côté-là. Il agit, sans savoir ni pourquoi il agit ; ni quel effet son action

doit produire ; cependant l'effet arrive d'une maniére agréable & utile pour lui. L'Abeille en fait autant ; elle voltige de fleur en fleur & de parterre en parterre, selon que diverses couleurs ou que différens parfums l'attirent ; elle travaille ensuite de concert avec ses compagnes dans sa ruche, elle prépare son miel, & s'en trouve bien. Le Créatur seul doit donc avoir l'honneur des merveilles de l'Instinct ; l'Ame des Bêtes sert seulement à montrer le *pourquoi* de ces merveilles.

Mais ce *pourquoi* ne se borne pas à l'utilité de la Bête seule ; & voici un nouvel endroit par où l'on peut découvrir la fécondité de cette hypothèse qui réunit le méchanisme avec un principe sensitif & actif. Nous voyons la bonté de Dieu dans la production de ce nombre infini de Créatures animées dont il a peuplé l'Univers, qui ont toutes de la vie, du sentiment, une espèce d'intelligence en divers degrez ; qui toutes, par le secours des organes matériels, jouïssent du seul bonheur dont elles soient capables de jouïr & dont elles ne jouïroient point sans cela. Mais outre cette premiere vue, il y a l'avantage de l'Univers & des Créatures raisonnables qui l'habi-

l'habitent, avantage très-considérable, dont les Brutes sont l'instrument. Sans doute s'il s'agissoit de comparer la Machine de la Bète avec le principe immatériel qui l'anime, on ne doit pas balancer à dire que la Machine est faite pour lui, & non lui pour la Machine; mais lui-même avec la Machine qu'il anime, est pour le bien de l'Univers. Je ne parlerai point des usages infinis par où les Bêtes payent une espèce de tribut aux Hommes; usages, dont plusieurs sont si naturels, si sensibles, que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître que ce sont autant de présens que nous fait la bonté du Créateur, & dont quantité d'autres, pour être plus détournez & plus recherchez ne sont pas moins un don de Dieu, puisque l'Intelligence même qui fait les découvrir, est un don de Dieu, & que les vues de la Sagesse divine renferment certainement toutes celles de la Sagesse humaine. Je m'arrête à cette seule considération, qu'il y auroit plaisir d'approfondir si c'en étoit ici le lieu, savoir, qu'un principe actif, tel qu'est l'Ame des Brutes, peut contribuer en mille maniéres à l'ordre, à la beauté de cet Univers; qu'il peut sup-

pléer au défaut du ſimple méchaniſme, & en redreſſer les irrégularitez inévitables ; ſur-tout agiſſant de concert avec cet inſtrument qui lui eſt ſubordonné. Voyez combien cette hypothèſe ſeroit propre à rectifier celle des Natures Plaſtiques, par un endroit qui en a toujours paru le foible. On veut dans celle-ci que ſans inſtrument & ſans outils, un Agent immatériel, mais aveugle, puiſſe arranger diverſes parties de la Matiére, & former un tout régulier & organiſé, comme une plante & un animal ; (12) cela ne ſe conçoit pas ; car qui eſt-ce qui dirigera ſon action ? Quelle loi, quel principe modifiera ſon effort, & réglera l'exercice de ce pouvoir aveugle, pour en faire éclorre des productions ſages & réguliéres ? Il eſt actif par ſa nature, il eſt vraye cauſe de ſon action ; ce n'eſt donc pas Dieu qui le prémeut, & qui pro-

(12) Si la Nature Plaſtique n'eſt qu'un inſtrument ſous la main du Créateur, comme *Cudworth* l'avoue, en termes exprès. en l'apellant χειροτέχνης *Drudging inſtrument*, manuary *opificer of perfect mind*, ubi ſup. p. 173. ; elle eſt donc déterminée immédiatement par le Créateur à chaque point de ſon opération ; or ſi elle eſt ainſi déterminée elle n'eſt plus un *pouvoir*, une vie, elle n'a plus la *ſelf activity* qu'il lui attribue.

produit ſon action ; cette penſée eſt contradictoire ; & d'ailleurs, (13) ce ne ſeroit là qu'un vain détour qui reviendroit enfin à l'opération immédiate de Dieu pour produire les ouvrages attribuez à cette *forme Plaſtique*. Dieu d'autre côté ne lui donne aucune idée pour lui ſervir de modèle , donc ce qu'elle aura produit à l'aveugle , n'exprimera rien de régulier. Mais dans l'hypothèſe que je défends, il ſe fait un alliage très-juſte du ſpirituel avec le pur méchanique. Le principe ſenſitif uni à une portion organiſée de matiére , reçoit des perceptions analogues aux impreſſions méchaniques de ce tout matériel ; il varie ſon action à proportion de la variété des ſenſations qu'il reçoit, & cela en vertu de ſa nature qui fuit la douleur, & recherche le plaiſir ; il agit pour ſon propre interêt , & en agiſſant ainſi, il

(13) *Quant aux terribles objections qui ſe préſentent bien vîte contre les Ames plaſtiques, il ne ſe les diſſimule pas, & pouſſé par lui même aux derniéres extrémités, il avoue de bonne foi qu'il ne ſait pas de réponſe. Il ſemble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de Syſtême que d'être ſi promptement réduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouer ſon ignorance un peu plutôt.* Fonten. Eloge de *Hartſoeker*.

il ſe trouve, vû la diſpoſition de la Machine qui lui eſt unie, & qui obéit à ſon action, qu'il en réſulte des effets, que ni cette action ſeule ſans le méchaniſme, ni le méchaniſme ſeul ſans cette action, n'auroit pu produire, pour l'entretien, l'ordre & la beauté de cet Univers. C'eſt ainſi que la plûpart des hommes plus éclairez que les Bêtes, ſans être plus vertueux, croyant ne travailler que pour leur interêt propre, travaillent ſans le ſavoir pour le bonheur de la Société.

Obſervez que ſans autre guide que les ſeules Senſations, nôtre Agent exécute ce qui ſans cela demanderoit une intelligence du premier ordre appliquée toute entiére à ce ſeul ſoin. Quelle prodigieuſe étendue de lumiéres & d'idées devroit avoir un Eſprit qui prépoſé à mouvoir, à arranger la matiére pour en tirer des productions auxquelles le méchaniſme ſeul ne ſauroit ſuffire, ſeroit obligé de connoître à fond, & cette matiére ſur laquelle il travaille, & le deſſein qu'il faut employer pour en venir à bout, & l'art avec lequel il doit le conduire. Avec toutes ces lumiéres, l'exécution ſeroit lente & ſujette à divers

mé-

mécomptes ; comme cela ſe voit tous les jours dans la pratique des Arts ; mais poſé le méchaniſme d'un Corps vivant, poſé l'union de cette Machine avec un principe qui ſent par elle, & qui peut agir ſur elle, de la maniére dont nous l'avons expliqué, l'Intelligence la plus bornée, telle qu'eſt ce principe ſenſitif, exécutera les mêmes effets avec juſteſſe, promptitude, régularité, & trouvera dans tout cela ſon propre avantage.

CHAPITRE X.

Sur la diſcipline des Animaux. Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans les actions qui s'y rapportent, s'explique par l'hypothèſe propoſée : c'eſt un nouveau méchaniſme enté ſur celui qui forme l'Inſtinct, le ſeul ſentiment ſuffit pour produire des habitudes. La plûpart des imitations ont plus leur ſource dans le Méchaniſme que dans la Raiſon. Les Brutes ſont incapables de connoître les Sciences & les Arts qui ſont fondez ſur les rapports entre des idées diſtinctes, ſur des principes univerſels & purement intelligibles, elles ne raiſon-

raiſonnent donc point; elles n'ont que des idées particuliéres & des perceptions confuſes. De la Mémoire des Bêtes. Comment elle ſe conçoit dans une Ame purement ſenſitive. Ce n'eſt chez elles qu'une forte imagination du paſſé occaſionnée dans leur Ame par les liaiſons des traces de leur cerveau. Explication de l'exemple allegué ci-deſſus du Chien de chaſſe & de la Perdrix, aſſez aiſée ſur ce principe. Hiſtoire ſinguliére d'une petite Chienne. Elle eſt toute propre à confirmer ce que j'ai dit. Avantages de la Mémoire des Brutes ſur la nôtre; ſur quoi fondez. Elle rend leurs actions conſéquentes. Ce que c'eſt que leurs paſſions.

LA diſcipline des Animaux eſt une autre point, ſur lequel aucune hypothèſe n'a paru juſques ici pleinement ſatisfaire. Je comprens ſous cet Article, non ſeulement tous ces mouvemens étudiez, auxquels l'Art humain fait aſſujettir les Animaux, que l'on dreſſe ou pour le plaiſir, ou pour en tirer de certains ſervices; mais ceux-là même que paroît leur dicter l'expérience, lors qu'ils vivent à l'abri de toute contrainte (1).

(1). C'eſt quelque choſe d'admirable que la docilité avec laquelle, moyennant un peu de ſoin de notre part, ils ſe plient en diverſes maniéres à nos uſages. L'Homme dompte les Chevaux, il apprivoiſe les Lions & les Ours, malgré toute leur férocité naturelle; les Chameaux & les Eléphans ſoumettent leur lourde maſſe à ſes volontez, il ſe joue des Animaux les plus forts & les plus farouches, comme il ſe joueroit d'un Automate que ſes mains auroient formé. Les Chiens, les Singes, les Perroquets, les Oiſeaux de proye viennent ſouvent à ſon école & ſe rendent habiles par ſes leçons. Une pure Machine aprend-elle? Peut-elle profiter des exemples & des enſeignemens, l'expérience eſt-elle faite pour elle? Autant en dira-t-on d'une Ame purement ſenſitive telle que je l'ai dépeinte. Une Ame renfermée dans de telles bornes; une Ame qui ne ſe forme point d'idée diſtincte ſur ce qu'elle voit, qui ne réflechit point, qui ne raiſonne point, & dont les penſées ne ſortent jamais du préſent, pour s'élancer dans l'avenir, ou ſe replonger dans le paſſé, paroît incapable de

(1) Voyez *Eſſais de Montagne* Livre II. Ch. XII.

de prescrite à son Corps les mouvemens qu'on veut lui donner, & de recevoir des habitudes étrangéres. D'ailleurs, sans Maîtres & sans leçons, ces Animaux ne sont-ils pas leurs propres Maîtres? N'acquiérent-ils pas par leur seule expérience qui croît avec l'âge, des habitudes qu'ils n'aporterent point en naissant. On remarque en eux, lors même que rien ne les contraint & qu'ils sont abandonnez à leur propre conduite, les progrès d'intelligence & d'habileté tout comme dans l'Homme, qui paroissent devoir être le fruit de la réflexion, & qui par conséquent supposent en eux de la Raison. Un Renard croît en ruse & en malice, tout comme un Enfant, & la vieillesse semble amener chez cet Animal, comme chez les Hommes, ou plus de rafinement, ou plus de prudence..

J'avoue que cette analogie fournit des apparences bien fortes, & que nous avons une pente naturelle à les interprêter en faveur du préjugé commun, cependant les réflexions que je viens de faire sur l'Instinct ne seroient-elles point de quelque secours pour nous aider à tourner la chose d'une autre maniére?

Il

Il me semble avoir prouvé que l'Instinct des Bêtes, tout merveilleux qu'il est, n'a rien à démêler avec leur Raison, & qu'il ne sauroit en être le fruit; ces mouvemens si justes, si industrieux, si composez, on est contraint de les réduire au principe actif & sensitif, joint à un certain méchanisme; & pour ces autres mouvemens réglez sur une pareille tablature, mais qui sortent de la route de l'Instinct (2), en ajoutant l'industrie acquise à l'art naturel, soit que l'effort des Hommes y ait part, soit que la vue des divers objets qui s'offrent fortuitement à l'Animal y contribue seule, ne pourroit-on point croire avec autant de fondement, qu'ils résultent aussi d'une nouvelle combinaison, entre le principe sensi-

(2) Le Dr. Scot fait une réflexion qui appuye ma pensée en comparant les actions de l'Instinct, avec ces mouvemens auxquels l'Art humain forme les Animaux. Il dit que si les Bêtes qu'on a disciplinées exécutent divers mouvemens pleins d'art sans connoître les règles de cet Art, ni le but que se proposé le Maître qui les instruit; à plus forte raison doit on croire qu'instruites dans l'Instinct par le Créateur lui-même, elles ignorent & les règles, & le bur de cet Art divin qui conduit tous leurs mouvemens. *Christian Life.* Part. II. Vol. I. p. 219.

ſenſitif & l'impreſſion méchanique de divers objets ſut les organes qui ſervent d'inſtrument à ce principe?

On ſait que dans l'Homme même la Mémoire, l'Imagination & les Habitudes, trois ſources d'où naiſſent preſque tous les Arts, quoi qu'elles appartiennent à l'Ame, ont auſſi leur fondement dans le méchaniſme du Corps. Si certaines traces ne venoient pas à ſe fortifier, à s'unir, à ſe mêler en mille maniéres dans le cerveau, pour rendre l'Ame attentive à certaines idées dont elles ſont les ſignes, pour les lui préſenter dans un certain ordre, & pour faciliter les mouvemens extérieurs les plus compliquez, que deviendroient la Poëſie, l'Eloquence, l'étude des Langues? Comment ſe formeroit l'habitude de parler & d'écrire? Comment un Danſeur n'auroit-il qu'à vouloir (3) pour exécuter les

(3) CUDWORTH, *Inſt. Syſt.* Liv. I. Ch. III. §. 13. apporte ces exemples pris des habitudes pour expliquer la Nature Plaſtique qui agit réguliérement ſans connoître l'art par lequel elle agit & qui eſt elle-même *l'impreſſion* de l'Art divin, l'art *concret*, l'art *incorporé* dans la matiére & propre à en être l'*Ame*, ἕξις ἀπαίδευτος καὶ ἀμαθής αὐτοδίδακτος, *though ſhe be —— indeed always inwardly prompted*, *ſecretly whiſ-*

les pas & les mouvemens les plus variez d'une maniére juste & réguliére, & un Musicien qu'à songer aux deux premieres notes d'un air qu'il fait, pour le chanter ou pour l'exécuter sur son Luth? Comment un Sonnambule imiteroit-il tout cela, sans qu'on puisse dire qu'il y fasse une réflexion distincte? Oui, repliquera-t-on, le méchanisme explique bien pourquoi l'on fait presque sans y penser ce dont on avoit déja aquis l'habitude; mais il n'explique pas comment on l'acquiert. Pour acquérir une habitude, en se prêtant aux leçons d'autrui, il faut avoir l'idée de ce que l'on veut apprendre. Les efforts lents & réïterez, les essais defectueux, & pénibles par lesquels on se rend peu à peu Maître d'un Art, demandent beaucoup d'intelligence & de réflexion. La Raison qui nous montre notre modelle nous fait appercevoir nos écarts, redresse nos fautes &

whispered into and inspired by the Divine Art and Wisdom. Je rapporte les propres paroles dont l'énergie s'evanouïroit dans une traduction. Voyez le passage de *Plotin* qu'il cite §. 14. p. 158. Il allegue l'Instinct des Animaux pour prouver qu'une cause peut agir artificiellement pour une fin sans comprendre la raison de ce qu'elle fait.

& nous fournit des expédiens pour nous approcher de plus près de ce modelle que nous imitons. Tout cela ſe doit donc trouver à proportion dans les Bêtes pour les rendre diſciplinables.

Diſtinguons ici, s'il vous plaît : l'uſage de la Raiſon ſert beaucoup à former l'habitude d'un Art , parce qu'elle nous en découvre le principe & nous en facilite l'application. Mais dans ces mêmes Arts il y a divers degrez d'intelligence ; l'on diſtingue tous les jours parmi les hommes , un Ouvrier qui opére par pure routine d'avec l'Artiſte qui poſſéde le fond de ſon Art , & dont la main eſt guidée par le génie. Il ne faut pour la routine , qu'une attention de pur ſentiment jointe avec une action réïtérée. Il ſeroit ſuperflu d'en citer ici des exemples ; on n'en voit que trop parmi nous. Le cours de la vie commune eſt rempli d'habitudes de toutes les ſortes, où non-ſeulement la Raiſon n'eut aucune part, mais que la Raiſon condamne. Combien y a-t-il d'hommes qui ſont Machine durant preſque toute leur vie ? Cette eſpèce d'humains reſſemble exactement aux Bêtes ; ils agiſſent avec connoiſſan-

ce,

ce, ils opérent dans un certain ordre; mais c'eſt par un principe purement ſenſitif qui ſe trouvant joint au méchaniſme lui obéit, & à ſon tour le met en jeu. Quoi? parce qu'un Muſicien qui s'eſt rendu ſavant dans ſon Art à force d'y appliquer ſa Raiſon exécute un air qu'il voit noté, eſt-ce à dire qu'une Linotte qui repète un air qu'on aura chanté devant elle, doit avoir auſſi de la Raiſon? Diſtinguons entre les habitudes: Il y en a qui ſuppoſent l'intelligence des principes d'un Art, ces principes conſiſtent dans certains(4)rapports connus entre des idées. Tout Art eſt intelligible, il a des principes univerſels comme la Raiſon, il ne peut donc ſe trouver ailleurs que dans la Raiſon. La Grammaire, la Muſique, la Peinture, ſont autant de Syſtèmes raiſonnez, compoſez d'idées abſtraites dont les rapports ſont l'objet de l'Intellect pur. Il n'y a qu'un Etre raiſonnable qui puiſſe aprendre l'uſage des ſignes, comme ayant un rap-

(4) Ce ſont ces modelles inviſibles, & ces Archetypes vivans & préexiſtans dans l'eſprit de l'Ouvrier & d'où les Ouvrages ſenſibles tirent leur naiſſance donr parle St. *Auguſtin Tract. in Evang. Joan.* p. 296. Il avoit tiré cette doctrine de *Platon*.

rapport aux idées distinctes, & comme exprimant les différentes relations des idées entre elles. J'en dis de même de l'écriture qui renferme un double rapport des figures aux sons , & des sons aux pensées. La Musique & la Peinture naissent des comparaisons raisonnées entre différentes sensations & différens objets. L'habitude de peindre rend un Peintre capable de faire des tableaux (5) de toute espèce; celle de la Musique fait que le Musicien peut chanter des airs différens ; comme l'habitude d'une Langue met en état de prononcer dans cette Langue différens discours. L'imitation de ces Arts chez les Bêtes que l'on a dressées se borne à quelque effet particulier & ne va point au de-là. Un Perroquet vous rendra les mêmes mots que vous lui aurez apris, il ne formera jamais un autre ordre de mots (6) qui ait quelque sens; la Linotte qu'on

(5) Je ne parle qu'en général ; n'ignorant pas qu'il en est de la Peinture comme de presque tous les beaux Arts. Le génie d'un seul Homme est d'ordinaire trop étroit pour embrasser toute l'étendue d'un Art, il faut pour cela réunir les talens de plusieurs Hommes.

(6) Je croi que l'on peut regarder ceci comme une

qu'on aura sifflée chantera les airs qu'elle a entendus; elle n'en composera point d'au-

une preuve démonstrative que les Animaux ne raisonnent point. Si le Perroquet étoit capable de réflechir, ayant la faculté d'articuler des paroles, il en comprendroit bien-tôt l'usage. Il ne lui faut pas pour aprendre à employer les paroles comme signes de ses pensées le demi quart du raisonnement que l'on suppose tous les jours être renfermé dans mille de ses actions. Voyez comment les Enfans dans l'âge où la Raison est la plus foible & se dévelope à peine, aprennent facilement la Langue maternelle. Si la Bête à le plus petit degré de raison, elle a des idées universelles. Dès-lors ce qu'il y a de plus aisé, c'est d'instituer des signes ou de comprendre le sens des signes déja instituez. Qui pourroit donc empêcher le Perroquet & la Pie, puisque leur organe les rend capables d'articuler des sons humains, qui les empêcheroit, dis je, de s'entretenir avec les Hommes. Pour les Animaux qui n'auroient point l'organe ainsi disposé, on leur aprendroit à se faire entendre par signes comme les muets. Il ne feroit plus besoin d'un *Tiresias* d'un *Melampe* ou d'un *Apollonius de Tyane* pour leur servir de truchement. V. *Vossius de Idol.* Lib. IV. p. 480. La parole a toûjours été regardée comme un titre de supériorité que l'Homme a sur le reste des Animaux. V. Quint. 2. Instit. Orat. XVI. Si l'on a du tems à perdre on peut voir dans le Traité *de la Connoiss. des Animaux* de Mr. de la Chambre la maniére spirituelle mais peu solide dont il soutient que les Bêtes ont un langage pour se communiquer leurs pensées. Un Philosophe Anglois conclut bien plus juste à refuser tout degré de raison aux Bêtes, de ce principe, qu'ayant des Orga-

d'autres aussi réguliers que ceux-là. Un Singe pourra tracer quelques caractères qu'il

Organes propres à former des sons articulez, elles n'usent point de pareils sons, ni n'ont inventé de langage pour le Commerce mutuel dans chaque espèce. V. *Procedure and limits of the Understanding* p. 434. Il n'y a donc qu'à renverser le raisonnement de *Platon*; il disoit que l'Ame des Bêtes étoit douée de Raison, & que si cette Raison ne se manifeste pas chez elles, c'est faute d'avoir l'usage de la parole. Λογικὰς μὲν εἶναι οὐ μὴν λογικῶς ἐνεργούσας παρὰ τὴν δυσκρασίαν τῶν σωμάτων καὶ τὸ μὴ ἔχειν τὸ φραστικόν. *Apud Plutarch. de Placit. Philos.* Lib. V. Cap. 10. Il faut au contraire conclure de ce que les Bêtes ne se servent point des sons ou d'autres signes d'institution pour exprimer leurs pensées, qu'elles n'ont point de raison. Il est aisé de réfuter *Platon* par lui-même, en appliquant au caquet des Perroquets, une réflexion que fait ce Philosophe à propos du prétendu Enthousiasme des Poëtes, dans son Dialogue intitulé *Ion*. Socrate prouve que les Poëtes sont mûs d'une inspiration divine, par cette raison, que ceux qui réussissent à merveille dans un genre de vers, ne font rien qui vaille dans un autre genre. Marque évidente, dit-il, qu'ils sont conduits par une impulsion aveugle, & nullement par les règles d'un Art qui s'étendroit naturellement à toutes les espèces de Poësie. Οὐ γὰρ τέχνῃ ταῦτα λέγουσι ἀλλὰ θείᾳ δυνάμει ἐπεὶ εἰ περὶ ἑνὸς τέχνῃ καλῶς ἠπίσταντο λέγειν κἂν περὶ ἄλλων ἁπάντων. On voit assez que ce raisonnement est pitoyable appliqué aux Poëtes; mais il est très-concluant pour les Perroquets. Une réflexion que fait Mr. de *Fontenelle* au sujet des Singes confirme trop bien toutes celles qu'on vient de lire pour que je résiste à

qu'il aura vu tracer, mais il ne ſaura pas pour cela l'Art d'écrire. En un mot, il faut raiſonner de la Diſcipline des Animaux (7) comme de leur Inſtinct; dans celle-là comme dans celui-ci, l'uniformité de leurs opérations qui ſe repètent ſans ſe varier, prouvent que la Raiſon & la réflexion n'y peuvent avoir de part.

Qu'eſt-

à l'envie d'en enrichir cette Note. Il obſerve que la plus parfaite conformité que ces Animaux ayent avec nous eſt celle qui regarde les Organes de la voix. *Ils les ont tels*, ajoûte-t-il, *que les Negres ont raiſon ſans le ſavoir, de dire que les Singes parleroient s'ils vouloient, & que la plûpart des Philoſophes ont tort de ſuppoſer trop généralement que les Animaux exercent leurs actions parce qu'ils ont des Organes qui y ſont propres. Il ne tient pas aux Organes que les Singes n'articulent des ſons & n'établiſſent entre eux une Langue, il tient à ce qu'ils n'ont pas aſſez d'eſprit; car une des choſes les plus admirables que faſſe l'Homme c'eſt de parler.* Hiſt. de l'Acad des Sciences avant ſon renouvellement Tom I p 179. Il reſte pourtant encore une petite difficulté que l'illuſtre Hiſtorien n'a pas touchée Les Perroquets, moins ſpirituels que les Singes de l'aveu de tout le monde, articulent des ſons, & parlent nos diverſes Langues; il ne tient donc pas au manque d'eſprit que les Singes n'en faſſent autant. Il eſt vrai que chez les Perroquets ces Langues ne ſont que des ſons inutiles à quoi ils n'attachent aucune idée, tant il eſt conſtant qu'une Bête n'a qu'à parler afin d'être reconnue pour ce qu'elle eſt.

(7) Voyez de ſemblables réflexions dans l'ingénieux Auteur du *Spectacle de la Nature* p. 505.

Qu'eſt-ce donc qui forme en eux ces habitudes ? C'eſt la ſenſation dépendante du méchaniſme. Faites que certains objets capables d'exciter dans la Brute certains mouvemens, la frappent dans une certaine ſuite; ramenez ſouvent ces objets dans le même ordre, excitez en elle les diverſes Senſations agréables ou affligeantes, propres à déterminer le principe actif à chacun des mouvemens particuliers qui tous enſemble doivent produire l'effet que vous ſouhaitez; vous l'accoûtumerez bien-tôt à ces mouvemens, ſans qu'elle ait aucune idée diſtincte de ce qu'elle fait. La facilité qu'aura acquiſe la Machine de ſe plier à ces mouvemens, fera qu'ils feront accompagnez d'un ſentiment agréable qui diſpoſera le principe mouvant à les produire. Il n'aura pour cela qu'à donner le premier branle, & pour ainſi dire, le premier ſignal; tout le reſte s'exécutera de lui-même, en vertu de la diſpoſition habituelle. On ſait combien la ſympathie merveilleuſe entre les Organes de l'ouïe & ceux de la voix rend certaines imitations faciles. On ſait que l'impreſſion que certains mouvemens extérieurs font dans le cerveau, par le

mo-

moyen du nerf Optique, dispose aisément tout le Corps à s'agiter par des mouvemens semblables. De-là vient qu'il est si rare de voir des imitations raisonnables parmi les Hommes, & que les Singes dans notre espèce se trouvent souvent presqu'aussi Bêtes que l'Animal qui porte ce nom. Je laisse à juger si un penchant d'ordinaire aussi déraisonnable chez nous, peut prouver la Raison des Brutes.

Songeons que la douleur & le plaisir sont les uniques ressorts qui les meuvent, que si leurs mouvemens sont si variez, c'est que l'activité qui les produit se proportionne exactement à la prodigieuse variété de Sensations qui modifient leur plaisir & leur douleur, & que la diversité d'action ou d'effort de la part de leur Ame trouve un instrument construit de maniére à en faire résulter des effets utiles pour elle. Ajoûtez que non seulement l'impression des objets la fait agir, mais que la facilité qui se trouve dans la Machine pour certaines actions, cause un sentiment agréable à l'Ame qui l'invite à les produire, vous verrez que les Animaux n'ont aucun besoin de raison pour être disciplinez, & que

que dans ces divers manéges auxquels l'induſtrie humaine les dreſſe, c'eſt la Raiſon de l'Homme qui les dirige par ce nouveau méchaniſme qu'on nomme habitude, enté ſur le méchaniſme naturel; comme c'eſt la Raiſon divine qui les guide dans l'Inſtinct, en vertu de ce méchaniſme naturel qu'elle a établi.

(8) Ce que l'Art des Hommes ajoûte à la Nature, par l'application de certains objets, la rencontre fortuite des objets, ou nuiſibles, ou utiles, le produit auſſi dans l'Animal. Ce que l'on attribue à ſon expérience, & à ſes réflexions vient uniquement des traces du cerveau leſquelles, par l'impreſſion des nouveaux objets & par la réaction de l'Ame, toujours proportionnée au ſentiment qu'elle en reçoit, ſe fortifient, & ſe combinent différemment. Ces traces quand elles viennent fortuitement à s'ouvrir en l'abſence des objets, excitent les mêmes

(8) *Revera multa actiones qua in Brutis ſatis admiranda apparent, primò caſu quodam ab iis peragebantur, qua deinceps crebra experientia repetita in habitus qui plurimum ſolertia, & ſagacitatis referre videntur tranſeunt: quippè anima ſenſitiva cuilibet instituta facile aſſueſcit, ipſiusque actiones ex accidente incepta ſapius repetita in morem & conſuetudinem tranſeunt.* Wallis ubi ſupra Cap. VI.

mes ſenſations, mais d'une maniére plus foible; & c'eſt ce qui fait l'Imagination & la Mémoire des Brutes. Il eſt très-aiſé par-là de reſoudre une objection qui paroît d'abord conſidérable, & à laquelle je me ſens d'autant plus obligé de répondre en détail que je me la ſuis faite tantôt en alléguant l'exemple du Chien de chaſſe & de la Perdrix. (*) " Puiſque les Bêtes ont de
„ la mémoire, dit-on, puiſqu'elles ſe
„ rappellent les objets paſſez, & qu'elles
„ agiſſent en vertu de ce ſouvenir, il
„ faut donc bien qu'elles raiſonnent. Ce
„ n'eſt que par le ſecours du raiſonne-
„ ment qu'elles peuvent mettre l'expé-
„ rience à profit, pour éviter ce qui
„ leur a nui, & pour réïterer les actions
„ dont elles avoient déja recueilli quel-
„ que avantage. La Mémoire eſt une
„ eſpèce de réflexion. Agir pour ſon
„ propre bien en vertu d'une expérien-
„ ce paſſée, c'eſt faire un vrai raiſon-
„ nement, où du préſent comparé avec
„ le paſſé & avec l'avenir, on tire une
„ concluſion pratique. L'exemple du
„ Chien le vérifie. Comment avez-vous
„ pu ſoutenir après cela que la Bête ne
réfle-

(*) Voyez ci-deſſus 2. Part. Chap. II. p. 17.

„ réflechit ni ne raisonne ? Qu'il n'y a
„ pour elle ni avenir ni passé, & que
„ renfermée dans le moment présent,
„ elle n'a ni souvenir de ce qui le pré-
„ céde ni prévoyance de ce qui le suit ?
Voici ma réponse. Dans un Etre purement sensitif on conçoit une espèce de Mémoire qui, quoi que très-différente de celle de l'Etre raisonnable, produira souvent les mêmes effets. Dans l'Homme la Mémoire est une réflexion expresse de l'esprit sur une perception passée, par où l'ayant de nouveau, il s'aperçoit qu'il l'avoit déja eue une autre fois. Si cette perception étoit une simple idée, le souvenir qui la rappelle n'est autre chose que cette idée même, jointe à la connoissance de sa réitération. Si c'étoit au contraire une sensation, la mémoire qu'on en a n'est qu'une image de cette sensation, incomparablement plus foible qu'elle, & qui nous la représentant nous avertit que nous en avions déja été affectez. Ces diverses perceptions réflechies deviennent autant d'objets, sur lesquels l'esprit opére par raisonnement. Mais dans une Ame purement sensitive la Mémoire est une pure imagination du passé sans aucun acte réflechi qui le fasse consi-

considérer comme passé. On dira qu'elle se ressouvient, quand dans l'absence de l'objet qui avoit produit en elle une certaine sensation, la même sensation renaît à l'occasion d'un autre objet qui se trouve lié avec le premier, par l'impression que tous deux ensemble avoient déja faite conjointement sur le cerveau; de sorte que leurs traces s'y trouvant unies, l'une ne peut être ouverte sans réveiller l'autre. Il est aisé de comprendre que ce retour accidentel d'une Sensation, causé par quelqu'autre objet que celui qui l'avoit excitée la premiére fois, produira dans l'Animal la même détermination, à peu près, qu'y produiroit l'application actuelle de l'objet même, & lui tiendra lieu d'une réflexion distincte telle que l'Homme en fait sur les événemens passez pour régler sa conduite présente. Les biens & les manx passez que la Mémoire nous rappelle, agissent sur nous en qualité d'idées que l'esprit examine, & par voye de motifs qui n'inclinent la Volonté qu'après avoir déterminé la Raison: au lieu que la Mémoire des Brutes n'est qu'un renouvellement de sensation, qui, quoi qu'un peu plus foible qu'elle ne le feroit par l'impression

de l'objet même,rend actuellement préſens ces maux & ces biens.

Appliquons ceci à l'exemple du Chien de Chaſſe. Nous ſommes tentez de lui attribuer les raiſonnemens que nous n'aurions pas manqué de faire à ſa place, & qui nous auroient conduits à la même action. Cette illuſion eſt l'effet du penchant naturel qui nous porte à croire qu'entre deux Objets dont tout ce que nous voyons ſe reſſemble, tout ce que nous n'en voyons pas ſe reſſemble auſſi. Ouvrons les yeux. Il n'eſt point beſoin que le Chien qui raporte fidellement au Chaſſeur le gibier qu'il à tué;après avoir été battu bien des fois pour en avoir uſé d'autre ſorte,faſſe les raiſonnemens qu'on lui prête. Sans extraire aucune idée générale de ſes perceptions particuliéres,ſans former des Syllogiſmes,ni tirer des conſéquences du paſſé à l'avenir,il ſuffit qu'il ſoit capable de ſentimens diſtincts, les uns oppoſez aux autres, les uns plus vifs les autres plus foibles, & qui tiennent les uns aux autres par la liaiſon méchanique des traces qui y répondent dans le cerveau & des ébranlemens qui les excitent, cela,dis-je, ſuffit pour expliquer l'habitude de ſobriété que contracte le Chien

Chien en queſtion. On conçoit aſſez que la vue de la Perdrix d'un côté, & celle du bâton de l'autre, font ſur le Chien deux impreſſions oppoſées, l'une de deſir, l'autre de crainte, ou pour mieux dire d'averſion; & que celle-ci prévalant ſur celle-là, l'empêchera de dévorer la perdrix. Juſques-là l'on doit convenir que c'eſt une détermination de pur ſentiment. Il faut convenir encore que la douleur des coups qu'il reçoit, lorsqu'il ſe rue ſur la Perdrix, l'emportera ſur le plaiſir qu'il ſent à la manger & lui fera lâcher priſe. Changeons maintenant la ſuppoſition. Que ces deux ſentimens oppoſez, au lieu de ſe trouver conjointement dans l'Ame du Chien, ſe ſuccedent l'un à l'autre; que cette ſucceſſion ſoit fréquemment réiterée; que toutes les fois que le Chien aura fait curée on l'ait rudement battu; qu'arrivera-t-il alors? Quand il retourne à la chaſſe, la vue, l'odeur de la Perdrix qu'il ſaiſit, réveille en lui tous les autres ſentimens qu'il éprouva dans des occaſions pareilles, & qui furent conſéquens de ſon action. C'eſt-à-dire qu'au ſentiment de plaiſir qui le pouſſe à récidiver, ſe joint bien vîte une impreſſion ſupérieure qui

l'en empêche ; ſavoir celle des coups, dont la trace dans le cerveau, ſe réveillant tout d'un coup avec les précédentes, excite dans l'Ame un ſentiment triſte & pénible qui l'éloigne de cette même action. Ce ſentiment auquel on donnera, ſi l'on veut, le nom de *Crainte*, l'emportant ſur l'attrait du plaiſir, plie la Machine à l'habitude de ſobriété dont je parle, & la Machine ainſi pliée, entretient réciproquement l'Ame dans cette même diſpoſition. Obſervez qu'elle ne ſe forme pas tout d'un coup cette habitude ; il faut que l'Animal ait été battu plus d'une fois en punition de ſon humeur gloutonne, ſans quoi ne ſe formeroit point cette liaiſon étroite entre des ſentimens auſſi différens, que le ſont ceux du plaiſir & de la crainte ; entre l'idée d'une Perdrix mangée, & celle des coups de bâton qui ont ſuivi cet attentat. Concluons que la Mémoire des Brutes auſſi bien que leurs autres facultez n'eſt qu'une certaine combinaiſon de ſenſation & de méchaniſme. Leurs ſentimens plus vifs, plus caractériſez, plus diverſifiez que ne ſont les nôtres, doivent ſans doute avoir chez elles un ordre & des liaiſons, & par conſéquent

y former certains jeux, dont la finesse nous échape.

On doit raporter aux mêmes principes, l'explication d'un fait très-singulier que je tiens d'une Personne non moins respectable par son mérite que par son rang. A une Maison de Campagne où elle étoit, se trouvoit un petit Chien à qui le bruit du Canon faisoit si grande peur, que durant les décharges de quelques petites pièces qui tiroient ce jour-là, on vit cet Animal tomber les quatre pattes en l'air, tremblant de tous ses membres, haletant, poussant des plaintes & des soupirs, en un mot avec tous les Symptômes de l'effroi le plus excessif, qui enfin cesserent avec le bruit qui les causoit. Le lendemain lors qu'on alloit se mettre à table, le petit Chien ne paroissant plus, après l'avoir fait chercher long-tems, il se trouva caché sous un lit avec le même tremblement, & tous les mêmes signes d'effroi que la journée précédente. D'en deviner la cause on ne le pouvoit, vû que le Canon ne tiroit point ce jour-là. Après s'être bien tourmenté sur cette énigme, enfin l'on s'avisa que le Maître du Logis ayant, selon sa coutume, appellé d'un coup de

 sifflet

ſifflet ceux qui devoient apporter les plats, le même ſifflet avoit auſſi ſervi de Signal aux décharges de la veille. On jugea donc qu'il falloit que ce fût ce ſon, quoique ſi foible & ſi diſproportionné au bruit de l'Artillerie, qui produisît un ſi grand effet ſur le petit Chien, pour avoir immédiatement précedé, & cela à diverſes repriſes dans un court eſpace de tems, le véritable objet de ſon épouvante. Voilà ſans doute un effet étonnant de la mémoire de cet Animal. Qui n'admireroit une peur ſi réflechie & ſi raiſonnée? En effet quel raport, quelle liaiſon d'eſpèces peut-il y avoir, entre le bruit du Canon & celui d'un Sifflet? Le Chien avoit entendu cent fois ce dernier ſans en être émû ; mais tout eſt changé depuis qu'il a obſervé que l'un de ces ſons préludoit à l'autre. Avoir fait cette obſervation, l'avoir retenue, & fonder ſa peur là-deſſus, n'eſt-ce pas raiſonner? Il paroît ſi naturel de conclure de la ſorte, que le Lecteur ſera peut-être ſurpris de m'entendre dire que cet exemple appuye mes principes au lieu de les ébranler. En effet il ne pouvoit être mieux choiſi, pour éclaircir ce que j'apelle la Mémoire des Bêtes. Car vous y voyez la

la preuve de ces liaiſons imperceptibles entre des Senſations de nature très-différente. Les coups de Sifflet & ceux de Canon ayant fait à la fois ſur le cerveau du petit Chien leur impreſſion, cette double impreſſion s'étant ſouvent réitérée, leurs traces s'unirent ſi bien, que le premier objet ne put revenir frapper le Cerveau ſans y rouvrir la trace du ſecond, & par conſéquént ſans réveiller l'impreſſion de frayeur que ce dernier avoit cauſée & ſansen renouveller tous lesSymptômes.

Notez que cette Mémoire des Brutes qui eſt toute méchanique, & n'a rien d'intellectuel, l'emporte en un ſens ſur celle des Hommes, en ce que ſes traces étant plus diſtinctes & plus profondes, elle les conſerve plus fidellement, & rapelle d'une maniére plus vive & plus diſtincte juſques aux moindres objets. En quoi elle tient lieu de la réflexion pour produire les déterminations convenables. En ceci j'ai pour moi l'expérience qui montre que parmi nous les prodiges de mémoire ſont ſouvent des prodiges de ſtupidité. Dans l'Ame humaine la mémoire ne ſauroit avoir ce degré de perfection qu'elle a dans l'Ame de la Bête qui eſt purement ſenſitive. Notre

Ame ayant le pouvoir de réflechir sur ses propres actes, d'opérer sur ses idées, de penser & d'agir indépendamment des sens, trace dans le cerveau des vestiges de ses opérations, & y fait mille impressions différentes qui affoiblissent celle des objets sensibles. Par-là il arrive souvent qu'elle en confond les traits, en dérange l'ordre & en rompt les liaisons naturelles, pour former d'autres assortimens de son propre choix. Cette liberté d'imaginer ce qu'il lui plaît, d'unir, de séparer, de varier, de grossir, d'arranger arbitrairement les objets en se jouant des traces qu'ils ont gravées, la soustrait au pouvoir de la mémoire, qui n'offre plus qu'une simple image des sentimens passez, & qu'une idée imparfaite des objets qui les excitérent, sans pouvoir renouveller ces sentimens mêmes. Dans la Bête au contraire en qui la réflexion ni la raison n'agissent point, (9) les impressions sensibles

(9) On voit bien que ceci ne s'applique qu'à celles qui montrent beaucoup de sagacité & un sentiment très-fin. Car il y en a d'autres, qui loin de nous surpasser à l'égard de la mémoire, ne paroissent pas même en avoir du tout. Dans celles mêmes, qui en sont le mieux partagées cette faculté est sujette à s'affoiblir & à s'éteindre comme chez les Hommes.

sibles sont bien plus profondes & plus durables; les Objets dans toutes leurs circonstances s'y peignent jusqu'au moindre trait, ils y conservent exactement leur ordre & leur liaison; rien n'échape à la mémoire de ce qui a frappé les sens, & quand la trace s'en réveille, le sentiment s'en réveille aussi. En un mot cette mémoire sans réflexion, est moins un souvenir du passé, qu'une forte imagination qui rend en quelque sorte ce passé présent. Le souvenir tranquille & réflechi de ce qui nous est arrivé, nous détermine, nous autres Hommes, à profiter de l'expérience pour fuir ce qui nous a nui, ou pour nous prévaloir de ce que cette même expérience nous recommande comme utile: une forte imagination renouvellant le sentiment passé pour l'unir à l'impression présente, procure aux Bêtes le même avantage. Elles imaginent donc comme nous, & sans doute plus fortement que nous; mais leur imagination assujettie à leurs sens, ne pouvant guère s'élever au-dessus d'eux, a beaucoup moins de liberté & d'étendue que la nôtre. Elle se confond presque toûjours avec leur mémoire. Une telle faculté leur étoit très-nécessaire. Au dé-

faut des objets, elle leur ouvre une nouvelle ſource de perceptions, & met ainſi dans leurs actions une ſuite qui les rend conſéquentes, parce qu'elle lie le paſſé au préſent, & le préſent à l'avenir.

Les paſſions des Brutes ſe conçoivent facilement par la même méchanique qui vient de nous expliquer ce que c'eſt que leur Imagination & leur Mémoire. Qu'une fermentation ſubite s'allumant dans le ſang à meſure que certaines traces s'ouvrent, aille les fortifier auſſi bien que les ſentimens agréables ou fâcheux qui leur correſpondent, on verra naître dans l'Animal des Symptômes très-reſſemblans à ceux de nos paſſions, je ne dis pas d'une reſſemblance purement extérieure pour les mouvemens du Corps, je dis pour les diſpoſitions de l'Ame même. Un principe ſenſitif doit être capable de joye & de triſteſſe, de crainte & d'eſpérance, de haine & d'amour; des perceptions & des deſirs confus, ſelon qu'ils ſe trouvent diverſement modifiez, produiront tous ces divers Phénomènes; & je ne vois pas qu'ils doivent paroître incompatibles avec la nature d'un Etre qui ne raiſonne point.

(10)

(10) Il me ſemble, & j'en prendrois volontiers à témoin les Hommes mêmes, que pour être agité des paſſions, on n'a nullement beſoin d'avoir des idées diſtinctes, & qu'au contraire ces mouvemens impétueux & confus, ſont les plus dangereux ennemis de la Liberté, & de la Raiſon.

CHAPITRE XI.

Troiſième Claſſe d'actions d'où nait la plus grande difficulté. Ce ſont des actions raiſonnées qu'il eſt impoſſible de déduire ou de l'Habitude, ou de l'Inſtinct. Cette difficulté toute grande qu'elle eſt, ne renverſe point l'hypothèſe. Hiſtoire du Renard & du Coq d'Inde rapportée par Willis, *ne prouve point que les Bêtes raiſonnent. Juſtes balances bien néceſſaires pour peſer ici mes raiſons contre les difficultés qu'on m'oppoſe. Rien de comparable entre les actions des Bêtes & celles des Hommes.*

Si

(10) *Recherche de la Vérité*. Liv. V. p. 613, où l'on fait voir que toutes nos paſſions ne ſont point accompagnées de la connoiſſance de l'eſprit.

Si les Bêtes se conduisoient par une espèce de raison, ce principe agiroit en elles plus uniformement, & ne se démentiroit pas en tant de rencontres. Diverses preuves en faveur du sentiment des Bêtes, qui ne concluent rien pour leur Raison. Nous devons nous défier en cette matiére des prestiges de l'Imagination & de notre amour naturel pour le merveilleux. Quatre Considérations qui paroissent décisives contre le raisonnement des Brutes. Différence entre conduite raisonnable & conduite raisonnée. Desavantages de mon hypothèse; elle ne flatte le préjugé qu'à demi. Milieux en fait d'opinions, difficiles à faire recevoir.

IL reste une troisième source de difficultez contre mon hypothèse. Elles sont prises d'un troisième (1) genre d'ac-

(1) Voyez l'exemple de deux Chiens raporté en faveur du raisonnement des Animaux par *Hartsoeker, Eclaircissemens sur les Conject. Physiques*, ap. Journ. des Savans Août. 1710. p. 176. Et la manœuvre des Singes du Cap de Bonne Espérance, voleurs de melons dans le Journal du Voyage de Siam par l'Abbé Choisi p. 62. Histoire d'Eléphans, d'un entr'autres Voleur de grands Chemins, ibid. pag. 244. Voyez l'Histoire singuliére d'un Sapajoux femelle blessée

d'actions que l'on croit remarquer chez les Brutes : ce sont des actions qui ne dépendent, dit-on, ni de l'habitude, ni de l'Instinct, & qui pourtant renferment du raisonnement : la chose est embarrassante : car enfin, voilà des raisonnemens aussi clairs que s'ils étoient exprimez par des paroles, sans que l'on puisse les regarder comme le résultat d'aucun ordre préétabli. D'où pourroient-ils naître que d'une Raison particuliére dans la Brute, qui la détermine à propos, après avoir déliberé, & qui s'accommode sur le champ aux conjonctures, sans avoir des loix générales qu'elle puisse suivre? J'aurois plusieurs choses à répondre dont j'ai déja touché une partie dans le plaidoyer du Cartésien (2). On interprête mal certaines

blessée à mort ; sa tendresse pour son Faon & les signes de raison qu'elle donne dans son mal : dans *le Journal d'un Voyage aux Indes Orientales* imprimé à Rouen en 1721. Tom. II. p. 302. ibid. p. 324. des réflexions sur des Rats voleurs. Le Lecteur me saura quelque gré de la bonne foi avec laquelle je prens soin de le mener moi-même aux sources des faits les plus extraordinaires qui me soient connus, & les plus redoutables pour mon hypothèse.

(2) L'objection demeurera toûjours vague & par conséquent dénuée d'une vraye force par rapport aux Philosophes, tant qu'on n'aura point un vaste Re-

taines actions, parce qu'on les voit mal & on les voit mal parce que c'est au travers du préjugé qu'on les voit. Prévenus que les Bêtes raisonnent, nous cherchons finesse dans certaines démarches où les Bêtes n'en entendent aucune ; nous croyons qu'elles raisonnent, lors que nous raisonnons pour elles, & que nous leur prêtons généreusement nos lumiéres & nos vues. Un coup de hazard nous paroît un trait de prudence. Cela nous arrive en bien d'autres matiéres. Nous lions à notre idée des apparences que le hazard seul rassemble, ou qui se lient à toute autre chose que ce que nous croyons. Quand vous aurez retranché du nombre de ces actions surquoi l'objection se fonde, tou-

tes

Recueil de faits bien avérez & bien vus. Il seroit à désirer que des Physiciens s'appliquassent à étudier les actions des Brutes avec cette scrupuleuse attention qu'on a donnée à la structure de leur Corps. Il faudroit pour cela des Observateurs du Caractère dont on nous dépeint Mr. *Mery*. "Son „ génie étoit d'apporter une extrême exactitude à „ l'observation & de se bien assurer de la simple „ vérité des choses. Il ne se pressoit point d'ima- „ giner pourquoi telle disposition, telle structure; il „ voyoit les faits d'autant plus sûrement, qu'il ne les „ voyoit point au travers d'un Systême déja formé „ qui eût pu les changer à ses yeux. *Fontenelle* dans „ l'Eloge de Mr. *Mery*.

tes celles qui ont été inventées à plaisir, & qui n'ont pas de bons garants ; toutes celles qui sont mal représentées & que l'imagination ou le préjugé se plaît à embellir par l'addition imperceptible de quelque circonstance qui en augmente le merveilleux ; le nombre de ces Phénomènes que l'on m'objecte diminuera de beaucoup ; mais celles-là même qui sont fidellement rapportées, sans ajouter, changer, ni retrancher rien, qu'on les examine de près, en prenant bien garde que le préjugé n'aît aucune influence sur les conclusions que l'on en tire, on verra que la plûpart de ces actions prétendues raisonnables & raisonnées sont quelque branche particuliére de l'Instinct ou de l'Habitude, qu'elles se rapportent par conséquent à la Raison universelle qui guide les Brutes dans leurs mouvemens, non à une Raison particuliére que les Brutes possedent en propre. On verra que ces diverses apparences qui dans la même action sembloient naître d'une suite de pensées réflechies, ne naissent en effet que de la combinaison du Sentiment & du Méchanisme.

C'est

(3) C'eſt ce que le célèbre *Willis* fait bien voir dans un Exemple que *la Fontaine* a rimé, & qu'on n'accuſera pas aſſurément d'avoir été choiſi parmi les plus aiſez à réſoudre. Certain Renard (on ſait combien cet Animal eſt inventif & ruſé) voulant attraper un Coq d'Inde qu'il voyoit perché ſur un Arbre la nuit au clair de la Lune, s'aviſa de ce Stratagème. Ne pouvant grimper ſur l'Arbre pour y atteindre ſa proye, il ſe met à tourner tout autour avec une extrême rapidité, tenant toujours les yeux attachez ſur elle. De ſon côté le Coq d'Inde attentif à tous les mouvemens de ſon ennemi, faiſoit autant de tours de tête pour ne le point perdre de vue, juſqu'à ce qu'étourdi de ce manège, il tombe de l'arbre entre les pattes du Renard. La premiére impreſſion de ce récit eſt de nous le faire prendre pour un trait des plus fins de l'adreſſe du Renard, pour une de ces ruſes où il entre à coup ſûr de l'intelligence & de la raiſon. Tout le monde va là d'abord. Cependant ſi l'on y réflechit un moment, on verra que cette pen-

(3) *De Anima Brut.* Cap, VI. pag. 55. *La Font.* Fable CXVIII.

pensée n'est pas soutenable. Entrez un peu dans le détail raisonné d'une telle ruse, il vous surprendra. Afin que le Renard ait eu le dessein que vous lui prêtez, il faut qu'il sache que le Coq d'Inde le craint, qu'il ne manquera pas de suivre des yeux tous ses tours, pour ne le pas perdre de vue, tandis que lui Renard fait sa ronde autour de l'Arbre; & qu'enfin le tournoyement rapide de cet Oiseau lui causera bien-tôt un étourdissement qui le fera cheoir du haut de cet Arbre. Qui peut en avoir tant apris au Renard? L'expérience, me direz-vous. C'est que lui étant déja arrivé par hazard d'attraper des Poulets d'Inde tombés de la sorte, il profite de ce qu'il a vu. Voilà ce que répond aussi le Docteur Anglois. Il prétend que de l'Instinct. combiné avec l'expérience, c'est-à-dire, avec des Sensations précédentes qui étoient relatives au desir naturel de l'Animal, & dont sa mémoire a tenu regître, que de ces principes différens il résulte une espèce de raisonnement propre à produire ces actions composées, sans être lui-même l'effet d'une vraye Raison. On voit que ce dénouement rabat déja beaucoup du merveilleux de l'action, & fait

fait disparoître une bonne partie de sa finesse. C'est pourtant toujours selon *Willis* un raisonnement, qui, quoi qu'il en dise, doit avoir une raison pour principe. Cet Auteur s'embarasse un peu, ce me semble, en cet endroit, & dément sa propre hypothèse; car une Ame purement sensitive, telle que lui-même la suppose aux Animaux, ne raisonne point.

Il n'est nullement besoin d'admettre ici un raisonnement formel, le seul Instinct du principe sensitif étant capable de lui faire choisir une voye que l'expérience passée, par le moyen de la mémoire lui représente comme liée avec le bien qui est l'objet de son desir. Mais il s'offre une autre solution plus naturelle encore. Le Renard par un penchant inné regarde toute volaille comme sa proye. La vue du Coq d'Inde perché sur un Arbre excitant son appétit, ébranle toute la Machine & lui imprime une tendance à se jetter sur cette proye. Mais comme d'autre côté il lui est impossible de l'atteindre, parce qu'il ne peut grimper au haut de l'Arbre, qu'arrivera-t-il? De l'impression qui le pousse vers cet Oiseau, & de l'obstacle qui l'arrête, il en résultera un mouvement circulaire autour

tour de l'Arbre ; mouvement d'autant plus rapide & plus soutenu, que le desir sera plus fort. Ce tournoyement du Renard étant aperçu du Coq d'Inde, lui fera faire ces tours de tête qui venant à l'étourdir, causeront nécessairement sa chute.

Il n'y a pas d'autre mystère. Jugez par cet exemple de l'illusion que l'on se fait en de semblables rencontres. Notre Imagination prévenue en faveur des Bêtes, leur prête toujours de l'esprit. Dans leurs actions elle lie des choses qu'il falloit considerer separément. Ce qui y dépend de causes simples, nous l'attribuons à une complication de vues éloignées ; & si ce que fait l'Animal à certaines suites, nous ne manquons jamais de supposer qu'il les a prévues. Je ne doute donc pas que qui entreprendroit l'examen de plusieurs faits semblables, avec les précautions que j'ai dites, n'en fît disparoître en grande partie le merveilleux. Je n'en excepte pas même l'Histoire des Souris & du Chathuan, que *la Fontaine*, qui l'a mise en Fable, nous garantit vraye pour le fond ; aussi-bien que celle du Renard Anglois, & celle des deux Rats & de l'Oeuf. Non qu'à

qu'à ſuivre ſes récits au pied de la lettre, ce fût une affaire aiſée; mais il nous avertit lui-même qu'il a uſé des privilèges qu'eut de tout tems la Poëſie d'embellir & d'amplifier ſes ſujets. Or c'eſt-là précîſément ſur quoi tombe ma principale réflexion. En de pareilles matiéres tout Hiſtorien devient Poëte ſans y prendre garde ; & l'Imagination ſoit en nous-même ſoit dans autrui, eſt un Peintre dont en ne ſauroit trop ſe défier quand on cherche la Vérité pure.

Mais je veux que l'on puiſſe me produire de la part des Bêtes certaines actions ſi ſurprenantes qu'elles ſoient hors d'atteinte aux exceptions que je viens de faire; je ne me rendrai pas pour cela, j'aurois grand tort, ce me ſemble. Un petit nombre de Phénoménes (car les actions conditionnées comme celles dont je parle ſont certainement en très-petit nombre) dont mon hypothéſe ne me fournit point l'explication, peut-être parce que je manque d'adreſſe à la manier, ne renverſent pas cette hypothèſe, & ne détruiſent point la force des preuves ſur leſquelles elle eſt appuyée. Rendre raiſon de tout, eſt ce qu'on ne doit attendre d'aucun Syſtème, ce n'eſt pas

pas toujours la faute des Syſtêmes ; c'eſt celle de l'eſprit humain. Tournez-vous ſur quels objets qu'il vous plaira, vous ne trouverez nulle part une lumiére ſans mêlange de quelques ombres. Notre Raiſon ne vient pas toujours à bout de les diſſiper ; auſſi n'eſt-ce pas là ſon principal emploi. Elle nous a été donnée, non pour écarter tous les nuages, mais pour appercevoir le jour à travers ces mêmes nuages qui l'obſcurciſſent ; non pour arriver en tout à une pleine évidence, mais pour atteindre à la certitude dans les choſes dont il nous importe d'être aſſûrez. Je ne demande d'autre grace en faveur de mon opinion, ſi ce n'eſt qu'on ſe donne la peine de peſer ſes preuves contre ſes difficultez. Je ne ſai ſi je dois me flatter d'obtenir cela de beaucoup de gens ; il y faudroit apporter une attention ſcrupuleuſe, & des balances bien juſtes ; & je mets au rang de nos plus preſſans beſoins, celui d'une Logique qui nous aprît à diſcerner les difficultez d'avec les preuves.

Une pareille Logique ſi je ne me trompe me ſeroit aſſez favorable. Car enfin ſoutenir que les mêmes argumens qui prouvent que les Bêtes ſentent, prouvent

vent également qu'elles raiſonnent, c'eſt manquer de cette exactitude qui pèſe ſcrupuleuſement les raiſons du pour & du contre, afin de n'aſſigner rien à chacune au delà de ſon juſte poids. Il eſt certain que tous les mouvemens des Brutes, je dis leurs mouvemens ſpontanées, nous conduiſent à y reconnoître un principe ſenſitif, & nous repréſentent clairement une raiſon d'utilité pour le ſujet qui les exécute: utilité qui ſuppoſe dans ce ſujet quelque ſentiment de lui-même. Au contraire on ne peut marquer qu'un petit nombre de ces actions, qui ayent quelqu'air de raiſonnement. Obſervez que celles de ce dernier ordre concourent avec les premieres à établir un principe ſenſitif, ſans que celles-là prouvent rien pour le principe raiſonnable; parce que le prétendu raiſonnement des Bêtes renferme & ſuppoſe bien le ſentiment, mais le Sentiment ne ſuppoſe point la Raiſon. Il demeure donc établi que les Bêtes ſentent par le concours univerſel des Phénomènes qu'elles nous offrent, mais leur prétendue Raiſon n'eſt appuyée que de ce petit nombre d'actions qui ſont indépendantes de l'Habitude & de l'Inſtinct, & dont le

Carac-

Caractère ſingulier ſemble renfermer quelque choſe de plus que du ſentiment. Les Phénomènes de cette eſpèce, bien dégagez de toute ambiguité, bien reconnus pour tels, après avoir paſſé par toutes les épreuves que j'ai marquées, ſeront ſi rares qu'ils ne formeront en faveur de l'hypothèſe qui donne aux Brutes plus que du ſentiment, qu'une probabilité très légére. Après tout, à quoi cela ſe réduit-il? Et quelle comparaiſon en peut-on faire avec les actions humaines? Car n'exagerons rien. Il ne s'agit ici ni de déclamation ni de badinage; quand on Philoſophe ſérieuſement & de bonne foi, le goût de la Vérité doit exclure celui du Paradoxe. Avouez donc qu'un quart d'heure d'entretien avec un bon Païſan, vous prouve mieux que ſon Ame eſt une Ame raiſonnable, que tous les tours les plus adroits d'un Renard & d'un Singe ne vous convainquent de la même choſe en faveur de ces Animaux.

Rien n'eſt plus fort que cet argument pris de la parole, pourvu qu'on le renferme dans ſes juſtes bornes, & qu'on ne veuille pas lui faire prouver plus qu'il ne prouve en effet. C'eſt un défaut dont ne s'eſt point garanti l'illuſtre Bénédic-

tin (*) que nous avons cité dans la première partie de cet Ouvrage. Il dit bien d'abord en général que nous jugeons que les autres Hommes ont une Ame pareille à la nôtre sur ce que leur Corps produit en certaines circonstances des mouvemens fort semblables à ceux qui chez nous se trouvent ordinairement liés à certaines pensées dans les mêmes circonstances. Mais il auroit du prendre garde que sur le même fondement nous devons juger que les Bêtes sentent, & que cette parité d'actions & de circonstances qui fait toute la force de notre preuve, n'ayant point lieu dans l'aimant, ni dans la pedale d'Orgue, ni dans les autres mouvemens connus pour purement méchaniques, de tels exemples s'alléguent hors de propos pour nous persuader qu'il n'y a rien de plus dans les Bêtes. Aussi le savant Auteur se retranche-t-il à l'usage de la parole, celui des mouvemens humains qui est le plus indispensablement lié selon lui avec la présence & la direction d'un Etre pensant. Il insiste beaucoup sur ce que la parole est un

(*) *Le* P. LAMY, *Traité de la connoissance de soi-même Tom. V. Eclaircissement sur le* 3. *Traité, p.* 526, *sur tout pp.* 559. *& suiv.*

un ſigne purement arbitraire, puisque la liaiſon de certaines idées avec certains termes ne s'eſt pu faire que par des Etres intelligens & libres, au lieu que les ſignes qui expriment nos diverſes paſſions, ont avec elles une liaiſon néceſſaire, immuable & de l'inſtitution de la Nature. Ainſi lorsque par l'uſage de la parole j'entre en Commerce avec les autres Hommes, lorsque je leur entens faire des diſcours ſuivis, lors qu'après leur avoir parlé je les vois répondte à mes queſtions, ou agir d'une maniére conforme au ſens que mes paroles expriment, je ne puis douter qu'ils n'ayent une Ame intelligente. Mais cette différence eſſentielle entre les ſignes naturels & les ſignes d'inſtitution, ne fait rien pour établir la prétenſion de l'Auteur. Elle prouve bien que l'Homme raiſonne & qu'il a cet avantage par deſſus la Bête, mais elle ne prouve pas que la Bête ne ſent point. C'eſt bien une preuve de plus pour la ſpiritualité de l'Homme; mais ce qui manifeſte en lui une faculté ſpirituelle que les Bêtes n'ont pas, n'ôte point à celles-ci l'avantage de donner d'autres preuves de ſpiritualité qui leur ſont communes avec l'homme.

me. On répond donc au P. *Lamy*, qu'une liaison immuable, nécessaire, établie par la Nature méme, telle qu'est de son propre aveu celle des signes naturels des passions, ne sauroit être trompeuse; que par conséquent ces signes emportent la présence des choses qu'ils sont destinez à représenter. Que comme l'usage de la parole qui est un signe arbitraire, suppose dans l'homme qui s'en sert, de l'intelligence & de la raison, de même les marques sensibles de joye, de tristesse, de crainte &c., supposent dans l'Animal ces différentes passions, puisque l'Auteur de la Nature à voulu que ces marques les accompagnassent & servissent à les exprimer; puisque toutes les fois que notre Ame ressent ces passions, elle en imprime naturellement ces images dans l'accent de notre voix & dans l'air de notre visage; en sorte qu'alors nous n'avons nul besoin du secours de la parole, pour persuader aux autres que nous sommes agités de ces passions. Si ce langage naturel devenoit trompeur, qui empêcheroit que celui qui n'est que d'institution humaine ne le devînt aussi, & que Dieu ne séparât aussi bien ce dernier signe que le

pre-

premier, des choſes qu'il repréſente? Concluons que comme il y a divers dégrez de penſée, il y en a auſſi divers ſignes; & que ſi les raiſonnemens du P. Lamy prouvent parfaitement bien que l'Homme donne certains ſignes d'intelligence que ne donne pas la Bête, ils ne prouvent point du tout que la Bête n'en donne aucune. Ce raiſonnement qui ne vaut rien dans une hypothèſe où l'on dépouille les Brutes de tout ſentiment, eſt admirable dans la mienne qui ne leur refuſe que la Raiſon.

Mais laiſſant à l'écart l'avantage de la parole qui diſtingue l'Homme des Bêtes, je ſoutiens encore qu'on n'aperçoit rien dans les mouvemens de celles-ci qui mérite d'être comparé avec une ſuite d'actions raiſonnées, telle qu'on la voit chez les Hommes. Je ne ſai ſi l'on a jamais fait aſſez d'attention à ce que je vais dire. Pour un petit nombre de faits qui nous donnent lieu de croire que la Bête raiſonne, combien y en a-t-il d'autres qui démentent ce ſoupçon? En telle rencontre votre Chien a fait paroître, dites-vous, un raiſonnement admirable, a montré de l'eſprit, & même du plus rafiné; je le veux: mais dites-moi,

pourquoi dans un autre cas tout pareil, il ne fait plus aucun usage de ces prétendues qualitez, & se conduit en vraye Bête qui ne raisonne point ? Que sont devenus tous ces beaux talens ? Quel charme en peut suspendre l'exercice ? Pour un Exemple qui quadre assez avec votre supposition, & qui vous donne lieu de dire, que si cette Bête ne raisonnoit pas, elle ne seroit jamais capable de ce que je lui vois faire ; il s'en trouve par milliers, si l'on daignoit y prendre garde, qui me donnent droit de répondre à mon tour ; si cette Bête raisonnoit elle se conduiroit de toute autre sorte. La plus grande vraisemblance est donc toute entiére de mon côté. Car on a beau dire ; la Raison dans une Ame qui la posséde, ne peut étre conçue comme un simple rayon passager qui perce le nuage, & se referme ensuite ; c'est une Sphére lumineuse, dont le propre est d'éclairer à la ronde dans une certaine étendue ; si elle conduit l'Animal en certains cas, il est naturel qu'elle le dirige pour tous les cas semblables ; pour tous ceux qui ne sont ni plus difficiles, ni plus compliquez, ni moins prévus. Un principe de raison ne

ne se contente point de paroître par intervalles, par éclairs, par traits singuliers & détachez; il anime toute une conduite & si quelques exceptions dérogent à cette règle, elles sont toujours en très-petit nombre.

Il ne serviroit de rien d'opposer à cela l'exemple de l'Homme même, lequel en dépit de la définition d'*Aristote*, se montre souvent le plus sot des Animaux, & qui, quoique doué de raison, en laisse apercevoir si peu de traces dans sa conduite. Rien n'est plus vrai dans le sens moral, en prenant le mot de Raison pour signifier cette Sagesse dont il ne tiendroit qu'à lui de connoître & de suivre les règles. Mais il est égalemens vrai, que lors même qu'éteignant le flambeau de cette Raison supérieure, il prend les allures les plus insensées, il y a toujours une Raison qui préside à ses actions & qui les distingue d'avec celles des Animaux brutes. Il agit follement, si vous voulez, il n'agit point dans des vues dignes de lui, & par celles qu'il se propose il se confond avec les Bêtes. Mais ses actions pour n'être point raisonnables, ne laissent pas d'être raisonnées. Elles ont un Caractère bien différent de

celles des vrayes Bêtes. La vie de la plûpart des Hommes eſt remplie de cette ſorte d'actions qui ſe rapportent aux Sens, quoi qu'il y entre du raiſonnement & quelquefois des vues aſſez rafinées. Des diſcours, quelque ſots qu'ils ſoient, ſont toujours un aſſemblage de ſons, que celui qui les profére employe pour exprimer ſes penſées, ce qui diſtingue eſſentiellement l'Homme d'avec le Perroquet. Ainſi la maxime poſée ſubſiſte dans toute ſa force, & de ce que le gros des actions des Brutes ne paroît point dirigé par un principe raiſonnable, j'ai droit d'en conclure qu'en elles ce principe ne ſe trouve point.

D'où vient donc que l'on inſiſte ſi fort ſur ces apparences avantageuſes aux Animaux? Ce pourroit bien être l'effet de l'amour que nous avons pour le merveilleux. On s'attache volontiers à tout ce qui porte ce caractère; en s'y appliquant on le groſſit, on l'embellit; on ne veut rien voir de ce qui pourroit le diminuer. Nous ſommes naturellement jaloux de notre admiration pour certains objets; qui nous l'ôte nous ôte notre plaiſir. Or cet amour du merveilleux eſt plus flatté par le ſentiment qui accorde

corde la Raiſon aux Bêtes, que par celui qui la leur refuſe. De là vient le grand ſoin qu'on ſe donne de relever curieuſement tout ce qui chez elles nous en découvre la moindre trace, tandis qu'on laiſſe paſſer ſans réflexion une infinité de choſes qui ſeroient très-propres à nous desabuſer de cette idée.

On peut ſe ſouvenir après cela qu'en faveur de l'Ame ſenſitive j'ai produit un autre argument qui ne conclut rien pour le raiſonnable, puiſqu'il ſe tire de la fabrique du Corps animal & du but de ſes organes. Il eſt vrai que j'ai cru pouvoir employer l'expérience de ce qui ſe paſſe en nous, pour découvrir l'uſage d'une Machine ſemblable à la nôtre. Mais en étudiant la nature de nôtre Ame ſpirituelle, nous ſommes bien-tôt convaincus que ſi nôtre Corps lui eſt néceſſaire pour ſentir, il ne lui eſt point néceſſaire pour raiſonner; que ce n'eſt qu'entant que ſenſitive qu'elle en a beſoin, & qu'ainſi l'organiſation des Brutes ne nous oblige tout au plus d'admettre en elles qu'une Ame qui ſent. D'ailleurs tous leurs mouvemens venant aboutir à la conſervation de l'individu, & ſe rapportant au ſeul bonheur ſenſitif

ne nous indiquent rien de plus qu'une telle Ame. Il est digne de la magnificence, & de la bonté divine d'en avoir répandu un grand nombre de cet ordre dans l'Univers. Elles auront du avoir précisément la même fin à quoi nous voyons que les Bêtes tendent par toutes les Loix de l'Instinct, & le pur sentiment aidé du méchanisme aura du les y conduire.

M'objecterez-vous qu'il seroit bien plus court de donner aux Bêtes quelque degré de raison pour diriger leurs actions vers ce but avec la régularité qu'on y admire, que de suppléer à cela par une méchanique si composée ; & que puisqu'on reconnoît le caractère de la Sagesse divine au choix des voyes les plus simples, on doit donc croire qu'elle aura mis dans les Bêtes cette mesure de raison ? A cela j'ai diverses réponses prêtes.

1. Une Ame purement sensitive n'est point capable de raison, les essences des choses étant immuables & nullement susceptibles d'addition. Ajoutez la Raison au sentiment, vous faites un Etre nouveau que vous composez de nouveaux attributs. Tout se réduit donc

ici à savoir s'il étoit digne de la Bonté divine de tirer du néant des Etres purement sensitifs, & si, supposé qu'il les en tire, il est de sa Sagesse de les unir à des Corps pourvus de tout le méchanisme nécessaire pour donner un champ libre aux facultez de ces Etres, & les faire jouïr du bonheur qui leur convient.

2. Si dans l'Homme la Raison épargne en bien des rencontres le secours du Méchanisme par rapport aux besoins de la Vie animale, ce n'est que par accident. Quoi qu'elle ait un usage infiniment plus relevé, il lui arrive chemin faisant de servir à celui-là. Il est si vrai que ce n'est qu'incidemment qu'elle y sert, qu'il y a dans l'Homme pour les besoins corporels un jeu de Machine qui prévient la Raison en excitant des sentimens vifs, & en suivant avec promptitude le desir que ces sentimens excitent pour le bien du Corps, avant que la Raison en puisse connoître, & qu'elle ait le tems de donner ses ordres. Ce que l'expérience nous découvre en nous, cette enchaînure de méchanisme & de sentiment qui se manifesteroit avec bien plus d'évidence si notre Raison ne venoit pas souvent la rompre en mille ma-

niéres, voilà précisément tout ce que je suppose dans les Bêtes.

3. Je réponds en troisième lieu qu'une Raison dont l'emploi se borneroit aux besoins de la Vie animale, me paroît manifestement contraire à l'ordre. C'est pourtant à cela seul, je le répète encore, parce qu'il importe de ne le point oublier, c'est à cela seul que tend toute l'industrie des Animaux. Que le plus merveilleux méchanisme soit subordonné à l'utilité d'un Etre sensitif, rien de plus sage, rien de plus conforme à cet ordre immuable, qui arrange & proportionne tout parmi les Etres, selon leurs divers degrez d'excellence: mais que la Raison, cette faculté si noble, en quelque petit degré que vous l'attribuiez aux Bétes, y soit totalement consacrée à cette même utilité, & destinée à être l'esclave des appetits sensitifs, je ne sai si je m'abuse, mais je trouve là un vrai desordre qui ne sauroit être l'ouvrage du Créateur.

4. Ceux qui font l'objection ne songent pas que pour épargner dans les Bêtes l'artifice méchanique que mon hypothèse y suppose, un foible degré de Raison ne suffiroit point. Pour conduire

par

par choix, par lumiére, & par réflexion tous les mouvemens de l'Instinct, il faudroit des connoissances beaucoup plus étendues que celles de l'Homme même. Son expérience en est la preuve. Il fait mille actions qui n'ont aucun rapport aux besoins de son Corps. Telles sont toutes celles que lui inspirent la générosité, l'amitié, le goût de la Science, l'amour de la Gloire. Il se forme un nombre infini d'idées qui n'ont nul rapport aux Sens; mais cette Raison si lumineuse dans ses objets, si élevée dans ses vues, ne sauroit suffire à la direction des mouvemens nécessaires pour le bien du Corps. C'est la Sensation, qui plus prompte & plus sure que tous nos raisonnemens arrive à ce but par le moyen d'un méchanisme qui la seconde.

Qu'on pèse mûrement toutes ces diverses réflexions, on conviendra peut-être que l'idée d'un principe qui sent, mais qui ne raisonne point, est celle où j'ai du m'arrêter pour définir l'Ame des Bétes. Ce n'est pas que je ne comprenne assez combien il est difficile en matiére d'opinions de faire goûter aux gens un certain milieu qui ne flatte leurs préjugez qu'à demi, & qui du premier coup

d'œuil paroît rassembler les inconvéniens des extrémitez opposées, s'accommode mal d'ailleurs avec la précipitation naturelle de notre Esprit. Plutôt que de croire que les Bêtes sentent mais qu'elles ne raisonnent point, on aime mieux en revenir aux Machines Cartésiennes, ou bien lors qu'on est en train d'avoir une certaine opinion des Bêtes, on auroit moins de peine à les regarder tout d'un coup comme raisonnables. Ce sont des Systêmes tout faits, & ceux qui les défendent se sont endurcis de longue main contre les difficultez qu'on leur oppose. Mais ces mêmes difficultez qu'ils s'objectent mutuellement, chacun sentant à merveilles celles du Systême opposé au sien, ils s'accorderont à les trouver toutes dans une hypothèse nouvelle, en faveur de laquelle l'habitude ni le préjugé ne parlent point, & que par conséquent ils ne se donneront point la peine d'examiner d'assez près pour en reconnoître les avantages. N'importe, je ne saurois me repentir d'avoir choisi ce milieu, qui sans être tout-à-fait exempt de difficultez, m'en paroît moins chargé que tous les autres Systêmes. Ne pas toujours rencontrer le goût le plus gé-

né-

néral, est un malheur auquel on doit s'attendre quand on ne cherche autre chose que la Vérité.

CHAPITRE XII.

Où l'on examine si les Brutes sont des Etres libres. Leurs mouvemens spontanées renferment une ombre de liberté. La liberté suppose un principe interne d'action joint à la lumiére des idées distinctes. Les Brutes étant de vrais Agens possedent le 1. de ces avantages, mais le 2. leur manque, Elles sont incapables de réflexions & de choix. Elles ne sont donc point libres. Les sensations les déterminent. Question proposée, savoir si le cas d'équilibre peut avoir lieu chez les Bêtes. La sphère de leur pouvoir renfermée dans celle de leurs perceptions, comme dans les Hommes la mesure de leurs idées est celle des effets de leur pouvoir. Par là s'expliquent diverses impossibilitez morales; & comment les Agents spirituels sont toujours soumis à l'empire de la Providence. Les perceptions ou distinctes ou confuses, sont la loi, la règle & la borne de leur opération. L'état de l'Homme sensuel. Image de celui des

Bêtes

Bêtes par rapport à la Liberté. Agens spirituels sans perception, chimere pure

EN refusant aux Bêtes la Raison, il n'est plus possible de leur attribuer la Liberté. Ces dons précieux du Créateur ont ensemble une liaison trop étroite pour les pouvoir séparer. Et si, comme je me souviens de l'avoir remarqué plus haut, ceux qui s'étant laissez éblouïr par les aparences, décident que les Bêtes raisonnent, sont par cela même forcez de les reconnoître pour des Agens libres, il s'ensuit qu'on les dépouille de ce dernier privilège, quand on soutient comme moi qu'elles ne raisonnent point; les mêmes preuves concluant également contre l'un & contre l'autre. Mais sans avoir de Liberté, n'ont-elles pourtant pas quelque chose qui lui ressemble? On ne sauroit nier, je croi, que nous n'en voyions chez elles des ombres & des vestiges. Je ne dis pas dans leurs actions raisonnées, car il ne s'agit plus de cela, mais simplement dans leurs actions les plus ordinaires. Qu'il n'y ait point de choix, si l'on veut, du moins il y paroît de la spontanéïté & même de l'indifférence. Un Agneau bon-

bondit dans une prairie, deux Chiens folâtrent & se jouent ensemble, un Singe grimpe sur un Arbre, il saute de branche en branche, y fait mille postures & mille tours ; je vois dans ces divers mouvemens une vraie spontanéïté. Une Bête après avoir demeuré long-tems couchée à terre par lassitude, ou bien après qu'elle a dormi au Soleil, se leve, marche d'un certain côté, sans que la faim, sans qu'aucun bruit, ou la vue d'aucun objet l'attire plutôt de ce côté-là que d'un autre ; elle s'arrête, puis retourne gravement sur ses pas. Voilà une vraye indifférence. C'est une action où la Brute dans un parfait équilibre, ne se détermine, ce semble, que parce qu'elle veut s'y déterminer, sans qu'aucun objet externe y influe. N'en soyons pas surpris. L'Âme des Bêtes est un véritable Agent. Nous avons reconnu que sa substance est essentiellement active. Cette activité lui est aussi naturelle que sa perception. Elle a des desirs confus qui ébranlent les glandes & les fibres de son cerveau, & par ce moyen déterminent le cours des esprits dans les nerfs & dans les muscles. C'est par son activité qu'elle dirige les mouvemens de la Machine

chine à laquelle elle eſt unie, & que cette Machine lui ſert d'inſtrument. Juſques-là cette Ame reſſemble à la nôtre & fait à peu près les mêmes fonctions. Elle poſſède donc avec nous ce qu'on doit regarder en nous comme le principe & le premier fond de la liberté; cependant elle n'eſt pas libre, parce que la liberté enferme quelque choſe de plus. En quoi la Liberté conſiſte-t-elle? Dans un pouvoir d'agir avec lumiére & avec choix. La premiére choſe ſuppoſée dans la notion d'un Etre libre, eſt donc le pouvoir d'agir ou de ſe déterminer; car toutes les lumiéres du monde raſſemblées dans cet Etre ne ſont point ce pouvoir & ne le lui donnent point. Un Etre intelligent, ſimplement conſidéré comme tel, eſt un Etre paſſif; les idées les plus claires & les plus diſtinctes n'ayant aucune force, aucune efficace pour produire dans l'Ame un mouvement, un changement, une détermination. Pour effectuer cela ou pour agir, il faut un pouvoir; c'eſt-à-dire, une ſubſtance active, capable de ſe modifier, de ſe mouvoir, de ſe déterminer elle-même.

Mais cela ſeul ne conſtitue point encore un Agent libre. La ſubſtance en

qui

qui ce pouvoir se trouveroit, & qui en même tems seroit dénuée de lumiere & d'idées distinctes, se détermineroit bien par elle-même, elle seroit bien la vraye cause de son action, mais elle ne formeroit point de déterminations libres. Pourquoi ? Parce qu'elle agiroit à l'aveugle sans savoir qu'elle agit, sans vouloir précisément ceci ou cela. Elle se détermineroit alors sans réflexion, sans déliberation, sans jugement & sans choix ; toutes choses qui entrent essentiellement dans l'idée de la Liberté. Ainsi pour en avoir une idée juste, au pouvoir actif & moteur qui en est le principe fondamental dans les Etres immatériels, il faut joindre la faculté de réflechir & d'avoir des idées distinctes, qui se présentant à l'Ame lui donnent lieu de comparer les objets, de déliberer entr'eux, & de faire un choix avec connoissance du choix qu'elle fait, du parti qu'elle prend, & des motifs sur lesquels elle se détermine. Dès que vous ôtez tous ces accompagnemens de l'action, l'Homme agit, mais il n'agit plus librement. Une bonne preuve de cela, c'est qu'en pareil état il n'est plus responsable de son action, bien qu'il en soit toujours l'Auteur;

teur;

teur; comme il patoît dans les Maniaques, dans les Enfans, dans ceux qui dorment ou qui agiſſent par diſtraction. Le ſeul bon ſens des notions communes nous inſtruit mieux ſur cette matiére, que toutes les ſubtilitez philoſophiques. Donnez-moi un Homme qui agit ſachant ce qu'il fait & voulant préciſement telle ou telle choſe, un Homme actuellement Maître de ſuſpendre ſon attention, de la tourner vers où il lui plaît, de choiſir entre des objets qui lui ſont diſtinctement connus; je dis que cet Homme eſt libre, & tout le monde le dit avec moi. Que ces conditions lui manquent, je déclare que cet Homme n'eſt plus libre; ou pour rendre le langage vulgaire en termes plus exacts & plus précis, je prononce qu'il n'a point actuellement l'uſage de la Liberté.

Préſentement ſi dans cet Etre immatériel qui eſt doué du pouvoir d'agir, vous ſubſtituez des perceptions confuſes aux idées diſtinctes, ſi vous le concevez comme un Eſprit d'un ordre inférieur, dont le fond de penſée & la faculté perceptive ſont ſi bornez, qu'il ne ſe trouve capable que des perceptions de ce dernier genre, je veux dire

de

de ſenſations, il eſt aiſé de voir quel jugement on en doit faire. Un tel Eſprit participe à la Liberté de l'Ame humaine, juſtement comme il participe à ſon Intelligence, ſa perception & ſon activité demeurant en même proportion au-deſſous de la perception de l'Ame humaine, & de ſon activité. Comme en lui la perception n'eſt point Raiſon, mais un degré d'Intelligence inférieur à la Raiſon, l'activité non plus n'eſt point Liberté, mais un degré de pouvoir ſubalterne à la Liberté. Une telle Ame (& c'eſt celle que notre Syſtême donne aux Bêtes) a bien de commun avec l'Ame humaine le principe actif & vital qui produit phyſiquement l'action, mais ſans avoir comme l'Ame humaine ce qui releve ce pouvoir, ce qui l'étend & le porte à cet excellent degré qu'on appelle Liberté. L'Ame de la Bête ſe ſent & ſent les objets, mais elle n'en a point d'idées abſtraites & diſtinctes ; elle ne ſait jamais diſtinctement ce qu'elle fait, ne réflechit point, ne choiſit point avec connoiſſance entre les partis oppoſez. Si elle ſe détermine elle-même, ce n'eſt point par lumiére, c'eſt par ſentiment confus. Nuls motifs n'agiſſent ſur elle

en

en qualité de motifs, par une efficace morale qui incline, qui persuade, qui facilite la détermination, ainsi que le font en nous les idées des objets, ou les sentimens sur lesquels nous avons le pouvoir de réflechir comme sur nos propres idées. Le plaisir & la douleur sont les seuls ressorts qui modifient son activité, par une espèce d'efficace nécessitante en certains cas, & toujours par une inspiration aveugle.

J'avoue que les Sensations qui sont les seules Loix auxquelles un pareil Agent puisse être soumis, sont aussi différentes du pouvoir actif, que nos idées le sont de notre volonté. Ainsi c'est toûjours cette Ame qui se détermine, entant que vraye cause de son action sur le Corps, quoique l'impression des objets extérieurs, ou le sentiment qu'elle a de l'état intérieur de son propre Corps, rende dans la plûpart des cas ces déterminations infaillibles. On comprend cela comme on comprend qu'un Homme parfaitement sage se déterminera infailliblement en faveur de son véritable intérêt connu, sans que cette infaillibilité porte aucune atteinte à sa Liberté, sans en être moins louable d'agir ainsi,

&

& sans qu'il en ait moins le pouvoir physique d'agir autrement. Et il est remarquable que deux Directeurs aussi différents que le sont les Sens & la Raison, exercent quelquefois sur les Agens spirituels un empire également absolu. L'un & l'autre de ces Principes ne sont point l'Agent, mais ils le dirigent dans son action. Les sentimens sont des attraits pour l'action dans l'Etre sensitif; les idées claires du vrai bien, sont de pareils attraits pour faire agir l'Etre raisonnable. Lorsque dans un équilibre d'attraits l'Agent prend un parti, on voit manifestement alors la différence essentielle qu'il faut mettre entre le principe & le motif de sa détermination, différence qui est pourtant toûjours la même dans les cas où l'attrait a le plus de force.

Que si l'on me demande; Les déterminations d'une Ame sensitive sont-elles toûjours infaillibles? Cet Agent est-il tellement soumis à l'empire des Sens qu'il ne puisse jamais l'éluder? Ne peut-il résister à une sensation que par une autre? N'est-il jamais dans un etat d'équilibre & d'indifférence en sorte qu'il puisse se déterminer de lui-même dans

cet

cet état ? Je répondrai que toutes ces questions avec toutes les difficultez qui en résultent, & les conséquences embarrassantes qu'on en peut tirer, sont précisément les mêmes qui ont lieu au sujet de la Liberté humaine, excepté que par rapport aux Bêtes, les inconvéniens prétendus sont beaucoup moindres. C'est à montrer cela que je me borne ici, respectant d'ailleurs, comme je dois, les bornes prescrites à l'Esprit humain dans une matiére si profonde.

Observons d'abord qu'un Etre intelligent & raisonnable ne sauroit se dépouiller de sa Raison & y renoncer à tel point, qu'il agisse indépendamment de tout motif, de toute idée, de toute lumiére. Puisque nous le supposons un Pouvoir intelligent, l'Intelligence lui doit être aussi essentielle que le pouvoir, & le pouvoir n'y peut agir sans intelligence. Sous prétexte que dans l'Agent éclairé les idées ne sont pas le principe qui produit & qui détermine physiquement l'action, il ne s'ensuit pas que l'Agent se puisse déterminer aveuglément, sans idée & contre toute idée. Cela est impossible, puisque quoi qu'il fasse il ne cessera jamais d'être intelligent. Que l'Hom-

l'Homme se tâte un peu lui-même, son expérience intime l'en convaincra. Il lui arrive souvent d'agir d'une maniére déraisonnable, c'est-à-dire, contre les meilleurs motifs pris de son devoir, & de son véritable interêt, mais au plus fort de sa déraison, il a toûjours des raisons d'agir qu'il suit préferablement aux meilleurs motifs, & qu'il oppose à ces motifs. Il trouve toujours moyen de se justifier à lui-même les plus horribles déréglemens de sa passion, par quelqu'attrait qu'il suit, par quelque jugement qu'il porte, par quelque perception distincte ou confuse qui lui tient lieu de motif. Dans les cas même d'équilibre où l'alternative est indifférente, comme il arrive souvent, s'il n'a pas un motif antécedent pour le choix, il a toûjours un objet déterminé de sa volonté & de son action, ensorte qu'il agit sachant ce qu'il fait & ce qu'il veut faire.

L'Agent intelligent pour être libre n'a donc point un pouvoir illimité. Ses idées sont ses limites, & comme il ne peut agir indépendamment de toute idée, son pouvoir se renferme dans la Sphére de sa perception. Il en suit

toujours quelcune, & il ne fauroit fuivre celles qu'il n'a pas. L'Ame humaine, par exemple, peut réfifter à tel motif, à tel jugement. Elle eft maîtreffe de fufpendre fou attention fur une certaine idée, pour en appeller une autre, de fe détourner d'un premier motif, pour s'armer d'un fecond qu'elle met en balance avec le premier. La voilà libre. Agiffant avec liberté, elle n'eft liée à aucune perception particuliére; mais auffi étant effentiellement intelligente, elle n'eft pas maîtreffe de fe dépouiller de toute perception, ni de féparer fon action de toute lumiére. Puifque l'action de l'Ame doit avoir effentiellement un objet que lui offrent fes idées, la lumiére des idées éclairant cette action, la dirige & la renferme néceffairement dans de certaines limites. Il paroît de là que le pouvoir de l'Ame fenfitive doit être refferré dans un cercle beaucoup plus étroit. Si elle ne fentoit point, elle n'agiroit point auffi. Car fur quoi agiroit-elle? Quel feroit l'objet? Quelle la matiére de fon action? Sa Sphère d'activité eft donc renfermée dans fes fenfations. Mais ces fenfations font des perceptions confufes qui *lui* devien-

deviennent préſentes. Elle n'eſt donc point maîtreſſe de ſuſpendre ſon attention à leur égard, d'éloigner & d'appeller celles qu'il lui plaît, de les comparer enſemble par la réflexion, d'en faire naître de nouvelles pour les oppoſer aux autres, ce que peut l'Ame raiſonnable à l'égard de ſes idées. L'Ame ſenſitive ſe remuera donc toujours dans le petit cercle de ſes ſenſations, & n'agira qu'autant que ce qu'elle ſent lui donnera lieu d'agir. D'ailleurs n'étant pas maîtreſſe de ſe donner d'autres perceptions que celles qui l'affectent dans ce moment, ſi elle agit, ce ſera conformément à la ſenſation préſente, laquelle pour peu qu'elle ſoit vive la déterminera infailliblement. La douleur & le plaiſir ſont, pour ainſi dire, les poids & les reſſorts qui l'inclineront, & la plus forte ſenſation l'emportera par conſéquent ſur la plus foible.

Il faut ſe repréſenter l'Ame des Bêtes comme étant toujours occupée de quelque ſentiment confus, puiſqu'elle ne ceſſe point de ſentir le Corps auquel elle eſt unie, & que les diſpoſitions internes de cette Machine, auſſi-bien que les impreſſions des objets extérieurs, lui

fournissent une variété de perceptions propres à modifier son activité naturelle. Il ne s'ensuit pourtant pas qu'elle soit nécessitée dans toutes ses déterminations, & que le cas d'équilibre n'ait jamais lieu. En effet qui empêche que l'Animal partagé entre deux sensations d'égale force, ne se détermine par son seul principe actif d'un côté plutôt que d'un autre ; ou que foiblement sollicité par la perception d'un objet, il ne puisse également remuer sa Machine ou ne la pas remuer ? Comme dans l'exemple déja cité de la Bête couchée sur l'herbe, qui se leve & qui prend son chemin du côté de l'Occident, sans que rien paroisse l'attirer de ce côté-là plutôt que vers l'Orient : ou dans celui d'un Chien que j'appelle du bout d'une Allée, & qui vient vers moi à pas comptez, s'arrêtant pour faire des pauses de distance en distance. Ces cas d'équilibre peuvent être beaucoup plus rares dans les Bêtes, qu'ils ne le paroissent, parce qne nous ne saurions pénétrer dans leur Ame pour voir ce qui s'y passe, comme nous savons ce qui se passe dans la nôtre, & pour connoître quelle est la force du sentiment qui l'affecte dans chaque moment précis.

Du

Du moins eſt il bien certain qu'un tel pouvoir, renfermé qu'il eſt dans les bornes étroites que lui donne un cercle de perceptions confuſes & toujours involontaires, eſt fort au deſſous de la Liberté : tout Agent ſpirituel étant éclairé autant qu'il eſt Agent, & ne pouvant étendre l'exercice de ſon pouvoir au delà de ſa perception. C'eſt en vertu de ce principe que ſe démontre l'impoſſibilité qu'il y a que les Bêtes produiſent avec leur pouvoir actif certains effets qui marquent de l'intelligence. Un Singe, par exemple, fera une infinité de contorſions, il remuera ſes pattes en mille maniéres différentes ; ſi vous lui donnez une plume, il tracera peut-être ſur le papier quelques caractères qui reſſembleront à des lettres : (*) Tout cela eſt du reſſort du principe actif & ſenſitif qui dirige les mouvemens du Singe : Mais en ſe jouant il n'écrira jamais ſur ce papier une des Fables de la Fontaine,

(*) *Sus roſtro ſi humi litteram A impreſſerit, num propterea ſuſpicari poteris Audromacham Ennii ab ea poſſe deſcribi?* C'eſt l'exemple qu'ellegue Quinctus dans Ciceron pour combattre le hazard Epicurien que ſon Frére défendoit. Lib. I. *de Divin.* Cap. XIII.

taine, non plus qu'un Perroquet articulant des mots au hazard ne prononcera jamais une de ces Fables. L'un & l'autre est également impossible. Pourquoi? Parce que cet Agent brute n'est point entre les mains du hazard, & que son pouvoir loin de s'étendre à l'infini, loin de se pousser à toutes les suites de déterminations possibles, est assujetti & enchaîné, pour ainsi dire, à l'étroite sphère des sensations relativement auxquelles il agit, & dont l'influence ou la direction ne lui feront jamais écrire un Poëme, ouvrage qui suppose dans celui qui le produit, la lumiére du raisonnement; un arrangement de mots qui expriment une suite d'idées, ne pouvant être trouvé que par la direction de ces idées mêmes. Par une semblable raison il ne se peut faire qu'un Païsan, qui n'a ni le génie ni les lumiéres de Ciceron & de Boileau, prononce, en ouvrant la bouche au hazard, une harangue comparable à celles du premier de ces Auteurs, ou une Satire digne du second. C'est que toutes proportions gardées on doit raisonner au sujet de ce Païsan comme nous avons fait sur la Brute. Assujetti comme il l'est au petit

cer-

cercle de ses idées grossiéres, le Païsan ne peut parler, penser, écrire, operer que conformément à ces idées; il ne sauroit sortir de cette enceinte pour agir conformément à des perceptions qu'il n'a pas; non plus que la Brute ne sort de l'enceinte de ses sentimens confus, pour produire des effets marquez au coin de l'Intelligence. Celui-là est libre, je l'avoue, puisqu'il posséde quelques idées distinctes, quoi qu'en très-petit nombre; mais son pouvoir libre est bien borné, puisqu'il ne sauroit atteindre à je ne sai combien d'opérations dont d'autres individus humains sont capables: celle-ci n'ayant absolument point d'idées distinctes, jouït d'un pouvoir si restreint que ce n'est pas même une Liberté. La Bête est donc un Agent, comme un homme en délire ou plongé dans le sommeil en est un. Avec cette différence, que la Liberté manque à celui-ci par une simple suspension accidentelle de son usage, au lieu que c'est par la constitution essentielle de sa nature que la Bête n'est point libre. Dans le somnambule ou le Frenetique, le pouvoir actif est modifié par les impressions de l'Imagination déréglée, dans la Bête

il eſt modifié par les impreſſions très-réguliéres & très-ordonnées que la Machine lui communique, à moins que la Machine elle-même venant à ſe détraquer, ces impreſſions ne ſe faiſant plus dans l'ordre accoûtumé, ne deviennent trop violentes & irréguliéres, ce qui ſeroit alors par rapport aux Bêtes l'état de folie. Au reſte l'équilibre du pouvoir actif peut s'affoiblir dans les Brutes, tout comme l'uſage de la Liberté s'affoiblit en nous par le poids des habitudes. On comprend aſſez que certaines impreſſions réitérées, certaines actions où leur machine ſe plie à force de les répéter, donnent à l'Ame une tendance vers ces actions, & vers le ſentiment qui en réſulte. Car voilà à peu près à quoi ſe réduit ce que nous concevons des habitudes conſidérées par rapport à notre Ame.

Et en vérité, l'homme charnel, l'homme eſclave de ſon corps & dominé par les habitudes ſenſuelles, fournit un exemple qui n'eſt malheureuſement que trop propre pour l'éclairciſſement de mon ſujet. Un tel homme ſe métamorphoſe en Bête; il n'eſt à peu près qu'auſſi libre que le ſont les Animaux brutes. Il

a bien toujours le pouvoir physique de réveiller en soi les idées de la vertu, de la sagesse & du devoir, de s'y rendre attentif, & de dompter par ce moyen ses sens & ses passions: mais c'est tout comme s'il ne l'avoit pas. Le plaisir sensible absorbe son Ame, il la pénétre toute entiére. L'habitude de le goûter & de s'y livrer totalement, fait, qu'incapable de peser les raisons qui l'en détournent, il suit sans réflexion chaque nouveau sentiment qui le flatte; il vole à tout attrait de la volupté; son Ame ne conserve d'autre mouvement que celui que ses sens, comme autant de ressorts, lui impriment d'une heure à l'autre. Ayant enfin laissé prescrire pour lui par une longue négligence, le privilège de réflechir, de se suspendre, de disposer de ses propres pensées, & de choisir entre différens objets, il n'agit plus que proportionément à ce qu'il sent, & devient par état, parce qu'il a bien voulu le devenir, ce que les Brutes sont elles-mêmes par la nécessité de leur nature.

Revenons à cette derniére espèce d'Animaux en concluant de tout ce que j'ai dit, qu'à les supposer de vrais Agens,

destituez de Raison, l'on ne doit point craindre que le caprice illimité de pareils Agens ne cause du desordre dans l'Univers, & ne puisse les soustraire à l'empire de la Providence. Difficulté que les ennemis du Libre Arbitre pressent avec tant de confiance par rapport à l'Homme. Non, le Maître suprême en donnant aux Natures supérieures pour loi la Raison, qui sert en même tems de frein à leur libre arbitre, en donne une autre à ces Agens-ci, qui réduit leur pouvoir dans un bien plus petit espace, & le serre de bien plus près. Cette Loi ce sont les Sens. J'avoue que je ne comprends pas certains (*) Métaphysiciens qui par un nouveau rafinement placent au bas de l'échelle des Substances immatérielles, je ne sai quels Agens dénuez de perception quelconque. Quelle idée se forme-t-on de ces Substances? Sont-ce des Substances qui pensent? Non sans doute, car il n'y a point de pensée sans perception distincte ou confuse. On n'est, ce me semble, en droit de rien supposer qui ne réponde à quelqu'idée que nous

(*) *Cudworth*, intell. Syst. Liv. I. Chap. 3. pag. 159.

nous avons. Or a-t-on l'idée d'un Etre immatériel qui ne soit pas un Etre pensant? Conçoit-on une vraye activité sans perception ou sans pensée; non plus qu'une pensée ou une perception sans activité? Il est certain que dans le seul genre d'Etres immatériels que nous connoissions, savoir dans celui de la Substance qui pense, ces deux idées sont inséparables. On ne peut donc, sans une manifeste contradiction, ériger en Substance un des attributs de cette Substance simple, pris séparement. L'attribut générique de pensée pourra bien être participable en différentes mesures par les Esprits créez: à une moindre mesure de perception dans certaine classe de ces Esprits, répondra proportionément un moindre fond d'activité, & au contraire; mais l'une de ces propriétez ne se trouvera jamais sans l'autre. Qu'on me définisse, si l'on peut, un Agent qui remue la matiére, sans avoir plus de connoissance de ce qu'il fait, que n'en a la matiére même agitée. A quoi même un tel Agent seroit-il bon? A quel usage l'appliquerez-vous? Quel effet régulier sera-t-il capable de produire? Quelle Loi dirigera l'exercice de son pouvoir &

lui marquera sa tâche? Si de tels Agens parfaitement aveugles n'étoient pas une chimere, ils se déroberoient à l'empire de la Providence; ils rameneroient le cahos. Portons-en donc hardiment le même jugement que des formes substancielles de la fameuse Entelechie d'Aristote, & de l'Esprit Universel des Chimistes; & admirons en même tems la sagesse du Créateur, d'avoir donné aux Brutes des Ames qui plus excellentes sans comparaison que la Matiére, & supérieures au Méchanisme, mais dirigées dans leur activité par des sensations que le Méchanisme régle à son tour, font en quelque sorte le Supplément des Loix générales pour orner & perfectioner l'Univers.

CHAPITRE XIII.

Réponse à une Objection. La Spiritualité de l'Ame des Bêtes ruïne les preuves de l'Immortalité de l'Ame humaine. *Digression sur l'Immortalité de l'Ame. Trois Questions sur ce sujet, qu'il faut traiter séparément. Puissantes raisons pour*

pour croire nos Ames immortelles, qui ne sauroient avoir lieu pour l'Immortalité de celles des Bêtes.

LEs difficultez ne sont pourtant pas encore épuisées. Un Philosophe seroit trop heureux s'il en étoit quitte pour établir son Systême par des preuves tirées du fond même du sujet. On ne se contente pas qu'il ait prouvé ce Systême & qu'il ait pris soin d'en lier toutes les parties ; on exige encore de lui qu'il le concilie avec toutes les véritez étrangeres, & l'on engage insensiblement un homme qui ne songeoit à rien de plus qu'à l'éclaircissement d'une seule question, dans le péril & dans l'embarras des Systêmes généraux. Rien ne me paroît plus injuste. (1) Quoi? Parce que je vois une vérité, suis-je obligé de voir aussi tous les rapports qu'elle peut avoir avec les autres véritez? Le Lecteur s'imaginera peut-être que ce préambule est fait exprès pour échapper à certaines difficultez insurmontables & déso-

(1) *An si omnia ad intelligendum non habeo quæ habere vellem, ne his quidem quæ habeo per te uti licebit?* Cic. I. Tusc. Quæst. Cap. 28.

désolantes. Mais j'agis de meilleure foi, je vai proposer la difficulté dont il s'agit,& en même tems tâcher d'y répondre.

Si l'Ame des Bêtes est immatérielle, dit-on, si c'est un Esprit, comme votre hypothèse le suppose, elle est donc immortelle, & vous devez nécessairement lui accorder le privilège de l'immortalité, comme un appanage inséparable de la spiritualité de sa nature; soit que vous admettiez cette conséquence, soit que vous preniez le parti de la nier, vous vous jettez dans un terrible embarras. L'immortalité de l'Ame des Bêtes est une opinion trop choquante & trop ridicule aux yeux de la Raison même, quand elle ne seroit pas proscrite par une Autorité supérieure, pour l'oser soutenir sérieusement. C'est une de ces chimeres qu'il faut laisser à l'Ecole de *Pythagore*, aux Brachmanes, aux (2) Caffres, à quelques

(2) Les Caffres croyent l'immortalité tant des Hommes que des Bêtes,& un Enfer particulier pour celles-ci. Voyez le P. *Jean dos Santos* Hist. de l'Ethiopie Orient. dans les Nouv. de la Républ. des Lettres. Oct. 1685. p. 1161. Voyez le sentiment de quelques Rabins qui pour se tirer des difficultez sur l'Oeconomie de la Providence disent que les

ques Rabins, & à quelques (3) Docteurs Mahométans entêtez de la Metempsychose ; elle méritoit d'avoir de tels défenseurs & de tels garants. Vous voilà donc réduit à nier la conséquence, & à soutenir que tout Etre immatériel n'est pas immortel. (4) Mais dès-lors vous anéan-

les Bêtes seront dédomagées dans une Vie à venir des maux qu'elles souffrent ici bas. Ap. *Maimon*, cité par *Bayle* Art. *Rorarius* Rem. D. Une Secte chez les Bengalois nommée *Bisnau* croit que les Ames même des Bêtes sont immortelles & qu'à la mort des corps qu'elles animent elles passent dans d'autres corps comme celles des Hommes. *Voy. de Schouten aux Indes Orient.* Ap. Journ. des Sav. Supplém. de Mars 1707. p. 530. ——— *Orgenista animas ab initio mundi creari & primo per se subsistere, deinde prout occasio fuerit corpora formari cœpta subire, & durante vita actuare, demumque ad subsistentias suas privatas sive singulares reverti statuebant. Cujusmodi animarum status etsi nonnulli tantum animæ humanæ tribuerunt, non defuere tamen qui Brutorum imò & Plantarum Animis talem immortalitatem concesserunt.* Willis de An. Brut. Cap. 1.

(3) V. *Bayle* Dict. Critique Article *Hali beigh* rem. C.

(4) *Encore aujourd'hui ils s'opiniâtrent*, (les libertins savans) *dans leurs préjugez, parce qu'ils voyent que les fortes preuves que la nouvelle Philosophie a données de l'immortalité de l'Ame conduisent à l'un ou à l'autre de ces deux abîmes, ou que l'Ame des Bêtes est immortelle, ou que les Bêtes sont des Automates.* Dict. Crit. Art. *Charron* rem. O à la fin. Le Dr.

anéantissez une des plus grandes preuves que la Raison fournisse pour l'immortalité de l'Ame. Voici comme l'on a coûtume de prouver ce Dogme. L'Ame ne meurt pas avec le Corps, parce qu'elle n'est pas Corps; parce qu'elle n'est point divisible comme lui; parce qu'elle n'est pas un tout, tel que le Corps humain, qui puisse périr par le dérangement ou la séparation des parties qui le composent. Cet argument n'est solide, qu'au cas que le principe sur lequel il roule le soit aussi, savoir, que tout ce qui est immatériel est immortel, & qu'aucune Substance n'est anéantie. Mais ce principe sera refuté par l'exemple de l'Ame des Bêtes. On repliquera d'abord; Il est faux que tout ce qui est immatériel soit immortel: il est faux qu'aucune substance ne périsse dans la nature, puis que l'Ame des Brutes étant immatérielle selon vous, meurt pourtant avec le Corps. Elle ne meurt pas par une dissolution de parties; elle n'en a point; donc sa substance même périt; donc il y a des Substances qui s'anéantissent; donc

Dr. *Clarke* dans sa Lettre à *Dodwell* répond à cette difficulté à peu près comme *Ditton* ubi infra.

donc il faut renoncer à conclurre l'immortalité de l'Ame humaine de sa spiritualité. Je vois bien que pour démêler tout ceci je ne puis épargner au Lecteur une nouvelle Digression sur l'Immortalité de l'Ame. La chose est indispensable, & il doit bien me le pardonner en faveur de la beauté du sujet.

Reflexions sur les preuves de l'Immortalité de l'Ame.

La question sur l'Immortalité de notre Ame a trois différens degrez, ou plutôt, elle renferme trois questions très-distinctes qui doivent avoir chacune leurs preuves & leurs raisonnemens à part. Voici ces questions, 1. S'il est certain que nos Ames doivent subsister après la mort. 2. Si cela est probable. 3. Si cela est possible.

(5) Pour la premiére de ces questions où

(5) *Juvabat de æternitate quærere, imò mehercule credere; credebam enim facile opinionibus magnorum virorum rem gratissimam promittentium magis quam probantium. Dabam me spei tantæ.* C'est le langage de Sénéque dans sa 102. Epître. Il traite cette méditation d'un agréable songe dont il se plaint que la Lettre de son Ami l'a réveillé. Qu'on sent bien là les ténèbres & le tâtonnement de la Sagesse Payenne? Il nous falloit un Docteur celeste qui nous prouvât notre propre immortalité par cela même qu'il nous la promet.

où il s'agit d'une parfaite certitude sur l'immortalité de l'Ame, notre Raison ne sauroit la décider, parce qu'elle ne fournit point de preuves qui établissent cette certitude parfaite qu'on demande. La Raison nous aprend que notre Ame a un commencement de son existence, qu'une Cause toute puissante, & souverainement libre l'ayant une fois tirée du néant, la tient toujours sous sa dépendance, & la peut faire cesser d'être dès qu'elle voudra, comme elle l'a fait commencer d'être dès qu'elle a voulu. Je ne puis m'assurer que mon Ame subsistera après la mort, & qu'elle subsistera toujours, à moins que je ne sache ce que le Créateur a résolu sur sa destinée. C'est uniquement sa volonté qu'il faut consulter, & l'on ne peut connoître sa volonté, s'il ne la revele. Les seules promesses d'une Révelation peuvent donc donner une pleine assûrance sur ce sujet. Et nous n'en douterons pas si nous voulons en croire le souverain Docteur des hommes. Comme il est le seul qui ait pu leur promettre l'Immortalité (6), il déclare qu'il est le seul qui ait

(6) Evang. selon St. *Jean* XI. 25. *Jesus-Christ*, on

ait mis ce Dogme dans une pleine évidence, & qui l'ait conduit à la certitude. Mon hypothèse sur l'Ame des Bêtes n'intéresse donc en rien cette premiére question. La parfaite certitude que j'ai de l'Immortalité de nos Ames ne se fonde que sur ce que Dieu l'a revelée. Or la même Révelation qui m'aprend que l'Ame humaine est immortelle, m'aprend aussi que celle des Bêtes n'a pas le même privilége. Ainsi, quoique l'Ame des Bêtes soit spirituelle, & que je sache qu'elle meurt avec le Corps, cela n'obscurcit nullement le Dogme de l'Immortalité de nos Ames; puis que ce sont là deux véritez de fait, dont la certitude a pour fondement commun le témoignage divin. La Raison m'aprend bien que l'Ame des Bêtes est spirituelle, comme l'Ame humaine; mais elle m'aprend aussi, que Dieu a créé l'une & l'autre, & qu'il est le maître de son ouvrage; & par conséquent, elle n'a garde de décider sur la destinée de l'une & de l'autre, qui dépend de la volonté libre du Créateur. C'est la Révelation

ou comme promis ou comme venu, a toujours été le fondement de l'Immortalité.

tion qui décide, en m'aprenant que l'Ame des Bêtes meurt , & que celle des Hommes ne mourra jamais.

Mais la Raiſon a de très-grands droits ſur la ſeconde queſtion où l'on demande, s'il eſt probable que l'Ame humaine doive ſubſiſter après la mort. Elle nous fournit des raiſons en foule pour l'affirmative; même des raiſons ſi fortes, & qui deviennent d'un ſi grand poids par leur aſſemblage, que cela nous mene à une eſpèce de *certitude*. Si je n'ai pas donné ce nom à l'effet que produiſent les raiſons naturelles pour l'Immortalité de l'Ame, c'eſt pour mieux diſtinguer cette queſtion d'avec la premiére. Dans la premiére queſtion il s'agit d'une certitude ſi parfaite qu'elle exclut toute poſſibilité contraire : or on ne peut attendre ici une telle certitude que du témoignage de Dieu. Dans la ſeconde queſtion on demande ſeulement ce haut degré de probabilité qui ſuffit pour nous autoriſer à agir dans mille importantes affaires de la vie, & qui ſans rendre le contraire impoſſible, n'y laiſſe pourtant voir nulle vrai-ſemblance. Or en me tenant dans ces limites, j'oſe ſoutenir que nous avons pour croire nos Ames immor-

immortelles de très-forts argumens, qu'on ne sauroit employer en faveur de celles des Bêtes, telles que mon Systême les représente. Ces argumens, nous les puisons dans la nature de notre Ame qui est specifiquement distincte de la leur, & d'un ordre incomparablement plus noble. Nous les tirons ces argumens des facultez & des propriétez distinctives de l'Ame humaine, & du rapport de ces facultez avec les attributs de Dieu. Notre Ame unie à notre corps ici bas, nous laisse deviner plutôt que voir l'étendue des perfections dont elle est ornée; ces facultez quoi qu'imparfaitement déployées, nous convainquent qu'elle n'a point été faite par un Etre souverainement bon & sage, pour une durée aussi courte qu'est celle du Corps auquel Dieu l'a jointe, & de ce que nous appellons notre vie.

Considerez le fond même de notre Ame. Douée d'intelligence & de liberté elle est capable de connoître l'ordre & de s'y soumettre; elle l'est de connoître Dieu & de l'aimer; elle est susceptible d'un bonheur infini par ces deux voyes: capable de vertu, avide de félicité & de lumiéres, elle peut faire à l'infini

fini des progrès à tous ces égards, & contribuer ainsi, pendant toute l'éternité, à la gloire de son Créateur. Voilà un grand préjugé pour sa durée. La Sagesse de Dieu lui permettroit-elle de placer dans l'Ame tant de facultez, sans leur proposer un but qui leur réponde; d'y mettre un fonds de richesses immenses, qu'une éternité seule suffit à déveloper; richesses inutiles pourtant, s'il lui refuse une durée éternelle? Seroit-il digne de la bonté du Créateur, d'avoir inspiré à l'Ame une prévoyance, & un desir sans bornes de l'avenir, si cet avenir illimité ne devoit point être pour elle? Si de la nature de notre Ame, nous passons à la condition où elle se voit réduite ici-bas, nous y trouvons un nouveau genre d'argumens pour son Immortalité. Autant que la Sagesse divine éclate dans le Gouvernement des Etres visibles de cet Univers; autant doit-elle paroître dans l'œconomie des Créatures libres & intelligentes. Dieu n'aime pas moins sans doute l'ordre moral que l'ordre physique, & géometrique: son autorité doit s'interposer également pour maintenir l'un & l'autre: ses soins ne s'étendent pas moins aux actions libres des Créatures

res raisonnables, qu'aux mouvemens aveugles des corps. Comme il y a des Loix pour ceux-ci, il y aura des Loix pour celles-là, dont la nature n'étant point de contraindre à l'action, ni d'exécuter ce qu'elle commande, comme font les Loix physiques, suppose des récompenses pour l'obéissance & des peines pour la rebellion.

S'il y a quelque chose de réel dans un Monde qui ne paroît être d'ailleurs qu'une Scene d'illusions, c'est la différence entre la Vertu & le Vice. La Terre est le lieu de leur naissance, & de leur exercice; mais ce n'est pas le lieu de leur juste rétribution. Un mêlange confus des biens & des maux obscurcit ici-bas l'œconomie de la Providence, par rapport aux actions morales. Il faut donc qu'il y ait pour les Ames humaines, un tems au delà de cette vie, où la Sagesse de Dieu se manifeste à cet égard; où sa Providence se dévelope; où sa Justice éclate, par le bonheur des bons, & par les suplices des méchans, & où il paroisse à tout l'Univers, que Dieu ne s'interesse pas moins à la conduite des Etres intelligens, & qu'il ne regne pas moins sur eux, que sur les Créatures insen-

sibles. Rassemblez les raisons prises de la nature de l'Ame humaine, de l'excellence & du but de ses facultez, considerées dans le rapport qu'elles ont avec les attributs divins ; prises des principes de Vertu & de Religion qu'elle renferme, de ses désirs & de sa capacité pour un bonheur infini ; joignez toutes ces raisons avec celles qne nous fournit l'état d'épreuve où l'Homme se trouve ici-bas , la certitude & tout à la fois les obscuritez de la Providence, vous conclurrez que le Dogme de l'Immortalité de l'Ame humaine est fort au dessus du simple probable. L'esprit ne demeure point en suspens ; puisqu'ici tout nous engage à croire , & que rien ne nous sollicite à douter. Plus nous méditons sut ces preuves, & plus elles nous paroissent solides, plus elles forment en nous une conviction à laquelle il n'y a que les seules promesses de la Révélation qui puissent ajouter quelque chose.

Voyons à présent si l'Ame des Bêtes dans mon hypothèse, nous fournit rien de pareil. Leur Ame, je l'avoue, est immatérielle ; elle a quelque dégré d'activité & d'intelligence; mais cette intelligence se

ſe borne à des perceptions indiſtinctes; cette activité ne conſiſte que dans des deſirs confus dont ces perceptions indiſtinctes ſont le motif immédiat. Il eſt très-vrai-ſemblable qu'une Ame purement ſenſitive, & dont toutes les facultez ont beſoin, pour ſe déployer, du ſecours d'un Corps organiſé, n'a été faite que pour durer autant que ce Corps (8). Il eſt natu-

(8) Ceci ne ſeroit pas concluant dans l'opinion de ces Philoſophes modernes qui font l'Ame humaine même inſeparable de je ne ſai quel Corps ſubtil qui lui ſert, à ce qu'ils prétendent, d'enveloppe, de véhicule & d'organe immédiat, par le ſecours duquel elle agit ſur le Corps materiel & groſſier, & reçoit les impreſſions faites par les objets exterieurs ſur ce dernier. Ils s'imaginent que les organes terreſtres étant détruits, l'Ame emporte avec elle ce Corps ſubtil *veluti detracto pallio interiorem tunicam*. Ils vont juſques à conjecturer que tous les Eſprits, en exceptant l'Eſprit infini, ſont naturellement incorporez dans quelque Syſtême de matiére. Voyez *Ditton ubi inf.* p. 412. & *Wollaſton* Relig. of Nat. delineated pp. 192-199. & p. 212. *Locke, Entend. Hum.* Liv. II. Ch. 23. p. 362. Trad. de Mr. *Coſte*. *Lux Orientalis* Ch. XIII. p. 103. & les Notes du Commentateur ſur cet endroit. *Shaftsb.* Charact Tom. II, p. 202. Leibn. V. Ecrit contre Clarke. p. 119. *Burnet*, de ſtatu mort. & reſurg. Cap. 5. C'eſt faire revivre τὸ εἰδώλον où l'ὄχημα que la nouvelle Ecole Platonicienne, & celle de *Pythagore* avoient pris des Anciens Chaldéens. Voyez *Stanley Phil. Orient.* Liv. I. Ch. X. Mais le moyen d'accorder l'Immatérialité de l'A-

naturel qu'un Principe uniquement capable de sentir, un Principe que Dieu n'a formé que pour l'unir à cer-

me que ces Mrs. reconnoissent, avec cette union naturelle de l'Ame à la Matiére ? Je voudrois bien savoir en quoi l'union d'un Principe spirituel avec un Corps subtil, est plus aisée à comprendre que son union avec un Corps grossier, & comment la première de ces unions sert à expliquer l'autre. L'expédient d'un véhicule subtil pour servir d'entrepos au commerce naturel de l'Ame & du Corps, ne ressembleroit il point un peu à celui de cette *Tortue* & de ces quatre Eléphans que les Indiens donnent à la Terre pour la soutenir ? Voyez *Bayle*, *Dict. Crit.* Art. *Rorarius* (H) p. 2607. M. *Leibnitz* cité dans cet endroit, en adoptant l'hypothèse assez généralement reçue des Physiciens d'aujourd'hui sur l'organisation des Animaux & des Plantes, pousse cette hypothèse déja assez hardie jusques à la préexistence des Ames des Animaux, qu'il suppose toutes renfermées dès le commencement du Monde dans ces germes primitifs, dont ce qu'on appelle naissance n'est que le dévelopement. Selon ce Systême il n'y a pour l'animal ni génération ni destruction proprement dite ; mais seulement des transformations différentes. L'organe subtil auquel l'Ame, dès qu'elle existe, demeure inseparablement unie, tantôt devenant sensible par l'addition d'une matiére grossiere qui le dévelope, tantôt venant à disparoître par la soustraction de cette matiére qui s'y étoit incorporée. Ainsi naissance, mort, resurrection, teut cela se réduit à de pures apparences dans la Philosophie de Mr. *Leibnitz*. Voyez le même Auteur. [*Recueil de div. Pièces* &c. Tom. II. p. 340. 384.

certains organes, cesse de sentir & d'exister, aussi-tôt que ces organes étant dissous, Dieu fait cesser l'union pour laquelle seule il l'avoit créé. Cette Ame purement sensitive n'a point de facultez qu'elle puisse exercer dans l'état de séparation, d'avec son Corps. Elle n'a que des Sensations & des desirs confus, qui l'unissent à la matiere. Elle n'a point des idées distinctes, une Raison, une Liberté, qui la rendent susceptible de l'ordre moral, & qui l'unissent au Monde intellectuel. Elle ne peut point croître en félicité, non plus qu'en connoissance, ni contribuer éternellement, comme l'Ame humaine, à la gloire du Créateur, par un progrès éternel de lumiéres & de vertus. Elle glorifie Dieu, à peu près, comme les Créatures insensibles, parce qu'elle concourt avec elles pour l'embellissement de l'Univers, en suppléant au défaut du pur méchanisme. Mais c'est-là un effet que la conservation de l'espèce par une suite d'Ames sensitives qui s'entre-succedent peut aussi-bien produire, sans qu'il soit nécessaire que chaque Individu subsiste toujours. L'Ame de la Bête ne reflêchit point, elle ne prévoit, ni

ne désire l'avenir, comme elle ne rapelle, ni ne regrette le passé ; elle est tout occupée de ce qu'elle sent à chaque moment de son existence ; on ne peut donc point dire que la bonté de Dieu l'engage à lui accorder un bien dont elle ne sauroit se former d'idée ; à lui préparer un avenir qu'elle n'espere ni ne désire. L'Immortalité n'est point faite pour une telle Ame ; ce n'est point un bien dont elle puisse jouïr, car pour jouïr de ce bien, il faut être capable de réflexion, il faut pouvoir anticiper par la pensée sur l'avenir le plus reculé ; il faut pouvoir se dire à soi-même, je suis immortel, & quoi qu'il arrive, je ne cesserai jamais d'être, & d'être heureux.

(9) La troisiéme question nous arrêtera

(9) Le célebre Tillotson répondant à la difficulté qui nous a engagez dans cette digression, déclare qu'il ne voit nul inconvenient à reconnoître dans l'Ame des Brutes, cette sorte d'Immortalité qui consiste à subsister après la dissolution du Corps quant à sa substance, sans être dissoute & corrompue comme le Corps. Il croit seulement qu'elle tombe alors dans un état d'inactivité & d'insensibilité, parce, ajoute-t-il, qu'elle n'est douée que d'une faculté sensitive dont les operations dépendent de la disposition organique du Corps. Au lieu

teta beaucoup moins. Il suffit d'abord de faire remarquer qu'elle est très-distincte de la seconde. Dans cellc-là, la Raison nous montre une inégalité entre l'Ame de l'homme & celle de la Bête, aussi grande que celle qui se trouve entre leurs Natures. La lumiére naturelle nous fournit dequoi porter des jugemens contradictoires sur le sort de ces deux espèces d'Âme. Et les mêmes raisons qui mettent l'Immortalité de la nôtre au plus haut degré de probabilité, rendent probable au même degré la mortalité de celle des Bêtes, & nous montrent sur ce sujet, comme sur bien d'autres, un merveilleux accord

lieu que l'Âme humaine qui outre la faculté sensitive en a d'intellectuelles, est immortelle, non seulement par la conservation de sa substance, mais par la continuation de sa vie & de ses operations intellectuelles. Pensée qui quadre merveilleusement avec ce que je dis ci dessous, & sur-tout avec mon Systême sur les sensations. Il n'est pas improbable, ajoûte cet illustre Auteur, que quand la forme du Monde visible sera détruite, les Âmes des Bêtes retournent dans leur premier néant; Ayant alors rempli leur tâche & la fin de leur création, il est conforme à la même Sagesse qui leur a donné l'être de le leur ôter. *Tillots. Works Vol. II.* Serm. CXXIII. p. 128.

accord entre ce que la Raison conjecture & ce que la Révélation décide. Mais sur notre troisiéme question, l'Ame humaine & celle de la Bête sont parfaitement de niveau; étant toutes deux des Substances immatérielles, il est également possible qu'elles subsistent toutes deux après la Mort. Dans toutes les deux la destruction du Corps qui leur est uni n'entraîne point leur propre perte, parce qu'elles sont des Substances distinctes du Corps, qu'elles ne sont point Corps, & que les principes destructifs des Organes qu'elles animent n'ont aucune prise sur elles; elles ne peuvent être anéanties que par un acte du pouvoir divin, comme elles n'ont pû être produites que par un tel acte.

L'anéantissement des Substances a toujours paru un Dogme difficile à digerer; & voilà pourquoi le torrent des Philosophes admet cette conséquence; l'Ame est distincte du Corps, elle n'est point une forme comme lui, mais une substance simple & indivisible; donc elle est immortelle. Cette maniére de raisonner n'est pourtant pas d'une précision philosophique. L'argument n'est bon qu'à certains égards, si on le rapporter-

porte à son véritable usage, & si l'on ne le pousse que jusqu'à un certain point. Il prouve que l'Ame peut subsister après la mort ; c'est tout ce qu'il doit prouver : cette possibilité est le premier pas que l'on doit faire dans l'examen de notre question, & ce premier pas est important. Il falloit aguerrir les hommes contre les difficultez qui les étonnoient le plus ; il s'agissoit de les guérir de leur principale crainte. Accoutumez en vertu d'une pente qui leur est naturelle à confondre l'Ame avec le Corps ; voyant du moins, malgré leur distinction, qu'il n'est pas possible, en réflechissant, de ne pas sentir combien le Corps a d'empire sur l'Ame, à quel point il influe sur son bonheur & sur sa misere ; combien la dépendance mutuelle de ces deux Substances est étroite, on s'est facilement persuadé qu'elles étoient inséparables, & que puis que ce qui nuit au Corps blesse l'Ame ; ce qui détruit le Corps doit aussi nécessairement la détruire. Pour nous munir contre ce préjugé, rien n'est plus efficace que le raisonnement fondé sur la différence essentielle de ces deux Etres, qui nous convainc que l'un peut subsister sans l'autre,

tre, & que la Machine du Corps peut être détruite, ſans que l'Ame ceſſe de penſer, de vouloir, de raiſonner, & d'agir; ſans que par conſéquent elle ceſſe d'être, quoi qu'elle ceſſe alors d'être affectée de la même ſorte qu'elle l'étoit dans l'état d'union. Nous ne craignions que les ennemis de ce Corps que nous avions pris pour nous-mêmes & auxquels nous avions, en conſéquence de cette erreur, tranſporté tout l'amour que nous nous portons. C'eſt donc avoir fait beaucoup que de nous convaincre que notre Ame eſt hors d'atteinte à tous les coups qui peuvent donner la mort à notre Corps.

Il ne reſte plus ſur notre Immortalité que le ſcrupule philoſophique pris de la toute-puiſſance, & des droits abſolus du Créateur. Mais ce ſcrupule eſt aſſez foible, par rapport à nous, parce qu'il eſt peu propre à fraper l'Imagination. Que ſi pourtant l'on veut aller plus loin, pour ſe mettre là-deſſus l'eſprit en repos à tous égards; il n'y a qu'à joindre à ce premier argument qui prouve la poſſibilité du fait, cet amas de preuves morales qui lui donnent une ſi haute probabilité & produiſent pour un hom-

me

me qui fait s'y rendre attentif & les rassembler toutes, sous un même point de vue, une persuasion que j'ose nommer certitude. L'immatérialité de l'Ame est donc un fondement sur lequel il faut bâtir, si l'on veut prouver son immortalité, par les lumiéres naturelles. Chez les Bêtes, quoi que l'immatérialité soit la même, bien loin qu'il y ait dans le fonds de leur nature, autant que nous la pouvons connoître, des raisons probables d'immortalité, il y a des raisons très-vrai-semblables du contraire. Une Ame sensitive est tellement proportionnée au Corps qu'elle anime, & si bien faite pour lui, qu'elle semble ne devoir durer qu'autant qu'il dure. Il semble même, que la Sagesse de Dieu le veut ainsi, puis qu'elle proportionne toujours les moyens qu'elle employe, au but qu'elle se propose. Le but des facultez de l'Ame humaine, vû lenr nature & leur excellence, ne peut se renfermer dans aucun espace de tems limité: au-lieu que les usages de l'Ame sensitive se renferment dans certaines bornes.

Direz-vous que la Sagesse de Dieu ne lui pérmet pas d'anéantir aucune Subs-

tance, parce que ce seroit-là une inconstance indigne de l'Etre parfait; mais, je vous prie, où trouvez-vous rien d'indigne d'un Dieu sage & toujours ferme dans ses desseins, de créer une Ame sensitive dans la vue qu'elle existe, durant un certain tems, unie à un Corps organisé, que durant ce tems elle concoure avec le Méchanisme universel pour certains effets utiles à l'Univers; & de la laisser ensuite retomber dans le néant, après qu'elle aura duré tout le tems pour lequel Dieu l'avoit fait naître, & au delà duquel elle ne pourroit peut-être subsister sans devenir inutile, ou même préjudiciable à la nature des choses?

Pour tout dire, s'il ne s'agissoit que de raisonner en Philosophe, & de laisser faire tout à son aise des conjectures à notre Raison, (10) l'immortalité de l'Ame

(10) On peut prendre cette immortalité dans un double sens. : ou simplement d'une existence qui les feroit survivre à leur Corps; ou d'une existence sans fin. Ce n'est qu'au premier sens que je croi qu'on pourroit défendre l'Immortalité de l'Ame des Bêtes en supposant qu'elles doivent subsister autant que notre Monde. Voyez le passage de Tillotson ci-dessus p. 292. Une ressource encore plus philosophique seroit le Systême de Mr. *Leibnitz* sur l'inextinction des Animaux. Voyez ci-dessus la Note 8. p. 290.

me des Bêtes n'eſt point un Dogme ſi ridicule qu'on ne pût le défendre par des raiſons plauſibles. Qui empêche que ce Principe ſenſitif, après avoir animé un Corps d'une certaine eſpèce, lors qu'en vertu des Loix naturelles de la communication des mouvemens, ſon organe ſera diſſous, ne puiſſe être uni par le Créateur à d'autres Corps, ou bien être apliqué d'une autre ſorte à la matiére pour produire de ces Ouvrages ſi induſtrieux que nous voyons croître à vue d'œil ſous la main inviſible qui les conduit. (11) Ces Ames ſe transformeroient alors en une eſpèce de Formes Plaſtiques. Un célèbre Auteur Anglois (12) qui ne mérite pas moins l'éloge

(11) Le Philoſophe *Salluſte* appuye la Metempſychoſe de cet argument, que les Ames étant immortelles, & deſtinées par leur nature à animer des Corps, il ne conviendroit pas qu'elles reſtaſſent dans une éternelle inaction. Καὶ ἐκ τῆς φύσεως ἐχούσας ἐν σώμασι πολιτεύεσθαι τὰς ψυχὰς μὴ δεῖν ἅπαξ ἐλθούσας τὸν ἅπαντα αἰῶνα μένειν ἐν ἀργίᾳ. *De Diis & Mundo.* Cap. XX.

(12) *Ditton* upon the *Reſurrection of Chriſt*, Appendix Sect. 7. 8. où l'Auteur bâtit ſur cette Thèſe p. 392. *que les Brutes ne ſont point de purs Automates*, qui eſt le cinquiéme Corollaire du Theoréme ſur lequel roule tout ce Diſcours ſavoir que la Matiére ne peut penſer. Voyez ce qu'il dit ſur le ſort de

loge d'habile Théologien que de Philosaphe pénétrant semble pencher vers cette derniére opinion (13). Il laisse du moins assez deviner quelle est sa pensée, au travers de l'obscurité mystérieuse dont il l'envelope: Mais il vaut mieux s'en tenir à un parti également soutenable en Philosophie, & plus conforme à ce que nous dit la Révélation qui autorise, en l'adoptant, l'opinion commune de la Mortalité de l'Ame des Bêtes.

CHA-

de l'Ame des Brutes après la mort. p. 401. à la fin. Le fameux *Sherlock* demeure en suspens sur cette question qu'il ne croit pas que la Ste. Ecriture ait décidée, trouvant même que le passage de l'Eccles. III. 21. semble établir une distinction réelle entre le Corps des Bêtes & leur Esprit comme étant de différente nature. Il prétend de plus qu'en supposant l'Ame des Bêtes immatérielle & cependant sujette à la mort, il ne s'ensuivroit nullement que notre Ame fût mortelle. Voyez son Traité *de l'immortalité de l'Ame*, Ch. II. Sect. II. pp. 84, 86, 102. de la Traduction.

(13) C'est bien pis que de dire simplement comme *Sennert*, que l'Ame des Bêtes est immatérielle. Sentiment que *Bayle* voudroit faire passer pour dangereux, Art. *Sennert* du Dict. Critique. Observez que ce danger consiste, selon lui, en ce qu'il nous réduit *à ne savoir que par la Révélation l'immortalité de nos Ames.* ibid. Rem E. On accordera si l'on peut un pareil jugement avec ses moyens d'Apologie en faveur de Pomponace deduits

so t

CHAPITRE XIV.

Examen d'une seconde Objection prise des souffrances des Bêtes. Ces souffranes ne sont point incompatibles avec l'infinie bonté de Dieu. Reflexions sur l'origine du Mal physique. Différence entre les Etres purement sensitifs, à cet égard. Réfutation des raisonnemens Manichéens de M. Bayle, *& de celui du Pere* Malebranche, *qu'il est injuste que des Ames souffrent, & soient anéanties pour l'utilité du Corps.*

NOUS voici venus à la derniere, mais à la plus redoutable des objections que l'on puisse faire contre mon Systême: Objection d'un si grand poids, que les Cartésiens ont cru la pouvoir tourner en preuve de leur sentiment, & qui seule a pu les y retenir, malgré les embarras insurmontables où ce sentiment les

fort au long dans l'Article de ce Philosophe. La même Remarque cite divers Théologiens qui favorisent l'opinion : *superstites esse post mortem brutorum animas.*

les jette. Cette objection se tire des souffrances des animaux. Si les Brutes ne sont pas de pures Machines, si elles sentent, si elles connoissent, elles sont susceptibles de la douleur, comme du plaisir ; elles sont sujettes à un déluge de maux. Non seulement le cours de la Nature, & mille accidens imprevus, non seulement la faim, la soif, les blessures & les maladies les font entrer en partage des miseres du Genre-humain; mais encore, & ceci leur est particulier, elles en souffrent une infinité par le caprice, & par la cruauté des hommes, auxquels le Créateur les assujettit. Ils les accablent de travaux, ils prennent souvent plaisir à les tourmenter; ils les détruisent pour se nourrir de leur substance, & pour s'enrichir de leur dépouille ; & cette guerre presqu'universelle que l'Homme leur fait, est mille fois plus cruelle que celle que font entre elles diverses espèces de Bêtes, qui pourtant s'entretuent & s'entremangent les unes les autres.

De quelques adoucissemens dont on puisse s'aviser, pour affoiblir cette idée, la portion de maux qui tombe en partage à toute l'espèce des Brutes, aura tou-

toujours dequoi effrayer l'imagination: & de là se forme cette difficulté. (1) Les Bêtes souffrent de la douleur, elles souffrent sans qu'il y ait de leur faute, & sans l'avoir mérité, puis qu'elles sont innocentes & qu'elles n'ont jamais violé l'ordre qu'elles ne connoissent point: où est en ce cas la bonté, où est l'équité du Créateur ? Où est la vérité de ce principe qu'on doit regarder comme une Loi éternelle de l'ordre, *sous un Dieu juste, on ne peut être miserable sans l'avoir mérité.* Ce principe renferme une excellente raison de l'origine du Mal physique qui s'est répandu à grands flots sur le Genre-humain. Les hommes souffrent; cependant Dieu est juste; c'est que les hommes sont coupables; ils ont violé l'ordre; ils ne souffrent que parce qu'ils mêritent de souffrir. Le Mal moral a sa source dans l'Homme même, & le Mal physique est une suite du Mal moral. Les Bêtes n'ont point péché; elles souffrent, & qui pis est, leur Ame meurt avec le Corps; c'est ce qui double la diffi-

(1) *Quid meruistis oves, placidum pecus inque tuendos.*
Natum homines. ———
Quid meruere boves, animal sine fraude dolisque,
Innocuum, simplex, natum tolerare labores ?
Ovid, Metam. XV. 116, 117, 120, 121,

difficulté. Empruntons ici les paroles du P. *Malebranche* contre Mr. *de la Ville :* (2) "Il y a cette différence entre les „ Hommes & les Bêtes, que les Hom„ mes après leur mort peuvent rece„ voir un bonheur qui les paye des dou„ leurs qu'ils ont endurées dans la vie: „ Mais les Bêtes perdent tout à la „ mort; elles ont été malheureuses, & „ innocentes, & il n'y a point de ré„ compense qui les attende. Ainsi Dieu „ étant juste, l'Homme innocent peut „ souffrir pour mériter: Mais si la Bête „ souffre, Dieu n'est pas juste". Contre un argument si plausible, on demeure sans réponse, il semble que toute hypothèse qui attribue du sentiment aux Brutes, porte atteinte à deux attributs essentiels de l'Etre Suprême, la Bonté & la Justice.

Je doute fort que tant qu'on voudra raisonner sur ce principe qui, soit dit en passant, est celui de St. *Augustin*, en le prenant dans une précision étroite & abstraite, on puisse se tirer heureusement

(2) Défense de l'Auteur de la Recherche de la Vérité, contre les accusations de Mr. *de la Ville*. p. 12. 13.

ment de l'objection. Examinons de près cette maxime, & sans nous laisser séduire à ce je ne sai quoi d'éblouïssant qu'on y trouve à la premiere vue, pesons-en tous les termes & toutes les idées ; car il me semble qu'elle demande autant d'"éclaircissemens qu'elle renferme de mots.

J'observe d'abord qu'elle paroît faite exprès pour les Créatures raisonnables, & qu'on ne sauroit en faire qu'à elles seules d'application juste. L'idée de justice, celle de mérite & de demerite, suppose qu'il est question d'un Agent libre, & de la conduite de Dieu à l'égard de cet Agent. Il n'y a qu'un tel Agent qui soit capable de Vice & de Vertu, & qui puisse mériter quoi que ce soit. Quand il fait un choix conforme à l'ordre, quand il fait usage de son Libre Arbitre pour vouloir ce qui est juste & honnête, il est digne de récompense; s'il fait un choix contraire, s'il se détermine à vouloir ce qui est opposé aux Loix de la Justice éternelle, il demerite, il est digne de punition. Le bonheur ou le plaisir est la récompense due à la Vertu; la douleur ou la misere est la punition due au Vice. Un Dieu juste

juste, aimant souverainement la Vertu, la récompense par cela même qu'il est juste, & c'est en conséquence du même attribut qu'il punit le Vice. La distribution des récompenses & des peines, du plaisir & de la douleur, proportionnément au (3) mérite & au demerite, est non seulement l'effet immédiat de la justice, mais c'est le témoignage le plus éclatant que Dieu puisse donner aux Créatures capables de justice & de vertu, de l'amour qu'il porte à l'une & à l'autre. Si cet ordre étoit troublé, si la Créature raisonnable & libre devenoit malheureuse sans être coupable, nous n'aurions plus de preuves pour nous convaincre que Dieu est juste, & qu'il aime la Vertu; nous manquerions du motif le plus efficace pour nous y porter. De-là suit clairement que sous un Dieu juste une Créature raisonnable, libre, capable de Vice & de Vertu, ne peut pas être malheureuse sans avoir mérité de l'être; parce que la misere porte

(3) Le terme de *mérite* se prend ici dans un sens purement philosophique pour exprimer la Bonté morale d'un Acte libre, laquelle a un certain rapport de convenance avec la remuneration en vertu des Loix de l'ordre.

porte toujours, par rapport à elle, le caractère de châtiment, & que tout châtiment suppose un crime.

La maxime en question n'a donc aucun rapport à l'Ame des Bêtes. Cette Ame est capable de sentiment, elle ne l'est, ni de Raison, ni de Liberté, ni de Vice, ni de Vertu, n'ayant aucune idée de Règle, de Loi, de Bien, ni de Mal moral; elle n'est capable d'aucune action moralement bonne ou mauvaise. Comme chez elle le plaisir ne peut être récompense, la douleur ne peut y être châtiment. Il faut donc changer la maxime & la rendre plus générale pour en tirer quelque avantage contre l'Hypothèse que je défends. Ceux qui font l'objection doivent poser pour principe que *sous un Dieu bon aucune Créature ne peut être nécessitée à souffrir sans l'avoir mérité* (4). Mais loin que ce principe soit

(4) J'entends, quand je dis que sous un Dieu bon une Créature peut être nécessitée à souffrir, non qu'elle puisse être necessitée à souffrir toujours, ce seroit le cas d'une existence malheureuse qui ne peut avoir lieu sous l'empire d'un Dieu bon; mais à souffrir quelquefois, c'est le fait averé par l'experience. L'imperfection de chaque créature cause non seulement la possibilité du Mal physique, comme

ſoit évident, je crois être en droit de ſoutenir qu'il eſt faux.

Je

me elle fait celle du Mal moral, mais elle rend celui-là néceſſaire. Voici comment. L'imperfection ne produiroit pas neceſſairement le mal, ſi chaque Créature ſubſiſtoit ſeule à part, iſolée de toutes les autres. Mais faiſant partie d'un Tout, elle a une imperfection relative, entant qu'elle eſt moindre que le Tout, qu'elle eſt faite pour lui, & dépend de lui. De-là reſulte néceſſairement pour elle du mal & du bien. mais du bien qui compenſe, qui ſurpaſſe le mal, & qui mérite d'être acheté par celui-ci. L'idée qu'avoit *Platon* pour ſa République imaginaire, regne dans la grande République de l'Univers. Il ne s'agit pas, diſoit il, de faire dans notre République une certaine eſpèce de gens heureux, mais de faire la République toute entiere la plus heureuſe qu'il eſt poſſible aux dépens même de quelques Particuliers. *Lib. IV. de Rep.* Chaque Créature imparfaite, par rapport au Tout, doit contribuer à l'avantage du Tout, & cet avantage eſt à quelques égards un mal pour cette Créature; mais il devient un bien pour elle à un plus grand nombre d'égards, & cela par la même raiſon, c'eſt-à-dire, parce qu'elle fait partie de ce Tout, & que l'avantage du Tout réjaillit ſur toutes les parties: par conſéquent, ſuppoſé que ce ſoit un mal par rapport à une pierre d'ètre taillée, & que d'autre côté, ce lui ſoit un bien d'être placée d'une certaine maniére entre d'autres pierres; le mal poſſible pour la pierre parce qu'elle eſt corps & par conſèquent diviſible, devient néceſſaire pour elle, entant qu'elle eſt deſtinée par l'Architecte à entrer dans la ſtructure d'un édifice. Il eſt juſte que l'avantage de l'édifice entier ſoit préferé à celui de

cette

Je n'ignore pas avec quels airs de triomphe certaines gens ont fait valoir les

cette pierre & qu'elle soit taillée, puis qu'aux dépens d'un petit mal, elle contribue au bien commun de l'édifice, & y trouve elle-même son propre bien, en qualité de partie de cet édifice; Parce qu'après tout, c'est un bien pour elle d'y occuper une certaine place & qu'elle ne peut contribuer au bien du tout sans y trouver son propre avantage. Mr. *Bayle* a donc beau chicaner, beau tergiverser, il a beau par un indigne artifice qui ne lui a que trop réussi, (†) affecter dans la dispute un certain mépris pour les preuves dont il sent la force, en s'acharnant sur les plus foibles dont il se promet un triomphe aisé; c'est là proprement couler le moucheron & engloutir le chameau; glisser sur l'acier & briser le verre. Il demeure incontestable qu'il faut raisonner des souffrances des créatures comme de leurs imperfections, celles-là étant fondées sur celle-ci & n'étant pas plus incompatibles avec la bonté divine que celle-ci. Tout revient à cette question; la bonté de Dieu l'obligeoit-elle à répandre hors de lui une plus grande mesure de biens qu'il n'a fait. Tout homme sensé répondra, non. Il est évident que si pour chaque Ame purement sensitive, la mesure des biens surmonte celle des maux, tout se réduit à une moindre mesure de biens, que si les maux étoient ôtez. Observez une différence essentielle entre les Etres sensitifs & les Etres libres. Ceux ci peuvent devenir malheureux par leur choix, parce que par ce même choix ils peuvent devenir pleinement heu-

(†) *Sed hac simulatio interim huc usque procedit, ut qua dicendo refutare non possimus quasi fastidiendo calcemus.* Quinctil.

les difficultez de l'origine du Mal, & les objections qui s'en tirent contre la bonté de Dieu; mais je ne sai si ces objections, quelle que soit la force & l'adresse avec laquelle on les a maniées, étoient dignes de toute la terreur qu'elles ont répandue dans les esprits, Un Esprit subtil qui bâtit à perte de vue sur un principe chimerique qu'il lui a plû d'adopter, peut mener les gens extrêmement loin, dès qu'on ne lui conteste pas son principe, mais il n'égarera jamais quiconque est assez sage pour le lui nier. La chimere de Mr. *Bayle*, c'est cette bonté abstraite, qui, selon lui, doit

heureux, c'est-à-dire sans aucun mêlange de mal. Les Etres sensitifs, au contraire, ne peuvent devenir malheureux, parce qu'ils n'ont point de choix. La bonté de Dieu leur assure une mesure de biens, mais elle ne leur doit point un bonheur parfait, c'est-à dire, l'absence de tout mal. Un tel bonheur sert de récompense aux bons choix des Etres Libres. L'ordre veut qu'ils soient plus favorisez. Ainsi tout est proportionné par une équité souveraine. Voyez comment c'est par le rapport de chaque Créature, ou de chaque espéce particuliere de Créatures au Systême total dont elle fait partie, qu'on doit juger du bien total & absolu, seul objet de la bonté du Créateur. *Shaftsbury* Charact. T. II. *Inquiry concerning Virtue.* 2. Part. Sect. I. *vide etiam King de Origine mali.* Cap. IV. Sect. 9.

doit agir à l'infini, pour prévenir tout mal, & produire tout bien. Un Etre qui est bon, & qui n'est que cela; un Etre qui n'agit que par ce seul attribut, c'est un Etre contradictoire, bien loin que ce soit l'Etre parfait. L'Etre parfait comprend toutes les perfections dans son essence; il est infini par l'assemblage de toutes ensemble, comme il l'est par le degré où il possede chacune d'elles. S'il est infiniment bon, il est aussi infiniment sage, infiniment libre. Sa bonté, toute infinie qu'elle est, ne l'obligeoit point à produire tout bien possible, puisqu'elle ne l'obligeoit à produire quoi que ce soit. La Création est bien un effet de sa bonté, mais un effet auquel sa Liberté souveraine a mis les bornes qu'il a voulu. Entre les degrez de bien & de perfection possibles, il a choisi librement le degré qu'il lui a plu; il a jugé à propos d'arrêter-là l'exercice de son pouvoir infini, en tirant du néant tel nombre précis de Créatures douées d'un tel degré de perfection, & capables d'une telle mesure de bonheur. Joignez à la liberté de l'Etre parfait sa Sagesse souveraine, vous comprendrez aisément qu'ayant résolu par bonté de répandre hors

hors de lui une certaine mesure de bonheur, & de mettre un certain degré de perfection dans le total des Etres qu'il lui a plu de créer, il a du ranger ces Etres dans un certain ordre, & lier cet assemblage de Créatures différentes, en les soumettant à certaines Loix. Cette dépendance mutuelle où sa Sagesse les a mises, ces Loix admirables dans leur feconde simplicité, d'où résulte le plus grand avantage du tout ensemble, ne permettent pas que chaque partie du tout, & que chaque individu, possede le même degré de perfection ou de bonheur, que si la bonté du Créateur n'avoit eu que lui pour objet. Il en est des souffrances de quelques Individus, comme de leur imperfection, c'est une suite necessaire des règles de convenances, de proportions, de liaisons, qu'une Sagesse infinie ne manque jamais de suivre, pour arriver au but que la bonté se propose, savoir le plus grand bien total de cet assemblage de Créatures qu'elle a produites. Vouloir que tout mal fût exclus de la Nature, c'est prétendre de deux choses l'une ; ou que la bonté de Dieu devoit produire des Créatures plus parfaites que celles qu'il a produites, c'est-à-dire,

à-dire, qu'afin d'être infiniment bon, il faudroit qu'il cessât d'être libre, ou bien que la bonté de Dieu devoit exclurre toute regularité, tout ordre, toute proportion dans son ouvrage, ou, ce qui revient au même, que Dieu ne sauroit être infiniment bon, sans se dépouiller de sa Sagesse. Supposer un Monde composé des mêmes Etres que nous voyons, & dont toutes les parties seroient liées d'une maniére avantageuse au Tout, sans aucun mélange du mal, c'est supposer une chimere.

Un exemple éclaircira ma pensée. L'Ame des Brutes est susceptible de sensations, & n'est susceptible que de cela. Elle est donc capable d'être heureuse en quelque degré. Mais comment le sera-t-elle ? C'est en s'unissant à un Corps organisé. Sa constitution est telle, que la perception confuse qu'elle aura d'une certaine suite de mouvemens, excitez par les objets extérieurs dans le Corps qui lui est uni, produira chez elle une sensation agréable; mais aussi, par une conséquence nécessaire, cette Ame, à l'occasion de son Corps, sera susceptible de douleur comme de plaisir. Si la perception d'un

certain ordre de mouvemens lui plaît, il faut donc que la perception d'un ordre de mouvemens tout différent l'afflige & la blesse : Or selon les loix générales de la Nature, ce Corps auquel l'Ame est unie doit recevoir assez souvent des impressions de ce dernier ordre, comme il en reçoit du premier, & par conséquent l'Ame doit recevoir des sensations douloureuses, aussi bien que des sensations agréables : cela même est nécessaire pour l'appliquer à la conservation de la Machine dont son existence dépend, & pour la faire agir d'une maniére utile à d'autres Etres de l'Univers. Cela d'ailleurs est indispensable. Voudriez-vous que cette Ame n'eût que des sensations agréables, & qu'il ne se produisît dans son Corps que les impressions qui leur correspondent ? Il faudroit donc changer le cours de la Nature, & suspendre les loix du Mouvement; car les loix du Mouvement produisent cette alternative d'impressions opposées dans les corps vivans comme elles produisent celles de leur génération & de leur destruction ; mais de ces loix résulte le plus grand bien de tout le Systême immatériel

riel & des Intelligences qui lui sont unies; la suspension de ces loix renverseroit tout. Tout se tient, dans l'assemblage des Etres créés par un lien commun de besoins & de secours. Cette union des différentes Créatures fondée sur la proportion des différentes perfections qu'elles possedent, fait le Beau & le Bon universel, aussi bien que l'utilité de chaque individu, mesurée sur la capaché naturelle de chacun pour le bonheur, & sur les règles de l'équité. Dieu ayant formé un Monde d'Etres intelligens d'espèces diverses, veut le plus grand bien qui puisse se répandre sur ce total. Leur union pour faire un tout, est nécessaire à leur bonheur, par conséquent le Monde materiel contribue au bonheur des Esprits purs, par les sujets de contemplation qu'il leur fournit, & à celui des Ames, par les sensations qu'il y excite. La Societé des Esprits entre eux, facilitée & rendue plus agréable par leur union avec la Matiere, contribue nécessairement au bonheur de chaque Esprit, qui seroit moins heureux s'il étoit seul: il auroit moins d'objets de spéculation, par conséquent moins de plaisirs; il exerceroit moins de fa-

cultez; pratiqueroit moins de vertus. Alors, point de communication de pensée, & par conséquent il perdroit toutes les doucenrs de la Societé. La Societé est donc nécessaire pour le bonheur de chaque Esprit. Cette Societé implique la dépendance, & que, non l'interêt d'un seul, mais celui de tous, soit consulté; que le bonheur soit reparti selon l'excellence naturelle, ou le mérite de chacun; que les Etres sensitifs soient subordonnez aux intelligens, & que ceux-là ayant deja absolument besoin d'être unis à la Matiere, contribuent par cette union à l'utilité des Intelligences superieures, & souffreut quelque chose pour la procurer.

Vous voyez où l'on s'égare quand on ne regarde point aux liaisons des choses, & quand on veut étendre l'idée de la Bonté aux dépens de celle de la Sagesse. Qu'emporte donc la juste idée d'un Dieu bon? C'est que quand il agit, il tende toujours au bien; c'est qu'il n'y ait aucune Créature sortie de ses mains, qui ne gagne à exister plutôt que d'y perdre. Il vaudroit mieux pour tout Etre qui sent, n'avoir jamais existé, que de n'exister que pour souffrir. Si la condition des

Bê-

Bêtes étoit telle, on pourroit tirer de là une objection solide contre la bonté du Créateur ; mais ce n'est pas là leur cas. Ce même Dieu qui rassasie de ses biens toute Créature vivante, & qui donne aux petits du Corbeau leur pâture, dispense si sagement parmi les Brutes les maux & les biens, que la mesure de ceux-ci surpasse celle des autres, & que s'il étoit à leur choix, & qu'elles en pussent faire un raisonnable, elles préfereroient l'existence aux conditions où elles l'ont reçue, tout onereuses qu'elles paroissent, à n'exister point du tout.

Je suis persuadé que qui pourroit pénétrer l'intérieur des Bêtes, y trouveroit une compensation de douleurs & de plaisirs qui tourneroit toute à la gloire de la Bonté divine. On y verroit que dans celles qui souffrent inégalement, il se trouve à proportion, inégalité ou de plaisirs ou de durée, & que le degré de douleur qui pourroit rendre leur existence malheureuse est précisément ce qui la détruit. En un mot, si l'on déduisoit la somme des maux, on trouveroit toujours au bas du calcul, un residu de biens purs dont ils sont uniquement redévables à la Bonté divine, & qui

prouve que c'eſt par l'effet de cette Bonté qu'ils ont reçû l'être. On verroit que la Sageſſe divine a ſu menager les choſes en ſorte que dans tout individu ſenſitif, le dégré du mal qu'il ſouffre, ſans lui enlever tout l'avantage de ſon exiſtence, tourne d'ailleurs au profit de l'Univers.

Ne nous imaginons pas auſſi que les ſouffrances des Bêtes reſſemblent aux nôtres; la même équitable compenſation dont je parlois tout à l'heure paroît ici. Les Bêtes ignorent un grand nombre de nos maux, parce qu'elles n'ont pas les dédommagemens que nous avons; ne jouïſſant pas des plaiſirs que la Raiſon procure; elles n'en éprouvent pas les peines. Et même, à ne regarder que les ſenſations douloureuſes, la comparaiſon des maux que nous ſouffrons dans l'âge où l'on ne réflechit point, avec le ſentiment de ces mêmes maux dans un âge plus avancé, nous fera comprendre que les Bêtes dont la perception eſt renfermée dans (1) le point indiviſible du préſent, ſouffrent beaucoup moins que nous par les

(1) Voyez *Wollaston* The Religion of Nature delineated. Sect. 2. p. 34, 35.

les douleurs du même genre, parce que l'impatience & la crainte de l'avenir n'aigrit point leurs maux, & qu'heureusement pour elle, il leur manque une Raison ingenieuse à se les grossir.

En un mot, toutes les souffrances des Bêtes ne les mettent point dans le cas d'une Créature malheureuse sans l'avoir mérité, ce qui repugne à l'idée d'un Dieu bon & juste. „ Certainement, „ Dieu rend justice à toutes ses Créa„ tures, & si les plus viles sont capa„ bles d'être malheureuses, il faut „ qu'elles soient capables de devenir „ criminelles". Je souscris de tout mon cœur à ces belles paroles du Pere *Malebranche*; mais je m'inscris en faux contre l'usage qu'il en fait, pour réduire à l'absurde l'opinion de l'Ame des Bêtes. Une Créature n'est malheureuse, à parler exactement, que lors que ses souffrances sont telles, qu'elle a lieu de se plaindre de son existence, & que, tout bien compté, il eût mieux valu pour elle n'avoir point été tirée du néant, que d'en avoir été tirée. L'équité de Dieu ne permet pas qu'une Créature innocente soit réduite à ce malheur. Un tel malheur ne devient

juſte que dans la Créature coupable.

Ce que j'ai dit ci-deſſus que les vues de la Bonté divine qui tend au bien général ſont ſuffiſamment remplies par une meſure limitée de bonheur dans chaque Membre de la Societé des Etres intelligens, doit s'entendre de l'Homme auſſi bien que des autres Animaux. Je ſuppoſe que Dieu a mis tous les Etres libres en les créant, dans un état de félicité imparfaite. Telle étoit celle d'Adam innocent. Tout Etre libre a dû commencer par un bonheur imparfait, parce que l'ordre veut qu'il choiſiſſe, qu'il ne parvienne au comble de bonheur que par la Vertu perſeverante, & que ce bonheur parfait ſoit le fruit & la récompenſe de ſon choix. Il faut pour cela qu'il ait paſſé par une épreuve, c'eſt-à-dire, par un état imparfaitement heureux. Une Créature qui ſe trouveroit tout d'un coup dans la poſſeſſion du Souverain-bien, ne pourroit plus choiſir. Son bonheur l'attacheroit à la Vertu par d'indiſſolubles chaînes, & il ne dépendroit plus d'elle de ſe qualifier par de bons choix pour un bien qu'elle poſſederoit déja. Mais l'ordre demande que toute Créature libre & ſuſceptible

du

du Souverain-bien n'y parvienne que par le bon usage de sa Liberté. C'est là tout ensemble une Loi qu'il impose à cette Créature & un privilége qu'il lui donne. Que toute Créature sensitive naisse heureuse en quelque dégré, c'est ce qu'exige la Bonté du Créateur, & cette règle comprend tous les animaux; que le parfait bonheur soit le partage des Etres libres qui s'en rendent dignes, c'est ce qu'ordonne la Sainteté; & ceci regarde les Anges & l'Homme. Adam dans le Paradis terrestre étoit heureux, mais d'un bonheur limité. Croire qu'en cet état il fût inaccessible à la moindre peine; qu'il n'eût point senti, par exemple, de lassitude après le travail, & qu'une épine en le piquant ne lui eût causé aucune douleur, c'est se forger à plaisir de belles chimeres. Ce mêlange de petits maux avec de grands biens n'eût point obscurci la Bonté divine à son égard, d'autant plus qu'un bonheur plus complet étoit reservé pour couronner son obéïssance. Quant au surcroit de maux que l'Homme porte en punition du pêché, il en est la suite naturelle, sans qu'il ait fallu pour cela que Dieu changeât le cours des Loix

 éta-

établies. Cette nouvelle espèce de maux se réduit 1. aux maladies ; n'étant pas étonnant que le déréglement de l'Ame altere la constitution du Corps. 2. Au trouble des passions ; cette grande source de nos miséres est l'évident effet du péché. 3. Aux maux que nous causent les passions d'autrui. Les Bêtes sont principalement sujettes à cette troisiéme espèce de maux, & c'est par cet endroit sur tout que les tristes influences du péché, se repandent jusques sur elles.

On peut joindre à cet Article un nouvel argument du même Philosophe, qui n'est proprement que le premier proposé sous un autre tour. N'y a-t-il pas de la cruauté & de l'injustice à faire souffrir des Ames innocentes & à les anéantir, en détruisant leurs corps, pour conserver d'autres corps ? N'est-ce pas un renversement visible de l'ordre, que l'Ame d'une Mouche, qui est plus noble que le plus noble des corps, puisqu'elle est spirituelle, soit détruite, afin que la Mouche serve de pâture à l'Hirondelle qui eût pu se nourrir de tout autre chose ? Est-il juste que l'Ame du Poulet souffre & meure, afin que le

corps

corps de l'Homme soit nourri? Que l'Ame du Cheval endure mille peines & mille fatigues durant si long-tems, pour fournir à l'Homme l'avantage de voyager commodément? En un mot, dans ce nombre innombrable d'Ames qui s'anéantissent tous les jours pour les besoins passagers des Corps vivans, peut-on reconnoitre cette équitable & sage subordination qu'un Dieu bon & juste doit nécessairement observer? Je réponds à cela, que l'argument seroit victorieux, si les Ames des Animaux Brutes se rapportoient aux corps & se terminoient à ce rapport; car certainement tout Etre spirituel est au dessus de la Matiere. Mais loin qu'un tel desordre naisse de mon hypothèse, je l'ai fondée au contraire, sur ce que la composition industrieuse de la machine des Bêtes doit nécessairement se rapporter à l'utilité d'une Ame qui puisse sentir & agir par le moyen de cette machine. Si l'Ame de la bête, durant le cours de son existence, sent plus de plaisir que de peine, il est vrai de dire, que Dieu rapporte à l'utilité de cette Ame le Corps auquel il l'unit. Mais si vous considerez cette Ame jointe à la machine, com-

me faiſant un ſeul tout, ce tout n'eſt point fait uniquement pour lui ſeul; il ſe raporte au Monde dont il fait partie; il doit ſervir à l'utilité des Etres qui le compoſent; il ſuffit que cette utilité n'exclut point la ſienne propre, & qu'il ſoit heureux en quelque meſure, en contribuant au bonheur d'autrui.

Remarquez-le bien; ce n'eſt point au Corps comme corps, que ſe termine l'uſage que le Créateur tire de cette Ame ſpirituelle: c'eſt au bonheur des Etres intelligens. Si le Cheval me porte, & ſi le Poulet me nourrit, ce ſont bien là des effets qui ſe raportent directement à mon Corps, mais ils ſe terminent à mon Ame, parce que mon Ame ſeule en recueille l'utilité. Le Corps n'eſt que pour l'Ame, les avantages du Corps ſont des avantages propres à l'Ame; toutes les douceurs de la vie animale ne ſont que pour elle; n'y ayant qu'elle qui puiſſe ſentir, & par conſéquent être ſuſceptible de félicité. La queſtion reviendra donc à ſavoir, Si l'Ame du Cheval, du Chien, du Poulet, ne peut pas être d'un ordre aſſez inférieur à l'Ame humaine, pour que le Créateur employe celle-là, à procurer

même

même la plus petite partie du bonheur de celle-ci, sans violer les règles de l'ordre & des proportions. Posez que l'Ame humaine soit de mille degrez au dessus de la plus noble des Ames sensitives, n'est-il pas très-conforme à l'ordre que cette Ame sensitive, sans préjudice d'une certaine mesure de bonheur propre, que Dieu lui alloue en la créant, contribue en même tems à la millième partie de celui de l'Ame humaine. Il n'y a qu'à supposer une pareille proportion d'excellence entre l'Ame de la Mouche & celle de l'Hirondelle, & l'on ne s'étonnera plus que le Créateur ait donné une Ame (2) aux Mouches dont les Hirondelles se nourrissent. Si l'Ame de la Mouche dure moins que l'Ame de l'Hirondelle, si Dieu consent à détruire l'une en faveur de l'autre; c'est que l'une est moins considérable, moins utile que l'autre dans l'Univers; c'est qu'elle a une moindre capacité de bonheur, de sentiment, d'intelligence; c'est qu'el-

(2) Voyez sur la subordination d'utilitez qui regne entre les diverses especes d'animaux à cet égard *Shaftsb.* Charact. Tom. 2. *Inquiry concerning Virtue and merit.* pp 18, 19. ibid. *The Moralists* p. 214. par rapport à la destruction des animaux.

qu'elle perd moins elle-même à cesser d'être, & que l'Univers perd moins à son anéantissement.

Qu'on y prenne garde, l'anéantissement n'est point un mal pour une Créature qui ne réflechit point sur son existence, qui est incapable d'en prévoir la fin, & de comparer, pour ainsi dire, l'être avec le non-être, quoi que pour elle l'existence soit un bien, parce qu'elle sent, ce qui n'est pas à l'égard des Créatures insensibles. La mort à l'égard d'une Ame sensitive n'est que la soustraction d'un bien qui n'étoit pas dû ; ce n'est point un mal qui empoisonne les dons du Créateur, & qui rende la Créature malheureuse. Ainsi, quoi que ces Ames & ces vies innombrables, que Dieu tire chaque jour du néant, soient des preuves de la Bonté divine, leur destruction journaliere ne blesse point cet attribut. J'ai fait voir qu'elle n'est pas moins compatible avec celui de la Sagesse. Enfin, nous n'avons qu'à nous dépouiller une fois pour toutes de ce préjugé, qui, lors qu'on nous parle d'un Principe spirituel, nous y fait attacher d'abord cette foule de proprietez excellentes qui se trouvent dans notre Ame,

ame, & qui la qualifient pour l'immortalité, & pour la possession du Souverain bien; nous n'avons qu'à nous bien représenter differens ordres de Substances immaterielles qui s'élevent les unes sur les autres presque à l'infini, pour peupler, pour animer, pour orner les différentes parties de ce vaste Univers, alors nous admirerons le plan de la souveraine Sagesse, & nous verrons se changer en des clartez ravissantes ces ténèbres même qui nous effrayoient.



CHAPITRE XV.

Où l'on agite la Question générale de l'influence des Esprits sur les Corps, & des Corps sur les Esprits. Trois Systêmes inventez pour expliquer cette influence. Exposition du 1. Systême. Celui des causes occasionelles. On le justifie contre quelques Objections.

Jusqu'ici je ne me suis occupé que des difficultez particuliéres qu'il falloit résoudre. Il est tems de me mettre un peu plus au large. Je dois au Lecteur un éclaircissement dont il a sans doute déja senti le besoin, mais que je n'ai pu lui donner plutôt, sans interrompre le fil de mon sujet. Toutes les Questions qu'il a fallu traiter à part, rentrent dans une Question générale touchant l'influence des Esprits sur les Corps, & des Corps sur les Esprits, qui fait le mystere de leur union. J'ai toujours supposé que l'Ame de la bête a le pouvoir d'agir sur son corps; & qu'elle ne sent que par son entremise: cela n'est pas

pas exempt de difficulté, ou pour mieux dire, c'est en cela que consiste la grande difficulté. On prouve aisément que cette espece de machine qui constitue le corps animal, renfermant une multitude prodigieuse d'organes si variez & si industrieusement agencez, doit avoir été destinée pour les besoins d'une Ame, qui par le moyen de cette espece d'instrument, puisse sentir ou apercevoir les objets materiels, & agir sur la Matiere. Notre propre exemple, l'analogie entre le Corps humain que le Créateur a formé manifestement pour cet usage, & le Corps des Brutes, fournit là-dessus une espèce de demonstration. Mais si quelqu'un s'avise de pousser plus loin la curiosité, & de demander pourquoi l'entremise du Corps est nécessaire afin que l'Ame ait des sensations, & comment deux Etres aussi dissemblables que l'Esprit & la Matiere, peuvent agir l'un sur l'autre; les derniers efforts de la Philosophie pourroient bien s'épuiser inutilement pour le satisfaire. Cependant puisque je suis embarqué dans des questions de ce genre, il faut avoir la hardiesse d'aller jusqu'au bout. Je vais exposer mes vues sur cette matiere dans quel-

quelques réflexions sur les trois différens Systêmes qui s'offrent à nous tirer de cet embarras. Celui des Causes occasionnelles inventé, ou plutôt perfectionné par le P. *Malebranche*; celui de l'Harmonie préétablie dont Mr. *Leibnitz* est Auteur; & le Systême ancien de l'influence réelle de l'Ame sur le Corps remis en honneur par le puissant appui que lui prêtent aujourd'hui les Philosophes Anglois.

Selon le Systême du P. *Malebranche* l'influence reciproque de l'Ame & du Corps unis, n'est point réelle, elle n'est qu'apparente; le Corps est incapable d'agir & de se modifier lui-même, à plus forte raison est-il incapable d'agir sur l'Ame, & de la modifier, en lui imprimant certaines idées & certaines sensations. L'Ame de son côté est bien active à quelque égard, elle est bien cause efficiente de ses déterminations particulieres; mais elle ne sauroit agir sur le Corps. Il n'y a que Dieu qui puisse agir hors de lui, & dont les volontez soient efficaces par elles-mêmes. Comme il a pu seul créer les Corps & les Esprits, il peut seul agir sur ces substances, en les modifiant. Sa volonté seule re-

rémue les corps, & donne aux esprits toutes leurs idées, & tous leurs sentimens. Dieu seul est donc le lien & le médiateur de l'union de l'Ame & du Corps, en établissant une certaine Loi pour la juste correspondance des effets qu'il produit immédiatement dans l'une & dans l'autre substance; en sorte qu'à l'occasion de tel mouvement du corps, Dieu excite telle pensée dans l'Ame, & qu'à l'occasion de telle pensée de l'Ame, Dieu produit dans le Corps tel mouvement qui y correspond. Ces mouvemens & ces pensées, sont les unes à l'égard des autres, de simples causes occasionnelles de l'action de Dieu.

Justifions ce Systême contre quelques préjugez injustes. On dit d'abord, qu'il n'est nullement Philosophique, parce qu'il remonte droit à la premiere Cause, & que sans apporter de raisons naturelles des Phenomènes qui nous embarrassent, il donne d'abord la volonté de Dieu pour tout denouement. Autant nous en aprendra, dit-on, le Villageois le plus ignorant, s'il est consulté; car qui ne sait, que la volonté divine est la premiere cause de tout? Mais c'est une cause universelle; or ce n'est point de cet-

cette cause qu'il s'agit. On demande d'un Philosophe qu'il assigne la cause particuliere de chaque effet. Jamais objection ne me parut plus méprisable. Voulez-vous, diroit le P. *Malebranche*, qu'un Philosophe trouve des causes qui ne sont point? Le vrai usage de la Philosophie, (1) c'est de nous conduire à Dieu, & de nous montrer, par les effets même de la Nature, la necessité d'une premiére Cause. Quand les effets sont subordonnez les uns aux autres, & soumis à certaines loix, la tâche du Philosophe est de découvrir ces loix, & de remonter par degrez au premier principe, en suivant la chaîne des causes secondes. Il n'y a point de progrès de causes à l'infini; & c'est ce qui prouve l'existence d'un Dieu, la plus importante & la premiere des véritez. La différence du Païsan au Philosophe, qui tous deux sont également convaincus que la volonté de Dieu fait tout, c'est que le Philosophe voit pourquoi elle fait tout, ce que le Païsan ne voit pas; c'est

(1) *Ce n'est point là faire entrer Dieu dans la Physique, c'est ramener la Physique à sa premiere source.* Hist. de l'Acad. R. des Sc. an. 1705. p. 32.

c'eſt qu'il fait diſcerner les effets dont cette volonté eſt cauſe immédiate, d'avec les effets qu'elle produit par l'intervention des cauſes ſecondes, & des loix générales auxquelles ces cauſes ſecondes ſont ſoumiſes. Suppoſé que nous ayons trouvé dans l'idée du Corps & de l'Eſprit, qu'il y a impoſſibilité pour eux d'agir l'un ſur l'autre, il faut bien que la volonté divine ſoit la cauſe immédiate de leur union; en ce cas ce n'eſt plus la perſuaſion générale que Dieu fait tout, c'eſt le raiſonnement, c'eſt l'évidence, qui nous mene-là. Quel autre nœud pourroit unir des ſubſtances ſi diſſemblables, que la volonté de l'Etre tout-puiſſant qui les a créées? Les Corps ont un raport naturel avec les Corps, les Eſprits, ſi vous voulez, en auront un ſemblable avec les Eſprits; mais des Eſprits aux Corps, il n'y peut avoir que des raports arbitraires, que la volonté ſeule du Créateur a pû produire, & qu'elle ſeule peut conſerver.

On fait une ſeconde objection plus conſiderable que la premiere. C'eſt, dit-on, réduire l'action de la Divinité à un pur jeu tout-à-fait indigne d'elle, que d'établir des cauſes occaſionnelles.

Ces

Ces causes seront en même tems l'effet & la règle de l'operation divine; l'action qui les produit leur sera soumise. Dieu se commandera & s'obéïra à lui-même dans le même instant; cela n'est guere serieux.

Je ne nierai point que l'objection ne soit plausible, tant qu'elle roulera sur les loix qui réglent la communication des mouvemens entre les différentes parties de la Matiere. En effet, si les Corps n'ont aucune activité par eux-mêmes, les loix du mouvement dans le Systême du P. *Malebranche*, semblent n'être qu'une pure comédie: mais il est dechargé de cet inconvenient dès qu'on l'aplique à l'union du Corps & de l'Ame. Quoi que l'Ame n'ait aucune efficace réelle sur les Corps, il suffit qu'elle en ait pour la production de ses propres actes; il suffit qu'elle ait le pouvoir de se modifier, qu'elle soit cause efficiente de ses propres volontez, pour rendre très-sage l'établissement d'une telle ame comme cause occasionnelle de certains mouvemens du Corps. Ici comme l'utilité de l'Ame est le but, la volonté de l'Ame est la règle. Cette volonté étant cause efficiente de ses propres actes, est par-là dis-

distincte de la volonté de Dieu même, & peut devenir une règle & un principe dont la Sagesse divine fait dépendre les changemens de la Matiere. Les volontez d'un Esprit créé, réëllement produites par cet Esprit, sans être les effets immédiats de la volonté de Dieu, sont une cause mitoyenne qui s'interpose entre le vouloir divin & les mouvemens des Corps, qui rend raison de l'ordre de ces mouvemens, & qui nous dispense de recourir, pour les expliquer, à la volonté immédiate de Dieu: & c'est, ce me semble, le seul moyen de distinguer les volontez générales d'avec les particuliéres. Les unes & les autres produisent bien immédiatement l'effet; mais dans celles-ci la volonté n'a de raport qu'à cet effet singulier qu'elle veut produire; au-lieu que dans celles-là on peut dire que Dieu n'a voulu produire cet effet, que parce qu'il a voulu quelque autre chose dont cet effet est la conséquence. Supposé qu'un homme soit suspendu dans l'air, sans qu'il y ait rien de sensible qui le soutienne; c'est alors une volonté particuliére de Dieu qui l'empêche de tomber; mais si quand je marche vous me demandez la cause de

ce

ce mouvement, je dois répondre, selon le P. *Malebranche*, qu'il est l'effet d'une volonté de Dieu générale. C'est bien une volonté efficace de Dieu qui me fait marcher; mais il ne veut me faire marcher, qu'en consequence de ce qu'il a voulu une fois pour toutes que les mouvemens de mon Corps suivissent les desirs de mon Ame: la volonté que j'ai de marcher, est une cause mitoyenne entre le mouvement de mon Corps, & la volonté de Dieu. Je marche en vertu d'une loi generale. L'acte simple du vouloir divin qui produit tous les mouvemens de mon corps, les attache à une certaine condition déterminée, & fait dépendre l'ordre de ces mouvemens d'une seule raison générale, savoir des desirs de l'Ame à laquelle ce Corps est uni. Tous les cas particuliers sont soumis immédiatement à cette raison ou à cette loi générale. Ainsi mon Ame est vraye cause des mouvemens de son corps, parce qu'elle est cause de ses propres volontez, auxquelles il a plû au Créateur d'attacher ces mouvemens. Les actions corporelles avec toutes leurs suites bonnes ou mauvaises lui sont justement imputées. Elle en est vraye

cause

cause (2) selon l'usage le plus commun de ce terme; *cause* dans le langage ordinaire, signifie une raison par laquelle un effet est distingué d'un autre effet, & non cette efficace générale qui influe dans tous les effets. Quoi que Dieu, selon le P. *Malebranche*, soit la seule cause efficiente, cependant, Dieu ayant soumis certain ordre de ces mouvemens à la volonté d'un esprit créé, cette volonté est censée vraye cause de chacun de ces mouvemens; elle repond juste à ce qu'on a dans l'esprit, quand on s'enquiert de la cause de tel mouvement en particulier; ce qui est équivalent à cette question, quelle est la raison pourquoi tel mouvement se fait à cette

(2) Par exemple, si je demande la cause qui à une telle heure du jour a fait monter le mercure dans le Baromêtre, vous répondriez peu pertinemment si vous m'alleguiez la pesanteur de l'air. Vous ferez mieux de dire, c'est que tel Vent souffle; ou bien c'est que l'air vient de se dégager des vapeurs qui le raréfioient. Voilà la cause particuliere & prochaine qui détermine la générale, savoir la pesanteur de l'air, à produire cet effet précis; voilà la cause dont je m'enquiers, quand je demande raison de cet effet. Voyez le P. *Malebranche* Entret. sur la Religion & la Metaphysique. I. *Entret.* 4. page 143.

cette heure, plutôt que tel autre? Que si l'on se sent quelque repugnance à concevoir la sagesse divine comme executrice des volontés les plus extravagantes des hommes, cette peine naît toute de notre imagination qui rapetisse la Divinité en se la representant sous l'idée d'un agent particulier, borné par son pouvoir comme par son choix à de certaines fonctions qui le soumettroient réellement à ces Etres insensez, dont il executeroit les desirs. Cet Agent s'aviliroit sans doute par une telle dépendance. Mais il faut penser tout autrement de la cause prémiere & universelle. La Majesté d'une telle cause demande qu'elle agisse par des volontez, & qu'elle gouverne tout selon des loix générales. Il seroit indigne d'elle de suspendre à tout moment l'exercice de ces loix, parce que les hommes s'en prévalent pour executer leurs desseins injustes. Ce seroit là véritablement se rendre dépendante de leur caprice. On ne songe pas que la prétendue difficulté tombe également sur tous les Systémes, qui tous reconnoissent que la Providence prête son concours aux hommes ; & que sans avoir de part à leur crime elle

leur

leur fournit tout ce qui leur est necessaire pour l'executer. Est-il plus indigne de Dieu de remuer le bras d'un incendiaire au moment qu'il a la volonté de jetter une méche allumée dans un magazin à poudre, de remuer dis-je ce bras en consequence des loix de l'union de l'Ame & du Corps, qu'il ne l'est d'allumer cette poudre & de faire sauter le magazin en vertu des loix générales de la communication des mouvemens? Celui du bras qui lance la méche & celui par lequel la poudre s'allume sont tous deux egalement nécessaires pour l'execution du vouloir de ce malheureux, puisqu'il manquera son effet, soit que le bras reste immobile, soit que la poudre ne s'allume point. Comme donc Dieu concourt au mouvement qui embrase la poudre, parce qu'il n'est pas juste qu'à cause de l'extravagance d'un scelerat, les Agens naturels perdent leur vertu ni que les Communications des mouvemens soient arrêtées; de même Dieu remue ce bras, parce qu'il n'est pas juste non plus de suspendre les sages loix de l'union du Corps & de l'Ame, parce que l'homme s'en prevaut pour satisfaire ses

desirs insensez. Ce n'est donc point au caprice des hommes mais à ses propres loix que Dieu obeït, puisque c'est pour le maintien de ces Loix si sagement établies, non pour suivre le caprice des hommes, qu'il produit des effets conformes à leur volonté. Du reste il importe fort peu, pour rendre les hommes responsables de leurs actions, qu'ils les produisent ou non, par une efficace naturelle, par un pouvoir physique que le Créateur ait donné à leur Ame en la formant, de mouvoir le corps qui lui est uni: mais il importe beaucoup qu'ils soient causes morales ou libres; il importe beaucoup que l'Ame ait un tel empire sur ses propres actes, qu'elle puisse à son gré vouloir, ou ne vouloir pas ces mouvemens corporels, qui suivent nécessairement sa volonté.

Otez toute action aux Corps, & faites mouvoir l'Univers par l'efficace des volontez divines, toujours appliquées à remuer la matiére, les loix du mouvement ne seront point un jeu pour cela, dès que vous conservez aux Esprits une veritable efficace, un pouvoir réel de se modifier eux-mêmes, & dès que vous reconnoissez qu'un certain arrangement

de

de la matiere à laquelle Dieu les unit, devient pour eux, par les diverses sensations qu'il y excite, une occasion de déployer leur activité, & contribue à leurs connoissances & à leurs plaisirs. Quoi qu'il en soit du Systême des causes occasionnelles, & de la prémotion physique pour les Corps; on y voit toujours un but digne de la Sagesse divine dès qu'on reconnoît dans l'Univers, outre la matiere, de vrais Agens, des intelligences qui ne sont point soumises à cette prémotion. S'il n'y avoit point un certain ordre entre toutes les parties du Monde corporel, s'il n'y avoit point de loix générales pour la communication des mouvemens, l'œconomie des sensations seroit troublée; les Agens spirituels ne pourroient déployer leur activité, ou du moins operer d'une maniere suivie; les créatures raisonnables seroient privées d'un moyen d'exercer mille vertus, & le grand spectacle de l'Univers ne tourneroit point, comme il fait aujourd'hui, au plaisir & au profit des Esprits qui le contemplent.

CHAPITRE XVI.

Exposé du second Systême. Celui de l'harmonie préétablie. Reflexions sur le fonds de ce Systême, & sur ses conséquences. Il détruit la liberté : Il rend douteuse l'existence du Monde corporel.

C'En est assez sur ce Systême, que d'illustres défenseurs & des adversaires non moins illustres, ont rendu si considerable dans le monde. Je me suis contenté d'en faire une courte exposition, & de le justifier contre les objections qu'on lui fait le plus communément, mais qui sont aussi, ce me semble, les plus aisées à détruire. J'en use ainsi par un pur mouvement d'équité, n'ayant aucun interêt à le faire triompher des autres qui peuvent également prêter leur sécours à mon hypothèse sur l'Ame des Brutes. Je passe à un Systême plus recent. C'est celui de Mr. *Leibnitz*. Ce savant homme a voulu nous faire voir que les sources d'invention ne sont pas encore épuisées, & qu'il est encore des beau-

beautez neuves pour les Philoſophes comme pour les Poëtes. Le Syſtême de l'harmonie préétablie a inconteſtablement l'avantage de la nouveauté; s'il n'a pas celui de la ſimplicité & de la clarté, il n'en eſt que plus propre à plaire à certains eſprits ; & je croi que ce mêlange de ſombre & de merveilleux qu'on y voit répandu par tout, quoi que très-capable de rébuter une infinité de gens, eſt auſſi précisément ce qui lui a du faire un certain nombre de Sectateurs.

Je ne m'engage point ici à developer ce Syſtême, l'entrepriſe ſeroit un peu trop (1) forte pour moi ; d'ailleurs, je le ſuppoſe déja connu, du moins autant qu'il peut l'être. On peut voir l'expoſé qu'en fait Mr. *Bayle* (2) qui entreprenant enſuite de le refuter, déclare aſſez par-là qu'il croyoit l'entendre au moins juſques à un certain point (3). Au cas que

(1) Un grand Maître en ces matieres vient de declarer, il n'y a que peu de tems, qu'il n'avoit pu rien comprendre au Syſtême dont je parle. Voyez la *Biblioth. Ancienne & Moderne*, Tom. XXIII. p. 415. Après un tel aveu, bien des gens auront dequoi ſe conſoler de leur peu de pénétration.

(2) Art. *Rorarius*. Rem. H. L.

(3) Mr. *Leibnitz* a paru ſatisfait de l'expoſé que Mr. *Bayle*

que son illustre Auteur l'ait parfaitement compris lui-même, on peut consulter sa *Théodicée*; & l'on fera bien encore d'y joindre l'excellente ébauche que Mr. de *Fontenelle* donne de ce Livre dans l'éloge de Mr. *Leibnitz*.

Je me borne à quelques reflexions sur cette partie de l'harmonie préétablie, qui tend à rendre raison de l'union de l'Ame & du Corps, & dans l'homme & dans la Brute. Mr. *Leibnitz* s'accorde avec le P. *Malebranche* pour nier toute réelle influence de ces deux substances l'une sur l'autre. Mais il s'en éloigne en ceci, que pour épargner l'action de Dieu, il suppose que le Corps est une Machine qui depuis le moment que le Créateur l'a formée, va toute seule, sans que l'ouvrier s'en mêle, pour la diriger ou la redresser; & que tous les mouvemens qu'executent les animaux, naissent successivement dans un certain ordre du mechanisme de leurs organes, & d'un raport préétabli entre la Machine

Bayle a donné de son Systême. Voiez la Replique aux reflexions contenues dans l'Article *Rorarius* sur le Systême de l'harmonie préétablie, dans le *Recueil de diverses Pièces sur la Philosophie* Tome 2. pag. 389.

ne de l'animal & les autres Corps de l'Univers. L'Ame de ſon côté eſt un principe qui ſe meut lui-même, qui ſe develope ſans ceſſe par de nouvelles modifications, & dont les divers changemens qui lui arrivent, auxquels il tend en vertu de ſa nature, ou qui ſortent du fond de ſa conſtitution interieure, correſpondent aux divers changemens de la Machine qui lui eſt unie. L'Ame daus chaque homme ou dans chaque Bête eſt un Automate ſpirituel, dont les diverſes operations ſont analogues aux divers mouvemens de l'Automate corporel; l'état de celui-là exprime & repréſente l'état de celui-ci; cette analogie qui ſe trouve parfaite entre telle Ame & tel Corps organiſé, fait leur union. Dieu ne fait qu'aſſortir entre eux les Automates de différens genres, & ſans y interpoſer davantage ſon pouvoir, tout enſuite va de lui-même.

Il y a là-dedans, ce me ſemble, un merveilleux dont ont doit ſe défier, juſqu'à-ce qu'on l'ait appuyé par de bonnes preuves. Mr. *Bayle* avoit-il tort de demander un éclairciſſement ſur la nature des Automates ſpirituels? L'éclairciſſement eſt pourtant encore à venir.

Disons tout ; ce tissu de ressorts, tant materiels que spirituels, qui jouent avec tant de regularité pour faire aller une machine aussi vaste que l'Univers, feroit admirable, s'il étoit possible ; mais ne seroit-ce point par hazard un tissu de contradictions ? Déja la Liberté n'a point d'azile dans ce Systême, puis que le mechanisme y regne par-tout. Car si les principes y sont obscurs, en recompense les consequences y sont claires. Il est vrai qu'on y retient par (4) bienséance les mots de *choix* & de *liberté* ; mais on est nécessairement obligé d'en bannir la chose. Imagine qui voudra des machines à ce prix ; pour moi je prefére sans balancer la Morale à la Mechanique, & je soutiendrai toujours que des Etres libres, des Etres capables de Vertu & de Religion, valent infiniment mieux que le plus merveilleux des Automates, & font plus d'honneur à l'Etre suprême & à l'Univers.

En bonne foi, s'aller figurer que cette suite d'actions que l'on voit faire tous les

(4) On peut dire sur l'usage que Mr. *Leibnitz* a fait de ces termes, qu'il lui est arrivé tout le contraire de ce que dit Horace ; *Verbaque provisam rem non invita sequentur.* De Arte Poët. v. 311.

les jours aux hommes naît d'un mechanisme préétabli dans le Corps humain, pour représenter les desirs & les pensées de l'Ame qui lui est unie, & que ces pensées & ces desirs resultent à leur tour du fond & de l'essence de cette Ame qui les produit nécessairement selon certaines Loix, n'étant elle-même par conséquent qu'un Automate spirituel; cela ne paroit-il pas le songe le plus creux qui ait jamais roulé dans la tête d'un Philosophe? N'est-ce pas poser pour principe une contradiction formelle au sentiment vif & perpetuel que chacun porte au dedans de soi? Je sens que je puis dans ce moment vouloir donner à mon corps des impressions & des mouvemens tout contraires. Je puis vouloir parler ou demeurer dans le silence; continuer d'écrire, ou quitter la plume; me lever, ou demeurer assis; articuler tels sons dans telle suite, ou tels autres sons dans une suite opposée; ma propre existence ne me paroit pas plus certaine que cela me le paroit. Mais non, un mechanisme préordonné regloit, avant ma naissance, la suite des mouvemens futurs de ma main, de ma langue, de tout mon

 Corps;

Corps; en ſorte qu'ils naiſſent les uns des autres, par une telle néceſſité, que le moindre de ces mouvemens ne peut être ſupprimé, dérangé, ou varié le moins du monde. Les operations de mon Ame auxquelles ces mouvemens doivent correſpondre, ſont donc aſſujetties au même ordre & tiennent les unes aux autres par la fatalité d'une même (5) chaine. Quiconque goûte de tels principes, pourroit-il bien encore être aſſez fou pour ſe croire libre?

Quand même on ſuppoſeroit, en dementant le ſentiment interieur, qui m'aſſure à tout moment, & l'experience qui me fait éprouver en mille & mille rencontres (6) que je ſuis le Maitre de mes

(5) L'Harmonie Préétablie reſſemble à cette chaine d'or à laquelle Jupiter dans Homere ſe vante de pouvoir, quand il lui plaira du haut de l'Olympe, attacher & tenir ſuſpendus les Dieux & les Hommes.

Σειρὴν χρυσείην ἐξ οὐρανόθεν κρεμάσαντες,
Πάντες δ' ἐξάπτεσθε θεοὶ, πᾶσαί τε θέαιναι.
Ἀλλ' οὐκ ἂν μ' ἐρύσαιτ' ἐξ οὐρανόθεν πεδίον τε &c.
Iliad. Θ. 19.

(6) Je déclare pour prévenir toute chicane, que je n'ai point prétendu nier ici qu'il y ait ſouvent daus notre Ame pluſieurs penſées involontaires qu'elle s'efforce inutilement d'écarter. Outre les idées que les ſens nous offrent, on ſait quelle eſt quel-

mes penſées, & que j'ai réellement le pouvoir de les arranger à mon gré; quand, dis-je, en dépit de tout cela, l'on ſuppoſeroit que toutes les penſées qu'un homme aura euës depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, ſont ainſi enchainées l'une à l'autre, ou ſi vous voulez emboitées l'une dans l'autre, comme l'enſeigne Mr. *Leibnitz*; elles ſont ſi variées, ſi inégales, ſi contraires, leur ſuite eſt ſi bizarre, elles forment un labyrinthe ſi entrelacé; que s'il y a quelque choſe d'incomprehenſible au monde, il l'eſt qu'aucune loi du mouvement ſoit capable de produire des effets qui y correſpondent. Admettons pour un moment, une ſorte de mechaniſme dans l'Ame, qui eſt une ſubſtance ſimple; à qui perſuadera-t-on que celui de la matiere, qui eſt un compoſé de ſubſtan-

quelquefois la tyrannie de l'imagination. On ſait qu'il y a des penſées que le hazard nous preſente & que notre eſprit reçoit à l'improviſte par une eſpece d'enthouſiaſme. Il y a ſi peu de part qu'elles l'étonnent, & qu'il ne peut comprendre par quelle voie elles lui viennent. Voyez là-deſſus Wollaston *Relig. of Nat. delineated* Sect. V. p. 106. 107. mais cela même ſuppoſe que dans le cours ordinaire l'Eſprit eſt maitre de former ſes penſées & de les arranger comme il lui plait.

ſtances à l'infini, & dont l'action eſt celle d'une infinité de ſubſtances à la fois, puiſſe jamais s'y ajuſter? Je veux demeurer dans le ſilence; par où me prouverez-vous que je n'ai pu dans ce moment avoir la volonté de parler? Et ſuppoſé qu'il y ait de cela quelque cauſe néceſſaire qui ſoit cachée au fond de mon Ame, faites-moi concevoir en vertu de quelle loi méchanique, ma langue, après s'être remuée pendant un quart d'heure, a dû s'arrêter preciſément dans ce moment où j'ai voulu qu'elle s'arretât, ſans que ma volonté en ſoit la cauſe. (7) Ce ſont là deux prodiges incapables de s'éclaircir mutuellement, inconcevables chacun à part, plus incomprehenſibles encore par leur réunion, laquelle eſt un nouveau prodige.

Quand j'accorderois la poſſibilité d'un ajuſ-

(7) Une pareille combinaiſon du phyſique avec le moral a paru impoſſible au P. M. dans un cas infiniment plus reſſerré que celui-ci, ſavoir l'état temporel du peuple Juif. Et c'eſt de l'abſurdité d'une telle combinaiſon qu'il prend droit d'établir les Anges cauſes occaſionelles de ce qu'il y eut de miraculeux dans ce peuple. *Traité de la Nat. & de la Grace* p. 321. dans le dernier Eclairciſſement où il traite d'impie & d'inſenſé le ſentiment de ceux qui croiroient que ces miracles ſe ſont faits en vertu des loix de la Communication des mouvemens.

ajustement des ressorts du Corps humain entre eux & avec les autres Corps, qui seroit tel, que ce Corps pourroit fournir à coup sur, en vertu de sa constitution originale, tous les mouvemens que l'Ame lui demande à chaque instant; comparez ce Systême avec celui des causes occasionnelles, & jugez les tous deux par ce grand principe, que Dieu agit toujours par les voies les plus simples, vous verrez dans le Systême du méchanisme préétabli, une depense inutile d'art, de ressorts, de combinaisons infinies, qu'épargne tout d'un coup, d'une maniere digne de la Sagesse divine, celui des causes occasionnelles. Comparez la volonté de produire un Corps humain avec tout l'assemblage de machines, de ressorts & de menagemens nécessaires, pour le préparer de loin à rendre exactement à l'Ame, par des mouvemens naturels, une obéissance apparente: comparez une telle volonté avec cette Loi générale, qu'à chaque pensée de l'Ame il s'excite dans le cerveau un certain mouvement qui corresponde à cette pensée, & qu'à chaque mouvement excité dans le cerveau il naîtra dans l'Ame une pensée analogue

à ce mouvement ; il eſt aiſé de voir que cette derniere volonté qui établit un principe libre pour cauſe occaſionnelle des mouvemens du Corps, eſt une voie infiniment plus ſimple que l'autre, & produit préciſément le méme effet. Une telle Loi ſoumet le méchaniſme à l'action des agens libres, & par-là ſupplée en mille manieres aux defauts eſſentiels du méchaniſme, pour produire dans le monde corporel même, des beautez, un ordre, une regularité à laquelle le ſeul méchaniſme ne pouvoit atteindre. L'autre Syſtême, en aſſujettiſſant la volonté des Ames au méchaniſme des Corps, qui eſt uniforme & néceſſaire, détruit toute liberté, & aneantit cette merveilleuſe varieté d'effets qu'il n'y a que les cauſes libres qui puiſſent produire.

Repliquerez-vous que dans l'harmonie préétablie la liberté ſubſiſte dans ſon entier, parce que Dieu regle le méchaniſme du Corps avec les divers mouvemens qui en reſultent, ſur la préviſion des determinations libres de l'Ame qu'il lui veut unir? Soutiendrez-vous que c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce Syſtême? à la bonne heure. Voila donc auſſi l'Aſtrologie Judiciaire, déchargée

tout

tout d'un coup d'une de ſes plus grandes abſurditez. Il ſera bien aiſé deſormais de concilier la liberté des actions humaines avec les principes de cette vaine ſcience. En effet dès qu'un méchaniſme préétabli peut correſpondre avec les divers mouvemens des volontés libres, pourquoi ne ſerviroit-il pas à les préſager, à les indiquer d'avance? & pourquoi certain aſpect des planetes ſous lequel un homme ſera né, ne pourroit-il fournir de ſurs prognoſtics de tout ce que fera cet homme durant le cours de ſa vie?

Un autre defaut eſſentiel que je puis d'autant moins paſſer au Syſtême de l'Harmonie préétablie, qu'il prétend être le ſeul qui s'éleve juſqu'aux premiers principes & aux dernieres raiſons des choſes, c'eſt qu'il rend les Corps organiſez, & la matiere en général entierement inutiles. L'union des eſprits avec les Corps & avec le monde corporel n'eſt, ſelon ce Syſtême, qu'une ſimple Analogie entre ces deux genres d'êtres; en ſorte que l'exiſtence des Corps eſt abſolument inutile pour les Eſprits. Deux horloges dont l'une va par le moyen des poids, & l'autre par celui des reſſorts, quoi qu'elles ſe rencontrent

avec la derniere justesse pour marquer & pour sonner les heures, quoi que tous leurs mouvemens soient égaux & proportionnez, n'ont pourtant aucun besoin l'une de l'autre ; leur raport mutuel marquera bien l'industrie de leur ouvrier commun d'avoir sû les ajuster ensemble de cette maniere; (8) mais comme l'un ciroit fort bien sans l'autre, il est fort superflu qu'il y en ait deux. Apliquons la comparaison. S'il est vrai que chaque Ame en vertu de sa constitution naturelle doit nécessairement suivre une certaine tablature de pensées & d'operations, si par une loi que lui impose sa propre essence, l'Ame de *Paul* a dû éprouver cette suite d'idées, de sensations, de passions, de desirs qu'il a éprouvé en effet durant le cours de sa vie, en sorte que quand même elle n'auroit pas été unie à tel Corps, & que ce Corps n'auroit pas été placé dans tel endroit de l'Univers, au milieu de

(8) L'Auteur du Systême, qui possedoit si bien l'art d'en faire, est reduit lui-même à cet aveu lors que dans *son Examen des Principes du P. Mallebranche* il dit sous le personage de Philarete. *Il y a même grand sujet de douter si Dieu a fait d'autres choses* que des *Monades ou des substances sans étendue* &c. Recueil des pièces. Tom. II. p. 236.

de tels & tels objets &c., cette Ame auroit vû les mêmes objets, éprouvé les mêmes ſenſations, voulu les mêmes choſes, reſſenti les mêmes joies, les mêmes craintes, les mêmes chagrins &c.; ſi, dis-je, tout cela eſt vrai, à quoi bon mettre cette Ame avec un Corps (9) qui ne lui ſervira de rien, qui ne con-

(9) Ainſi raiſonne Mr. *Berkley* dans un Livre intitulé *Treatiſe concerning the Principles of Human Knowledge*, quoi que ſur des principes un peu différens. On voit aſſez que cette difficulté eſt propre au Syſtême que je combats, & qu'elle ne ſauroit ſe retorquer contre celui des cauſes occaſionelles. Car quoi que dans ce Syſtême les Corps ne produiſent point ſur l'Ame par leur efficace immediate, les diverſes impreſſions que nous reſſentons, ils ſont le fondement réel de ces impreſſions: La raiſon pour laquelle Dieu nous les donne, étant de nous découvrir l'exiſtence de ces objets hors de nous, & leurs divers raports entr'eux & avec nous, il paroit évident que cette ſuite d'impreſſions involontaires, ſuppoſé qu'elles ſoient accidentelles à l'Ame, & qu'elles ne reſultent point néceſſairement de la conſtitution de ſa Nature, a dû être reglée ſur celle des objets corporels auxquels ces impreſſions nous appliquent, & deſtinée à nous avertir de la préſence ce ces objets, ce qui nous prouve, qu'il y a des Corps hors de nous; que s'il n'y en avoit point, Dieu ne nous donneroit pas ces perceptions vives qui nous les répréſentent; que par conſequent ni les Corps en général ni notre Corps en particulier ne ſont inutiles à l'Ame, puiſque

contribuera en rien à la faire agir ou sentir ? En cas que l'Ame sente & veuille nécessairement ceci, ou cela, en vertu de sa nature spirituelle, le Corps organisé auquel on la suppose unie, devient, parfaitement inutile. Alors, ni l'Ame ne sert à expliquer le but de l'organisation du corps, ni le corps par son méchanisme ne sert à rendre raison des diverses sensations de l'Ame : ces deux substances iront chacune leur train, independamment l'une de l'autre.

Quand même vous voudriez déduire tous les mouvemens des animaux d'un méchanisme préétabli, vous serez toujours obligé, pour lui trouver quelqu'usage, de le rapporter à l'utilité de l'Ame; en sorte que les mouvemens qui naîtront de ce méchanisme, causeront à l'Ame certaines sensations qui lui donneront occasion de former des desirs aux-

que sans eux elle n'auroit ni ces diverses impressions, ni toutes les pensées qui en resultent. Mais dans l'harmonie préétablie où notre Ame éprouve toute cette suite d'impressions par une Loi que lui impose sa propre essence, les Corps ne sont ajoutez aux esprits que pour former une Symmetrie inutile par la correspondance de leurs changemens avec ceux de l'Ame. V. *supra* p. 164.

auxquels le même méchanisme fera exactement correspondre de nouveaux mouvemens. Ce méchanisme sera nécessaire à la vérité, mais il aura une raison, il sera reglé sur les besoins de l'Ame, & sur ses volontez libres. Il supposera toujours une Ame dont les desirs seront exprimez par quelques-uns de ces mouvemens & en rendront raison; comme à leur tour d'autres mouvemens rendront raison des sensations qui causent ces desirs. En un mot, il faut que l'organization ait un rapport d'utilité au principe sensitif, ce qui ne seroit point, si ce principe avoit par lui-même, en vertu de sa nature, cette suite de modifications, de sensations & de desirs. En ce cas, Dieu créant une telle Ame lui donneroit tout d'un coup tout ce qu'il peut lui donner, puis que tout ce qui doit jamais être dans l'Ame seroit essentiel à l'Ame, & que Dieu, après l'avoir créée n'agiroit plus sur elle, pour lui imprimer de nouvelles modifications. Aucun des Etres qui sont hors d'elle ne seroit capable de contribuer à son bonheur. Cette Ame seroit isolée au milieu de l'Univers, & pourroit, selon ce principe, douter raisonnablement

ment

ment de l'existence de toutes les autres Créatures ; puis que dans tout ce qu'elle voit, & qu'elle sent, aussi-bien que dans tout ce qu'elle opere, elle suit la nécessité de sa nature, sans dépendre en aucune sorte des Etres exterieurs.

CHAPITRE XVII.

Continuation de l'examen de ce Systême. Il ne jette pas moins d'incertitude sur le Monde intellectuel, reduisant tout au seul Moi *répréséntatif de l'Univers. Dans ce Systême on ne peut conclure des mouvemens exterieurs aux pensées, ni des sensations de notre Ame aux objets exterieurs, puisque les sensations de l'Ame naissent necessairement de sa nature, comme les mouvemens spontanés resultent de la constitution du Corps. En prouvant que l'Ame produit librement ses propres Actes & qu'elle ne tire point d'elle-même ses sensations, mais qu'elle les reçoit du dehors, ce dont l'experience interne nous convainc, on detruit sans retour le Systême de l'harmonie. Ne l'admettre que pour les Corps, c'est n'en pas entendre le fin. Le merveilleux de l'automate corporel étant absorbé & en quelque sorte justi-*

justifié par celui de l'automate spirituel, cette derniére idée conduit à l'autre Si l'Ame sans être libre peut agir comme elle fait, toutes nos actions corporelles peuvent bien être le fruit d'un méchanisme préétabli. Mr. Leibnitz *paroît pencher vers la Secte des Idealistes & croire que les Corps ne sont que des apparences. Ce qu'il dit là-dessus ne refute point* l'égomisme.

DONNONS plus d'entendue à nos reflexions. Mr. *Leibnitz* par sa maniere franche & noble de developer ses propres principes, semble se livrer généreusement aux conséquences que nous en tirons contre lui. Il n'est point de ces Esprits timides qui craignent toujours ou d'en trop dire ou d'en avoir trop dit. Il s'abandonne en Philosophe intrepide à toute l'étendue de ses idées. Après qu'il a marché quelque tems à découvert, on ne le voit point derober sa marche & couvrir de tenebres affectées l'issue du chemin qu'il s'est tracé. Dans sa replique aux objections que lui avoit fait Mr. *Bayle*, il prétend montrer que l'Harmonie préétablie a l'avantage de lier toutes les veritez éparses dans les

(1) les autres Syſtémes & d'en reparer le foible, en pouſſant beaucoup plus loin qu'eux ces Veritez qu'ils n'établiſſent qu'à demi. Epicure & Hobbes n'ont vû qu'une partie du vrai. Deſcartes s'arrete trop tôt en beau chemin, ſon Syſtéme eſt trop court pour ainſi dire; & voilà pourquoi les uns & les autres prêtent le flanc aux objections; mais le nouveau Syſtéme comprenant tout, remedie à tout. C'eſt un heureux rendez-vous où les Materialiſtes & les Idealiſtes ſe reconcilient. *En un mot*, dit-il, *tout ſe fait dans le Corps, à l'égard du détail des phénomènes, comme ſi la mauvaiſe doctrine de ceux qui croient que l'Ame eſt materielle ſuivant Epicure & Hobbes, étoit la véritable; ou comme ſi l'homme n'étoit que Corps, ou qu'Automate.* " Auſſi ont ils
„ pouſſé juſqu'à l'homme ce que les
„ Carteſiens accordent à l'égard de tous
„ les autres animaux; ayant fait voir
„ en effet, que rien ne ſe fait par
„ l'homme avec toute ſa raiſon, qui
„ dans le Corps ne ſoit un jeu d'ima-
„ ges,

(1) Repl. de Mr. *Leibnitz* aux Reflexions de Mr. *Bayle* p. 399. &c. du 2. Vol. *du Recueil de diverſes pièces* &c.

„ ges, de paſſions & de mouvemens
„ - - de ſorte que rien de ce qui paroît
„ au dehors de l'homme n'eſt capable
„ de réfuter leur doctrine; ce qui ſuffit
„ pour établir une partie de mon Hy-
„ pothèſe. Ceux qui montrent aux
„ Cartéſiens que leur maniere de prou-
„ ver que les Bétes ſont des Auto-
„ mates, va juſqu'à juſtifier celui
„ qui diroit, que tous les autres hom-
„ mes hormis lui, ſont de ſimples Au-
„ tomates auſſi, ont dit juſtement &
„ préciſement ce qu'il me faut pour
„ cette moitié du mon Hypothèſe qui
„ regarde le Corps. Mais outre les
„ principes Métaphyſiques &c. l'expé-
„ rience interne réfute la doctrine E-
„ picurienne: c'eſt la conſcience qui
„ eſt en nous de ce Moi qui s'aperçoit
„ des choſes qui ſe paſſent dans le
„ Corps: & la perception ne pouvant
„ être expliquée par les figures & les
„ mouvemens, établit l'autre moitié
„ de mon Hypothèſe & nous oblige
„ d'admettre en nous une ſubſtance in-
„ diviſible, qui doit être elle-même la
„ ſource de ſes phénomènes: de ſorte
„ que ſuivant cette ſeconde moitié de
„ mon Hypothèſe, tout ſe fait dans

„ l'Ame comme s'il n'y avoit point de
„ Corps ; de même que felon la pre-
„ miére moitié tout fe fait dans le
„ Corps comme s'il n'y avoit point
„ d'Ame ". En me fondant fur ces paroles affez claires d'elles mêmes, & deftinées à éclaircir les principes de Mr. *Leibnitz* qu'on attaquoit, je foutiens que fon hypothèfe qui eft compofée de deux parties ainfi détachées & indépendantes l'une de l'autre, où les deux moitiés de l'Univers ne communiquant par aucun milieu, ne s'uniffent ni ne fe raffemblent par aucun lien, que cette hypothèfe dis-je, ne fauroit fe foutenir. Elle ouvre au Pyrrhonien le plus vafte champ de doutes, & lui met en main de quoi ébranler l'exiftence de l'Univers même.

J'en ai dit trop peu, quand je me fuis contenté de foutenir que le Syftême de l'harmonie préétablie, par cela même qu'il rend inutile l'exiftence des Corps, la rend douteufe. N'en faifons point à deux fois, & difons que l'exiftence des Efprits comme celle des Corps, perd dans ce Syftême tout fondement folide, puifqu'il nous réduit à la certitude de notre feule exiftence, je veux dire de

celle

celle de notre Esprit. Mon Ame selon ce Systême, étant la source naturelle, ayant en soi une raison suffisante de tous les changemens qui lui arrivent, ne peut desormais tirer de tout ce qu'elle voit & sent, aucune preuve d'un Monde materiel hors d'elle. Elle n'en sauroit conclure l'existence de son propre Corps, puisque l'idée qu'elle en a, puisque toutes les impressions représentatives, & de ce Corps, & par lui de l'Univers materiel, elle les reçoit, non de ce Corps, ou même en conséquence de son union avec lui, mais d'elle même, du fonds essentiel & primitif de sa propre nature. D'autre côté, supposant la réalité du monde materiel, puisque tous les mouvemens spontanées des Corps organizez, dépendent & naissent uniquement de la construction organique de ces Corps, & des rapports préétablis entre leur méchanisme & celui de tout le reste du monde materiel, en un mot de l'harmonie totale des mouvemens de la Machine universelle; puisque dans mon propre Corps, dont je croiois diriger les mouvemens au gré de mon Ame, tout se fait indépendemment d'elle, comme s'il n'y en avoit point; que s'ensuit-il de

là, si ce n'est que j'ai tout lieu de douter, qu'il y ait des Ames humaines, qui correspondent par leurs modalitez aux Corps humains que je vois ? Mon doute demeure donc insurmontable, par rapport à tous les Etres que l'on suppose créez hors de moi, tant Esprits que Corps. En niant toute influence réciproque des uns sur les autres, en rejettant toute causalité, soit réelle, soit occasionelle, soit physique soit morale, on m'ôte le moyen de découvrir l'existence des autres Esprits par les phénomênes des Corps, ou de m'assurer de l'existence des Corps, par les changemens qui arrivent dans mon propre Esprit. Ainsi Corps, Esprits, généralement tout ce qui n'est point moi, ou en moi, ne peut plus avoir aucune certitude par raport à moi. Je deviens à moi-même mon propre monde ; je renferme véritablement dans mon sein, tout ce que je croyois voir au dehors. Je suis à la fois le spectateur & le spectacle. Je porte au dedans de moi une espece d'Univers séparé de tout, & qui ne communique avec rien. Non seulement mes pensées & mes actions, mais tous les differends objets de ce monde
dont

dont je m'étois imaginé faire partie ; aussi bien que tous les divers rapports de ces objets, leurs Loix, leurs mouvemens, ce que je regardois comme des résultats de leur action combinée avec la mienne, mes maux & mes biens, tous les événenemens de ma vie, tout cela se trouve renfermé dans mon propre fonds, & en dépend si bien, qu'il est l'effet la Loi immuable de ma nature spirituelle.

Dans le Systême de l'harmonie préétablie, mon Âme tire de son propre crû, elle produit en soi tout ce qui lui arrive, & cela en vertu de la premiére loi de la Création. Nul autre agent ni spirituel ni corporel n'influe sur elle. Tout se fait en elle comme s'il n'y avoit point de Corps : ajoutez, comme s'il n'y avoit point d'autres Esprits. Car ces Esprits ne peuvent agir immédiatement sur le mien : tout le monde le reconnoît ; & selon l'hypothèse, ils n'y peuvent agir non plus par le canal des Corps ; (la seule voye de communication que l'on puisse imaginer) puisque les Corps & les Esprits sont deux ordres d'Etres qui roulent chacun à part, sans nulle communication ni influence mutuelle de

l'un ſur l'autre. Ainſi quand mon Ame exiſteroit ſeule, avec cette impreſſion ou premiére loi donnée par le Créateur, je verrois tout ce que je vois & tout ce qui m'arrive m'arriveroit. Quand donc j'entre en moi même, pour me demander quel eſt le fondement de la perſuaſion que j'ai toujours eue de l'exiſtence de cet Univers dont je crois faire partie, & qui me paroît compoſé de Corps & d'Eſprits de différentes eſpèces, je vois clairement que cette perſuaſion, ſi elle eſt bien fondée, détruit le Syſtème, ou que ſi le Syſtéme eſt vrai, il prouve la fauſſeté de cette perſuaſion. Je me ſens invinciblement porté à croire, qu'il y a hors de moi un aſſemblage de Créatures, tant ſpirituelles que corporelles, qui ſont ſoumiſes à certaines loix, qui ont entr'elles un arrangement, des liaiſons fixes, certains rapports des unes aux autres, & avec moi même, que ces Créatures agiſſent les unes ſur les autres & toutes enſemble ſur moi, & que j'agis réciproquement ſur elles dans un certain ordre: que de cet ordre, de ces liaiſons, de cette influence réciproque, réſultent certains effets dont je ſuis le témoin ou

le

le sujet, & auquels je prends part d'une maniere qui m'est ou favorable ou contraire : que du résultat de ces operations combinées, naît ce que j'apelle l'Experience. Dans ce monde ainsi conçû & dans tout ce qui s'y passe, je reconnois une direction supérieure, qui gouverne, qui dirige, & qui rapporte tout à certaines fins, ce que j'exprime sous le nom de Providence. Mais le sentiment vif & intime qui me porte à croire toutes ces choses, devient un sentiment faux & trompeur, si le premier principe du Systême doit être admis, savoir que tout se fait dans mon Ame, comme s'il n'y avoit point de Corps : puisqu'alors tout ce qui se passe dans mon Ame, étant une suite nécessaire de sa nature, ne suppose & ne prouve autre chose, que l'existence de mon Ame. Pour produire cet ordre, cette harmonie, cette varieté d'objets, cette combinaison d'événemens, cet assemblage de merveilles que j'admire ; Dieu n'aura eû qu'à créer mon Ame. En la créant, il crée tout cela par rapport à moi ; & tous ces prodiges de sagesse, de bonté, de puissance, qui me paroissent éclater dans l'Univers, devienuent

autant d'illusions, puisqu'ils aboutissent à avoir tiré du néant une substance, dont la nature est de se représenter ces objets.

Si vous repliquez que mon Ame étant le miroir de l'Univers, il faut que cet Univers, qui est l'objet qu'elle représente, existe aussi, je vous prierai d'observer qu'il n'y a nulle conséquence de l'un à l'autre, car l'Ame étant représentative par son essence, deux choses sont incontestables : L'une qu'une substance ne sauroit être conçue sans ses attributs, & qu'en la créant Dieu ne lui peut ôter ce qui est une suite de son essence; l'autre qu'une substance peut exister indépendemment de toute autre substance, & que Dieu est le maître en tirant du néant celle-ci, de n'en point tirer celle-là. Donc mon Ame a pû être créée seule. Mais en vertu du Systême de l'harmonie, cette Ame qui est une monade, une simplicité feconde, un miroir naturel de l'Univers, un centre représentatif de cette immense circonférence, mon Ame dis-je étant supposée exister seule, tout ce qui s'y passe a dû nécessairement s'y passer comme il le fait aujourd'hui. Donc

qu'il

qu'il y ait hors d'elle un Monde tel que je me le repréſente, ou qu'il n'y en ait point, par rapport à moi ce ſera tout un. Il ne me reſte par conſéquent nul moyen de m'aſſurer qu'il exiſte, & tout ce qui tend à m'en perſuader eſt faux. Et comme je ſuis naturellement enclin à rapporter à des agents extérieurs, toutes ces impreſſions, dont, ſans le ſavoir, je ſuis moi-même le cauſe, il faudra que cette pente naturelle me trompe, & que Dieu qui me l'a donnée m'ait voulu jetter dans l'erreur. Que ſi Dieu ne me trompe point, ſi mon ſentiment intérieur me dit vrai, ſi j'ai de bonnes raiſons pour me convaincre qu'il y a hors de moi un monde où je ſubſiſte comme une partie dans ſon tout, j'en dois néceſſairement conclure que l'Automate ſpirituel eſt une chimere, & l'Harmonie préétablie une viſion.

Attachons nous à cette moitié du Syſtème qui regarde l'harmonie des Corps. Le Corps organique, celui de l'homme, par exemple, ayant ſes mouvemens enchaînez dans ceux de la Machine univerſelle, eſt parfaitement izolé par raport à l'Ame. Elle n'exerce aucune influence ſur lui, ni lui ſur elle. L'un

n'est utile en rien par rapport à l'autre. Nul besoin, nul Commerce réciproque. Les deux substances vont chacune à part en vertu de l'impression primordiale sans se détourner jamais de la route infaillible qui leur est tracée. Après cela entreprenez de me prouver par les mouvemens du Corps humain, qu'il y a des Ames humaines. Vous trouvez, dittes-vous, dans ces mouvemens, l'expression des idées, des volontez, des desseins d'un Etre raisonnable : mais selon vous pourtant, ces mouvemens sont le pur effet du méchanisme, principe entiererement opposé à la liberté & à la Raison. Comment voulez-vous que ce qui naît d'un pareil principe, représente juste les operations d'une cause opposée? & que ce qui n'est point réellement l'effet de la liberté, mais d'un méchanisme aveugle, prouve l'existence du principe libre ? Comment veut on que des mouvemens de Machine, lesquels l'Ame humaine ne produit, ni comme cause occasionnelle, ni comme cause physique, puissent nous découvrir cette Ame, qui d'ailleurs n'a nul besoin d'un Corps, puisque quand il n'y en auroit point, tout se passeroit en elle précisément.

ment comme il s'y passe. Quand même les mouvemens de celui-ci, correspondroient exactement aux operations de celle-là, on n'en pourroit tirer de conséquence pour l'existence de l'Ame, dès qu'on seroit persuadé selon le Systême, qu'il n'y a aucune influence réciproque. Car comme de ce que mon Ame me représente l'état de mon Corps, je n'en ai pû légitimement conclure l'existence de celui-ci, de même de ce qu'un Corps organique représente l'état d'une Ame, il ne s'ensuit point que cette Ame existe.

Il est pourtant certain que les actions spontanées des Animaux nous y découvrent un principe immateriel; mais cela même ruïne totalement l'hypothèse, & déconcerte la prétendue harmonie entre deux Automates de différent genre. Les actions spontanées de l'Animal, supposent un principe libre, qui dirige & qui produit ces actions: réciproquement les idées involontaires, & les diverses impressions que mon Ame reçoit, me convainquent qu'elle n'est pas la source de ses propres sensations, mais que le Corps influe sur elle. La liberté se prouve donc extérieurement,

par la nature des mouvemens que nous voyons faire aux Animaux; mouvemens qu'en vain essayeroit-on de deduire d'aucune loi méchanique ; & intérieurement, par le sentiment intime que mon Ame a de ses propres operations. En voyant agir les hommes, je ne doute point qu'ils ne pensent & qu'ils ne soyent libres: c'est-à-dire, je ne saurois me persuader, que la cause de ce que je leur vois faire, soit uniquement dans ce Corps qui frappe mes yeux. D'autre côté, en réflechissant sur ce qui se passe dans mon Ame, & sur la façon dont elle agit, je ne croirai jamais qu'il puisse y avoir d'Automate assez artistement construit, pour executer de lui même les volontez de mon Ame, comme mon Corps les execute, ou pour représenter tout ce qui se passe en elle, comme mon Corps le représente.

L'on prouve donc l'existence d'un principe libre en deux différentes manieres : ou par la vue immediate de la cause, en considerant les actes immanens de la substance libre, dans les diverses operations de notre Esprit ; ou par la vue des effets que cette substance produit sensiblement au dehors dans

la matiere, en lui imprimant des mouvemens dont le seul Méchanisme ne rendra jamais raison. Cette derniere voye sert proprement à me convaicre qu'il y a hors de moi des principes libres, qui sont semblables à mon Ame ; mais le sentiment intérieur de ce qui se passe dans mon Ame, est une methode plus naturelle & plus courte, pour m'assurer de ma propre liberté. Mon experience interne me faisant connoître le principe intelligent & libre, l'experience externe que j'ai des mouvemens spontanées & libres des Animaux, me fait rapporter ces mouvemens à ce principe, comme à leur cause, plutôt qu'à je ne sai quel Méchanisme préordonné ; puisque le Méchanisme étant essentiellement different de la liberté, doit produire de tout autres effets. Deux suites d'effets, les uns émanez d'une cause libre, les autres d'une cause nécessaire, ne sauroient demeurer long-tems paralleles, analogues, harmoniques l'une avec l'autre. Si elles semblent conspirer d'abord, elles ne manqueront pas de se séparer bien-tôt.

Je ne doute presque point que les fausses notions que Mr. *Leibnitz* s'étoit

formées de la liberté, n'ayent été le premier germe d'où il a fait éclore son Harmonie préétablie. Apparemment il n'a pas commencé par concevoir le Corps humain comme un Automate, dont tous les mouvemens méchaniquement préparez, pourroient conspirer à exprimer juste tout ce qui se passeroit dans une Ame. Cette supposition n'a point l'air d'avoir été la premiére pierre de l'édifice. M. *Leibnitz* aura pris pour fondement son Automate spirituel, dont toutes les idées, sensations, actions, passions, s'entre succedent dans un certain ordre, par la nécessité d'une loi primitive, fondée sur la nature même de l'Ame: sans s'apercevoir que c'est une supposition évidemment contraire au sentiment intérieur qui nous convainc sans cesse, d'un côté, que nous sommes libres, maîtres de notre vouloir, en un mot de vrais Agents; d'autre côté que mille impressions involontaires qui nous affectent à chaque instant, & qui se varient en un million de manieres différentes, sans avoir la moindre liaison, ni entr'elles, ni avec l'état précédent de l'Ame, ne sauroient tirer leur source de l'Ame même, mais de causes exté-

térieures. L'Automate ſpirituel une fois admis, le corporel aura ſuivi comme de lui-même, & ſans trop s'arrêter aux difficultez particulieres de celui-ci, la premiére ſuppoſition aura bien-tôt entraîné l'autre. Car qui empêche qu'un Automate ne puiſſe concerter avec un autre Automate? Au fonds eſt-il plus abſurde de prétendre que toutes les actions du Corps humain ſoyent des mouvemens de pure Machine, que de ſoutenir que les operations de l'Ame le ſont auſſi? Dès que vous mettez dans la ſubſtance même de l'Ame de Ceſar, une tablature réglée, pour tout ce qui s'eſt paſſé dans cette Ame depuis la naiſſance de Ceſar juſqu'à ſa mort, vous pouvez ſuppoſer dans ſa machine, une autre tablature que la Toute Puiſſance divine y aura miſe pour s'accorder juſte avec la précedente, & pour en faire réſulter toutes les actions de Ceſar. Quand une fois on s'eſt mis en goût de prodiges, le merveilleux ne coûte plus rien. Mr. *Leibnitz* a donc crû trouver le ſecret de défendre un grand paradoxe par un plus grand, & d'offrir aux Philoſophes un Syſtême ſoutenu, conſéquent & lié, où le merveilleux incomprehen-
ſible

sible de son Automate corporel, se trouve absorbé par le merveilleux bien plus incomprehensible encore de ses Monades. L'une des moitiez du Systême tend à justifier l'autre; la néceſſité s'y étendant avec un égal empire sur les deux genres d'être qui composent l'Univers, savoir les Corps & les Esprits. En coûte-t-il plus, pour tirer du pur méchanisme ces mouvemens corporels qui portent les plus évidens caractéres de liberté, que pour concevoir dans l'Ame sous les plus grandes apparences & avec les plus vifs sentimens de liberté, un fond de néceſſité rigoureuse & réellement méchanique ? Si ce dernier paradoxe n'établit pas l'autre, ainsi que je l'ai observé dans le Chapitre précedent, du moins, quand l'Esprit s'est familiarisé avec celui-ci, il ne peut guere résister à celui-là. L'Harmonie de Mr. *Leibnitz*, est donc un Systême qu'il faut adopter dans son entier, en s'armant de courage pour en devorer les difficultez, ou bien qu'il faut rejetter entierement. C'en seroit mal entendre le fin que de n'en vouloir retenir que cette moitié, qui regarde les Corps. En le divisant de la sorte, on le détruit. Dès qu'une fois on avoue que les

les Ames ſont vraiment libres, & nullement Automates ſpirituels, on ne tiendra guere long-tems dans l'hypothéſe des Automates corporels. Car ſi vous dites que Dieu en a réglé les reſſorts avec tous les mouvemens conſpirans de l'Univers materiel, ſur la ſimple prévision des volontéz libres; 1. Vous faites agir la Sageſſe divine d'une maniere très-indigne d'elle: vous lui faites employer un grand appareil de moyens, pour executer ce qu'une loi ſimple, en établiſſant l'Ame cauſe occaſionnelle ou phyſique des mouvemens de ſon Corps, auroit également produit: Loi déja néceſſaire de votre propre aveu, afin que le Corps puiſſe affecter l'Ame, puiſque l'Ame étant libre, comme vous en convenez, ne reconnoît aucune loi intérieure qui régle la ſuite de ſes modifications. En 2. lieu vous confondez le libre avec le néceſſaire, en attribuant au Méchaniſme, principe néceſſaire des effets parfaitement analogues à ceux d'une cauſe libre. 3. Par là même revient le doute invincible ſur l'exiſtence des Eſprits; car puiſque dans les hommes qui m'environnent, je veux dire, dans ces Corps humains dont les mouvemens frapent mes yeux, tout ſe fait exactement com-

me

me s'il n'y avoit point d'Ame, je ne puis être assuré qu'il y en ait, & rien ne m'oblige à reconnoître hors de moi dans l'Univers, d'autre Intelligence que celle du Créateur. (1).

Peut-être s'imaginera-t-on que notre grand Philosophe ait pourvu à ce doute embarrassant, par les principes métaphysiques qui établissent ses *Monades*, dont les composez materiels ne sont que les résultats. Il définit ces *Monades*, des substances sans étendue, & trouve grand sujet de douter si ce ne sont pas là les seuls Etres que Dieu ait créez; penchant beaucoup à croire que les Corps ne sont autre chose que les phénomènes résultans de ces substances simples; phénomènes bien liez, & dont la réalité est marquée par leur liaison qui

(1) Observez que dans le Systême *Leibnitien*, il n'y a nulle influence ou causalité ni physique ni morale, soit du Corps sur l'Ame, dont toutes les modalitez sont préétablies par une loi intérieure, soit de l'Ame sur le Corps, qui de son côté a tous ses mouvemens prédeterminez : par conséquent l'Automate corporel aura beau représenter par ses mouvemens les operations d'une Ame, il n'en prouvera point l'existence, puisque n'y ayant aucun lien d'utilités réciproques entre ces deux Etres indépendans, l'un n'a point été dans l'ordre de la sagesse de Dieu une raison de produire l'autre. *Leibnitz* ubi sup. p. 401.

qui les diſtingue des ſonges. *J'ai montré ſouvent*, dit-il, *que dans les Corps mêmes, quoi que le détail des phénomènes ait des raiſons méchaniques, la derniere analyſe des loix méchaniques & la nature des ſubſtances nous oblige enfin de recourir aux principes actifs indiviſibles.* Par où l'on voit que le Syſtéme de Mr. *Leibnitz* eſt bien plus favorable à la Secte des Idéaliſtes, qu'à celle des Materialiſtes, quoi qu'il tâche de les concilier toutes deux.

Mais ce feroit ſe flatter que d'eſperer qu'on trouvera là des preuves de l'exiſtence des Ames humaines. Car premierement la nature de ces *Monades* dont la ſubſtance corporelle ne ſera que le réſultat, ces principes actifs, où la derniere analyſe des loix de la Méchanique nous force de recourir, ſont un de ces endroits ténébreux du Syſtème, que ſon Auteur n'a point jugé à propos de déveloper nettement & juſqu'à ce que nous ayions obtenu de quelcun des Disciples de ce grand Homme, la révélation de ces myſtères, nous n'en ſommes ni plus avancez, ni mieux affermis contre le doute, que ce que nous connoiſſons déja du Syſtème, fait naître à l'eſprit ſur l'exiſtence du monde intellectuel.

Mais

Mais en second lieu, que ces principes actifs indivisibles, soyent la derniere analyse du méchanisme, selon lequel les Automates humains sont composez; cela prouvera tout au plus qu'il y a des esprits, non qu'il y ait des Ames humaines unies à des Corps humains. Car ces Ames dont il s'agit de nous persuader l'existence sur de bons fondemens, ce sont des Ames, dont nous supposons que les pensées correspondent aux mouvemens du Corps, & que nous regardons comme causes immédiates & libres de ces divers mouvemens corporels, indépendemment d'aucun Méchanisme, & même exclusivement au Méchanisme; Ce ne sont point ces je ne sai quels principes actifs, qui sont selon Mr. *Leibnitz* la derniere raison des loix de la Méchanique elle-même, & dont il s'en doit trouver, non pas pour un, mais des légions dans un seul Automate humain pour en diriger tout le Méchanisme. L'on voit assez combien ces deux choses sont différentes. Disons donc hardiment, que le Systême en question ne peut s'adopter, qu'on ne démente les deux sentimens les plus vifs & les plus persuasifs qui soyent en nous: celui qui

nous

nous convainc de notre liberté, & celui qui nous persuade qu'il y a des Corps & des esprits hors de nous. Notez que de ces deux sentimens le premier autorise l'autre, & que si le premier se trouve illusoire, le second ne prouvera rien. Car tandis que j'en crois le sentiment vif que j'ai de ma liberté; il m'est tout naturel de raisonner ainsi. J'aperçois qu'il arrive dans mon Ame de deux sortes de changemens. Les uns se font à ma volonté, & parce qne je les veux; la cause en est en moi en telle sorte qu'ils dépendent de moi, & qu'il de tiendroit qu'à moi de les prévenir. J'en suis la cause avec un plein pouvoir de les produire ou de ne les pas produire. Mais il survient aussi à mon Ame des changemens d'une autre espéce: ce sont diverses impressions involontaires, absolument indépendantes du principe libre que je reconnois pour la source des changemens précedens: à ceux là étoit attaché un sentiment vif d'indépendance; celles-ci au contraire sont acompagnées d'un sentiment de contrainte & d'état passif; ce qui me porte à chercher hors de moi la cause de ce impressions, & une cause propor-

tionnée à la nature de chacune d'elles. Mais si ce premier sentiment de liberté, me trompe par raport aux déterminations volontaires, la conséquence que j'ai tirée des impressions passives ne vaut plus rien ; puisqu'étant réellement nécessité dans celles-là, quoi que j'en sois la cause, & qu'un sentiment de spontanéïté les accompagne, je *puis* tout de même être la cause de celle-ci, malgré le sentiment de contrainte qui s'y trouve joint. C'est-à-dire que je suis la cause nécessaire des unes & des autres, quoi que je les produise avec des sentimens différens. Voilà quel est l'Automate spirituel de Mr. *Leibnitz.* Il roule éternellement sur lui-même, *ipse suis pollens opibus*, comme les Dieux d'Epicure, abandonné, dès qu'il sort des mains du Créateur, à l'infaillible direction de sa propre nature, au dessus de l'influence de tout Agent, & dans cet état solitaire, incapable de se convaincre qu'il y ait au monde d'autres Créatures que lui, pas même par révélation ; puisqu'une Révélation seroit un miracle, qui viendroit troubler cette merveilleuse harmonie que la sagesse du Créateur rend inviolable.

Il

Il résulte de tout ceci que l'Harmonie préétablie pourra paroître à bien des gens une espéce de Roman un peu dangereux, puisque par ses principes & par ses conséquences elle ruïne ce que nous connoissons de plus certain. Car outre qu'elle anéantit notre liberté, elle anéantit aussi l'Univers, en introduisant un Pyrrhonisme irremediable. Qu'on suive jusques au bout l'idée des *Monades* humaines, on verra qu'il en résulte clairement deux choses: l'une que malgré l'intime persuasion que j'en ai, je ne suis point un Agent, mais que dans tout le cours de mon existence, je suis purement passif & nécessité. L'autre que je ne puis m'assurer qu'il y ait d'auttes Etres que Dieu & moi; & qu'au lieu que je me regardois moi-même comme un point dans l'immensité des Etres créez, il se trouve qu'à raisonner juste dans les principes de Mr. *Leibnitz*, toute cette immensité d'Etres, se réduit à un point, c'est-à-dire à mon Ame seule. En demande-t-on davantage pour convaincre ce Systême d'erreur? & pouvois-je le mieux refuter, qu'en prouvant qu'il nous mène droit aux deux plus grands abîmes où

l'abus

l'abus de la Philosophie ait jamais précipité l'esprit humain, savoir le *Fatum* & l'*Egomisme*; alliant ainsi des absurditez qui n'avoient point eu jusques là le privilège de se voir unies.

CHAPITRE XVIII.

Troisiéme Systême: celui qui donne à l'Ame un pouvoir physique de remuer la matiere; c'est peut-être le plus raisonnable, comme il est le plus commun & le plus ancien. Inconvéniens auxquels il est sujet. Vuës propres à l'appuyer, & à l'éclaircir. Recapitulation de mes principes. Le Monde materiel se rapporte au bien de la Societé des Intelligences. La Sagesse & la Bonté du Créateur brillent dans l'œconomie à laquelle les Brutes sont soumises. Sa magnificence éclate dans ces divers ordres d'Esprits dont la variété forme un spectacle ravissant pour la Raison, quoi que l'Imagination s'en effraye.

IL reste un troisiéme Systême sur l'union de l'Ame & du Corps, moins subtil, moins rafiné que les deux autres

&

& qui plaît d'autant plus aux esprits solides qu'il s'accorde assez bien avec le préjugé commun, c'est qu'il admet une efficace réelle dans l'Ame pour remuer la matiere. Dieu, selon ce Systême, aura renfermé cette efficace qu'il communique à l'Ame en la créant, dans les bornes du Corps organisé auquel il l'unit. (1) Son pouvoir est limité à cette petite portion de matiere; & même elle n'en jouit qu'avec de certaines restrictions qui sont les loix de l'union. Il faut pourtant l'avouer de bonne foi, ce pouvoir d'un esprit fini sur la matiere, cette influence qu'on lui suppose sur une substance si dissemblable à la sienne, & qui naturellemeut est indépendante de

(1) Voyez dans le Traité de la *Premotion Physique*, I. Partie Sect. I. Chap. I. 3. Prop. une objection contre ce pouvoir physique de remuer les Corps, attribué à l'Ame. C'est que si ce pouvoir lui est naturel, il doit s'étendre sur tous les Corps; il ne peut point être renfermé dans une certaine sphére. Objection frivole au fonds. Un pouvoir naturel peut être borné, & il doit naturellement l'être dans un Agent fini. L'argument seroit bon, s'il étoit contradictoire qu'il y eût des Agens bornez, mais cela ne l'est point. Qui empêche que l'Ame humaine ait une certaine sphére d'activité naturelle dans la matiere, & qu'un Ange en ait une plus grande?

de lui, n'eſt pas quelque choſe de bien clair. Quoi que les eſprits étant des ſubſtances actives, ayant inconteſtablement le pouvoir de ſe mouvoir ou de ſe modifier eux-mêmes, il ſoit plus raiſonnable de leur attribuer une pareille influence ſur la matiere, que d'attribuer à la matiere, être purement paſſif, incapable d'agir ſur lui-même, un vrai pouvoir d'agir ſur l'eſprit & de le modifier. Mais cela même que je viens d'obſerver eſt un fâcheux inconvenient pour ce Syſtême ; il ne peut dès-lors être vrai qu'à moitié; s'il explique en quelque ſorte comment le Corps obeït aux volontez de l'Ame par ſes mouvemens, il n'explique point comment l'Ame obéït ſi fidellement à ſon tour aux impreſſions du Corps: Il rend raiſon de l'action ; il n'en rend aucune de la ſenſation. Sur ce dernier point on eſt reduit à recourir aux cauſes occaſionnelles & à l'operation immédiate de Dieu ſur l'Ame ; qu'en coute-t-il d'y avoir auſſi recours pour expliquer l'efficace des deſirs de l'Ame? Le Syſtême entier n'en ſera que plus ſimple & mieux aſſorti. Je ne puis cependant diſſimuler une penſée qui levera peut-être la diffi-

difficulté que je viens de me faire ; c'eſt une ouverture qui merite d'être aprofondie. La ſenſation naît de ce que l'activité de l'Ame eſt bornée. L'Ame tend à ſe modifier elle-même. Cet effort eſt arrêté par une action étrangere qui la modifie ; & c'eſt alors qu'elle ſent. Si l'Ame avoit conſcience de ſon action ſur le Corps, comme elle l'a de ſon action interne ſur elle-même, on pourroit dire que ſon Corps eſt réellement cauſe qu'elle ſent, parce qu'il réſiſte à l'action continuelle de l'Ame ſur lui dans tous les cas où il y a ſenſation. Alors ſentant ſon action efficace ſur le Corps, elle ſentiroit les obſtacles qui arrêteroient cette action ; agiſſant par une vertu réelle ſur un organe ſur lequel divers objets corporels agiſſent de leur côté, l'Ame ne pourroit s'apercevoir de ſa propre action ſans apercevoir celle des objets exterieurs qui vient pour ainſi dire limiter & heurter la ſienne. De là reſulteroient les diverſes ſenſations qu'elle éprouve ; & c'eſt peut-être ce qu'on peut imaginer là-deſſus de plus raiſonnable.

Il faudroit avoir plus de lumieres que

je n'en ai pour oser prendre parti entre ces deux Systêmes, celui des causes occasionnelles, ou celui de l'influence physique des différentes substances l'une sur l'autre ; quoi que la Verité se doive trouver necessairement dans l'un des deux. Il me suffit, qu'il est indifferent lequel des deux on prenne pour expliquer les operations des Bétes. *Mon* hypothèse se prête également à l'un & à l'autre. Que l'Ame des Bètes soit cause occasionnelle, ou cause physique de leurs mouvemens, il n'importe, pourvû qu'elle rende raison & des mouvemens & de l'organisation de leur Machine, pourvû que la nature de cette Ame soit telle, que son union avec le Corps qu'elle anime, reponde aux vues de la Sagesse & de la bonté du Créateur.

Suivant les régles invariables de cette Sagesse, les sensations de l'Ame ne supposent pas moins l'existence d'un Corps organisé qui lui soit propre, que celle des autres Corps de l'Univers. Car il n'y a qu'un Corps organisé qui recevant distinctement & réunissant dans un très petit espace les images & les impressions des divers objets sensibles, soit

pour

pour l'Ame attentive à ce qui s'y passe, une especce de miroir du monde materiel. Il n'est pas croyable que notre Ame indépendamment d'aucun organe, pût avoir une sensation immediate de l'Univers, qu'elle pût voir la lumiére & les couleurs, par exemple, dans les vibrations des rayons, ouïr les sons par la perception immediate d'un air ébranlé, ni apercevoir tous les Corps en général, en s'y appliquant directement, de la même maniére qu'elle le fait aujourd'hui au Corps particulier qu'elle anime. Les bornes de notre Ame lui rendant, impossible une application si vaste, elle ne sauroit se répandre ainsi immédiatement sur les objets, sans se confondre & se perdre dans leur étendue. D'ailleurs attacher les sensations à la présence seule des Corps exterieurs & de leurs mouvemens, c'est donner aux sensations un principe vague qui ne laisseroit entr'elles ni harmonie ni liaison. Alors l'Ame ne (2) connoitroit l'Univers que par traits détachez; au-

(2) On se souviendra que je parle uniquement ici de la perception sensible. Car je ne doute point que Dieu n'en puisse donner aux Ames separées une intellectuelle, telle que l'ont les Esprits purs.

aujourd'hui une chose, demain une autre qui n'auroit aucun rapport à la premiere ; & faute d'avoir un point de vue fixe, au lieu d'un monde elle ne verroit qu'un cahos. Il faut donc que l'Ame dont la perception sensible est bornée, ait un sensorium qui lui répréſente en petit tous les objets corporels dans les rapports qu'ils ont avec lui, & où, comme dans un miroir, elle aperçoive l'image de l'Univers, qui est trop grand pour être vû directement en lui-même.

On convient assez que nos perceptions sensibles sont limitées, & que l'Ame ne voit les objets materiels que dans les rapports qu'ils ont avec notre Corps. On sait que la perception des objets visibles, par exemple, se proportionne à la structure de nôtre oeuil & à sa capacité. Les autres organes modifient de même & limitent les perceptions qui leur appartiennent. Mais à quoi l'on n'a pas peut-être assez pris garde, c'est que l'Ame avoit besoin d'un pareil organe pour se répréſenter sensiblement l'Univers ; que par cet organe la faculté perceptive loin d'être bornée, est mise en en état de se déployer, & que loin de de nous plaindre de notre Corps comme

me d'un milieu obſcur qui reſſerre nôtre perception, nous devons penſer que comme de certains verres Optiques raſſemblent dans un très petit cercle une grande quantité d'objets, de même nôtre Corps en raſſemble une infinité dans un point qui eſt le *ſenſorium*, pour peindre à l'Ame en racourci ce même Univers qu'elle n'auroit pû voir en grand. Si l'union de l'Ame à ſon Corps peut paſſer pour un aſſujetiſſement, ce n'eſt point celui d'un priſonnier (3) qui dans le cachot qui le reſſerre ne voit le jour qu'au travers d'une lucarne, mais plutôt celui d'un obſervateur pendu à ſa lunette, au travers de laquelle il découvre mille objets qui ſans elle lui demeureroient inviſibles. L'aſſujettiſſement de ſon œuil, uni pour ainſi dire au verre de la lunette, loin d'affoiblir la vue de l'œuil, lui donne une portée beau-

(3) Bien entendu que le Corps humain eſt un organe ſuſceptible d'une plus grande perfection que celle qu'il poſſede aujourd'hui; & qu'eû égard, ſoit à ſa conſtitution primitive qui s'eſt alterée par le peché, ſoit ſur tout à ſon état futur dans la Reſurrection qui doit rafiner cet Organe, le ſubtiliſer & l'annoblir, on peut dire avec verité qu'il reſſerre les facultez de l'Ame, qu'il la tient dans la ſervitude & dans les tenebres; qu'il eſt pour elle enfin une veritable priſon.

beaucoup plus longue que celle qu'il a naturellement.

Il est évident que notre Ame est incapable d'avoir le Monde visible pour *sensorium*, c'est-à-dire de s'appliquer par voye de sensation à tout ce vaste volume. Le vrai moyen de suppléer à ce deffaut, c'étoit de l'appliquer à une petite portion de matiére, qui, recevant l'impression des differends objets corporels, pût lui en donner l'idée. Notre Corps est cette portion de matiére, organizée avec un art infini, pour recevoir les diverses impressions des objets, & pour ensuite les modifier & les transmettre d'une maniére également délicate & distincte, vers cet endroit particulier auquel l'Ame s'applique sans cesse par la volonté du Créateur, & qui devient ainsi pour elle un tableau vivant, ou si l'on veut, un miroir où l'Univers se peint par l'entremise de tous les organes des sens.

Selon ces principes dont tout nous persuade la verité, il étoit necessaire pour donner à l'Ame cette vue sensible de l'Univers, dont elle est capable, & pour lui imprimer les divers sentimens qui entrent dans cette vue, qu'un Corps orga-

organisé lui fût uni. Et ceux qui demandent pourquoi l'Ame sans avoir de Corps organisé qui lui soit propre, ne pourroit pas en vertu d'un autre ordre, que Dieu établiroit entre elle & les objets exterieurs, éprouver les mêmes sensations de lumiére, de son, de chaleur, qu'elle éprouve aujourd'hui à l'occasion d'un tel Corps, devroient prendre garde que leur supposition se contredit. Car ces sensations diverses ne sont pas la perception des objets sensibles en eux mêmes, mais celle des diverses impressions que ces objets font sur notre Corps. Ce n'est qu'en apercevant les changemens qu'ils y causent, que nous apercevont ces objets mêmes. La perception de notre propre Corps est préalable & fondamentale aux autres perceptions sensibles qui toutes viennent, pour ainsi dire, s'enter sur celle-là, & n'en sont proprement que les diverses modifications. Toutes ces différentes sensations supposent l'idée fonciere du *sensorium*, auquel tous les membres du Corps se lient comme à leur centre, & par le moyen duquel l'Ame se répresente ces divers membres, en leur rapportanr toujours l'impression sensible qui

le *sensorium* ne reçoit ordinairement que par leur canal.

Il seroit donc inutile de m'alleguer la douleur qu'un homme ressent dans un bras qu'il n'a plus, pour prouver que l'Ame peut avoir indépendemment du Corps les mêmes sensations qu'elle reçoit à son occasion. Cet exemple prouve tout le contraire. Car le manchot ne rapporte faussement sa douleur à ce bras imaginaire, que parce que l'organe immediat de l'Ame se trouve ébranlé précisement comme il l'eût été par l'entremise du bras réél, pour y faire sentir de la douleur. Dieu qui ne sauroit vouloir tromper, ne permet ce faux sentiment, qu'en consequence de la loi générale, qui fait dépendre nos sensations, non de l'application de l'Ame au Corps entier, mais de son union à un certain organe réprésentatif de ce Corps, & par lui des autres objets.

En un mot les réprésentations sensibles, fausses ou vrayes, ont toujours un fondement de verité, savoir un organe materiel, qui selon sa bonne ou mauvaise disposition, nous réprésente les objets bien ou mal. Lors donc qu'un phrénetique croit voir des spectres de-

vant

vant ses yeux, qu'un hypocondre croit être un Coq, un Lievre, avoir une tête de verre &c., ces imaginations ou ces fausses sensations ont toujours pour principe l'existence du *sensorium* auquel l'Ame est appliquée, mais qui par le dérangement du cerveau, par la mauvaise constitution des fibres & des esprits, par l'obstruction de certains canaux où ces esprits cessent de couler, se trouve affecté tout autrement qu'il ne devoit l'être. Ces visions grotesques sont par accident, mais avec cela necessairement, les suites de la loi générale qui attache nos sensations à l'ébranlement d'un certain organe, tout comme les monstres dans la nature, sont par accident les suites des loix naturelles. Les monstres, aussi bien que les ouvrages reguliers, supposent de telles loix, si l'on y prend garde; quoi que ces Loix ayent été faites, non pour produire des monstres, mais pour former des productions regulieres. De même les visions d'un homme en délire, supposent qu'il a un Corps, tout comme le font les sensations les mieux reglées, & les plus vrayes; quoi que ce soit seulement en faveur de ces dernieres

que ce Corps lui ait été donné. Si son Ame étoit sans Corps, elle n'auroit aucunes sensations, ni fausses ni véritables. Ce fondement commun des unes & des autres est si rééel, que l'hypocondre qui se croit metamorphosé en tout ce qu'il vous plaira, ne s'imagine jamais n'avoir point de Corps: une si bizarre pensée n'ayant ni ne pouvant avoir sa source dans la folie qu'on nomme physique, mais dans un genre d'illusion dont il n'appartient qu'aux seuls Philosophes, & même à des Philosophes du premier ordre, de pouvoir être attaquez.

Si notre Ame avoit des sensations telles qu'elle les éprouve maintenant, sans avoir un Corps, Dieu nous tromperoit; & n'agiroit point avec sagesse. Il nous détermineroit alors sans necessité à un jugement faux sur l'existence des Corps en général, & en particulier de celui que nous appellons le nôtre. Il est vrai qu'un phrénétique qui voit des objets qui ne sont point, un hypocondre qui se croit Loup &c. portent aussi un faux jugement auquel ils sont necessitez par le dérangement de leur organe: Mais 1. cette erreur est une suite de l'établisse-

bliſſement d'un tel organe néceſſaire à l'Ame pour ſentir ; or il eſt conforme à la ſageſſe, de vouloir ce qui eſt la conſéquence d'une loi ſage. 2. Dans un hypocondre qui conſerve l'uſage de ſa Raiſon, cette impreſſion trompeuſe de l'imagination eſt rectifiée par le temoignage des autres Sens, par le ſouvenir du paſſé, par l'experience, & par les raiſonnemens qu'il tire de toutes ces diverſes ſources. 3. Enfin quant à ceux qui ſe perſuadent véritablement ce que leur préſente une imagination déreglée, ce ſont de vrais foux, dont on ne peut point dire que Dieu les trompe, mais ſeulement qu'il leur ôte l'uſage de leur Raiſon. Or Dieu ne nous tromperoit, qu'au cas qu'ayant le libre uſage de nos facultez, cet uſage legitime que nous en ferions, nous jettât invinciblement dans l'erreur ; ce qui n'arrive jamais.

Concluons que dans les ſenſations de couleur, de ſon, de chaleur &c. eſt envelopé le ſentiment primitif d'une petite portion de matiére que l'Ame regarde comme lui appartenant en propre, & qui lui paroît différemment affectée par l'impreſſion des Corps colorés, ſonores & chauds. Comme cette

 im-

impression de l'objet exterieur, est relative & proportionée à l'organe qui la reçoit, la sensation de cet objet, est relative & proportionée tout de même au sentiment intime que nous avons de cet organe. Otez ce sentiment, elle ne se conçoit plus. Otez à mon Ame avec le Corps qui lui est uni, le sentiment de ce Corps, le Soleil aura beau *darder* ses rayons, elle ne pourra plus voir la lumiére. Cela est clair; car une sensation de lumiére n'est point la vue des rayons mêmes, mais la perception du *sensorium*, entant qu'affecté par ces rayons. Otez l'objet principal, vous en faites disparoître toutes les modifications. Avec la perception d'un Corps organizé, tombent toutes celles qui ont un rapport à cette premiére, & qui ne sont autre chose, pour ainsi dire, que cette premiére perception diversement modifiée.

On me dira peut-être que sans nous donner un Corps, Dieu pourroit imprimer à notre Ame des sentimens agréables ou douloureux, diversement variez, en l'appliquant à divers objets exterieurs, & lui donnant, tantôt un sentiment de couleur, à l'occasion des secousses

ſes de la matiére étherée, tantôt un de ſon, à l'occaſion des vibrations d'un Corps ſonore, tantôt un de chaleur, à la préſence des particules du feu: alors de l'idée involontaire, vive, mais confuſe que l'Ame auroit de ces différends Corps agitez, reſulteroient en elle ces diverſes ſenſations. Fort bien; mais cette matiére agitée de certaine ſorte, & à laquelle on pourroit dire que l'Ame s'uniroit pour ce moment là, ſeroit incapable de lui répréſenter d'autre objet qu'elle même, & de lui donner par conſéquent qu'une ſeule eſpéce de ſenſation. Cette application ſucceſſive & voltigeante qui paſſeroit d'une portion de matiére à une autre, ne fourniroit à l'Ame que des ſenſations détachées qui n'auroient entre elles nulle harmonie, & qui ne nous montreroient point les diverſes parties de l'Univers dans leur aſſemblage, & dans la juſte proportion qu'elles ont enſemble par rapport au tout. Il n'y a, comme je l'ai deja remarqué, qu'une portion de matiére organizée, qui recevant & raſſemblant dans un très petit eſpace l'impreſſion & l'image des Corps les plus éloignez, puiſſe offrir à un Eſprit appliqué tout entier à cet

eſpa-

espace, une répréſentation ſenſible de l'Univers, & lui faire éprouver des ſenſations, dont la juſte harmonie lui donne une idée de ce grand tout.

Il paroîtra mieux encore comment nos ſenſations ſont une ſuite de l'union de l'Ame à un Corps organique, ſi l'on adopte la conjecture que j'ai hazardée ſur le myſtére de cette union des deux ſubſtances. Suppoſons que l'Ame intimement appliquée par une perception involontaire, au petit volume de matiere qu'elle nomme ſon Corps, n'y ſoit pas moins appliquée par ſon action, alors dans le ſentiment qu'elle aura de ſa propre action, ſera renfermé celui du Corps même, qui en eſt l'objet immediat. La perception & l'activité étant dans l'Ame deux proprietez inſéparables, il ne ſe peut que l'Ame agiſſe ſur le Corps, ſans s'apercevoir de cette influence qu'elle a ſur lui & par conſéquent ſans apercevoir le Corps même. De là qu'arrivera-t-il ? L'Ame ſentira les objets exterieurs, toutes les fois que leurs diverſes impreſſions ſur ſon organe immediat, viendront limiter, modifier & pour ainſi dire heurter l'action de l'Ame; d'où il s'enſuivra neceſſairement

rement qu'afin que l'Ame fente, il faut qu'elle ait un Corps qu'elle regarde comme fien, fe l'apropriant par l'empire qu'elle a fur lui : un Corps aux changemens duquel elle s'intereffe ; & fur lequel les objets fenfibles venant à faire impreffion, fe feront fentir à elle par cela même que leur action bornera la fienne.

Apliquons ces reflexions pour mettre ici toute la fuite de mes principes fous un feul coup d'œuil. Je regarde la création de l'Univers comme un pur effet de la bonté de l'Etre fuprême. L'objet de cette bonté, eft le bonheur des créatures capables de connoiffance & de fentiment. Selon ces vues de bonté (4) qui font tranfcendantes & fupe-

(4) C'a été la penfée de *Boëce*. Voyez fon Liv. III. *de Confol. Philof. Metr.* 9.

O qui perpetua mundum ratione gubernas
Quem non externa pepulerunt fingere causa,
Materiæ fluitantis opus; verum insita summi,
Forma boni livore carens, tu cuncta superno,
Ducis ab exemplo pulchrum pulcerrimus ipse,
Mundum mente gerens, simílique imagine formans.

Boëce ne fait ici que mettre en vers le difcours de Socrate dans le Timée de Platon. *Quæris quid* fit

ſuperieures, tout le Syſtême materiel n'a été créé que pour l'utilité des Intelligences. Ce qui eſt vrai du Syſtême materiel en général, l'eſt de chaque petit Syſtéme de matiére organiſée qui ſert à loger une Ame. Le Corps de la brute eſt fait pour l'utilité de ſon Ame, & voici comment. Cette Ame eſt une eſpéce particuliere de ſubſtance ſpirituelle, uniquement ſuſceptible de perceptions confuſes & incapable d'idées diſtinctes. Elle ne peut être heureuſe que par le moyen des ſenſations. Or comme toute ſenſation eſt une ſuite de perceptions confuſes, qui appliquent involontairement l'Ame aux petits changemens d'un certain Corps organiſé, dont elle a toujours l'idée préſente; il faut que ces perceptions involontaires, pour avoir un fondement raiſonnable, ayent au dehors des objets réellement exiſtens qui leur repondent. Il faut que non ſeulement ce Corps organiſé avec tous

ſit propoſitum Deo; bonitas. Ita certe Plato ait qua Deo faciendi mundum cauſa fuit? Bonus eſt, bono nulla cujusquam boni invidia eſt. Fecit itaque quam optimum potuit Sen. Epiſt. 65. V. l'Original de cette traduction dans le Timée p. 527. A. Edit. Ficini,

tous ses changemens, mais les autres Corps qui paroissent l'affecter, ayant une existence actuelle hors de l'Ame, soient l'objet & l'archetype de cet ordre de perceptions. Ainsi la Sagesse de Dieu demandoit, que voulant imprimer de pareilles sensations à des Ames qui en sont susceptibles, il créât pour elles des Corps organisez & un monde materiel qui fût la régle & le modelle de ces sensations, sans quoi elles seroient illusoires, & n'auroient point de raison digne de la Sagesse divine. Chaque Ame a donc en elle-même la faculté de sentir; mais Dieu, pour reduire en acte cette faculté d'une maniére conforme à sa Sagesse, a construit des Corps organisez dont la structure correspond aux diverses especes d'Ames, & peut-être à la nature de chaque Ame en particulier. (5) Je croirois volontiers qu'il y a des diffé-

(5) Le Dr. *Sherlock* parle de l'opinion de l'égalité des Ames comme de celle *de quelques Philosophes*, par où il fait assez sentir que ce n'est pas la sienne. Traité de l'immort. de l'Ame pag. 96. Sur cette question aussi obscure que curieuse on peut consulter le livre Anglois intitulé *Lux Orientalis*. Ch. 10. p. 79. Voyez aussi Sentimens de Cleanthe sur les Entretiens d'Ariste & d'Eugene 2. part. p. 81. Vous y trou-

différences entre les individus humains, & que la ſtructure de chaque Corps eſt reglée ſur le fond & le caractére eſſentiel de l'Ame qui doit lui être unie; en ſorte qu'au lieu de dire, ſelon l'opinion commune, que la différente organiſation des cerveaux fait la diverſité des eſprits, il faudroit dire qu'elle la ſuppoſe, & que la diverſité des eſprits a reglé celle qui ſe voit entre les cerveaux; parce que le Créateur a dû proportionner les organes à la différence des Agens. Il eſt aſſez apparent que chaque Ame formée avec quelque trait caractériſtique qui la diſtingue de toute autre Ame, eſt unie à un Corps, dont l'organiſation exactement proportionnée à la nature préciſe de cette Ame, le lui adapte & le rend ſeul, entre tous les Corps de même eſpéce, propre à lui ſervir de domicile.

(6) Ces

trouverez cette curieuſe déciſion de la Sorbonne, touchant l'inégalité des Ames humaines, *Si quis dixerit animam Chriſti & animam Judæ non eſſe eſſentialiter inequales, error.* Deciſion parfaitement conforme à la Doctrine des Thomiſtes qui dans la Nature Angelique admettent autant d'eſpéces que d'individus. Voyez *Bayle* Dict. Art. Rorarius rem. L. à la fin.

(6) Ces différences imperceptibles au milieu de la plus grande uniformité, sont du génie de la Nature ; c'est un sceau qu'elle imprime à tous ses Ouvrages.

Pour revenir à l'Ame des Bêtes, je ne doute point que Dieu ne l'ait créée par un effet de cette infinie bonté qui a voulu qu'il y eût des Etres heureux hors de lui. Sa Sagesse a formé pour cette sorte d'Ame, des Corps propres à leur procurer l'unique espéce de bonheur dont elles sont susceptibles, c'est-à-dire des sensations agréables. Mais comme la bonté souverainement sage tend au bien universel, & procure le plus grand bonheur du tout, c'est-à-dire de la société des Intelligences qui doivent jouïr du monde corporel, il n'a pas menagé le méchanisme de ce Monde de la maniére qu'il l'auroit menagé, s'il avoit eu uniquement en vue le bonheur des Ames

(6) *Inter cœtera propter quæ mirabile divini artificis ingenium est : hoc quoque existimo quod in tanta Copia rerum nunquam in idem incidit. Etiam quæ similia videntur cùm contuleris diversa sunt. Tot facit genera foliorum, nullum non sua proprietate signatum, tot animalia, nulli similitudo cum altero convenit.* Sen. Epist. 110. Comparez ce que j'ai dit sur la diversité des esprits sup. p. 222.

Ames fenſitives. La bonté de Dieu toujours reglée par l'ordre, a voulu que ces Ames qu'il y a logées dans de certaines Machines contribuaſſent par leur entremiſe à l'utilité des autres Etres, & au bien de l'Univers. Il a permis qu'elles fuſſent ſujettes à certains maux, en conſéquencè du même ordre, & de ce même méchaniſme qui leur procure certains plaiſirs ; & s'il l'a bien voulu permettre, c'eſt parce que cette meſure de ſouffrance, (7) qui n'abſorbe nulle-

(5) En preuve de ce que j'avance on peut alleguer cet amour ſi vif pour la vie qui eſt commun à tous les animaux & qui fait que les hommes mêmes cherchent ſouvent à la retenir aux conditions les plus onereuſes: temoin ces vers de Mecéne que Seneque paraphraſe & refute Ep. 101. V. etiam King *de Orig. mali* p. 40. *Bayle* lui même Repub. des Lettres Août 1684. p. m. 58., & ſon Dict. Art. *Pericles* Rem. I. vers la fin. Il eſt vrai qu'en ce dernier endroit il tâche d'affoiblir & de détruire ce qu'il avoit dit dans l'autre ; devenant ainſi contraire à lui même pour l'être à la verité. Mais on ſait aſſez que le Manichéïſme triomphe dans le Dictionaire, qu il s'y montre à tout propos, en tems & hors tems. Jamais par exemple ſujet ne fut plus amené par Machine que l'eſt celui là dans l'endroit que je cite, *c'eſt ce qui fait qu'on ne ſauroit le juſtifier en alleguant que ce petit trait étoit échapé de ſa plume par inadvertance. Cela ſait connoître qu'un homme qui revient ſouvent*

nullement celle de leurs plaisirs, les rend utiles au bonheur de Créatures plus nobles, & que le méchanisme dont de tels maux sont des suites necessaires, est necessité lui-même pour la plus grande perfection & le plus grand bien de l'Univers.

Le beau spectacle que celui de la Nature ainsi vivante & animée par un effet de la liberté du Créateur! Et quelle magnificence n'ajoûte pas au Monde materiel, ce nouveau Monde d'Etres sensitifs qu'il enferme dans son sein! Bien des gens cependant s'épouvantent de ce spectacle au lieu de s'en réjouïr, & cette difficulté que nous oppose l'imagination effrayée, est d'autant plus difficile à vaincre que le raisonnement ne peut rien contre elle. Si l'on admet dans les Bêtes un principe immateriel, où cela n'ira-t-il point? Vous dit-on, quelle innombrable multitude d'Ames d'une infinité d'ordres differends sera-t-on obli-

à la même reflexion est tout penetré du venin qu'elle renferme & de l'envie de le repandre & d'en infecter ses Lecteurs. On est fâché que ces paroles de Bayle touchant Herodote s'appliquent si juste à Bayle lui-même. Voyez Art. *Pericles* remarq. 10. initio.

obligé de reconnoître? Les reptiles & les poissons auront donc la leur aussi bien que les Oiseaux & les quadrupedes. Il en faudra supposer d'autant d'espéces qu'il y a d'espécesd'animaux. Chaque moucheron, chaque ver, la puce, la mite, le ciron, auront chacun une Ame à sa mode. Ces Legions d'Insectes dont on n'a point encore pû compter, & dont aparament l'on ne comptera jamais les differens ordres, qui pour la plûpart n'ont que quelques jours de vie, & qui se multiplient à l'infini; ces atomes vivans qu'à peine daignons-nous regarder, & dont la petitesse fuit nos regards, comme leur nombre se derobe à tous nos calculs, ce seront donc autant d'Ames immaterielles? (8) On trouve dans cette pensée je ne sai quoi qui revolte. Je réponds qu'elle n'a rien de choquant que pour notre imagination acoûtumée à se soulever contre les objets nouveaux qu'on lui présente, lors sur tout qu'ils ont trop d'étendue pour elle. Dans cette longue perspective d'un Monde intel-

(8) Voi. Willis de Anim. Brut. Cap. 7. init. & l'Auteur du Livre intitulé : *Procedure extent and limits of human Understanding*. p. 147.

intellectuel, composé de tant de divers étages qui vont toujours en descendant depuis l'Ame humaine jusqu'à celle du plus petit Insecte, la tête tourne, on s'effraye, & l'on se sauve de sa frayeur en traitant tout cela de songe. Mais la Raison nous rassurera, si nous la voulons bien prendre pour guide, au lieu de notre Imagination. En effet, puisque les Insectes ont comme les autres Animaux, des organes propres à la sensation & à l'action, pourquoi n'auroient-ils point de principe actif & sensitif, c'est-à-dire une Ame immatérielle ? Le raisonnement qui la prouve dans les autres Animaux, ne conclut pas avec moins de force pour ceux-ci. La structure d'un Ciron est-elle moins admirable que celle d'un Eléphant ? En quoi donc paroît-il moins digne que l'Eléphant, de posseder une ame spirituelle ? Seroit-ce à cause de la petitesse de son volume? une telle pensée n'est pas digne d'un esprit Philosophe.

Mais l'innombrable multitude de ces Ames, & leur immense diversité vous confond. A quoi bon, dites-vous, une Ame à la Mouche, à la Puce, au Ciron?

ron ? Je vous demande à mon tour : à quoi bon les merveilles que renferme le Corps du Ciron, de la Puce & de la Mouche ? Pourquoi multiplier & diversifier à l'infini ces prodiges de Méchanique, qu'offre à nos yeux la ſtructure des Animaux, à remonter depuis le plus vil Inſecte juſques à l'Homme ? Ce nombre de Machines vivantes confond-il moins notre eſprit, que la multitude d'Ames que je ſuppoſe y correſpondre ? Au contraire, le premier de ces prodiges ſert à rendre l'autre croyable. Car eſt-il rien de plus digne de la ſouveraine Sageſſe, que d'avoir donné au Monde ſpirituel une étendue qui le proportione au Monde Corporel, & qui les mette tous deux dans une eſpèce de ſymmétrie. Que ſi l'Art divin prodigue ſa magnificence par le nombre infini de Corps vivans qu'il a répandus dans l'Univers, n'eſt-il pas bien naturel de penſer que la Bonté divine aura mis cet Art à profit, en créant un pareil nombre d'Ames, auxquelles ces Corps puiſſent ſervir tout enſemble & d'organe & de demeure.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Conclusion de cet Ouvrage. La bonté de Dieu éclate sur l'homme, placé dans une espèce de milieu entre l'Ange & la Bête: il est le lien & le Citoyen des deux Mondes. Ce double rapport naturel de l'Ame humaine aux Corps & aux Esprits, demande que si l'Ame est immortelle, le Corps le soit aussi. Les sages Payens n'ont vu que la premiére de ces véritez. Le Dogme de la résurrection des Corps, inouï à la Raison, & cependant très-conforme à ses lumiéres, est pour la Religion Chrétienne un caractère admirable de Divinité.

NE nous lassons point d'admirer la bonté divine qui se répand sur les (1) différentes espèces d'Etres vivans dont elle a peuplé l'Univers, (2) & qui

(1) V. le Paradis perdu de *Milton* Liv. V.
(2) „ La Nature ménage tout pour le mieux: „ elle agit avec réserve, & pour ainsi dire, avec une

 „ sage

qui distribue a chacun ses privilèges & ses fonctions avec une si profonde sagesse. (3) Mais nous serions des ingrats, si dans la comparaison de notre espèce avec toutes les autres, nous négligions de reconnoître l'abondante part que le Créateur nous fait de ses dons. Je ne saurois mieux conclure ce petit Traité que

„ sage épargne. Bienfaisante pour toutes les Créa-
„ tures, elle n'est prodigue pour aucune, n'em-
„ ployant dans chaque Animal qu'autant de
„ matiére & d'art qu'il en faut; retranchant tout
„ superflu avec une exacte œconomie, & donnant
„ son principal soin à ce qu'il y a d'essentiel en
„ chaque chose. *Shaftsbury* Charact. Vol. 2. *The*
„ *Moralists* p. 306.

The Spectat. T. 7. N. 139. p. 173. *Infinite goodness is of so Communicative a nature, that it sons to delight in the confering of existence upon every degree of Perceptive being.* On ne peut guère s'empêcher d'entrer dans l'ingenieuse conjecture de Mr. *Addisson* au même endroit; c'est que vû le prodigieux nombre d'animaux que le Microscope a découvert, il y a lieu de croire que la matiére brute & inanimée de l'Univers, n'est que pour servir de base & de soutien aux Etres vivans, & qu'il n'y a dans le Monde de cette matiére, qu'autant qu'il en faut pour cet usage. Cela confirme merveilleusement ce que j'ai dit ci-dessus, que le Monde Matériel est fait pour l'Intellectuel.

(3) Elihu exprime bien vivement l'aveugle ingratitude des hommes à cet égard. *Et on ne dit point*

que par une réflexion d'une ſi grande influence par rapport à la Religion & à la Morale. La Providence de Dieu ſur les Bêtes, nous conduit à regarder de plus près celle de Dieu ſur les hommes. Etant les ſeuls habitans du Monde ſenſible qui ſoient capables de réflexion, nous ſommes ſeuls chargez de la reconnoiſſance pour les biens qu'il a plu à Dieu d'y répandre, & nous ne pouvons ſur-tout aſſez admirer les vues de ſa Bonté par raport à nous. (4) L'Homme a été nommé avec raiſon le lien de l'un & de l'autre Monde ; moins parce qu'il eſt un composé d'Ame & de Corps, que parce qu'il eſt doué d'une Ame, qui dans ſa ſimplicité renferme deux facultez différentes par où elle s'unit & aux Corps & aux Eſprits. Par la faculté de ſentir, elle eſt repréſentative du Monde corporel, elle lui devient préſente, elle s'unit à la matiére, elle releve de l'empire du Méchaniſme. Par la faculté d'apercevoir des idées diſtinctes, par ſon In-

point ; où eſt le Dieu qui m'a fait ——— *qui nous rend plus éclairez que les Animaux de la Terre, & plus intelligens que les Oiſeaux des Cieux.* Job XXIV. 10, 11.

(4) Simplicius, Commentaires ſur Epictete.

Intelligence & par sa Raison, elle devient partie du Monde intellectuel ; elle entre dans la Société des esprits ; elle participe à l'ordre & lui est soumise. Placée dans une espèce de milieu entre la Bête & l'Ange, elle jouït des sensations comme celle-là, & des idées claires comme celui-ci. Mais par ses idées elle a un empire sur ses sensations, & les sensations sont chez elle l'assaisonnement, pour ainsi dire, & l'ornement de ses idées. L'Ame humaine jouït de l'Univers qui n'est fait que pour les Esprits, mais elle en jouït d'une maniére qui rassemble les avantages de ces deux genres d'Esprits dont l'un est au-dessus, & l'autre est au-dessous d'elle.

(5) Le Monde matériel est utile aux Anges ou aux Esprits purs, parce qu'il fournit à leur Intelligence les plus beaux & les plus vastes sujets de contemplation ; il l'est aux Ames des Brutes, par les seuls plaisirs des Sens ; mais pour ce qui est de l'Ame humaine, il lui fournit à la fois, & les plaisirs sensibles, & les plaisirs intelligibles & raisonnables, en la con-

(5) V. sup. p. 79. & ce qu'Adam répond à Eve dans *Milton* Livre IV. *de son Parad. perdu*, que quand l'Homme n'eût point été créé, le Firmament ne manqueroit point de Spectateurs.

conduisant par la voye des sensations jusques aux pures idées. L'Esprit de l'Ange étant fait pour subsister séparé des Corps, a sur l'Homme l'avantage d'un plus grand nombre d'idées distinctes, & d'une plus grande évidence dans ses idées : l'Âme de la Bête n'ayant de rapport qu'aux Corps, & n'étant formée que pour animer durant quelque tems une certaine Machine, manque absolument d'idées distinctes, & ce défaut la met plus au-dessous de l'Homme, que l'Homme n'est lui-même au-dessous de l'Ange. L'Ame de l'Homme seule, par ce mélange de perceptions claires & de perceptions confuses, dont elle est également susceptible, conserve toujours un double rapport essentiel, l'un avec les Esprits, l'autre avec les Corps ; d'où résulte manifestement cette conséquence, que son état d'union avec le Corps, est en quelque sorte essentiel à sa perfection & à son bonheur ; puisque cet état seul peut mettre toutes ses facultez en exercice, & remplir toute la capacité qu'elle a d'être heureuse. D'où vient donc que cette union est passagére ? Pourquoi dure-t-elle si peu ? Pourquoi

au bout d'un petit nombre d'années, la mort vient-elle la rompre? Le croiroit-on? Cette difficulté même nous ouvre le chemin à une Vérité si importante, que le bonheur de la découvrir, nous paye assez de toutes les recherches précédentes, qui ne tendoient qu'à nous y conduire.

La Vie humaine n'est que le commencement, &, pour ainsi parler, le prélude de l'existence de l'homme. On y voit, tout au plus, l'ébauche de sa destinée; & pour découvrir jusqu'où il lui est permis de porter ses espérances, il faut remonter à sa premiére origine. S'il est vrai que Dieu ait créé l'Ame de l'Homme pour être immortelle; puisqu'en la formant au commencement du Monde, il l'a associée à un Corps, son dessein a sans doute été que tout l'homme fut immortel. Si le Corps est pour l'Ame, l'immortalité de l'Ame doit être accompagnée de celle du Corps. Telles furent les premiéres vues du Créateur. La seule Raison suffit pour nous apprendre que les hommes ont corrompu l'ouvrage de Dieu; mais il ne falloit aussi que la Raison seule pour nous persuader que

si

ſi Dieu par miſéricorde veut les rendre heureux, malgré l'abus qu'ils ont fait de ſa Bonté ; ſi au lieu de détruire des Créatures, qui par leur desobéïſſance ſe ſont dégradées elles mêmes, il leur permet d'eſpérer dans une autre Vie toute la félicité qui leur convient, ce ne peut être qu'en les ramenant à la perfection du premier plan ſur lequel il les forma. C'eſt ſur ces vues primitives du Créateur qu'il faut prendre l'idée du bonheur le plus accompli dont les hommes puiſſent jouïr. A ne ſuivre que les ſimples lumiéres de la Nature on auroit dû ſe convaincre que la réſurrection des Corps pour ne plus mourir, fait tellement partie de la félicité de l'homme, que c'eſt la conſommation de cette félicité. (6) Cepen-

(6) Il faut m'expliquer plus clairement. On a parlé d'Hiſtoires de Réſurrections parmi les Payens, & l'Eſprit de Menſonge a tâché d'être à cet égard comme à bien d'autres, le Singe de la Vérité. Mais il faut diſtinguer ici & les tems & les idées Quand j'affirme que l'on ne voit dans les Ecrits des Payens aucune trace du Dogme de la Réſurrection, je parle de la Réſurrection telle qu'elle eſt propoſée dans l'Evangile, comme une eſpérance commune pour tous les hommes ; d'une Reſurrection des Corps, pour ne plus mourir ; Or c'eſt de quoi la Théo-

Cependant la Raison n'a point su faire assez d'usage de ses forces pour oser aller

gie Payenne ne nous montre aucun vestige. Leurs Poëtes, leurs Philosophes n'en témoignent avoir aucun soupçon. On ne sauroit prendre pour une idée de Résurrection ce qu'enseigne *Lucrece Lib. III. de nat. rer.* v. 859. que les mêmes Atomes qui composoient un homme, ayant été dissipez par la mort, peuvent dans la suite des Siècles se racrocher de la même maniere, pour reproduire encore un homme. Car notez que, selon ce Philosophe Poëte, les accidens de ce nouvel homme ne concernent en aucune maniere le premier. Celui-ci n'y a aucun intérêt, & ne peut en mourant tirer aucun motif de consolation, de ce que les atomes qui le composent se réuniront un jour. Voiez les Réflexions de Mr. *Bayle* sur ce passage. Dict. Critique, Art. *Lucrece* rem. N. Comparez avec ceci, Locke, *Essai sur l'Entendement humain Liv. II. Ch.* 27. §. 9. jusqu'à la fin du Chap. sur la Conscience dans les Etres pensans, & sur ce qui fait l'identité personnelle Comparez Mylord Shaftsbury *Charact.* Tom. 2. *Rhapsody* Part. 2. Sect. 1. p. 236. & Tom 3. *Miscell.* IV. p. 193. La Fable même avec toutes ses hardiesses & ses licences, avec le puissant secours de l'imagination des Poëtes, n'a jamais pu s'élever jusqu'à cette idée: ce qu'elle raconte d'*Amphiaraus* que la Terre engloutit & qui ressortit des Enfers, n'en aproche point. Les admirateurs d'*Apollonius* de Tyane ont publié plusieurs prétendues Résurrections qu'il avoit opérées; mais on sait qu'Apollonius vivoit dans le premier Siècle de l'Eglise, & que ce n'est que depuis

ler si loin. Les Philosophes Payens, appliquéz durant tant de siècles à méditer un

puis la publication de l'Evangile, que certains Sophistes prônérent les Miracles & la Vie de cet Imposteur, en vue de l'opposer à J.C. lorsque le Paganisme commençoit à décliner. Toutes les Histoires de Résurrections prétendues qui sont raportées par des Auteurs Payens, regardent des hommes morts depuis peu de tems, & qui par là ne devinrent point immortels. Voiez plusieurs de ces exemples recueillis dans la savante Note d'Alex. Morus *ad Evangel. Joan.* C. XI. v. 39. sur ces paroles τεταρταῖος γάρ ἐστι. & dans la Démonst. Evang. de Mr. *Huet*. C. 142. On pourroit recueillir des Ecrits Payens plusieurs autres Histoires du même genre, qui au fond ne touchent en rien notre question. Voyez ce que raconte touchant *Esope*, un *Ptolemée Hephestion*; *Nov. Histor. Lib.* 6. *apud Phot. Bibliot. p. m.* 252. ὡς Αἴσωπος ἀναβιώσεις ἀπὸ Δελφῶν ἀνεβίωσε καὶ συνεμάχει τοῖς Ἕλλησι περὶ Θερμοπύλαις. *Platon* en rapporte d'autres; mais alors il ne parloit point serieusement. Et *Mazzoni* remarque sur cela, que ce Philosophe, par pur esprit de Politique, a avancé plusieurs choses merveilleuses & destituées de toute créance, afin d'imposer au Peuple par cet artifice & de le retenir dans le devoir. Ce qui s'accorde bien avec la maxime de *Platon*, qu'on peut tromper le Peuple avec un mensonge utile. V. le *P. Simon Nouv. Bibl. Choisie p.* 208. Ainsi Mr. *Dacier* s'est laissé séduire à sa tendresse pour *Platon* quand il a dit, *que non seulement ce Philosophe a trouvé l'immortalité de l'Ame, mais qu'il en a connu encore toutes les suites, comme la Résurrection &c. Vie de Platon, p.* 239. On trouve la preuve du contraire dans ce que dit *Socrate* à *Simmias*, dans

un objet aussi intéressant que celui d'une autre vie, ont épuisé leur raisonnement sans

le *Phedon, p.* 314. *Trad. de Mr. Dacier*; lorsqu'il parle de cette Terre pure, où séjournent les Bienheureux. Car on n'ignore pas que c'est sa propre Doctrine, que *Platon* dans ses Dialogues fait débiter à *Socrate*.

Si *Chrysippe* a mis au rang des événemens possibles, le rétablissement des hommes au même état où chacun d'eux auroit paru (Voyez ses termes dans *Lactance, Divin. Instit.* 7. 23.) il l'a fait en conséquence de ce que les Stoïciens enseignoient touchant les révolutions périodiques de l'Univers, & cette grande Année au bout de laquelle, les Astres ayant achevé leur tour & revenant au même point, toutes choses devoient aussi retourner à leur premier état. *Séneque* étale amplement cette doctrine, qui n'étoit pas particuliére aux Stoïciens. Vous trouverez un beau Recueil des principaux passages des Philosophes Payens de toutes les Sectes sur la Palingenesie, dans *T. Burnet. Theor. Tell. L.* 4. *C.* 5. Les Platoniciens tenoient la même opinion. Par ce que j'ai cité de *Lucrece*, il paroît que les Epicuriens admettoient quelque chose de semblable. C'est chez les Mages qu'il en faut chercher l'origine, si *Théopompe*, cité par *Diogène Laërce de Vitis Philos. Proœm Art.* 9. a dit vrai. ὅς (Θεόπομπος ἐν ὀγδόῃ τῶν Φιλιππικῶν) καὶ ἀναβιώσεσθαι κατὰ τοὺς Μάγους φησὶ τοὺς ἀνθρώπους καὶ ἔσεσθαι ἀθανάτους, καὶ τὰ ὄντα ταῖς αὐτῶν ἐπικλήσεσι διαμενεῖν. Quoique ce passage soit obscur, & qu'on n'entrevoye qu'assez confusément quel étoit le sentiment de ces premiers Philosophes, il est certain que ce retour à la vie, & cette espèce d'immortalité qu'ils promettent aux hom-

sans pouvoir atteindre jusqu'à cette idée. On n'en voit pas la plus légére trace dans leurs

hommes, devoit être l'effet de l'ἀνακύκλωσις, du cercle fatal de toutes choses, & n'a rien de commun avec le Dogme de la Résurrection. Voyez la savante Note de *Meric Casaubon* sur ce passage. Il paroît par le 17. Chap du Livre des Actes que du tems de S. *Paul* l'idée d'une Résurrection étoit toute neuve pour les Athéniens. Ce qu'il y a de bien remarquable c'est que ce furent les Epicuriens & les Stoïciens qui en témoignérent le plus de surprise. Voyez *Act.* XVII. 18. *Tzetzes Historic. Chil.* 8. 180. cite *Homere*, *Aeschyle*, *Marc Antonin*, qui disent que la résurrection d'un mort est impossible. Le mot d'ἀνάστασις étoit donc connu des Athéniens, mais par ce mot, ils entendoient un retour à la vie humaine, un nouveau période d'existence dans ce monde ici, après lequel on mouroit encore. Voyez *Bentley the folly of Atheism. Serm.* 2. *p. m.* 13. Pour ce qui est de la Doctrine des Druides touchant une autre vie, à quoi *Lucain* attribue la grande valeur des Gaulois & le mépris qu'ils faisoient de la mort:

Felices errore suo, quos ille timorum
Maximus, haud urguet, lethi metus, inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animaeque capaces
Mortis; & ignavum rediturae *parcere vitae.*

Pharf. I. v. 459.

Elle se réduisoit à une espèce de metempsychose; comme cela paroît assez par ce que le Poëte venoit de dire auparavant:

leurs Ecrits. Ils ont connu l'immortalité de nos Ames : ils sont même entrez.

— — regit idem spiritus artus
Orbe alio: longæ (canitis si cognita) vitæ,
Mors media est — — v. 456.

Les Ames, selon eux, ne descendent point dans les Enfers, ce qui étoit pourtant l'idée la plus commune de la Théologie Payenne; mais après la mort, elles vont animer de nouveaux Corps dans quelque autre Monde. La mort ne fait que séparer les diverses scènes & les différents périodes d'une même vie. Rien dans tout cela qui sente la Résurrection. Il est bon de remarquer que les mêmes Hérétiques qui nioient la Resurrection des Corps, enseignoient aussi, contre l'opinion générale de l'Eglise des premiers siècles, que l'Ame des fidelles jouïssoit immédiatement après la mort, de la félicité céleste, ainsi que le témoigne *Justin* Martyr dans son Dialogue avec Tryphon. Οἱ καὶ λέγουσι μὴ εἶναι νεκρῶν ἀνάστασιν ἀλλα ἅμα τῷ ἀποθνήσκειν, τὰς ψυχὰς αὐτῶν ἀναλαμβάνεσθαι εἰς τὸν οὐρανὸν, μὴ ὑπολάβητε αὐτοὺς χριστιανούς. Dial. cum Tryph. p. 307. Edit. Paris. *Ceux qui disent qu'il n'y a point de résurrection, mais qu'aussi tôt après la mort les Ames sont reçues dans le Ciel, ne les tenez point pour Chrétiens.* On voit la même chose dans St. Irenée. Observez l'idée qu'on se faisoit alors de la Résurrection, & la conséquence qu'on en tiroit. Ces sentimens étoient regardez comme conséquens l'un de l'autre; croire la résurrection, & n'attribuer qu'un bonheur imparfait aux Ames séparées; ce qui, quoique mal à propos, leur fit assigner un autre séjour que le Ciel. Au contraire, ceux qui plaçoient ces Ames

dans

trez dans le détail des peines & des récompenses qui les attendent dans l'autre

dans un état de parfaite félicité, étoient portés à nier la Résurrection du Corps, la regardant comme inutile. Pour revenir aux Payens, la bonne foi ne me permet pas de dissimuler un trait qui semble faire exception à ce que j'ai dit; c'est que les Yncas dans le Pérou, au rapport de *Garcilasso de la Vega*, outre la Créance de l'immortalité de l'Ame, avoient l'espérance de réssusciter un jour; & c'est pour cela qu'ils prenoient un extrême soin de conserver les rognures de leurs ongles, & les cheveux qu'ils s'arrachoient en se peignant. Voyez l'*Histoire des Yncas*, dans le Journal des Savans Juin 1707. Comme on ignore quelle est l'Origine de ces Peuples, on ne sauroit dire par quelle voye cette créance a pu pénétrer jusqu'a eux. Mais il y a apparence que c'est à la Tradition plutôt qu'au raisonnement, qu'ils en sont redevables. Quoiqu'il en soit, ceci me rapelle un endroit de Séneque, où ce Philosophe raisonne d'une maniére à faire voir, qu'il pensoit bien différemment des Péruviens. C'est dans sa XCIIe. Epitre. Là se moc quant en vrai Stoïcien, des soins qui regardent la sépulture des morts, il parle de cette sorte: *Nec, quis deinde reliquiis ejus* (corporis) *futurus sit exitus, quærit* (Sapiens). *Sed ut ex barba Capillos detonsos negligimus: ita ille divinus animus egressurus hominem, quo receptaculum suum conferatur, ignis illud exurat, an feræ distrahant, an terra contegat, non magis ad se judicat pertinere, quam secundas ad editum infantem.* Il semble pourtant dans l'Epitre XXXVII. enseigner une espèce de résurrection. *Et mors quam pertimescimus, intermittit vitam*

tre Monde. On voit chez eux, comme chez les Poëtes, de vives peintures d'un double

vitam, non eripit. Veniet qui nos in lucem reponet dies, quem multi recusarent nisi invitos reduceret. Mais ce dernier passage faisant une allusion visible à ce que Virgile feint au VI. Livre de l'Enéïde, le retour dont il parle, ne signifie dans le Philosophe non plus que dans le Poëte, qu'une Circulation des Ames dans différens Corps, conformément à la Doctrine de Pythagore. Telle est la doctrine des Druides dans l'endroit de Lucain allégué plus haut. C'étoit apparemment aussi celle des Brachmanes, qui faisoit sur les Indiens le même effet, que celle des Druides sur les Gaulois. Καταφρονῦσι δὲ θανάτου, καὶ παρ' ὐδὲν ἡγῦνται τὸ ζῆν, πείθονται γὰρ εἶναι παλιγγενεσίαν. *Ils méprisent la mort, & ne font aucun cas de la vie, parce qu'ils se persuadent qu'il y a une renaissance*, dit Clément d'Aléxandrie Strom. Lib. III. On voit assez combien cette doctrine s'éloigne du Dogme Evangélique. Cependant si l'on en croit Tertullien, un de ces Auteurs, dont la vaste & forte imagination entraîne vers le sujet qu'ils traitent tout ce qui peut y avoir le plus léger rapport, Pythagore & Empedocle sont des gens qui s'ils n'ont pas précisément enseigné ce Dogme, lui rendent pourtant une espèce de témoignage. Voyez le Livre de Resurrect. Carnis Cap. I. *Pline* nie ouvertement la possibilité de la Résurrection *Lib* 2. *Hist. Nat.* C. 7. *de Deo.* où il soutient que le pouvoir de Dieu ne s'étend point à tout. *Namque nec sibi potest mortem consciscere, si velit, quod homini dedit optimum in tantis vitæ pœnis: nec mortales æternitate donare, aut* NB. *revocare defunctos*, &c. Il confond ridiculement les contradictions, avec ce

qui

ble état à venir de bonheur & de misére. Uniquement occupez de ce que deviendront nos Ames après cette vie, ils ne témoignent nul soupçon que les Corps puissent réssusciter un jour, croyant que la Mort les a détruits sans ressource. Et voilà qu'une Révélation nous apprend, ce que notre Raison n'avoit jamais

qui est l'objet réel d'un pouvoir infini. Voyez aussi *Lib.* 7. *Cap.* 55. Dans ce Chapitre se manifeste l'incrédulité la plus obstinée & la plus hardie. Après avoir dit, qu'il n'y a rien après la mort, & s'être mocqué de ce qu'on disoit des Mânes & du séjour d'un autre Monde; *puerilium ista deliramentorum*, dit-il, *avidaque nunquam desinere mortalitatis commenta sunt. Similis* NB. *& de asservandis corporibus hominum, ac reviviscendi promissa a Democrito vanitas, qui non revixit ipse. Démocrite* Pere des Atomes, & précurseur d'*Epicure*, n'entendoit sans doute cette prétendue résurrection qu'au sens de *Lucrece. Pline* croit voir dans cette persuasion de revivre un jour, un grand trouble-fête pour le bonheur de l'homme, qui selon lui, trouve bien mieux son compte à l'anéantissement. *Perdit profectò ista dulcedo credulitasque præcipuum naturæ bonum, mortem.... At quanto faciliùs certiùsque sibi quemque credere ac specimen securitatis, antegenitali sumere experimento.* N'examinons point ce raisonnement; disons seulement que tel est encore le goût de nos Esprits forts modernes, l'Anéantissement auroit de grands charmes pour eux. *Ils cherchent la mort & ne la trouvent point, & ils se rejouïroient s'ils avoient trouvé le Sépulcre.* Job III, 21.

mais sû conjecturer. Voilà qu'elle donne tout d'un coup à l'homme une idée complete du bonheur dont il est capable, en lui promettant ce bonheur. La Raison nous dictoit que nos Ames sont immortelles , & qu'elles peuvent être heureuses après la mort ; le Christianisme seul, nous enseigne que nos Corps ressusciteront pour lier *avec* ces Ames une société éternelle, & réunit deux Véritez qui naturellement étoient faites l'une pour l'autre.

Quand on pense que les Sensations forment une branche considérable du bonheur de l'Ame humaine, quand on s'est convaincu par les raisons que j'ai produites, que ces sensations loin d'être arbitraires, sont nécessairement relatives à la présence de certains Corps, & que les règles immuables de la Sagesse divine, veulent que l'Ame ne puisse jamais sentir que par l'entremise d'un Corps organisé ; on est surpris de voir que de ce même Dogme, qui par ses difficultez apparentes révolte le plus l'Incrédulité, il s'en tire un nouvel argument contre elle. Car quel autre qu'un Docteur venu du Ciel, auroit ainsi

ainsi pu montrer aux Hommes l'immortalité dans toute sa plénitude? La Résurrection bien-heureuse, telle que JESUS-CHRIST nous l'enseigne, met la Nature humaine au comble de sa perfection, & justifie cette sage Providence qui fait, au travers des plus grandes confusions, ramener tout à l'ordre, & conduire enfin son ouvrage à un but digne d'elle, & digne de lui.

L'Ame humaine est un fonds de pensée, partagé presqu'également entre les Sensations & les idées claires; mais son rapport aux Corps, une des sources de son bonheur, étoit devenu la source de son déreglement & de sa misére. Les Sensations s'étant rendues Maîtresses de l'Ame, avoient obscurci son Intelligence & déréglé sa Volonté, en lui faisant donner la préférence aux biens sensibles sur les biens spirituels. Par-là ses plus nobles facultez, loin de se perfectionner, avoient presque perdu leur exercice. Dans la Résurrection ce desordre sera réparé. L'Ame réunie à son Corps, sans en être l'esclave, reprendra l'exercice de sa faculté sensitive,

tive ; & cette faculté étendue & perfectionnée infiniment au delà de ce qu'elle eſt ici bas, étant remiſe dans une juſte ſubordination aux pouvoirs ſupérieurs, il en réſultera pour la Nature humaine l'état le plus parfait & le plus heureux. Une Doctrine ſi raiſonnable, & tout enſemble ſi inouïe, d'où pourroit-elle venir que *du Ciel* ? Il n'appartient qu'à une Religion divine de nous enſeigner des Dogmes qui ayent ces deux caractères ; d'avoir été juſqu'alors inacceſſibles à la Raiſon ; & de ſe trouver juſtifiez après coup par la Raiſon même. J'aime à terminer par cet endroit les recherches que l'on vient de lire. Le plus précieux uſage de la Philoſophie c'eſt de nous convaincre que toutes les lumiéres de la Nature conduiſent à la Révélation, & ſont toujours trop courtes ſans elle.

F I N.

SUP-

SUPPLEMENT au Discours sur la Nature de nos Sensations *Tom. II.* p. 132.

L'On m'a fait l'honneur de me communiquer deux Remarques sur mon Hypothése touchant la Nature des Sensations de l'Ame. Comme ces remarques méritent une attention particuliére, & qu'elles me sont venues trop tard pour les inserer avec mes réponses dans le lieu qui leur convenoit; on trouvera bon que je les place ici. Voici la premiére.

„ Toutes les impressions des Corps sur nos organes, „ ne produisent, dit-on, que des mouvemens, & ces „ mouvemens ne différent que par leur degré & leur „ direction. Cela étant, si nos Sensations avoient une „ correspondance naturelle avec l'ébranlement du Cer„ veau, toutes nos Sensations ne devroient differer „ que dans le dégré. Des ébranlemens plus forts ou „ plus foibles, produiroient seulement des Sensations „ plus fortes ou plus foibles; au lieu que nos Sensa„ tions changent totalement d'espece. Il n'y a nul „ rapport de l'idée des Sons à celle des Couleurs, de „ l'idée du Rouge à celle du Bleu. Donc ces Sensations „ n'ont pas une Correspondance naturelle avec l'Im„ pression qui les produit. Du reste cette Réflexion „ n'ébranle point l'argument que l'Auteur tire de l'u„ sage des Organes; parce que les diversités qui se trou„ vent dans chaque espéce de Sensation, viennent des „ diversités qui se rencontrent dans l'ébranlement des „ nerfs qui les produisent. Ainsi l'artifice de la cons„ truction des Organes est absolument nécessaire pour „ produire cette diversité.

REPONSE. En méditant sur la nature de nos Sensations, j'ai crû avoir lieu de conjecturer qu'elles ne sont autre chose que des perceptions représentatives des Corps en mouvement; perceptions qui ont ce double caractère; 1. D'être involontaires. 2. D'être confuses à cause du nombre de leurs objets qui frappent l'Ame à la fois, & de la rapidité de leur succession. Or ces objets, ou ces Ordres d'objets pouvant se varier à l'infini, non seulement pour le degré, & la direction des mouvemens, mais par la diversité de leurs intervalles, de leurs retours &c.; par la quantité, l'ordre, la grosseur des Corps mûs successivement ou à la fois, cela doit pro-

duire

duire entre nos sensations, d'autres différences que celle du degré de force ou de foiblesse. La Musique en fournit un exemple très-sensible, puisque ses diverses modulations, réglées sur les ondulations de l'air que causent les différentes vibrations des cordes ou fibres du Corps sonnore, renferment bien autre chose que le plus ou moins de force. Sur le simple fondement de la diversité de ces vibrations, & des rapports qu'elles ont entre elles, naissent diverses espèces d'accords & de tons. Un seul genre de sensation qui est l'ouïe, se trouve diversifié par-là en différentes espèces: Pourquoi donc sur un fondement pareil, des sensations de différents genres ne pourroient-elles pas s'établir? Pourquoi le genre de la Sensation ne changeroit-il pas sur la différence de l'Organe ébranlé, comme, de l'aveu de celui qui me fait l'objection, la Sensation varie dans chaque genre, selon la diversité des ébranlemens dans le même Organe? Deux couleurs différent moins entre elles, que la Couleur ne différe du Son: cependant le Rouge & le Bleu, tous deux resultans de l'impression du même Organe, tous deux apartenans à un même genre de Sensation, différent plus que dans le dégré de force ou de foiblesse. Si donc deux divers ébranlemens de l'œuil suffisent bien pour faire la difference du bleu au rouge, pourquoi la difference entre l'ébranlement de l'œuil & celui de l'oreille, ne pourroit-il suffire pour produire celle qu'il y a entre une couleur & un son. Cet ordre admirable selon lequel nos Sensations varient comme par degrès, ne leur supposeroit il pas une Correspondance naturelle avec l'impression qui les produit? Selon mon Hypothése tout amas confus d'idées involontairement présentes à l'esprit forme une Sensation. Déja tout objet présent à l'Ame & auquel l'Ame est fortement appliquée, se fait sentir à elle, l'affecte d'une maniére ou agréable ou triste. Supposés ensuite qu'il y ait une multitude de pareils objets, que l'Ame ne puisse discerner à cause de leur nombre, & auxquels elle donne une attention très-vive; au lieu d'une idée distincte qui se faisoit sentir, il n'y a plus qu'une perception confuse ou sensation. Supposons encore que cet amas d'objets confus, sont une multitude de petit Corps; il est clair que de là peut naître une varieté infinie dans nos perceptions, par les différents rapports de grosseur, de figure, d'ordre, de mouvemens entre ces petits Corps, qui

qui composeront la Suite dont je parle ; rapports qui seront sentis, quoi que non distinctement aperçus, & qui par cela même pourront varier nos Sensations à l'infini, pour le genre & pour l'espéce.

Seconde Réflexion. " Ne pourroit-on point regarder l'ébranlement des Organes par rapport aux Sensations qui y correspondent, comme on regarde les signes par rapport aux idées que ces signes réveillent. C'est un rapport arbitraire & de pure institution, que celui des mots avec les idées; cependant par l'usage il nous devient comme naturel, ensorte que d'un mot je peux rendre un homme gai ou triste. Si l'on demande alors, à quoi bon cette structure si composée, si variée des Organes de nos Sens ? On répondra qu'elle sert à diversifier les signes ; comme il est nécessaire qu'il y ait une varieté & quelqu'ordre dans les mots pour signifier les pensées.

L'exemple ne paroît pas tout-à-fait juste. Qu'est ce que ce mot qui me rend gai ou triste ? C'est la Sensation d'un son articulé, lequel réveille une idée gaye ou triste, par la force de l'institution, qui l'a rendu le signe d'une pareille idée. J'aperçois ce signe; aussi-tôt en vertu du rapport établi je pense à ce qu'il signifie. Mais dans l'Hypothèse ordinaire, l'ébranlement qu'une aiguille, en piquant mon doit, transmet au Cerveau, n'est point un signe, du moins pour moi qui, comme on le suppose, n'apperçois point cet ébranlement, & n'ai que la douleur qu'il occasione; il sert simplement de signal au Créateur pour exciter en moi ce sentiment douloureux. Ne seroit-il donc pas plus naturel de croire que cette douleur que je rapporte à mon doit, renferme la perception confuse de ce doit piqué & du dérangement qu'y cause la piquure. Puisqu'il nous est ordinaire de rapporter nos Sensations à quelque partie de notre Corps, dont l'idée confuse les accompagne, pourquoi ne les pas regarder elles-mêmes comme autant de perceptions confuses des changemens qui arrivent dans ces parties. Les définir ainsi, c'est leur trouver une raison suffisante, dans l'actualité des mouvemens qu'elles expriment ; c'est mettre entre les Sensations & leurs Organes un rapport naturel qui marque l'admirable sagesse avec laquelle ceux-ci ont été construits. C'est bien par l'effet d'une institution arbitraire, qu'à l'ouïe de tel ou tel mot, s'excite une idée agréable ou triste ; mais pour l'idée, c'est

c'est par sa nature même, qu'elle m'attriste ou me rejouit. Or dans mes Principes, la Sensation même est cette idée agréable ou triste, par son rapport naturel avec l'Ame qu'elle affecte ; idée, que la présence actuelle de son objet au dehors, fournit au Créateur une raison d'exciter dans l'Ame. Son application involontaire à cette idée qui la touche, la pénétre, & la remue, la lui rend plus intime que le sont celles à qui elle ne donne que le degré d'attention qu'il lui plaît. Ce qui met une différence essentielle entre nos Sensations & nos idées distinctes. L'Analogie que cette Hypothèse établit entre les unes & les autres, lui est ce me semble très-favorable. Comme l'idée distincte que nous avons de certaine suite ou arrangement d'*Objets*, est agréable ou triste, plaît ou déplaît à notre *Ame*, en vertu d'un rapport fondé sur la nature de notre Ame & de ces Objets ; il est naturel que nos Sensations soyent tristes ou agréables par une raison semblable ; c'est à dire, parce qu'elles nous représentent des suites d'objets qui ont ces mêmes rapports avec notre Ame, & qu'il arrive à proportion dans les perceptions confuses, ce qui arrive dans les distinctes. Ainsi comme une impression d'objets distincts peut produire en nous les diverses passions de joye de tristesse &c., rien n'empêche qu'une impression involontaire d'idées confuses n'y produise ce qu'on appelle plaisir ou douleur.

Ame des Bêtes Part. II. Ch. X. à la fin de la Note marquée (6)

Je ne crois pas qu'on doive faire grand fonds sur l'Histoire de ce fameux Perroquet du Prince *Maurice* qui est rapportée dans *Locke* Ent. hum. Liv. 2. Ch. XXVII. §. 8. p. 262. de la troisiéme Edition, d'après le Chevalier *Temple*. Pour la certitude d'un Fait si merveilleux, il eût été à souhaiter que le Prince qui en est le seul garand, eût entendu le Brasilien, qui étoit la Langue en laquelle le Perroquet lui faisoit ses réponses. Alors on ne seroit pas obligé de s'en rapporter à la bonne foi de ses deux Truchemens. Celle du Prince est au-dessus de toute exception ; mais il y a bien de la différence entre l'attention qu'un Grand aporte à des faits de cette nature, & l'examen qu'en feroit un Physicien. V. ci-dessus Chap. XI. N. (2).

F I N.

